

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

Secretaría de Hacienda  
Cuerpo de Hacienda  
Suplente de Jefe de Hacienda  
Comisario de Hacienda  
Gobernador de Hacienda  
Ayuntamiento de Hacienda



Real Audiencia de Madrid

Real Audiencia de Madrid



LES 10910  
EPISTRES  
DE  
SENEQVE,

*TRADVITES*

Par Mre FRANÇOIS DE MALHERBE,  
Gentil-homme ordinaire de la  
Chambre du Roy.



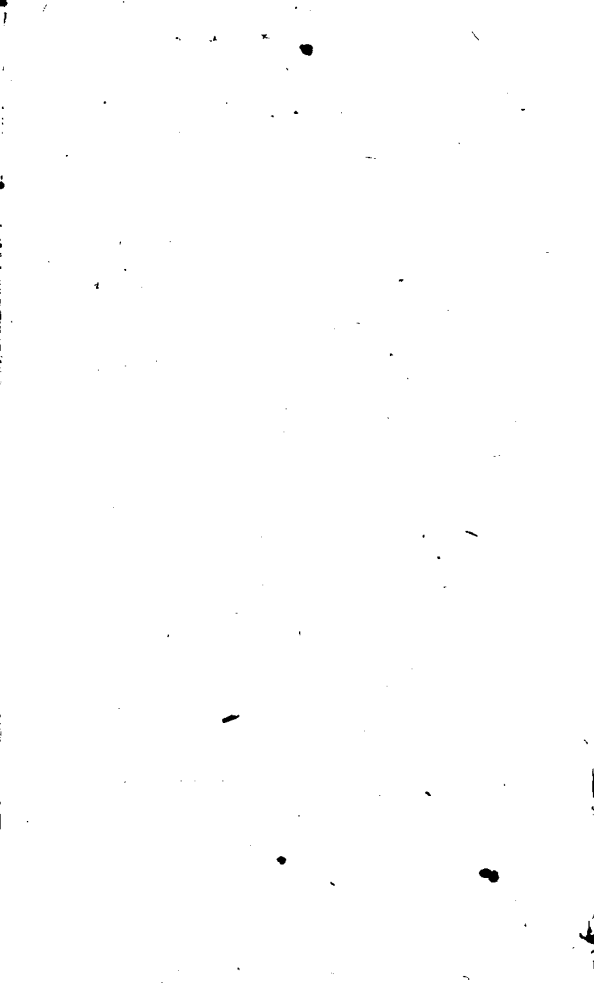
A LYON,

Chez CLAUDE LA RIVIERE,  
rue Merciere, à l'Enseigne  
de la Science.

---

M. DC. LII.







A

MONSEIGNEUR  
L'EMINENTISSIME  
CARDINAL;  
DVC DE  
RICHELIEV.



ONSEIGNEUR,

*J'ay souvent ouy dire  
à feu Monsieur de Malherbe, qu'il  
ne desiroit qu'autant de vie qu'il  
en falloit pour celebrer vos immor-  
telles actions, & que tout ce qu'il  
en auoit escrit, n'estoit que l'om-  
bre de ce qu'il en auoit conceu.*

## EPISTRE.

*pour le donner quelque iour à la  
Posterité. Mais la Mort qui pre-  
nient d'ordinaire les grands hom-  
mes en leurs plus grandes pensées,  
le surprit dans celle-cy, & luy en-  
uila le contentement d'accomplir  
un si loüable dessein. Si elle l'eust  
espargné iusques à present, ses der-  
niers Vers font assez iuger que le  
sucez n'en pouuoit estre que tres-  
heureux. Car ce feu diuin dont  
son esprit estoit enflammé, n'a-  
uoit receu aucune diminution de  
sa Vieillesse. Il l'auoit conserué  
tout pur & tout entier dans ce  
dernier âge: avec vne extreme  
passion pour vostre seruice, & pour  
la gloire de vostre Nom. Ce qu'il  
me tesmoigna particulièrement,  
un peu auant que mourir, par la  
prière qu'il me fit de mettre au  
iour soubs l'appuy de V. Eminence*  
ces

## ÉPISTRE.

*ces Epistres de Senèque ; qu'il a  
traduittes en nostre Langue. Je  
vous les presente donc, MON-  
SEIGNEUR, & pour ma des-  
charge, & pour l'honneur de ces  
deux Hommes illustres. Car ie suis  
bien assuré qu'elles seront sous  
vostre protection comme dans l'A-  
zyle le plus saint & le plus inui-  
lable qu'ayent aujourd'huy les  
bonnes Lettres. Que si les Morts  
estoyent, comme nous, capables de  
passion & de sentiment ; MAL-  
HERBE & SENEQUE au-  
roient sans doute bien du sujet de  
se resiouyr ; l'un de voir sa dernie-  
re volonté accomplie, & l'autre  
d'auoir en France pour Protecteur  
vn grand HEROS, qui ne se  
fait pas moins aymer par ses Ver-  
tus, que le Prince dont il estoit  
Conseiller., se fit hayr par ses*

# EPISTRE.

*vices. Aussi se promet-il, MON-  
SEIGNEUR, de recevoir de V.E.  
un accueil autant favorable, que le  
traittement qu'il receut d'un si  
mauvais Maistre fut inhumain.  
Ce cruel luy accoursit la vie du  
corps; & Vous estendrez par vo-  
stre Authorité celle de son nom, &  
de sa memoire. Cordoüe en Espa-  
gne fut autresfois son Berceau, &  
Rome le Theatre de ses Vertus;  
Comme 'auiourd'huy en France  
M. de Malherbe est l'organe de  
sa gloire, & le plus excellent in-  
terprete de ses pensées. Cela estant,  
MONSEIGNEUR, ie croy que  
vous ne dedaignerez pas de prote-  
ger apres sa mort, les escrits d'un  
homme que vous avez honoré de  
vostre estime durant sa vie. Outre  
sa priere, la faueur qu'il a faite  
à mon fils de luy donner son Nom,  
&*

# EPISTRE.

*& les obligations que ceux de ma maison, & moy en mon particulier, auons à V. E. m'inuitent à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humblement de le receuoir, avec le mesme visage que si l'Autheur mesme vous le faisoit, & de le prendre pour vne partie de la reconnoissance qu'est obligé de Vous rendre,*

**MONSIEIGNEVR,**

**De V. E.**

**Le tres-humble, & tres-obeyssant seruiteur,  
I. B. DE BOYER.**



## AV LECTEUR.



**V** O U S sçauvez, **L E C T E U R**, combien est recommandable de soy Monsieur de **M A L H E R B E**, & quelles preuues il a renduës de son esprit en tous ses rares Ouvrages. Mais en celuy-cy particulièrement, il paroist bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à inuenter. Car il y déduist si nettement les pensées de son Auteur, que par les delicatesses de nostre Langue, il encherit sur les graces de la Latine. Vous demeurez d'acord avec moy, si vous lisez ces Epistres, que i'appellerois vn Chef-d'œuvre, s'il en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preuenü, nous a priuez des dernieres Lettres, que i'ay creü ne pouuoir traduire, à moins que d'attirer sur moy l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vray qu'un seul

**M A L**

## AV LECTEUR.

MALHERBE a peu l'acheuer comme vn seul Appelle. pût autresfois donner le dernier trait de pinceau à cette belle Venus, qu'il voulut à dessein laisser imparfaite. Ce qui n'empesche pas toutesfois que chasque Lettre en particulier ne soit vne merueille de l'Art, tant on y voit éclatter d'agrément & de beauté, comme en tous les autres escriits que nous auons de cét excellent homme. Ayant eu l'honneur d'estre connu de luy, i'ay bien voulu rendre à sa memoire ce petit deuoir, que d'apporter quelque soing à mettre au iour cette Traduction. Bien que ie la vous offre, LECTEUR, ce n'est pourrant pas à moy que vous la deuez, mais à Monsieur BOYER, Conseiller du Roy au Parlement d'Aix, & Neuen de cét Illustre Autheur, aux vertus & à l'estime duquel il a succédé legitiment. De vous dire au reste ce que vaut ce Livre, cela seroit superflu, puis que tout le monde sçait bien ce qu'a valu Monsieur de MALHERBE. Je vous



## AV LECTEUR.

parleroie de luy plus hautement , & plus au long , si ie ne croyois trop basses toutes les loüanges que ie luy pourrois donner. Tellement qu'il me suffit de vous dire , que ces loüanges sont d'autant plus iustes , qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a mieux meritées ; Et d'autant plus illustres aussi , qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres esprits de nostre siecle.

L. BAYDOIN.

LES



LES  
EPISTRES  
DE SENEQUE,

De la Traduction de Messire  
F. DE MALHERBE.

---

EPISTRE I.  
ARGUMENT.

1. *Le temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il méprise le plus.*
2. *Le seul remède qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout aage.*

I. **V**OIEZ Lucilius mon amy comme il vous faut faire : Desengagez-vous, & rendez-vous à vous mêmes, & desormais le temps que par  
cy

## 2 LES EPISTRES

cy-deuant on vous a fait perdre par force, ou qui vous est eschappé d'autre façon, ramassez-le, & le conseruez curieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous escriis est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostée, l'autre desrobée, & l'autre s'escoule sans s'en apperceuoir; Mais on ne le scauroit perdre plus honteusement, que n'en faisant point de conte. Vne grande partie de la vie se perd à mal faire, vne tres grande à ne rien faire, & toute à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuerez-vous vn seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'un iour, & qui reconnoisse que de moment en moment il s'aproche du tombeau; Nous nous trompons ordinairement en vne chose; c'est que voulant considerer la mort, nous regardons deuant nous, & la plus grande part en est desia passée. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge est entre les mains de la mort. Faites donc ie vous prie comme vous m'escriuez: ne laissez pas eschapper vne heure seulement; & de ceste façon employant le iour où vous estes, au moins aurez-vous gaigné ce point que vous n'aurez pas tant affaire du landemain. Nous perdons la vie cependant que nous la differons; & tout ce dequoy nous iouyssons au monde n'est à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous

pouuons

## DE SENEQUE. 3

pouons dire propriétaires : & tout le bien que la nature a voulu que nous possédions, encore est il si glissant & si fugitif, qu'il est en la puissance du premier venu de le nous oster. Toutefois nous sommes tellement aveuglez, que le plus petit bien faict que nous receuons, & duquel il est aisé de nous acquitter, nous nous en estimions infiniment redevables : & si nous auons receu du temps, nous ne faisons pas compte de rien deuoir, combien que ce soit la seule faueur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne scauroit iamais se reuencher.

I I. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouerne, moy qui donne ces aduertissemens, le vous en parleray franchement, ie fais tout ainsi que fait vn homme qui ayme le luxe, & qui toutesfois ne laisse pas de prédre garde à ses affaires : Je tiens le bureau de ma despense, & ne puis pas dire que ie ne perds rien mais au moins puis-ie dire cōbien ie perds, pourquoy ie perds, & de quelle façon. Je scauray bien rendre compte de ma pauvereté. Ainsi m'auient-il comme à ceux qui sont tombez en necessité par accident, & non par leur defect : Tout le monde les plaint, mais personne ne leur ayde : Et quoy donc ? Je ne scaurois estimer pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutefois ie vous conseille de garder ce qui est à  
vous

## 4 LES EPISTRES

vous, & de commencer de bonne heure à vous rendre bon mesnager : Car ainsi que nos peres ont estimé tres-sagement, Il est bien tard d'espargner le vin, quand il est à la lie : pource que non seulement ce qui reste est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.

---

### EPISTRE II.

#### ARGUMENT.

1. *La lecture de diuers livres nuit plus qu'elle ne profite.*
2. *Celuy n'est pas pauvre qui a peu, mais bien celuy qui desire davantage de ce qu'il a.*

I. **C**E que vous m'escriuez , & ce que iournellement on me raconte de vous, m'en fait esperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place : ceste agitation ne peut estre que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous fait iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demeure ferme, & s'arreste avecque soy : Toutefois prenez vous garde que ceste lecture que vous faites de  
beaucoup.

## DE SENEQUE. 5

beaucoup d'Auteurs & de toute sorte de  
 liures, n'ait quelque chose de changeant  
 & de mal assuré. Il se faut particuliere-  
 ment attacher à certains esprits, & se nour-  
 rir avec eux, si vous en voulez tirer quel-  
 que chose qui vous demeure ferme en l'en-  
 tendement. Estre par tout c'est n'estre en  
 nulle part. Ceux qui passent leur vie à vo-  
 yager font beaucoup d'hostes & point d'a-  
 mis. Il en prend de mesme à ceux qui  
 ne prennent conuersation particuliere  
 avec que pas vn esprit, mais passent en  
 poste par dessus toutes choses. La vian-  
 de qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise ne  
 peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le  
 loisir de se joindre à la substance du corps.  
 Il n'est chose au monde si contraire à la  
 santé, que de changer trop souuent de re-  
 medes : & n'est pas possible qu'une playe  
 se cicatrise, quand d'une heure à l'autre  
 on y fait essay de diuers medicaments. Ia-  
 mais vne plante souuent remuée ne se peut  
 bien enraciner : & n'est rien de si utile qui  
 puisse faire bien, ne faisant que passer : La  
 pluralité des liures diuise l'esprit : pource  
 ne pouuant lire autant de liures que vous  
 en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir au-  
 tant que vous en pouuez lire. Mais vous  
 me direz que tantost vous prenez plaisir  
 d'en voir vn, tantost vous en voulez lire  
 vn autre : C'est le faict d'un estomach dé-  
 gousté, d'entamer plusieurs sortes de vian-  
 des

## 6 LES EPISTRES

des desquelles la diuersité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez: & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire, mais que vous reueniez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyiez fortifié de quelque deffense nouuelle contre la pauureté, la mort, & les autres pestes de la vie: Et quand vous aurez ietté les yeux sur plusieurs choses de cette variété, tirez en vne, & la mettez en reserue le mesme iour.

II. Quant à moy, i'en fais ainsi. Je l'y beaucoup pour auoir le moyen d'apprendre quelque chose: Voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy dans Epicure: car il m'auient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions, C'est, dit-il, vne chose honorable que la pauureté contente. Mais ce n'est pas pauureté s'il y a du contentement: Et quiconque se peut accorder avec la pauureté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauvre que d'auoir peu, mais bien de desirer d'auantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de thresors aux coffres, de bled aux greniers, de troupeaux aux champs, d'argent en vsure, si nous auons tousiours la main sur le bien  
de

de nostre voisin, & ne considerons pas ce que nous auons acquis : mais ce qui nous reste d'acquérir : Voulez- vous sçauoir quelle est la mesure des richesses ? La premiere est d'auoir ce qui nous est necessaire : & la seconde, d'auoir ce qui nous suffit.

## EPISTRE III.

## ARGUMENT.

1. *Il faut penser long-temps à faire un amy ; mais apres l'auoir fait il ne luy faut tenir rien de caché.*
2. *On n'est pas moins blasmable de ne se fier à personne , que de se fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans un honneste travail.*

**V**ous auez mis les lettres que vous m'écritez entre les mains d'un que vous me mandez estre vostre amy : puis tout aussi tost vous m'aduertissez que ie ne luy communique pas entierement tout ce qui vous touche ; & me dites que vous mesme n'auiez pas de coustume de le faire : si bien qu'en vne mesme heure vous l'aduotiez & desaduotiez pour amy. Mais à mon aduis, vous  
l'auiez



## 8 LES EPISTRES

l'auez appellé vostre ami d'un nom general, comme nous baillons le tiltre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la rue, quand il ne nous souuient pas assez-tost comme ils s'appellent. Or oublions cela: mais ie vous apprens que si vous estimez quelqu'un vostre amy, de qui vous ne vous fiez autant que de vous-mesmes, vous vous abusez entierement, & ne sçauiez pas ce que peut vne parfaite amitié.

I. Deliberez de toutes choses avec vostre amy; mais deliberez de luy-mesme premierement: apres l'amitié contractée il faut de la confidance: deuant que de la contracter il faut du iugement; Et ceux sont les choses au rebours, qui contre l'aduis que donne Theophraste, attendent à iuger d'une personne apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer, & comme ils l'ont reconnuë, c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire un amy, pensez-y longtemps auparauant: quand vous y serez resolu, ne luy tenez rien de caché: parlez aussi confidamment avec luy qu'avec vous-mesme. Il est vray que ie vous conseille de viure d'une façon que vous ne fassiez rien de quoy vous craigniez de vous fier, mesmes à vostre ennemy. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secrettes, faites part à vostre amy de tous vos enuys, & generalement de tout ce que vous  
auez

## DE SENEQUE. 9

avez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'ayez en cette opinion: car il aduient souuent que faisant paroistre que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honneste pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoy donc reriendray - ie en la presence de mon amy, ce que i'auray volonté de dire? Et pourquoy ne me reputeray - ie en sa compagnie aussi seul que s'il n'y auoit que moy?

I I. Il y en a qui content indifferemment à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis; & deschargent incontinent ce qui les demange en l'oreille du premier venu: d'autres au contraire vont retenus à l'endroict de ceux mesmes qu'ils ayment le plus, & r'appellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuuent-ils asseurer de leur propre conscience. L'vn & l'autre ne valent rien: car il ne se faut ny fier, ny desfier de tout le monde: il est vray que de ces deux vices i'en tiendrois vn pour estre le plus honneste, & l'autre pour estre le plus asseuré.

I I I. Avecque mesme raison pouuons-nous reprendre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui ne se reposent iamais: car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte,  
mais

# 10 LES EPISTRES

mais plustost le debatement d'une ame perplexe & trauaillée : comme aussi ie n'estime pas repos , de ne pouuoir supporter le moindre mouuement du monde , mais bien vne dissolution & languissement. Pource vous retiendrés ce que i'ay trouué dans Pomponius : Il est des hommes qui se sont tellement retirés aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour estre en trouble & confusion , ce sont deux points qu'il faut mesler ensemble , trauailler en se reposant , & se reposer en trauaillant : Demandez-en aduis à la Nature , elle vous respondra , qu'elle a fait le iour & la nuict.

---

## EPISTRE. IV.

### ARGVMENT.

1. *Du contentement de l'Ame , apres qu'elle a quitté les vices.*
2. *Du peu de suiet que nous auons de traindre la mort.*
3. *La pauureté qui se mesure à la regle de la nature, est la plus grande richesse de l'homme.*

**L** Continuez comme vous auez commencé , & vous hastés le plus qu'il vous

vous sera possible, afin de gouster plus long temps le contentement que donne l'ame, quand elle est reformée & réglée : Desia la peine qu'on prend à la reformation & au reglement est vne partie de ceste iouissance : mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'une ame, quand elle est desia pure, luisante, & sans aucune tache, est chose bien plus agreable. Il vous souvient combien vous fustes aise quand on vous osta le Pretexte, & qu'on vous bailla la robe d'homme : Vous le serés sans comparaison, beaucoup d'auantage, quand apres que vous aurés quitté cette ame de ieune garçon, la Philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes : car l'âge de cette enfance se passe bien, mais, ce qui est le plus importun, les conditions d'enfance nous demeurent : & ce que i'y trouue de pis, c'est que nous auons tout ensemble l'autorité des vieillards, & les vices des garçons : non pas des garçons seulement, mais des enfans. Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerés qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement : le mal qui vient le dernier ne peut iamais estre.

## 12. LES EPISTRES

estre. La mort vient à vous : s'il estoit possible qu'elle demeurast avecque vous , ce seroit occasion de la craindre : mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas , ou qu'elle passe de long. Vous me dirés qu'il est mal aisé de conduire l'ame à ceste resolution de ne faire point de cas de la mort , mais ne voyés-vous pas combien sont petits les suiets qui souuent ont faict que plusieurs n'en ont tenu conte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa maistresse , vn esclaue importuné des mauuais traitemens de son maistre s'est precipité du haut de la maison en bas , vn autre qui s'en estoit fuy , à mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser remener. Et doutés vous que la vertu n'ait autant de puissance comme la peur ? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurance , qui prend trop de peine à la plonger , il met le conto de beaucoup d'années entre les felicités qui luy semblent plus desirables. C'est ce qu'il faut que vous ayés au deuant des yeux , afin que quand il sera question de desloger, vous ne le fassiés à regret, & ne l'embrassiés point comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau , trainés par la violence d'un torrent , empoignent des espines , & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes, flotte entre la crainte de la mort & les tourmens de la vie, pource qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la science de

de mourir. Apprenés à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuyes que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Vn bien pour grand qu'il soit ne peut resioüir celuy qui le possède, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame préparée à cet inconuenient. Or il n'est chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle laquelle estant perduë, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer mesme aux plus grands, & vous fortifier à l'encontre. La teste de Pompeius receut iugement d'un pupille & d'un châtre. Celle de Crassus esprouua l'insolente enuauté d'un Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribun Decimus, & luy-mesme enfin bailla la sienne à Chereas. Iamais la fortune ne met vn homme si haut, qu'elle ne le menasse de souffrir en soy-mesme, ce qu'elle luy permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse, la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'une heure à l'autre les bateaux se perdent à l'endroit mesme, auquel ils s'estoient sauuez auparavant. Souuenez - vous que vous poués auoir la gorge coupee aussi bien d'un voleur que d'un ennemi. Quand bien vous aurés vostre vie assurée contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurez rien faict, puis que le moindre valet que vous aurés à la puissance de vous l'oster quand il luy

## 14 LES EPISTRES

plaira. Je veux dire que quiconque mesprise sa vie, est-maistre de celle d'autrui. Representés vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence descouuerte, ou par surprise, vous trouuerés que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous aués peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde est assés fort pour faire ce que vous craignés? Mais si d'auanture vous tombés entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Je veux qu'il le fasse, vous fera-t'il mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allés? pourquoy estes vous si abusé de commencer à cét heure d'auoir sentiment d'une chose que vous endurés il y a desia long temps? Je vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene continuellement à la mort. Ce sont les considerations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure derniere, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de trauail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de clorre ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que i'ay treuue de bon aujourd'huy, ceste fleur n'est non plus de mon iardin, que les precedentes. La pauureté qui se mesure à la regle de nature est la plus grande richesse que l'homme  
sçache

# DE SENEQUE. 15

ſache poſſeder. Voulés vous ſçauoir quelle eſt cette regle, & quelles bornes elle nous a preſcrites, de n'auoir point de faim, point de ſoiſ, ny point de froid. Pour chaffer la faim, & la ſoiſ, il n'eſt point queſtion de courtiſer les portes des Grands, & ſe rendre ſuier à leurs froides mines, qui ne ſont qu'autant d'affronts couuerts d'une apparence extérieure d'humanité. On n'a que faire de trauerſer la mer, ny de ſe conſumer à la ſuire d'une armée. Nature ne deſire rien qui ne ſe trouue par tout, & avecque peu d'incommodité. C'eſt aux choſes ſuperfluës qu'on a de la peine, & qu'il faut ſuer pour les acquerir qui nous font vſer nos habits, vieillir ſous les tentes, & courir aux riuages eſtrangers. Ce qui ſuffit ſe recouure ſans beaucoup de difficulté.

---

## EPISTRE V.

### ARGUMENT.

1. *Il faut eſtre Philoſophe en effect, & non pas en apparence.*
2. *Vne trop grande auſterité de vie eſt ridicule & blaſmable.*



## 16 LES EPISTRES

### 3. *L'esper' & la crainte donnent la gesne à nostre ame.*

I. **I**'Approuue infiniment vostre dessein, & suis bien aise de ce que sans vous soucier d'aucune autre chose, vous employés tout vostre labour à vous reformer, & vous rendre meilleur de jour en jour. Je ne vous conseille pas seulement de continuer, mais aussi ie vous en prie. Toutefois gardés-vous de ressembler à quelques-vns, qui n'ayant pas tant de soin de bien faire comme ils affectent, prennent plaisir à viure ou à s'habiller avec quelque particularité qui les fasse regarder. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent croistre les cheueux sans les couper, negligent leur barbe, iurent vne haine capitale aux richesses, couchent contre terre; & toute telle maniere d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la suivent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philosophie n'est de soy-mesme que trop assailly d'enuieux & de calomniateurs; que sera-ce si nous commençons à nous separer de la frequentation du reste des hommes? Je veux bien que nous differions d'auec eux interieurement; mais si faut-il que nostre apparence exterieure soit populaire: ne soyons pas ny superbes, ny mécaniques en nostre habillement: n'ayons point de moulures d'or, ny d'enrichissement d'orfèvrerie en nostre vais-  
selle

selle d'argent : mais aussi n'estimons pas que ce soit vne grande marque de frugalité de n'en auoir du tout point. Viuons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple: autrement nous esloignerons de nostre compagnie ceux de qui nous desirons l'instruction, & ferons que de peur d'estre sujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere chose que nous promet la Philosophie c'est le sens commun, l'humanité naturelle, & la conuersion, de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions differentes.

I I. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous cherchons à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de viure selon nature. C'est chose contraire à la nature de se tourmenter le corps, de mépriser les commodités qui sont de peu de coustange, de prendre plaisir aux ordures, & se nourrir de viandes sales, grossieres & desdaigneuses. C'est autant de folie de fuyr les choses qui sont en vſage, & qui se recourent avec peu de peine, comme c'est de luxe de rechercher les delicates. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu, mais non pas qu'à force de l'estre par trop, on reduise le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la sobriété tout y soit honneste; & qu'il n'y ait rien de mecha-

## 18 LES EPISTRES

nique. Je n'ayme que cette sorte vie. Treu-  
uons vn temperament à la nostre entre les  
bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il  
n'y ait personne qui ne connoisse nostre ma-  
niere de viure? Que tout le monde l'admire.  
Mais quoy? ne ferons-nous rien que ce que  
les autres font? N'y aura-t'il point quelque  
difference de nous à eux? Si aura certes, il  
y en aura beaucoup. Quelqu'un veut-il  
treuuer à redire en nous? Faisons luy con-  
noistre que nous sommes fort dissemblables  
du commun des hommes. Que celuy qui  
entre dans nostre maison tienne plus de conte  
de nous que la richesse de nos meubles. C'est  
vne grande moderation à l'homme d'estre  
aussi content d'une vaiselle de terre que d'une  
d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en  
celuy qui se sçait seruir de la vaiselle d'ar-  
gent, comme de celle de terre. C'est auoir le  
cœur bien lasche que de ne pouuoir s'accom-  
moder avec les richesses. Mais voicy le pro-  
fit que i'ay fait aujourd'huy, auquel ie veux  
que vous preniez part. I'ay trouué dans no-  
stre Hecaton, que le but de nos desirs for-  
tifie entierement les remedes qui nous sont  
necessaires contre la peur. Soyés exempt de  
souhait, & vous le serés de crainte. Ne dou-  
tez point que deux choses si contraires ne  
puissent bien subsister entre-elles. Ce que ie  
vous dis est vray, mon amy Lucilius, & quoy  
qu'elles ne semblent pas estre d'accord, el-  
les le sont neantmoins, & s'attachent l'une  
à

à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaine, ainsi ces deux choses, quoy que differentes, marchent ensemble, & la peur suit l'esperance.

III. Je ne m'en étonne pas neantmoins, puis que toutes deux mettent à la gêne vn esprit irresolu, & font doublement languir celuy qui est en attente. La principale crainte de l'un & de l'autre procede sans doute de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes, mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voylà comme la Preuoyance, qui fait la plus haute felicité de la vie, est changée en malheur. Les bestes sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & sont en seureté apres en estre échapées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine, & les biens que nous auons nous acheminent à de grands maux : car nostre memoire nous ramene la Crainte, qui est vne fascheuse maladie : & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit reduit à ce point de misere, par le seul obiet des choses presentes.

# 20 LES EPISTRES

---

## EPISTRE VI.

### ARGUMENT.

1. *Plus on se connoist éloigné du Vice,  
& plus on est proche de la perfectiõ.*
2. *La Science est inutile , si elle ne  
passe des uns aux autres.*
3. *On apprend plus par la conuersa-  
tion des Doctes , que par la lecture  
de leurs liures.*

I. **I**E commence à connoistre, mon Amy Lucilius, que non seulement ie deuieus meilleur, mais qu'il se fait vne nouuelle trāsformation, de moy mesme. Ie n'ose toutes-fois ny esperer ny promettre, qu'en ma façon de viure ordinaire, il n'y ait encore ie ne sçay quoy qui a besoin de changement. Est-il incompatible aussi, qu'en moy ne se rencontrent beaucoup de choses, qu'il faut necessairement, ou corriger, ou raualler, ou porter plus haut; Cela suffit desia, ce me semble, pour apprendre à mon esprit qu'il s'est changé en mieux par la connoissance qu'il a de ses vices, que iusques icy il auoit ignorez. Il est des malades avec lesquels on se resioit, quand ils ont senty leur mal. Ie serois doncques bien aise de vous  
pouuoir

pouuoir faire part, d'un changement si prompt que le mien. Car ie commencerois dès-lors à mieux esperer de nostre amitié: l'entends de cette vraye amitié, que ny l'Espoir ny la Crainte, ny le soing que nous auons de nos interets ne nous peuuent faire rompre; De cette amitié, dis-ie, avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne me seroit pas mal-aisé de vous en nommer plusieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais bien d'amitié: Ce qui ne peut aduenir quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conioncture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersités, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de iour en iour. Monstrés-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous auez pour cela, & faites m'en part ie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Je le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay dans le profond de vostre ame. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-ie pas qu'aucune chose, pour si vtile & si excellente qu'elle fut, me pût iamais plaire, si ie

## 22 LES EPISTRES

ne la sçauois que pour moy-mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à condition que ie la possederois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La jouissance du bien ne peut estre agreable, si l'on n'y associe quelqu'un. Je vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes; & pour vous garantir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie vous marqueray les endroits que i'estime, & que i'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez iamais tant de la lecture des liures que de la viue voix, & de la conuersation des honnestes gens. Il faut que vous mesme veniez sur les lieux, premierement: pource que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles; & qu'avec cela, le chemin est long par les preceptes, mais court & facile par les exemples. Cleanthes n'eust iamais bien ressemblé à Zenon, s'il se fust contenté de l'ouyr. Il a vescu avec luy: il a veu comme il viuoit: il a remarqué ses secrets: il a estudié toutes ses actions, & a considéré si les siennes propres y estoient conformes. Platon, Aristote, & tous ces autres Philosophes qui ont introduit tant de Sectes differentes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ses paroles. Ce n'a pas esté l'Escholle, mais le compaignie d'Epicure, qui a fait grands personnages Metrodore, Hermachus,

& Polyenus. Je ne vous appelle pas seulement pour faire vostre profit, mais afin que vous-mesmes puissiez estre profitable, & vous & moy nous soulagerons beaucoup l'un l'autre. Cependant pource que ie vous dois selon ma coustume, la rente de ma journée, ie veux vous faire part d'une chose qui m'a aujourd'huy grandement plu dans Hecaton. Vous demandez, dit-il, ce que j'ay appris; A m'aymer moy-mesme. Certes le gain qu'il a fait n'est pas petit: il peut bien dire qu'il ne sera iamais seul, & vous pouuez bien vous asseurer aussi, Que celuy qui est amy de soy-mesme le sera incontinent de tous.

---

## EPISTRE VII.

### ARGUMENT.

1. *Fuir la multitude.*
2. *La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.*
3. *Les vices s'insinuent par le nombre des exemples.*
4. *Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.*

1. **V**ous me demandez ce qu'il me semble que vous devez principalement



## 24 LES EPISTRES

euter : La Multitude : vous n'y serés pas encore bien seurement. Pour moy ie, confesse ma foiblesse. Quand ie vays en compagnie, ie n'en reuiens iamais comme i'y suis allé : mon equipage n'est plus en l'ordre où ie l'auois mis : il ne r'entre chés moy que quelque chose de ce que i'auois fait sortir. Il arriue aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuvent prendre si peu d'air qu'ils ne s'en treuent mal.

I I. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loüe de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Tant plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres : car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouuerte à la volupté. Que pensez-vous que ie dis ? i'en reuiens plus auare, plus ambitieux & plus dissolu : & qui plus est, ie me trouue avec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. Dauanture ie me suis aujourd'huy trouué au spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonneur ; & en somme quelque passe-temps qui m'otast le goust des cruautés qui se font aux spectacles des Gladiateurs.

Au

Au contraire tout ce que j'auois iamaïs veu de combats n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bayes ; ce sont homicides & non autres choses. Ceux qui combattent n'ont rien que la chemise ; tout y est à descouuert : aussi ne donnent ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouuent plus de plaisir qu'aux ordinaires , ny qu'aux demandez : & certainement ils ont raison : car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny bouclier ; aussi dequoy seruent-ils , ny toute ceste dextérité qu'on apprend à l'escrime, sinon de d'layer la mort de quelque moment ? Au matin on fait combatre les hommes avecque des Lions & des Ours : Mais à midy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-tost qu'il y en a vn qui a tué son homme , on le met aux mains avec vn autre qui le tué : & iamaïs on ne laisse le victorieux en repos iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort : tout passe par le fer & par le feu : c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais toy, pauvre miserable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez ? Tué brusle , frappe. Pourquoi est-il si coïard à s'enfermer ? que n'est-il plus hardy à tuer ? que ne meurt-il plus volontiers ? Ils reçoient  
des

## 2.6 LES EPISTRES

des coups s'ils refuserent d'aller aux playes ; & faut que tous nuds il cherchent l'espée l'un de l'autre, & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose on esgorge des hommes: Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre prejudice. Vous avez dequoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

II I. Vne ame tendre, & qui n'est pas bien imprimée du caractere de la vertu n'est pas bien parmy la multitude : On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesmes, Caton & Lelius couroient fortune que la frequentation de si grand nombre de personnes dissemblables à leur humeur, ne leur mist l'ame en desordre, tant il est mal-aisé que ceux mesmes qui se tiennent en meilleure assiette ne succombent à l'effort des vices, qui viennent en si grande troupe les assaillir. Vn seul exemple d'auarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn homme delicat, sa conuersation peu à peu nous enerve & nous amollit. Vn voision riche irrite nos cupiditez : il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache, quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez-vous que puisse deuenir vn homme qui a tout vn peuple sur les bras?

VOUS

vous direz qu'il faut qu'il se resoluë, ou d'imiter, ou de haïr, & cependant l'un & l'autre est dangereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, pource qu'il est grand, ny haïr le grand nombre, pource qu'il ne nous ressemble pas. Reduisez-vous en vous-mesme tant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuuent apprendre quelque instruction, & receuez en la vostre ceux à qui vous en pouuez donner: ce sont offices reciproques: en enseignant on est enseigné. Que l'enuie de produire vostre bel esprit ne vous fasse point entretenir toute sorte de personnes, ny disputer publiquement. Cela seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple: mais il n'y aura personne qui vous entende; Et si peut-estre il s'en trouue vu ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous mesme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous seruira ce que vous auez appris; ne craignez point d'auoir perdu vostre peine, vous aués estudié pour vous. Et afin que j'aye estudié pour autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choses que j'ay rencōtrées aujourdhuy assez conformes à ce propos. Il y en aura vne pour acquiter ceste lettre, & les deux autres que ie vous bailleray par aduance Voicy ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quiconque  
il

## 28 LES EPISTRES

il soit, car on ne sçait qui ce fust, comme on luy demandoit que luy seruiroit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, respondi fort pertinemment; le me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois personne, i'en aurois assés. La troisieme a bien de la grace: Epicure en est l'Auteur. Il escriuoit vn iour à vn de ses compagnons d'estude (ce discours n'est point pour tout le monde, ie parle à vous) Nous nous sommes vn theatre l'un à l'autre: ce sont paroles, mon grand amy, qu'il faut auoir grauées au fonds de l'ame, pour ne sentir point ce chatouillement ordinaire que nous donne l'approbation d'un grand nombre de jugemens. Vous estes loüé de beaucoup, qu'elle occasion trouués vous de vous glorifier, pour estre ce que plusieurs vous estiment? Ramenez ce que vous auez de bon à l'interieur.

---

### EPISTRE VIII.

#### ARGUMENT.

1. *La vie contemplative n'est pas inutile.*
2. *Nous auons assez, quand nous auons ce qui nous est necessaire.*
3. *Il louë la Philosophie.*

4. *Les choses casuelles ne sont point  
nostres.*

I. VOUS vous estonnez que ie vous  
 conseille de vous separer de la mul-  
 titude, & ne chercher autre applaudi-  
 sement que celuy de vostre conscience, veu  
 que tout ce que commandent les Stoïques,  
 c'est de mourir en action : Et quoy, pensez  
 vous que pour estre chez moy ie demeure  
 en vne chaire sans me remuer ? Quand ie  
 ne veux voir personne, c'est alois que ie  
 cherche le moyen de profiter à beaucoup.  
 Il ne se passe iour que ie ne fasse quelque  
 chose, & que ie ne donne encore quelque  
 partie de la nuit à estudier. Ie ne destine  
 point d'heures au dormir, & ne permets  
 pas à mes yeux de se clore aussi tost que le  
 sommeil les en sollicite. Ie les tiens en be-  
 sogne le plus que ie puis, & ne me repose  
 que quand le traual & la veille m'ont fait  
 succomber. I'ay quitté les affaires aussi bien  
 que les hommes, & premierement les  
 miennes. Ie fay celles de ceux qui vien-  
 dront apres nous. I'escry des choses qui leur  
 soient profitables, & tasche de leur laisser  
 des aduertissemens salutaires, comme de  
 bons medicaments dont i'ay fait la preuue  
 en mon propre mal. Il est vray que ie ne  
 suis pas entierement guery: mais au moins il  
 n'y a plus de chancre en mes vlcères. Ie  
 monstre aux autres vn bon chemin que ie  
 n'ay

n'ay cogñu que fort tard & bien las. Je leur crie, gardez-vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la fortune donne. Quand vous la verrez vous rendre quelque chose, deffiez-vous d'elle : & ne passez pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trompez que par quelque esperance qui les resiouit. Ce que vous appelez presens de la fortune, ce sont ses embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluier. Ce qui fait en cela nostre misere plus deplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre, & se trouuer pris : eette course nous emmeine dans des precipices. Quand la vie est si haute esleuée, on n'en peut sortir qu'en tombant : la prosperité nous esbranle, il ne s'y faut pas arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir ; De cette façon la fortune ne nous abbattrà iamais, si elle nous donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

I I. Tenez cette regle de viure, que vous trouuez saine & salutaire de ne traicter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé, sinon il vous donnera de la peine, quand il sera question de le faire obeir à l'esprit : mangez pour appaiser la faim, beuvez pour estancher la soif, habillez-vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'une maison où le vent & la pluye ne vous puissent offencer : qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe ? Un  
homme

homme est aussi bien sous du chaume, que sous de l'or. Ce qu'on adioulte pour l'embellissement n'est que superfluité: faites compte que vous n'avez rien d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la posterité, ne trouuez-vous pas que ie fais plus de seruice que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'occupations, sont ceux qui en ont de plus dignes: ils negocient au ciel & en la terre.

III. Mais il est temps de finir cette lettre, & l'accompagner, comme i'ay commencé, de quelque présent: Ce ne sera pas à mes despens, ie frippe tousiours quelque chose dans Epicure: voicy ce que i'ay pris auourd'huy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'un iour à l'autre. Vous estes expédié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escholle. Mais vous, pourquoy ne les prenez-vous plustost pour paroles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier? combien y a-il de choses dans les Poëtes



## 32 LES EPISTRES

Poëtes , que les Philosophes ont dites ou doiuent dire. Je ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de seuer. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes ? Combien de vers dans Publius qui pouuoient auoir lieu dans vne tragedie ? l'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne cette quatrieme partie de Philosophie que nous venons de traicter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptées pour nôtres.

*Vn bien n'est point à nous , quand les Cieux nous le donnent.*

Il me souuient qu'autre-fois vous m'en auiez dit vn de vostre façon sur le mesme sujet, qui a bien meilleure grace , & moins de paroles.

*Rien n'est à nous que fortune ayt fait nostre.*

En voicy encore vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere,

*Ce qu'on nous baille on nous le peut oster.*

Je ne vous mets pas cela en compte : car il n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.

EPISTRE

## EPISTRE IX.

## ARGUMENT.

1. *Le sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible. Il ayme d'auoir vn amy, mais n'en ayant point il ne s'en peut passer.*
2. *Il faut aymer pour estre aymé. Le contentement de faire vn amy est plus grand que de l'auoir.*
3. *Les vrays amis ne visent qu'au bien de ceux qu'ils ayment. Des amis de fortune.*
4. *Le sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde, mais pour bien viure, non.*
5. *Le sage est content de sa condition, & le fol au contraire.*

I. **V**OUS me demandez mon aduis de la reprehension que fait Epicure en vne epistre, de ceux qui disent que le sage est content de soy-mesme, & par consequent qu'il n'a que faire d'amis : c'est vne reproche que fait Epicure à Stilpon, & à ceux qui ont comme luy iugé que ce fust le  
souue

## 34 LES EPISTRES

souuerain 'bien d'auoir vne ame insusceptible de toute apprehension. Mais 'nous equiuoquerons', si pour exprimer *l'hapathi* nous voulons vser du mot d'impatience, parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait vn sens tout contraire à celuy que nous luy voudrions donner. Car nous voudrions parler de celuy de qui l'ame est si ferme & si rigoureuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse esmouuoir; & il semblera que nous l'entendions d'un homme ffoiet, tendre, & à qui seulement vne picqueure du doigt fasse perdre le iugement. Voyez donc si nous ne ferions point mieux de dire vne ame invulnérable, ou vne ame mise hors de toute souffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Nostre Sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible: le leur y est insensible aussi. Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien aise d'auoir vn amy, vn voisin, vn qui loge avec luy, combien qu'il ait en soy de quoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme: que si par vne maladie ou en vn combat vne main luy est coupée, cét accident qui luy diminuë le corps, ne luy diminuë point son contentement: si par quelque inconuenient il perd vn œil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste, & sera aussi aise mutilé de ses membres, comme s'il estoit entier. Il ne desire point.

point ce qui luy manque ; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquast rien : aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne veuille point auoir d'amy, mais que n'en ayant point il a moyen de s'en passer. S'il le perd il ne se desespere point, parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statuë, il en peut incontinent faire vn autre ; luy tout de mesme, qui est grand maistre en la science de faire des amitez, aura bien-tost recouré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost faiët vn autre ? Je vous le diray, pourueu que nous demeurions d'accord que dés à cette heure ie vous paye ce que ie vous doÿ ; & que pour le regard de cette lettre vous n'ayez plus rien à me demander.

II. Hecaton dit : Je vous apprendray vne recepte d'amour, sans drogue, sans herbe, & sans charme quelconque : Voulez-vous qu'on vous ayme, ayez. Les amitiés nouuelles ont leurs voluptez aussi bien que les vieilles. Auoir, & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement, que faire les amis estoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Ceste sollicitude occupée à son ouurage luy est vn contentement extreme en son occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau

## 36 LES EPISTRES

pinceau, cette pensée s'éuanoït, pource qu'alors il ne jouyt que du fruit de son art, au lieu qu'il jouyssoit de son art mesme quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruice: mais l'enfance a ie ne scay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cette heure à nostre propos.

III. Le sage, encore qu'il se contente de soy-mesme, ne laisse pas de vouloir auoir vn amy, sinon pour autre chose, au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si loüable comme l'amitié: Non point, disoit Epicure, pour auoir qui se tienne aupres de luy, quand il sera malade, qui, s'il est en prison, luy ayde à s'en retirer, & l'assiste de moyens, s'il est en necessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'un qui reçoie ces offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y trouuer le remede de ses incommoditez. Il acheuera comme il a commencé: il a voulu auoir vn amy qui luy ostât la chaine des pieds, le clou n'en sera pas si tost riné, qu'il ne preenne congé de luy: ce sont amitez à la iournée: vn amy qu'on a fait pour la commodité, plaira si long-temps qu'il en apportera: c'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts aupres des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abbatus. Les amis fuyent les occasions  
d'estre

d'estre esprouuez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent laschement, & des autres qui trahissent infidelement ceux qu'ils ont fait profession de bien aymer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy pource que c'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite, il ne prise quelque chose au preiudice de l'amitié. Qu'ay-ie donc affaire d'auoir vn amy, afin d'auoir quelqu'un de qui i'assiste les necessitez, accompagne le bannissement, & defende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin? Cette amitié que vous descriuez n'est pas vne amitié, mais vne negociation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des amants n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié: on peut dire que c'est vne amitié insensée; En voyez-vous quelqu'un qui aime sa maistresse pour le gain, pour l'ambition, ou pour l'honneur, l'amour a tant de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration exterieure, & & n'allume l'ame d'autre desir que la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Et quoy donc, se peut-il faire qu'une cause qui est honneste fasse naistre vne volonté qui ne

## 38 LES EPISTRES

l'est point ? vous me direz que ce n'est pas à cette heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre sujet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celuy qui a son contentement en soy-mesme sans esperance de gain & sans dessein de se fortifier contre la fortune, ne s'en puisse approcher comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait prouision comme d'un remede aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son throné, & la met au rang du commun. Le sage se contente de soy. C'est une parole, mon grand amy, que beaucoup de gens interpretent mal, ils la separent de la communauté de toutes choses, & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer : cette promesse a des bornes, & ne s'estend pas indifferemment à toutes choses.

IV. Le sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde : mais pour viure, non ; car en ce dernier il peut auoir affaire de beaucoup de choses : Mais en l'autre, il n'est question que d'auoir une ame purgée de toutes mauuaises affections, esleuée au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à se rire du plus effroyable visage que la fortune luy scauroit monstrier. Voicy la distinction qu'en fait Crysipus. Il dit que le sage n'a faute de rien, & que toutesfois il a besoin de beaucoup de choses ;  
le

Le fol au contraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'en sçait point vser : mais il a faute de toutes. Le sage a besoin de moins d'yeux, & d'assez d'autres choses necessaires au seruice de la vie : Mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faute presuppõe de la necessitè : or il n'est rien necessaire au sage. C'est pourquoy bien qu'il soit content de soy-mesme, il ne laisse pas d'auoir besoin d'amis, & met peine d'en acquerir le plus qu'il peut, non pour viure heureusement, car c'est chose que de soy-mesme il peut faire, quand il n'auroit pas vn amy. Le souuerain bien trouue en la maison toute la prouision qui luy fait besoin pour son seruice : il ne va rien emprunter dehors : il ne dépend d'autre que de soy-mesme; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discretion de la fortune : & ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Ouy, mais quelle triste condition sera celle du sage, si prisonnier entre les mains des ennemis, en quelque terre loingtaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou bien jetté par la tempeste en quelque riuage solitaire, il ne se trouue en toutes ses incommoditez secouru de l'assistance ny de la consolation d'un seul amy ? Il fera ce que fait Iupiter, quand apres la resolution vniuerselle du monde toutes choses estoient rerournées en leur confusion premiere. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer



## 40 LES EPISTRES

la generation, il rappelle à soy toutes ses pensées, & se donne luy-mesme le contentement de s'entretenir. Le sage a moyen d'en faire de mesme : il se reserre en soy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de soy. Avec ce contentement il se marie : avec ce contentement il fait des enfans ; & toutesfois s'il luy falloit viure seul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'utilité ne le porte point aux amitez : c'est l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay quelle douceur agreable à nostre goust, nous cherissons la societé comme nous abhorrons la solitude ; La nature, qui s'est proposée de faire viure les hommes ensemble, a voulu que les amitez eussent vn certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neantmoins, quoy que le sage ayme extremement ses amis ; qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquerir, & que bien souuent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme ; si faut-il qu'il termine en soy tout son contentement, & qu'il die ce que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicurus. Comme apres sa ville prise, & sa femme, & ses enfans perdus, il se retireroit tout seul, avec vn esprit, à qui les aduersitez n'auoient rien osté : Demetrius, celuy qui pour le nombre des villes qu'il auoit forcées estoit appelé *Poliorcetes*, luy demandant

dant s'il n'auoit rien perdu : Le porte, dit-il, tout mon bien sur moy : parole certainement qui tesmoigna la force du ressort de son ame, & qui fut victorieuse sur la victoire mesme. Et de faict, Demetrius l'oyant ainsi parler, fut si confus, que presque il ne scauoit s'il auoit vaincu. Tout mon bien est avec moy : ma iustice, ma vertu, ma tempe-  
rance, ma prudence : & cette resolution que j'ay tousiours eue de n'appeller point bien ce qu'on me peut oster, ne m'ont point esté sac-  
cagées. Les voicy qui m'accompagnent aussi entieres, & aussi miennes qu'auparauant. Si nous nous estonnons de voir quelques ani-  
maux passer au trauers du feu, sans qu'il leur fasse mal ; combien auons-nous plus de  
sujet d'admirer cet homme, qui par la prise de sa ville, enuélé dans le feu, le fer, &  
les ruines, a trouué moyen sans blesseure ny perte quelconque de s'en dégager ? Vous  
voyez en cela combien la conqueste de tout vn peuple est bien plus aisée que celle d'un  
homme seul. Vn Stoïque tient le mesme  
langage, & aussi bien que Stilpon parmy le  
sac & la flâme des villes prises, conserue ses  
biens, & les emporte en toute assurance  
avec soy. Il est content de soy-mesme, & dans  
les bornes limite sa felicité : Ne pensez pas  
qu'il n'y ait que nous de qui les paroles soyent  
releuées. Epicure mesmes, en reprenant  
Stilpon, parle de mesme, ie m'en vay vous  
dire que c'est, & combien que ce iour icy

## 42 LES EPISTRES

ne soit plus du conte, vous ne laisserez pas, s'il vous plaist, de le prendre en bonne part. Quand la terre entiere seroit le patrimoine d'un homme seul, il est miserable, s'il ne pense auoir assez : ou bica si vous l'aymez mieux en autres termes (car il faut prendre plustost garde au sens qu'aux paroles.) Quand vn homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. Et afin que vous connoissiez que tout cela part d'un sens commun, & que ce sont leçons que fait la nature à toutes sortes d'esprits, vous trouuerez en vn Poëte comique,

*Il n'est heureux qui ne pense point l'estre.*

Car, que peut-il chaloir comment vous soyez, si vous pensez estre mal ? Et quoy donc à vostre compte vn qui sera vilainement riche, & qui aura force vallers, mais encore plus de maistres, sera bien-heureux, pourueu seulement qu'il vüille dire, qu'il s'estime tel ? Le n'ay que faire de ce qu'il dit ; Le regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois seulement, ou pour vn iour, mais ce qu'il peut continuellement ; n'ayez pas peur que cette magnanimité si ferme & si resoluë, se trouue en vn homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le sage capable de se plaire, Toute folie porte avec elle vn dégoust de sa condition.

EPISTRE

## EPISTRE X.

## ARGUMENT.

1. *Les méchans ne doivent point viure seuls.*
2. *Quels doivent estre les vœux des gens de bien.*
3. *Qu'il faut viure avec les hommes comme vens de Dieu, & parler avec Dieu, comme escoutés des hommes.*

I. **I**E suis toujours d'un mesme aduis: Fuyez les grandes compagnies: fuyez les petites: fuyez mesme la conuersation d'un homme seul: voyez où va mon iugement. Je ne sçache personne de qui ie vous permette la communication, & toutesfois ie vous ose bien laisser entre vos mains. On conte que Crates, escolier de Stilpon, de qui i'ay fait mention en ma precedente, voyant un ieune homme se promener à part, luy demanda ce qu'il faisoit seul? A quoy le ieune homme ayant respondu, qu'il s'entretenoit avec soy-mesme, Crates luy repliqua; Prenez garde, ie vous prie, que vous ne vous entreteniez avec un homme qui ne vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes aupres de ceux qui pleurent une personne

## 44 LES EPISTRES

morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la solitude il ne leur vienne quelque trouble qui les induise à se faire mal. Il faut en faire de mesme aux mal aduisez : car comme ils n'ont personne qui diuertisse leur dangereuse inclination, ils se proposent des choses pernicieuses, & iamais ne sont sans quelque imagination funeste, ou pour eux ou pour autrui. C'est alors qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils ont de mauuaises intentions, qu'ils tirent au iour tout ce que la honte ou la crainte leur faisoit tenir caché, prouoquent leur audace, irritent leur paillardise, & sollicitent leur cholere par les moyens qu'ils luy mettent en auant de se venger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se decouvrir à personne, & de ne craindre point d'estre accusez, est perdu pour eux, ils se decouurent & se trahissent eux-mesmes. Voyez donc combien i'espere de vous, ou plustost comme ie m'en confie : Car l'esperance est vn nom qui ne conuient qu'aux choses, où il y a encore de l'incertitude. Ie ne trouue personne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Ie me ressouuiens de quelque langage que ie vous ay ouy tenir, plein à la verité d'une grandeur de courage vraiment solide & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Ie m'en réjouys dès l'heure, & dis en moy-mesme : Ce ne sont pas là des paroles

paroles qui viennent du bout des lèvres : le fondement en est plus auant : voicy vn homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres : il n'a pas enuie de se perdre : c'est ainsi qu'il faut parler : c'est ainsi qu'il faut viure.

I I. Prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur : n'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous leur auiez demandé par le passé : quittez les de vos vœux precedents : faites-en de nouveaux : Demandez-leur vne conscience sans fraude , vn esprit sans trouble , & vn corps sans maladie : ce sont là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font iamais mauvais visage à nos requestes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autrui.

I I I. Mais afin que selon ma coustume vous ne receuiez point ma lettre sans quelque present , ie vous diray vne chose tres-veritable que i'ay apprise dans Athenodorus. Vous pouuez dire que vous estes hors de toute passion , quand vous en estes venu là que de ne rien demander à Dieu ; que vous ne luy puissiez demander tout haut , & à la veüe de tout le monde. Car auourd'huy , quelle folie est celle des hommes ? Ils ne desirent rien de si mal-honneste, qu'ils n'osent demander à Dieu : tous les yœux sont autant de crimes : Si quelqu'un fait quelque semblant de s'approcher d'eux, ils se

# 46 LES EPISTRES

taisent tout aussi-tost : & content à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sçache. Voyez donc si nous ne pourrons point tenir cette maxime pour vne regle de vie : vivez avec les hommes , comme veu de Dieu ; parlez avec Dieu comme escouté par les hommes.

---

## EPISTRE XI.

### ARGUMENT.

1. *Il defend ceux qui rougissent.*
2. *Les habitudes naturelles ne se peuent changer.*
3. *Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions , afin de ne faire rien mal à propos.*

I. **I**E me suis entretenu avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible , & ay recognû son iugement , son humeur , & sa suffisance , aussi-tost qu'il a commencé de parler. Je pense qu'il me laissera le goust qu'il m'a donné : car en ce qu'il m'a dit , il ne pouuoit y auoir rien de préparé , parce que ie l'ay surpris il y auoit desia quelque temps qu'il estoit reueu à soy , que  
la

la honte, (vn des bons signes que puisse auoir vn ieune homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamaïs, quelque assurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquiete, & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les defauts que naturellement nous auons ou au corps ou en l'esprit : Ce qui naist avec nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent iamaïs en grande assemblée qu'ils ne soyent tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort ; d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entre-choquent, la langue begaye, & les lèvres ont vn mouuement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections : la nature veut demeurer maistresse, & que les plus forts cognoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy resister. Le rougir est du nombre de ces infirmittez, & quelque grauité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroist dauantage aux personnes ieunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus deliée. Mais les plus experimeutez & les plus vieux ne s'en garantissent point. Il y en a qui ne sont iamaïs plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils auoient



## 48 LES EPISTRES

épandu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie, quand le sang luy montoit au visage. Il n'y auoit rien de moins effronté que Pompée: Iamais il ne parloit deuant deux personnes qu'il ne rougist: aux assemblées cela luy estoit infailible. Il me souuient qu'on fist vn iour entrer Fabianus au Senat pour porter quelque tesmoignage: Il deuint rouge, & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais de la nouveauté des choses, qui bien qu'elles n'estonnent pas, elles troublent toutesfois faute d'accoustumance pour vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car comme il y en a de qui le sang ne bouge iamais de sa place: Aussi en est-il qui l'ont si remuant, qu'il ne leur peut rien arriuer, que tout aussi-tost la couleur ne leur vienne au visage. La sagesse, comme i'ay dit, n'y sert de rien: aurrement la nature mesme seroit en sa domination. Quoy que l'homme fasse, & quelques reglemens qu'il donne à son Ame, les habitudes que la temperature du corps & la condition de sa natiuité luy donnent, ne se separeront iamais d'auec luy. Il est tres-certain qu'on ne les peut, ny chasser quand on les a, ny les faire venir quand on ne les a point. Les Comediens qui se meslent de contrefaire nos passions, nos craintes, nos estonnemens, & nos tristesses, quand ils veulent représenter la

honte,

honte, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de baisser le teste, d'humilier leurs paroles & tenir les yeux fichez en terre: mais de rougir, il n'y a moyen. Le commandement & la deffence y sont inutiles. Aussi la sagesse, qui cognoit bien qu'elle n'y peut de rien servir, ne nous y promet point de remede: c'est chose qui vient sans qu'on l'appelle, & qui s'en reva sans qu'on la chasse, comme ne dependant d'ailleurs que de sa propre iurisdiction.

Ma lettre veut que ie la finisse par vne sentence: en voicy vne tres-vtile & tres salutaire, que ie voudrois qui vous fust graüee au cœur.

I I. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en sommes perpetuellement esclairez, afin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il estoit present. Ce precepte, mon grand amy, est d'Epicure, qui non sans cause a iugé, que nous auons besoin d'un gardien & d'un precepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font; s'il ne se pouoit rien faire qu'en la presence d'un tesmoing. Il est bon que nostre ame se propose quelque personne de merite à reuerer & de qui l'autorité l'oblige, à ne faire ny penser chose qui soit mal à propos. O que bienheureux est l'homme qui a ceste puissance, que non à le voir, mais à se le représenter seulement, on se fasse homme de bien!

## 50 LES EPISTRES

& bien-heureux celuy tout de mesme, qui en peut tellement respecter vn autre, qu'il ne faut que la seule souuenance pour le remettre, ou le retenir en son deuoir ! Qui-conque est capable de rendre ce respect, sera bien-tost digne de le recevoir. Je vous conseille donc de choisir Caton. S'il vous semble trop roide, prenez Lelius, qui n'est pas si bandé; ou bien quelque autre de qui le parler, la vie, & le visage où se manifeste l'interieur, vous seront plus agreables. Montrez-le vous à toute heure, ou pour estre en sa garde, ou pour vous composer à son imitation. Je vous dis encor vn coup, que nous auons besoin de quelqu'un sur lequel nous prebions les preceptes de nostre vie: sans vne reigle il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.

---

### EPISTRE. XII.

#### ARGUMENT.

1. *Toutes choses representent à l'homme sa vielleſſe.*
2. *La vielleſſe n'est pas sans plaisir.*
3. *Eſtre preparé à mourir tous les iours.*

4. *Il*

♣ *Il est en nous de finir nos miseres  
quand il nous plaist.*

I. **D**E quelque part que ie me tourne, ie  
trouue par tout des tesmoignages  
que ie suis vieil. Je m'en estois allé en ma  
maison aux champs, & me plaignoïs de ce  
qu'il me coustoit à l'entretenir, la respon-  
ce de mon fermier fut, que ce n'estoit pas sa  
faute, mais que le bastiment estoit vieil, &  
cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse faict  
faire. Que dois-je penser de moy: si le temps  
a vzé les pierres qui sont de mon âge? Ce-  
la m'ayant mis en colere, ie prins le pre-  
mier sujet qui se presenta de m'attaquer à  
luy, & luy dis; le cognoy bien aux platanes  
qu'ils sont mal entretenus, ils n'ont point  
de fueilles, les branches en sont torruës &  
pleines de nœuds: comme le pied en est  
miserable & rude, si vous auiez esté curieux  
de les déchausser, & de leur rafraichir la  
racine, ils ne seroient pas comme cela, il  
me jure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pou-  
uoit faire, qu'il n'est pas possible d'en auoir  
plus de soin qu'il en auoit, mais que les  
arbres estoient vieux. Cecy demeure entre  
nous: le les ay plantez, & en ay veu les  
premieres fueilles. Comme ie me tourne  
vers la porte, ie demande qui est ce bon  
homme, qu'on a mis là si à propos, comme  
prest à partir. Où l'avez-vous pris? qui vous a  
fait apporter ceans le mort d'une autre mai-  
son

## 52 LES EPISTRES

son ? & luy alors ; Ne me reconnoissez vous point , Monsieur , ie suis Felicio , à qui vous avez donné tant de pourpres , & qui a tant esté vostre mignon , le fils de Philofositus vostre Fermier. Ie vous iure , dis-ie , qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble ; n'est-ce pas là vn beau personnage pour auoir esté mon mignon ? Pensez comme cela se peut faire : les dents luy tombent.

II. I'ay ceste obligation à ma maison , qu'en quelque part que ie regarde ie voy des marques de mon âge. Embrassons-la , & faisons amitié avec elle. Elle a des plaisirs , pourueu qu'on les sçache prendre. Les pommes ne sont iamais meilleures , que quand la saison s'en passe ; La principale beauté de l'enfance est en la sortie ; Le dernier verre de vin semble tousiours le meilleur aux yuironnes , parce que c'est celuy qui les noye , & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre , & qui toutefois n'est point encor au pricipice , est celuy qui nous contente le plus ; Et ie croy que celuy mesme qui est au bas de la tuille n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre , ce ne luy est pas peu de volupté que de n'auoir qu'à faire de voluptez. Qu'vn homme a de repos en l'esprit , quand ses passions ont pris congé de luy !

III. Vous

III. Vous me dites que c'est chose fâcheuse de se voir à deux doigts de la mort. Premièrement vn vieil homme n'a pas plus de sujet d'y penser qu'un jeune : car c'est chose où nous ne sommes pas appellez par le nombre des ans ; & puis il n'y a personne si chargée de iours, qui avec apparence ne se puisse promettre d'en viure encor vn. Or vn iour est vn degré de nostre vie : tout nostre âge est vn ouurage à pieces qui a comme des cercles les vns dans les autres, les moindres enfermez dans les plus grands ; Il y en a vn qui ceint tous les autres. C'est celuy qui comprend depuis la naissance jusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de notre jeunesse, nostre enfance est contenue en l'autre, & puis il y a l'an où sont comprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le iour encores moins. Toutesfois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin : il marche du leuant au couchant ; C'est pourquoy Heraclytus, qui pour ses façons de parler mal-intelligibles a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tout iour est pareil à l'autre : ce que les vns ont interpreté ; qu'un iour est pareil à l'autre en nombre d'heures : & ils ne mentent point, parce que si le iour est vn espace de vingt-quatre heures, il faut necessairement que tous les iours soient egaux, pource que ce qui se perd au iour,

## 54 LES EPISTRES

se trouue en la nuit: les autres entendent que tous les iours se ressemblent, d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre, vous ne pouuez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour, la lumiere, les tenebres, & les vicissitudes alternatiues du monde; Le Soleil fait ceste égalité, par sa vitesse réglée, qui iamais ne fait du chemin vne fois plus que l'autre; Et pour ce il n'y a iour qu'il ne faille employer, comme si c'estoit celuy de la retraite, & qui fist fourniture entiere de la somme. Ce Pacuuius, que le bon vsage rendit propriétaire de la Syrie, apres que tous les soirs il s'estoit enseuely dedans le vin, & dedans ses festins mortuaires, comme s'il eust fait luy-mesme ses funerailles, estoit porté de sa table en sa chambre; entre les applaudissemens de ses bardaches, avec vn concert de musique, qui chantoit, *il a vescu, il a vescu*; Et ne se passoit iour que cette ceremonie ne s'observast. Faisons en gens de bien, ce qu'il faisoit en meschant: ne nous allons point coucher, sans dire avec vne façon qui tesmoigne nostre contentement,

*Au gré de mes destins j'ay mon cours  
acheué.*

Si Dieu permet qu'une autrefois nous voyons le soleil, à la bonne heure. Vn homme est tres-heureux, & se peut vraiment dire à soy, qui ne se gese point de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dit,  
*J'ay*

*J'ay vescu, ne se leue iamais que son profit ne luy soit asseuré.*

I V. Mais il est temps de clorre ma lettre: Il me semble que j'oy que vous demandez si elle vous doit aller treuver les mains vuides. Ne vous souciez: elle portera quelque chose, & non quelque chose, mais beaucoup: Car y a-t'il rien de plus estimable que cette parole que ie luy baille pour vous porter? C'est vne chose tres-fascheuse de viure en necessité: mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y viure. Pourquoy n'y en a t'il point? pour ce que de tous costez nous ne voyons que chemins bien cours & bien aisez, qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu, que nul qui s'en vueille aller du monde n'y peut estre retenu. Nous en sortirons, si tost que nous en aurons enuie, & foulerons aux pieds toutes les necessitez qui nous en voudroient empescher. Ouy, mais direz-vous cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoy faites-vous vn present du bien d'autrui? Ce qui est veritable, est mien. Je ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui avec vne passion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'un, & regardent, non ce qui est dit, mais par qui, sçachent que quand les choses sont parfaitement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre sa part.



## EPISTRE XIII.

## ARGUMENT.

1. *Nul ne peut sçavoir sa force, sans l'avoir éprouvée.*
2. *Les apprehensions du mal à venir, sont quelquefois fausses, & toujours inutiles.*
3. *Les vieillards qui ont des esperances, & font des desseins, sont ridicules.*

I. **V**OUS avez du cœur assez : ie le sçay bien, puis que deuant que L. Philosophie vous eust fortifié, vous preniez desia plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à ceste heure, que vous estes venu aux mains avec elle, & avez reconnu vostre force, vous avez bien plus de resolution. Nous ne sommes iamais asseurez de la resistance que nous pouvons faire, que nous n'ayons veu paroistre beaucoup de difficultez de toutes parts; & qu'il n'en soit venu quelques-unes iusques à nous. C'est en ceste espreuve que se remarque vne ame vraiment genereuse, & qui n'est point capable de servitude. Il est mal-aisé qu'un Athlete qui  
n'a

n'a iamais eu coup , ny atteinte , puisse aller au combat avec la mesme assurance que celuy qui y a versé du sang , à qui les dents ont sonné de coups de poing : qui porté par terre d'un croc enjambé , a regagné le dessus de son ennemy ; à qui , s'il est tombé , le courage est demeuré debout , & qui autant de fois qu'on l'a jetté bas , autant de fois s'est relevé , tousiours opiniastre à disputer la victoire , & iamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude ; Vous estes beaucoup de fois tombé sous la fortune ; & cependant vous ne vous estes iamais rendu , mais tousiours reueu sur vos pieds auez recommencé la lutte avecque plus de courage qu'auparauant. La vertu n'est iamais si forte qu'apres qu'on luy a donné quelque sujet de se piquer.

II. Toutefois si vous le trouuez bon, voicy du secours que ie vous ameine , pour vous en servir, comme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal : & bien souuent nous sommes en peine plustost par opinion, que par effet. Je ne parleray point en Stoïque , mais rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine , pour n'aller pas si bandé avec vous : car ils ne tiennent point que tous ces accidens qui sont les suiets ordinaires de tant de gemissemens, soient choses qui méritent seulement qu'on en fasse cas : laissons

## 58 LES EPISTRES

là ces paroles , qui certainement sont veritables , mais que tout le monde n'est pas capable de gouster. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous fassiez point miserable deuant le temps , puis que ce que vous apprehendez qui vous doie accabler, n'arriuera peut-estre iamais , que s'il doit arriuer quelque iour, pour le moins il n'est pas encore arriué. Il est des choses où nous nous affligeons plus qu'il ne faut : d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut , & d'autres où nous nous affligeons , sans qu'il y ait du tout point de suiet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes : Nous la preuenons aux autres : & aux autres nous nous l'imaginons ; Quant aux premietes , pource que la chose est en controuerse , & qu'il y a contestation de cause, remettons les à vne autre fois : ce qui seroit leger à mon aduis , seroit insupportable au vostre. Il en est qui rient quand on les foiet-  
te, & d'autres qui pleurent pour vne chicon-  
naude , vne autre fois nous en mettrons la dispute sur le tapis , & verrons si c'est leur force, ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Faites vne chose pour moy , quand vous verrez tous ces caioleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en vostre fait, pensez plustost à ce que vous sentez qu'à ce que vous oyez : consultez avec vostre patience ; & puis que vous sçauiez mieux vos affaires que nul autre , faites vous ces questions à  
vous

Vous mesmes : Qu'y a-t'il pourquoy ie leur  
 fais tant de pitié ; D'où leur vient ceste peur  
 d'approcher de moy , comme s'il y auoit de  
 la contagion en mon mal-heur ? ce de quoy  
 ils me plaignent est il si mauuais, ou peut-  
 estre y a-t'il point plus de honte quë de mal ?  
 N'est-ce pas sans occasion que ie me tour-  
 mente , & que ie me figure du mal en vne  
 chose qui n'en a point ? Voulez vous con-  
 noistre s'il y a suiet de vous affliger ou non :  
 En voicy le regle. Nous nous affligeons,  
 ou pour le present , ou pour l'aduenir , ou  
 pour tous les deux ensemble. Du present , le  
 iugement en est bien-aïse à faire : si le corps  
 est libre , s'il est en bonne disposition, & que  
 d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'iniure  
 qui nous ait apporté quelque douleur, nous  
 verrons comme tout ira demain : pour au-  
 iourd'huy nous n'auons point de besongne.  
 Mais ie voy qu'il m'en va venir : Regardez  
 premierement si vos coniectures ont de l'ap-  
 parence : Car la plus-part du temps nous  
 sommes en peine pour des soupçons qui  
 n'ont point de fondement , & prenons l'alar-  
 me en nos affaires aussi bien qu'à la guerre.  
 C'est chose certaine , mon grand amy , que  
 nous sommes faciles à receuoir des impres-  
 sions : nous n'essayons point de conuaincre  
 ce qui veut faire peur ; Et ne nous donnons  
 pas le loisir de l'esplucher , mais nous nous  
 estonnons tout aussi-tost, & nous mettons à  
 fuir , comme ceux qui pour vne poussiere  
 esmeuë

## 60 LES EPISTRES

esmeuë par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouuelle qui n'a point d'auteur prennent l'espouuante, & mettent leur armée en vn desordre qu'il n'est pas bien-aié de restablir. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres: Ce qui est certain a sa mesure, qu'il n'outrepasse point; l'incertain est remis à la discretion de l'ame estonnée: pour l'imaginer grande ou petite, comme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediabiles que celles qui n'ont point de source, aux autres la raison manque; en celles-cy l'entendement: Examinons donc les choses comme il faut, & ne passons point legerement par dessus. Il est vraysemblable qu'il nous arriuera quelque mal, mais il n'est pas encore vray. Combien auons nous veu venir de choses non attendues, & combien d'attendues qui n'ont point comparu? Je veux que sans faillir il nous en arriue: que sert d'aller au deuant de la douleur? nous l'aurons assez-tost quand & le mal. Cependant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous? le temps: il n'est pas impossible qu'il ne suruienne des accidens, qui feront surseoir ou cesser le peril, ou l'enuoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons brussées, où ceux qui estoient dedans n'y sont pas demeurez: il en est tombé de qui la cheute n'a fait mal à personne.

personne. L'espée a quelquefois esté retenüe  
 sur le poinct que le bras estoit haussé pour  
 frapper, & s'est trouué des criminels qui ont  
 plus vescu que l'executeur qui les auoit me-  
 nez au supplice. La mauuaise fortune a de la  
 legereté comme la bonne; il peut estre, &  
 aussi n'estre pas: quoy que s'en soit, il n'est  
 point: proposez - vous quelque chose de  
 meilleur. Il est des fois que sans aucun signe  
 apparent qui presage rien de mal, l'esprit  
 s'imprime de fausses imaginations, ou pour  
 l'ambiguité de quelque parole, qu'il inter-  
 prete à son desaduantage, ou pource qu'il se  
 persuade que quelqu'un luy vueille plus de  
 mal qu'il ne fait, & ne pense pas combien il  
 est en cholere, mais combien, s'il y estoit,  
 il auroit moyen de luy faire déplaisir. Or  
 il ne faut plus parler de viure, ny d'estre ia-  
 mais autre que miserable, si nous voulons  
 auoir autant de craintes, comme il y a de  
 choses qui nous peuuent faire mal. Le re-  
 mede des absentes c'est la Preuoyance, & des  
 presentes la Resolution. Sinon, seruez-vous  
 d'un vice contre l'autre, meslez de l'esprit à  
 vostre peur. En toutes les choses que nous  
 craignons, la plus évidente n'est point si  
 certaine, comme il est certain que nous ne  
 sommes pas tombés en tous les perils qui  
 nous ont fait craindre, & que nous auons  
 esperé beaucoup de biens qui ne nous sont  
 point arriuez. Mettez donc l'Espoir & la  
 Crainte en la balance, & de quelque costé

## 62 LES EPISTRES

qu'elle penche rassurez-vous, & croyez ce dequoy vous aurez le plus d'auie. Si la pluralité des opinions est pour la crainte, attachez-vous à son contraire, & cessez de vous affliger. Souuenez vous que c'est la coustume de la plupart des hommes, d'estre en vne anxieté perpetuelle, encore qu'ils n'ayent point de mal, & que pour certain il ne leur en doie point arriuer. Depuis qu'ils sont esbranlés, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent, & qu'ils veuillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit, c'est vn homme de neant, que celuy qui me l'a dit, ou c'est vn menteur, ou c'est vn niais à qui on a fait croire ce qu'on a voulu. Nous nous laissons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous espouuante, comme le certain : & pource que nous ne gardons point de mesure, il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. J'ay honte de parler avec vous de cette façon, & de vous donner de si foibles remedes. Quelqu'un vous dira peut estre, que cela n'arriuera pas : & vous dittes luy : quand il arriueroit, qu'en fera-t'il ? nous verrons ce qu'il en fera : s'il arriue, ce sera peut estre pour mon bien, ma mort fera de l'honneur à ma vie. La ciguë a fait la reputation de Socrate. Ostez à Caton ce poignard protecteur de la liberté, vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en auez pas de besoin. C'est assez de vous aduertir.

Je vous pousse en vne part où vostre inclination vous meine : ie ne vous dis rien à quoy vous ne soyez né : ayez d'autant plus de soin d'accroïstre vne chose qui est vostre, & prenez plus de peine à l'embellir.

III. Je m'en vay finir ma lettre, apres y auoir mis sa marque, c'est à dire, apres luy auoir baillé quelque parole magnifique à vous porter. Entre autres maux qu'à la folie, elle a encore celuy-cy, qu'elle commence tous les iours à viure. Pensez, mon grand amy, ce que cela veut dire, & vous verrez combien à peu de grace la legereté des hommes, qui châce iour font de nouveaux foudemens de leur vie, & commencent des desseins au monde, sur le poinct qu'ils sont prests d'en partir. Regardez-les tous vn à vn : vous verrez des vieillards courir apres les honneurs, se preparer à des voyages, & entreprendre des affaires avec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoient que vingtr ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à viure, quand l'âge commande de mourir : Je ne vous dirois pas qui est l'auteur de cette sentence, si ce n'estoit qu'elle est des plus secretes, & des moins publiées de celles d'Epicure, que ie vous ay protesté que ie loüerois & adopterois, quand elles me sembleroient le mériter.



# 64 LES EPISTRES

## EPISTRE XIV.

### ARGUMENT.

1. *Comme il faut aymer le corps.*
2. *Se tenir loing des Grands.*
3. *La Pauvreté ne nous met à couuert de l'Enuie, & de la Hayne.*
4. *Caton est blasmé de s'estre entremis des affaires, en la guerre civile.*
5. *La vie prinée est la plus sene.*
6. *Celuy a plus de richesses qui s'en sçait le mieux passer.*

I. **L'**Amitié que nous portons à nostre corps est naturelle: ie l'aduoüe, & aduoüe aussi que puisque nous en auons la garde, il est raisonnable de luy faire quelque caresse. Mais ie dis qu'il ne se faut pas abaisser à le seruir. Qui le seruira, qui sera trop en peine pour sa conseruation, & en fera la fin où il rapportera toutes choses, il faudra qu'il se propose d'auoir beaucoup de maistres. Il nous faut comporter non comme deuant viure pour le corps, mais comme ne pouuans viure sans le corps. On ne le peut trop aymer, qu'à toute heure on ne soit traouillé de crainte, inquieté de sollicitudes, & rendu le but de toutes les iniures que le mal

mal-heur nous voudra procurer. Qui l'estime trop n'estime iamais assez la vertu. L'accorde bien qu'on en ayt du soin tout ce qu'on en peut auoir : mais ie veux que ce soit en sorte , que sans regret on le jette au feu , quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons conuiez par la conseruation de nostre honneur. Euitons neantmoins , non seulement les perils, mais aussi les incommodités , tant qu'il nous sera possible : Et retirés en vn lieu de repos, faisons ce que le deuoir nous commande, pour le parer des choses qui luy peuuent faire du déplaisir. Il y en a , ce me semble , de trois sortes : La pauureté , les maladies , & l'iniure d'un Grand , qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus , parce qu'il vient avec plus de rumeur , & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en silence : ils n'ont ny spectacle qui fasse peur à la veüe, ny bruit qu'on ne puisse ouyr sans s'effrayer. L'autre marche avec vn plus grand équipage ; ce ne sont que fers , que feux , que chaines, qu'épées à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, prisons, tortures, croix, pieux, à trauerser les corps d'un bout à l'autre : chariots à les démembrer , chemises poissées à les rôrir, & tout ce que l'ingenieuse rage des hommes peut encore inuenter pour l'assouuissement d'une rude cruauté.

## 66 LES EPISTRES

Il ne faut donc point s'estonner si nous craignons vne chose qui nous monstre tant de funestes visages, & nous menace avec vn si formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande, qu'il luy en monstre plus d'instrumens; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veüe des choses dont ils eussent peut estre supporté le sentiment; ainsi, de ces maux qui domptent nos ames, & leur font porter le joug, il n'y a point de doute que les plus fascheux ne soyent ceux qui nous representent la diuersité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne sont pas moins rigoureux, comme la faim, la soif, les vlcères des intestins, les fieures qui nous brulent dans le corps; mais on ne les voit point: ils n'ont rien dequoy faire monstre, ny qu'ils puissent faire porter deuant eux pour nous effrayer: à ces premiers, comme aux grandes armées, pour vaincre, il suffit de se monstrier, & pource le moyen de s'en defendre, c'est de ne les combattre point.

I I. Quand le Gouvernement est populaire il faut craindre le peuple: quand il se manie par vn conseil, ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers sur qui le peuple s'est démis de sa puissance pour estre gouverné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de personnes: c'est assez de n'en auoir point l'inimitié.

Ainsi

Ainsi le sage ne prouoquera iamais le mau-  
 uais gré de ceux qui sont en autorité, mais  
 l'éuitera, comme il feroit vn coup de vague,  
 s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile  
 vous trauezsez le destroit, vn Pilote mal-  
 aduisé ne se soucie pas des menaces du vent  
 de midy, qui est celuy de tous ces quartiers  
 que les mariniers craignent le plus: mais au  
 lieu de tenir la main gauche, s'en va droit  
 donner dans Caribde, & inuestir les en-  
 droirs où est le peril. Vn autre qui pense  
 mieux à ses affaires, s'informe à ceux du  
 païs, de la marée, & du iugement qu'il faut  
 faire des auages, & se garde bien d'appro-  
 cher de ces tournoyemens si decriés par les  
 naufrages qui s'y font. Vn homme sage en  
 fait de mesme, il éuite le plus qu'il peut  
 vne puissance qui luy peut nuire: Mais il le  
 fait si dextrement qu'on ne s'en apperçoit  
 point: car en cela consiste vne bonne partie  
 de son assurance, parce que quand vn hom-  
 me fust vne chose, il fait iuger qu'il ne  
 l'approuue pas.

III. Pour aduiser donc à nous garan-  
 tir du peuple: premierement ne luy de-  
 mandons rien: il y a de la noise, où il y a  
 des competeurs: Et secondement prenons  
 garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup  
 de profit à nous oster, n'ayons à dépouil-  
 ler sur nous que le moins que nous pour-  
 rons: ce n'est point le sang qui fait épan-  
 dre le sang: si quelques-vns le font, cela

## 68 LES EPISTRES

n'arriue pas bien souuent. Il y en a plus qui demandent la bourse, que la vie: Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud: les chemins les plus guettez sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous auons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enseigne de nous garder de trois choses, de la Haine, de l'Enuie & du Mespris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra: le temperamment en est bien charitableux, parce qu'il est à craindre que la fuite de l'Enuie ne nous mene au Mespris, & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoistre qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu sujet de craindre, pource qu'ils auoient dequoy estre craints: retirons-nous de la circonference ou centre: l'Enuie & le Mépris son aussi dangereux l'vn que l'autre. Il faut donc se jetter entre les bras de la Philosophie, qui a ie ne-sçay quelle majesté reuerée, ie ne dy point des gens de bien, mais generalement de tous ceux qui ne sont point méchans au dernier poinct. Car quant à l'Eloquence, & aux autres choses capables de faire quelques remuëmens en vn peuple, quiconque s'en veut preualoir, il a aussi tost vn aduersaire en teste. Certuy-cy qui demeure coy, & ne se mesle que de ses affaires, au lieu d'estre méprisé reçoit du respect de toute sorte de gens: & ceux mesmes qui ne valent

valent rien, ne dédaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aura l'autorité si grande, & iamais ne se fera de coniurateurs si desesperés contre la vertu, que le nom de Philosophie ne demeure saint & venerable eternellement; il est vray qu'à la manier, il y faut, comme en toutes autres choses, apporter de la douceur & du iugement.

I V. Trouvez-vous que Caton Philosophast comme il faut, de penser par son seul aduis empescher des guerres ciuiles, se jeter au milieu des armes de deux furieux; & tandis que les vns se bandoient contre Pompee, les autres contre Cesar, par vne opinion irreguliere, les vouloir auoir tous deux pour ennemis? Tout le monde n'approuuera pas qu'un homme sage voyant les choses ainsi disposées, se soit jetté parmy leur confusion & leur tumulte. Que pensez-vous faire Caton? il ne se parle plus de la liberté, ç'en est fait il y a long-temps; la question est à qui seruira la Republique. Vous n'y auez que voir: on élit vn maistre. Que vous importe qu'un des deux soit victorieux: mais ce ne sera pas le meilleur; j'ay touché les dernieres actions de la vie de Caton; mais ses premieres ne venoient pas plus à propos au desordre, où desia les affaires commençoient de s'embroïiller: Dequoy luy seruit iamais tout ce qu'il sceut crier & tempester, que d'irriter vne populace qui tantost l'enleuoit tout couuert de crachats hors

## 70 LES EPISTRES

de la place , & tantost du Senat le trainoit en la prison ? Mais vne autre fois nous discuterons, s'il est des choses où le sage, quoy que sa peine doive estre inutile, ne doive pas laisser de l'employer.

V. Cependant ie vous conseille pour n'estre point sujet à la mauuaise grace d'un Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarassent point aux affaires du monde ; & faisant les reduits , n'ont soin que des Loix qui enseignent aux hommes à faire bien. Le sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques : & se gardera que par vne façon de viure extraordinaire, il n'attire les yeux & la haine du peuple sur luy. Vous me demandez, si vous comportant de cette façon, vous serez hors de tout danger ; C'est chose que ie ne puis non plus promettre que la santé à vn temperant, encore que la Temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port; mais que pensez-vous qu'il se fasse en pleine mer? Combien eust-il couru plus de fortune, s'il eust esté d'une humeur active & remuante, puis qu'en ne faisant rien il n'a pû se garentir. Quelquefois les gens de bien font mauuaise fin : ie vous l'accorde , mais ce n'est pas si souuent comme les meschans. Vne touche receuë aux habits n'oste pas à vn homme la reputation de bien tirer. C'est assez que le sage entreprenne, le succez n'est pas de sa iurisdiction. Nous commençons les choses,

choses, la Fortune les finit : Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement, mais elle apporte quelquefois des ennuis & des tra-  
uerſes ; on ne condamne pas le voleur tan-  
dis qu'il fait le coup. Ie vous voy tendre la  
main, pour auoir voſtre rente accouſtumée ;  
ie vous la veux bailler en vne piece d'or : Et  
puis que nous auons parlé d'or, ie vous veux  
apprendre, comme l'vſage vous en donnera  
plus de plaifir.

V I. Le vray moyen de bien jouir des ri-  
cheſſes, c'eſt de s'en ſçauoir paſſer. Vous  
voulez que ie vous nomme qui me l'a dit :  
voyez comme ie ſuis liberal : tout ce que ie  
vous donne, ie le prends en la bourse d'au-  
truy. C'a eſté Epicure, ou Metrodore, ou  
quelque autre de cette cabale. Qu'importe  
qui l'ait dit, il eſt dit par tout le monde.  
Qui ne ſe peut paſſer de richèſſes, eſt en alar-  
me pour elles : qui eſt en alarme pour vne  
choſe, n'en jouiſt point, & penſe touſiours  
d'y adiouſter : le ſoin de l'accroïſſement luy  
oſte la memoire de l'vſage. Il ne bouge du  
Change avec quelques marchands : s'il eſt  
chez luy, c'eſt avec des jettons, ou quelque  
regiſtre en la main ; & bref de maiſtre il  
deuiant ſon procureur & ſon facteur.



## EPISTRE. XV.

## ARGUMENT.

1. *L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame ; comme courir, sauter, aller en carosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.*
2. *Comme il faut conduire la voix.*
3. *Celuy qui se contente de sa condition est heureux.*
4. *Les biens de fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont insidieux, & peu solides.*

I. **N**OS Peres auoient vne coustume que j'ay encores veüe obseruer de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres : *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouons dire tout de mesme. *Si vous Philosohez, tout va bien*, car en cela consiste la santé ; Si vous ne Philosohez, vous auez l'esprit malade, & vostre corps quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a rien que la la force d'un frenetique, ou bien d'un furieux. Pensez donc à cette santé premierement, & puis à l'autre. Vous en aurez bon marché, si vous auez seulement la volonté

lonté de vous bien porter. La souplesse des bras, la dilatation des espaules, & l'affermissement des reins, ne sont pas occupations d'une ame bien-faite; & un homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrêter: faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez, un bœuf le fera toujours plus que vous. L'esprit qui porte un si pesant corps, est escorché de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition: Et pource pressez-vous le plus que vous pourrez le corps, & vous lâchez l'esprit. La bonne chere a beaucoup d'incommoditez: premierement en l'exercice il se fait une dissipation d'esprit, qui rend l'homme inhabile à la meditation, où il est besoin de se bander. Davantage la repletion empesche la subtilité: puis il y a certaine race de gens de neant, par qui nous-nous laissons conduire, ames nées à la servitude; qui toujours dans une estuue, ou dans un cabaret, pensent avoir fait une bonne iournée, quand ils se sont fondus en sueur; & d'un repas à l'autre mettent si peu d'interualle que pour se remplir ils ont bien à peine loisir de se vider. Boire & suer sont la vie d'un Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny penibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de temps; qui est ce qu'il faut principalement considerer; comme sont la course, le mouvement des bras, en levant quelque chose

## 74 LES EPISTRES

de pesant en la main ; & le faut en haut, ou en auant, ou bien le Salien, autrement & plus iniurieusement appellé le faut du foulon : prenez celuy que vous aymerez le mieulx: il ne vous donnera point de peine, quand vous vous y serez accoustumé. Quoy que vous fassiez, ne soyez gueres avec le corps, que vous ne reueniez incontinent à l'esprit. Passez le iour, & la nuit à l'exercer: c'est chose de peu de traual, que vous pourrez faire au froid, & au chaud: la caducité mesme de l'âge ne scauroit vous empescher. La sollicitude ne peut estre infructueuse, & est vn bien qui amende de vielir. Ce n'est pas que ie vueille que vous ne soyez iamais sans vn liure, ou sans tablettes en la main. L'esprit mesme a besoin de quelque treve, non pour s'aneantir, mais pour se relascher. Le carrosse & la litiere donnent de l'agitation au corps, & n'empeschent point d'estudier. Vous auez moyen d'y lire, dicter, parler, & escouter: comme aussi ce sont toutes choses que vous pouvez faire en vous promenant. Il y a mesme quelque exercice à parler haut.

II. Toutefois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, & puis la rabaisser. Que si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'un de ceste race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouvelles inuentions: vous en trouuerez qui  
vous

vous conduiront les pas avecque tant de iustesse, que l'un ne passera point l'autre; prendront garde iusques à l'enfleure de vos joies, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire croistra leur audace à les commander. Et quoy donc ? tout aussi-tost que j'ouvriray la bouche, il faudra que ie crie du haut de la teste : C'est vne chose si naturelle de hauser la voix tout bellement, que ceux mesme qui plaident gardent cét ordre de parler au commencement, & de ne crier que sur la fin : on ne vient pas d'un plain saut aux prieres & aux obtestations. Et pource vous suivrez en cela l'humeur où vous serez : & tantost avec vehemence vous-vous irriterez contre ce qui vous semblera blasnable : & tantost irés plus doucement, selon que la voix & la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous serez sur le point de clore vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas ; mais qu'elle descende en sorte, qu'on'y remarque la modestie de celuy qui la gouverne, & non l'intemperance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas osté d'un petit boubier ; mais outre cela ie vous veux faire un present, qui ne vous sera pas desagrecable : voicy un enseignement bien digne d'estre notté.

## 76 LES EPISTRES

III. La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude, & apprehension de l'aduenir. Demandez-vous de qui est ce precepte ? de celuy mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons la vie des fols, de quelle vie entendons-nous estre ; de celle des fols à marotte, & à chaperon ? Non, je ne parle d'autres fols que de nous-mesmes, qui par nos concupiscences furieuses ; nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous soüler iamais ; qui sommes tousiours malcontents parmy tant d'occasions de contentement, & ne pensons iamais combien l'esprit a de repos, qui ne desire rien : & de generosité, celuy qui pense estre pourueu de toutes choses, & ne s'attend point à ce que la Fortune luy voudra donner. Pource, mon grand amy, representez-vous à toute heure la felicité de vostre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent, regardez combien il y en a qui vous suiuent. Vous estes ingrat aux Dieux, & à vostre propre vie si vous ne considerez combien vous avez deuancé de personnes : Mais que vous importent les autres, puis que vous vous estes deuancé vous mesmes ? Donnez-vous des bornes, que quand vous voudriez il vous soit impossible de passer.

IV. La durée de ces biens insidieux n'est pas eternelle, & bien souuent l'esperance en est meilleure que la possession. Si l'y  
auoir

audir quelque chose de solide, il y auroit dequoy se rassasier : mais l'alteration ne se passe point pour en boire, & tousiours nostre soif trouue quelque chose que la felicité en apparence specieuse d'un breuvage a si bien préparé. Puis que ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoy veux-je plustost impetrer de la fortune qu'elle me les donne, que de moy, que ie ne les demande point ? Or à quelle fin les demanderay-je, sinon qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition ? Assembleray-je ? Pourquoy faire ? pour auoir de la peine ? ie suis au dernier iour de ma vie, & si ie n'y suis, ie n'en scaurois estre bien esloigné.

---

## EPISTRE XVI.

### ARGUMENT.

1. *La Philosophie doit estre la guide de l'homme.*
2. *La Philosophie est utile à l'homme, soit qu'une prouidence eternelle gouverne le monde, ou que les choses arrivent fortuitement, d'autant quelle enseigne d'obeir à Dieu,*

## 78 LES EPISTRES

*& de souffrir les aduersitez avec patience.*

3. *Celuy qui se regle par les loix de la Nature est riche, qui par celles de l'Opinion, est pauvre.*

1. **I**E ne doute pas que vous ne sçachiez bien qu'il n'y a moyen de viure non pas heureusement, mais passablement, sans l'estude de la sagesse: & que selon le progres qu'on y fait, on approche plus ou moins de la parfaite felicité: Mais ce n'est pas tout que de le sçauoir, si par vne meditation continuelle on ne tâche de se confirmer en ceste opinion. Les sages resolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre: il faut perseuerer, & ne cesser iamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait vn bon naturel de ce qui n'est qu'une bonne volonté. Vous n'auiez que faire avec moy de tant de paroles, ny de si longues protestations, ie voy bien le profit que vous auez faict. Ie sçay d'où vient ce que vous m'escriuez: il n'y a ny fard ny déguisement: toutesfois pour vous dire franchement ce que i'en pense, i'en ay desia beaucoup d'esperance, mais de confiance ie n'en puis encor auoir. Faites le mesme scrupule que ie fais: ne soyez ny prompt ny facile à presumer de vous: épluchez vous bien; fouillez-vous par tout; & ne laissez rien, où vous ne ragardiez: sur tout aduisez,

adusez, si vous n'apprenez plustost à Philosopher qu'à viure.

II. La Philosophie n'est pas vne besogne vulgaire, ny faite pour seruir de monstre. Il y faut moins de langage que d'exécution: on ne l'appelle pas pour nous faire passer le iour & nous garder qu'il ne nous ennuye de nous reposer. C'est-elle qui forme, & qui façonne l'esprit, qui donne des regles à la vie, dirige les actions, monstre ce qu'il faut faire, & ne faire pas; Et assise continuellement au timon de la barque, nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de perils: qui ne l'a point, n'est iamais sans apprehension. Il arriue d'une heure à l'autre vn nombre infini d'affaires où nous auons besoin de conseil; C'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais dira quelqu'un; Que me sert la Philosophie, s'il y a vn Destin? que me sert-elle, si Dieu gouuerne le monde, que me sert-elle, si tout arriue fortuitement; Car ce qui est certain est consequemment immuable: & quant à ce qui ne l'est pas quel moyen puis-je auoir de me preparer à l'encontre, soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euénement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous sera la plus vray-semblable, ou les receuez toutes ensemble: il faut



## 80 LES EPISTRES

faut, quoy qu'il en soit, tousiours Philosopher ; Soit que le Destin nous ait soubmis à des loix inuvariables, soit que Dieu preside sur l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit que la Fortune pousse, & tourne en desordre les choses du monde : c'est tousiours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous garentir : c'est d'elle qu'il faut apprendre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, supporter avecque patience les choses que par preuoyance nous n'aurons peu diuertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la prouidence commande, si nous sommes trainez par la chaine des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellement, ie m'en remets à l'aduertissement que j'auois commencé de vous donner, que vous ne laissiez point refroidir ceste belle ardeur que vous auez, mais teniez vostre ame si ferme en la posture où vous l'auiez mise, que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'un mouuement. Ie voy bien que dès le commencement de ceste lettre, vous auez faict compte qu'elle ne viendrait pas sans estre accompagnée de quelque present. Cherchez bien, & vous le trouuerez.

III. Au reste ne vous estonnez point de me voir si liberal : ie vous donne encor du bien d'autrui. Mais pourquoy dis-ie du bien d'autrui, tout ce qui est bien dit, de quel

quelque part qu'il vienne ie fais estat qu'il est mien comme cecy d'Epicure. Si vous- vous reglez par nature, vous ne ferez iamais pauvre. Si par opinion, vous ne ferez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature, rien ne suffit à l'opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à vne homme seul : possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit vn Roy: soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere : parez vos maisons de marbre, affin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses, si vous n'y marchez dessus. Adjoustez à ces delices des tableaux . & generalement tout ce que l'Art a iamais fait pour l'assouissement du luxe, ce ne vous seront que des aiguillons pour vous prouoquer à desirer quelque chose de plus grand, & de plus beau. Les desirs de Nature sont limitez : ceux de l'Opinion n'ont où s'arrester, parce qu'une chose fausse n'a point de bornes. Qui va par le chemin trouue quelque bout : qui est égaré n'en trouue point. Retirez-vous des vanitez, & quand vous voudrez sçauoir si le souhait que vous faites est selon Nature, ou selon l'Opinion, regardez s'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres auoir marché long-temps vous trouuez que vous n'estes point encor au bout du chemin, faites conte que ce que vous desirez n'est point naturel,

## EPISTRE XVII.

## ARGUMENT.

1. *L'apprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.*
2. *Loüange de la Pauvreté.*
3. *Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.*
4. *Il ne faut, ny pour la pauvreté ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie.*
5. *Le Sage n'a faute de rien, parce que la Nature se contente de peu: mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.*
6. *Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais les changent.*

I. **I**Ettez-moy tout ce que vous auez, si vous estes sage; ou pour mieux dire, si vous le voulez estre, ne pensez qu'à trouver la tranquillité d'esprit: voyez où elle est, & y courez le plus diligemment que vous

vous pourrez. Si quelque chose vous accroche, que vous ne puissiez démêler, coupez-là. Vous vous excusez que les affaires de vostre maison vous retardent, & dites qu'avant que rien entreprendre vous les voulez mettre en tel estat, que vous en puissiez vivre sans rien faire, afin que la pauvreté ne puisse ny vous fâcher, ny vous donner sujet de fâcher personne : En cela vous tenez vn langage qui monstre que vous ne cognoissez pas ny la nature, ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez assez combien la Philosophie tout ensemble est chose profitable : mais en ce qui est de ses parties vous n'y portez pas les yeux si près, comme il en seroit besoin. Vous ne sçavez pas qu'il n'est point d'occurrence, où nous n'en puissions tirer du secours, & que nous ne pouuons auoir d'affaires de si grande importance, que son pouuoir ne s'y estende, ny si petite qu'elle ne s'y abbaïsse pour nous y subuenir. Croyez-moy, donc, demandez-luy ce que vous auez à faire, ie m'asseure qu'elle ne vous conseillera pas de vous aller seoir en vn contoir, le delay que vous demandez de pouruoir à vos affaires, n'est-ce pas afin que la pauvreté ne vous puisse incommoder ? Mais que direz-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous auez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Philosophie, & s'y fussent dignement employez, si les richesses ne leur

## 84 LES EPISTRES

leur en eussent osté le moyen, qui ont occupé leur esprit à autres choses.

II. La pauvreté n'a ny faix qui la presse, ny apprehension qui la trouble. Si l'alarme sonne, elle sçait bien, que ce n'est pas à elle qu'on en veut: s'il faut sortir elle est prest & ne fait que regarder par où le pauvre n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer il n'a point pour cela de rumeur au port. Les quais ne sont point couverts de ceux de son train. Il n'est point fuiuy d'une troupe de valets si grande, qu'il n'y ait pas de viures assez dans le país pour les nourrir. Pende ventres sont aisez à paistre, quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirerent de la viande que ce qu'il en faut pour estre nourris. La faim coute peu, la frandise beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoir contenter aux choses qui luy sont necessaires. Pourquoi donc refuserez-vous sa compagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions? Soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruit sans la frugalité: la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

III. Laissez-moy donc ces excuses, ie ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose: quand ie l'auray, ie ne veux  
faire

faire plus que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites : ce que vous proposez d'acquiescer, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez auoir, auant que rien acquiescer. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dites que vous voulez acquiescer dequoy viurez Apprenez par mesme moyen de quelle façon il le faut acquiescer. Si quelque chose vous empesche de bien viure, elle ne vous empesche pas de bien mourir : il ne faut ny pour la pauureté, ny pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

I V. Quand il seroit question d'en venir à ces extremités de faim, qu'on a veues en beaucoup de sieges, il se faut resoudre à les supporter. Pourquoi ne souffrirons-nous en l'acquisition d'une liberté perpetuelle, & qui nous assurera contre toutes les menaces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'estoit que de ne tomber point à la discretion du victorieux ? Il y faut aller, & deust-on mourir de faim. Il s'est veu des armées reduites à la necessité de toutes choses, qui ont vescu de racines, & mangé des ordures qui feroient mal au cœur à reciter ; Et tout sans autre sujet que pour regner : & ce qui vous semblera plus estrange, pour regner au royaume d'autrui ; Et se trouuera-t'il quelqu'un si lâche que pour se demesler des fureurs où le monde

## 86 LES EPISTRES

l'engage, il apprehende de supporter la pauvreté ? C'est donc vne folie de se proposer d'acquérir du bien : premierement il ne couste rien pour aller trouver la Philosophie : vous avez raison, quand il ne vous manquera plus rien. Vous verrez d'avoir aussi la sagesse : ce sera la dernière piece de la vie : & s'il faut ainsi parler, la bonne mesure. Voulez-vous bien faire : si vous avez quelque chose, commencez dès maintenant à Philosopher : car que sçavez-vous ? peut estre vous en avez desia plus qu'ils ne vous en faut.

V. Si vous n'avez rien, cherchez premierement la Philosophie, & puis vous penserez au reste : ouy mais j'auray faute de ce qui m'estera necessaire. Cela ne se peut, parce que Nature est contente de peu de chose, & le sage s'accommode à Nature. S'il se trouve réduit à des necessitez irremediabiles, il ne marchandera point à quitter le monde, & se delivrer luy-mesme de son importunité. S'il a dequoy pouvoir allonger sa vie, sans desirer davantage, il trouvera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Il s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent estre : Et vuide de toutes inquietudes dira en luy-mesme : Que ces pauvres gens sont mal advisez de prendre vn si long chemin, & d'attendre ou les interests de leur argent, ou le profit de leur  
marchan

marchandise, ou la succession de quelque vieillard ! Ce que la sagesse baille, vous l'aurez content. Elle fait tout d'un coup un homme riche, en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre : ce sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En un bon siecle, vous en auriez trop.

V I. Sans la mauuaise coustume, que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy clorre ma lettre : on ne fait iamais la reuerence aux Roys, sans leur faire quelque present. Je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en couste quelque chose. Que sera-ce ? Epicure me le prestera. Plusieurs, pour auoir acquis du bien, n'ont pas finy leurs miseres, mais les ont changées. Je ne m'en esbahis pas, le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoustoit en la pauureté, les dégouste aux richesses. Comme il n'importe au malade que son liect soit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point, aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, mettez-le parmy les richesses, ou parmy la pauureté, comme vous aymeriez le mieux, c'est tout un, il ne peut aller en part, où sa maladie n'aille quant & luy.



## EPISTRE XVIII.

## ARGUMENT.

1. *Le sage doit estre moderé dans les desbauches publiques , s'il ne les peut fuir tout à fait.*
2. *Nous devons quelquefois faire essay de l'Abstinence , & de la Pauvreté : Et au milieu des caresses de la Fortune , nous resoudre à ses outrages.*
3. *Où il y a trop de cholere , il n'y a jamais assez de iugement.*

I. **N**OUS sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix : chacun fait le plus de bruit qu'il peut , comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les iours ouvriers ; Et certainement il faut aduoier que la difference y est si petite , que ie trouue que celuy rencontra fort bien , qui dit que Decembre , qui ne souloit estre qu'un mois , estoit à cest-heure un an entier. Si vous estiez icy, ie scaurois volontiers ce que vous seriez d'aduis de faire ; si nous ferions comme de coustume, ou si pour ne sembler pas auoir des mœurs particulieres,

res, nous mettrions la robe bas, & ferions la desbauche comme les autres : car à cest-heure pour passer le temps, & faire feste, nous changeons d'habits, ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouuelle, ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuement. Si ie sçay quelque chose de vostre humeur, vostre opinion seroit de prendre vne voye d'entre les extremitez, & faire vn peu plus grand chere que d'ordinaire : mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple, si peut estre vous n'estiez d'aduis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus haute, afin de faire monstre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples de toutes sortes d'insolences & dissolutions de tous costez. Il n'y a point de preuue qui fasse mieux cognoistre que l'esprit est ferme, que quand il n'y a rien assez attrayant pour le conuier au desordre, ny rien d'assez fort pour l'y trainer. Ce seroit bien, à n'en mentir point, vn traitt plus courageux de demeurer sec & sobre, au milieu d'un peuple qui ne fait qu'yvrogner, & rendre sa gorge emmy les ruës : mais il y a bien plus de discretion à se tirer hors de la multitude, sans monstre qu'on soit irregulier, & faire ce que font les autres, pourueu qu'on le fasse d'autre façon qu'ils ne le font : il n'est pas impossible de passer son temps sans se desborder.

## 90 LES EPISTRES

I I. Au-demeurant, j'ay tant d'enuie de reconnoistre comme vous auez l'ame en bonne assiette, que suiuant les regles des grands personages, ie suis d'aduis que vous fassiez vn essay d'estre mal nourry & mal vestu quelques iours, afin de pouuoir dire: Est-ce cecy dequoy on auoit fait si grand peur? Il faut en la securité se preparer aux estonnemens, & au milieu des caresses de la fortune, se resoudre à ses outrages. Les Soldats en pleine paix marchent en bataille, trauaillent aux tranchées, & se lassent à des labeurs superflus, pour se fortifier aux necessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'execution de quelque chose; assurez-vous deuant que d'y aller. Cette consideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chasque mois à viure comme les pauvres: & se sont approchés le plus qu'ils ont pû de l'indigence, afin que iamais ils ne craignissent ce que si souuent ils auoient essayé. Ne pensez pas que ie vous appelle simplement à quelque retranchement de vostre ordinaire, ou à manger sous quelque cabane, ou à faire quelqu'une de ces austerités fantastiques, où par caprice les Grands vont chercher de l'appetit, quand l'assiduité des delices leur en a fait perdre le goust. Que vostre liét soit vne paillasse, vostre habit vne haire, & vostre viande du pain bis; faites cette vie-là durant trois ou quatre iours, & quelque-fois

fois dauantage , afin que ce ne soit pas vn jeu , mais vne espreuue à bon escient , & croyez qu'alors vous aurez l'esprit bien content. Quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout vostre aise , & cognoistrez que pour estre saoul , vous n'auuez que faire d'estre en la bonne grace de la Fortune , puis qu'en dépit d'elle , il faut qu'elle vous fournisse tout ce qui vous est necessaire : Quoy que vous fassiez pourtant, ne vous imaginez point d'auoir fait quelque grande proüesse. Vous n'auuez rien fait qu'une infinité d'esclaues , & de pauues ne fassent. Toute la gloire qui vous en est deüie, c'est que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'essay : exerçons-nous à la quintaine, & de peur que la fortune ne nous surprenne , faisons de bonne heure cognoissance avec la pauureté. Quand nous aurons sçeu combien c'est chose support ble d'estre pauures , nous en serons riches avec beaucoup moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si sçauant en volupté , qu'il en faisoit leçon, auoit de certains iours où il ne mängeoit pas son saoul , pour voir s'il y defailloit quelque chose d'une pleine & parfaite volupté , ou combien il en defailloit , & si c'estoit chose qui meritaist de s'en trauailler beaucoup : Cela se trouue ainsi dans les lettres qu'il escriuoit à Polienus durant le gouuernement de Charinus. Il se vante

## 92 LES EPISTRES

aussi qu'il ne dépendoit pas vn sols à chaque repas: Et que Metrodorus, qui n'estoit point encore du tout si Philosophe, n'en dépensoit pas plus d'un entier. Vous ne croyez pas qu'il y eust dequoy se saouler à faire de si mauuais repas? si auoit-il dequoy se contenter, non d'une volupté legere & perissable, mais d'un contentement bien solide & bien assuré. Il n'y a pas grande friandise à manger vn peu de boüilly, ou vn morceau de pain d'orge, & boire de l'eau: mais c'est vn plaisir extreme que de trouuer du plaisir en ce qui n'en a point, & se reduire à des choses que la plus rigoureuse, & la plus iniuste fortune du monde n'est pas capable de nous oster. Les criminels sont bien meilleure chere à la Conciergerie, & ceux mesme qui sont mis à part afin d'estre menés au suplice, ne sont pas traités si maigrement. Quelle demonstration plus évidente scauroit-on faire de la grandeur de nostre ame, que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à la dernière extremité? C'est ainsi qu'on se prepare contre la Fortune. Commencez donc de bonne heure, mon grand amy, à prendre cette coustume: & destinez quelques iours, où separé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauvreté.

*Aide hospes, &c.*

Celuy

Celuy seul en est digne qui sçait melpi-  
fer les richesses : ce n'est pas que ie les con-  
damne, mais ie veux qu'il les possède sans  
apprehension, & cela ne se peut faire que  
nous ne soyons resolu à nous en pouuoir  
passer, & que nous ne les regardions que  
comme tousiours prestes à s'en aller d'auec  
nous.

III. Mais il faut commencer à fermer  
ma lettre. Je me doute bien que vous ne  
me le permettrez pas, que premierement  
vous n'ayez esté payé de ce que ie vous doy.  
Je vous assigneray donc sur Epicure, qui  
m'acquittera. Où il y a trop de cholere, il  
n'y a iamais assez de iugement : vous n'i-  
gnorez pas comme cette sentence est veri-  
rable ; puisque vous avez eu des vallers,  
vous avez eu des ennemis. C'est vne passion  
qui ne respecte personne : Elle naist d'amour  
aussi bien que de haine, & non moins parmy  
les choses serieuses, qu'entre les ieux &  
les passe-temps. Les effects n'en sont point  
selon la cause, mais selon la disposition de  
l'ame qui la conçoit ; comme il n'importe  
pas combien vn feu soit grand, mais com-  
bien la matiere où il tombe est capable de  
s'allumer. Car il est des choses si dures  
& si solides, que quelque feu que ce soit,  
elles ne le recoiuent pas. Et au contraire  
il en est qui en sont si fort susceptibles,  
qu'il suffit d'une seule estincelle pour les  
consommer tout incontinent. Il n'y a point

# 94 LES EPISTRES

de doute qu'une cholere bien violente ne se termine en fureur ; Et pource il est bon de s'en donner garde , non seulement pour la modestie , mais encore pour la conservation de nostre entendement.

---

## EPISTRE XIX.

### ARGUMENT.

1. *Le sage ne doit pas vieillir à la Cour, ny aux charges publiques , mais chercher son repos à bonne heure, non tout à fait dans la solitude, mais dans une honneste occupation.*
2. *Les amis de table ne sont point les vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée, comme à celui qui la reçoit.*

I. **I**E ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en sois transporté de ioye. Elles m'auoient par cy-deuant fait esperer quelque chose de vous ; mais à cette heure elles m'en respondent , & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Continuez de mieux en mieux ie vous en prie, & vous en coniure , comme de la chose que ie vous souhaite le plus.

Desrobez

Desfrobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous diuertissent , ou si vous ne pouuez, tirez-vous en ouuertement. Nous n'auons que trop perdu de temps : la vieillesse nous aduertist de plier bagage. Quelle enuie est-ce qu'on nous en pourra porter? Nous auons passé nostre vie parmy la tempeste, finissons-la dans le port. Ce n'est pas que ie vous conseille de chercher la reputation par cette retraite : il ne la faut ny montrer ny cacher ; quelque iugement que ie fasse du forcenement des hommes , ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fonds d'une cauerne pour vous y enseuelir en vn oubly perpetuel. C'est assez que vostre repos paroisse, il n'est pas besoin qu'il soit éminent : ceux qui ne sont point venus au monde, sont libres de n'y venir point, & demeurer cachés en l'obscurité, mais à vous, le temps n'est plus de le faire. Vostre bel esprit, qui vous a mis si auant au iour, la gentillesse de vos escrits, & la cognoissance que les Grands ont de vostre merite, vous en empescheront. Vous avez tant de reputation, que quand vous vous iriez cacher au bout du monde, & que vous ne sortiriez iamais d'une chambre, ce que vous avez desia fait vous produiroit. Il n'est point de tenebres pour vous, fuyez où vous voudrez, vous y porterez tousiours les rayons de cette lumiere qui vous a fait éclairer par le passé. Personne ne se peut offencer que vous vous



# 96 LES EPISTRES

mettiez en repos , c'est chose que vous pourriez faire sans regret , ny morsure d'ame quelconque. Car que nous laissez-vous que vous vous apperceuiez d'auoir laissé si vous ne voulez ? Vos clients ? ce n'est pas vous qu'ils demandent , mais quelque chose de vous. Vos amis ? autrefois on recherchoit de l'amitié , à cest'-heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quittés referont leurs Testamens : le donneur de bon-iour ira chercher vne autre porte : Il est mal-aysé qu'une chose vaille beaucoup & ne couste gueres. Regardez ce que vous aymez mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vostre. Pleust à Dieu que la Fortune vous eust laissé viure en la condition qu'elle vous auoit fait naistre ; Et que le bon vent ne vous eust point emporté si loing de terre : vous estiez bien, sans cette felicité precipitée , qui vous a fait auoir des Gouvernemens , & des Commissions , & pretendre aux charges de qui celles-cy ne sont que les degrez pour y monter : d'un estat vous passerez à l'autre , & de cet autre , à vn autre. Mais enfin que sera-ce ? Quand faites-vous compte de vous reposer ? quand vous aurez ce que vous desirez. Ce ne sera iamais. La suite de nos cupiditez est comme celle des causes , de qui les Stoïques tiennent que les Destins sont enfilés. La fin de l'une est la naissance de l'autre : vous vous estes laissé choir en

vne vie, où la misere & la seruitude n'ont  
 point des bornes. Tirez vous le col hors du  
 joug: vous aurez meilleur marché de l'a-  
 uoir coupé vne fois, que pressé perpetuel-  
 lement. Si vous reuenez à la vie priuée, vous  
 y trouuerez bien les choses plus petites,  
 mais elles ne laisseront pas de vous rassa-  
 sier: à ceste-heure vostre estomach est vn  
 abisme: rien que vous y iettiez ne le cor-  
 rente. Or lequel est-ce que vous aymez  
 mieux, d'estre pauvre & saoul, ou riche &  
 affamé. Les grands ne sont iamais sans  
 Conuoitise: & sont encore ezposez à la  
 conuoitise d'autrui. Si vous n'estes con-  
 tent, vous ne pouuez contenter personne.  
 Mais comme sortiray-je? Faites comme  
 vous voudrez: mais de quelle façon que  
 ce soit il faut sortir. Souuenez-vous com-  
 bien l'auarice vous a fait courre de fortun-  
 nes, & combien de traux l'ambition vous  
 a fait trouuer agreables. Il faut vser aussi  
 quelque chose pour vostre repos, ou vous  
 resoudre de viellir en ceste inquietude de  
 commissions, ou de charges publiques, par-  
 my le tumulte, & tousiours dans quelques  
 nouveaux flots, d'où, quelque modeste, &  
 paisible que vous soyez, vous n'aurez moyen  
 de vous garentir. Qu'importe que vous veuil-  
 lez vous reposer? Vostre fortune ne le veut  
 pas: que sera-ce si vous la laissez monter  
 plus haut? L'accroissement du bien ne sera-  
 ce pas vn accroissement d'aprehensions  
 le

## 98 LES EPISTRES

Je vous veux icy reciter vne chose , que Mecenas a dite en son Prometée. La torture luy fit à la fin découurir la verité. La seule hauteur estonne les choses esleuées : il a voulu dire , que le coupeau d'une chose haute a tousiours de l'estonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'un homme soit contraint de confesser qu'il en est enyuré? Ce fut certainement vn bel esprit , & qui pouuoit mettre sa biendistance entre les exemples , si la prospérité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme , qu'effeminé. Vous en ferez de mesme , si vous n'y prenez garde. Il eut enuie de prendre terre ; mais ce fut trop tard : pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette sentence de Mecenas me pouuoit acquiter si ie voulois , mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procezauec-que vous , & que vous voudrez auoir vostre payement de monnoye courante. Puis qu'ainsi est , ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez , comme avec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup , que manger sans vn amy. Pour auoir ceste election, retirez-vous : autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se trouuent point en vne basse-cour : ils ne s'esprouuent point en vne table. C'est le mal ordinaire

naire des Grands, de penser estre aymez de ceux qu'ils n'ayment point, & croire que pour acquerir des amis, ce soit assez de les obliger. Au contraire, il est des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien: plus ils doiuent, plus il haïssent vne petite somme estrange celuy qui l'emprunte: vne grande le rend ennemy: Et quoy donc, les plaisirs ne font pas les amitez? Si-font, pourueu qu'on choisisse ceux qui les doiuent receuoir, & qu'indifferemment on ne les épande pas sur les premiers venus. Ainsi iusques à ce que de vous-mêmes vous soyez capable de vous conduire, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, comme la personne qui le reçoit

---

## EPISTRE XX.

### ARGUMENT.

1. *La Philosophie est vne escholle de bien faire, & non de parler: Estre constant en ses resolutions est la marque d'un homme sage.*
2. *La Pauvreté faict cognoistre les vrais amys, La gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au de-*  
nant

# 100 LES EPISTRES

*uant des incommoditez , mais par le mépris des richesses de s'y préparer , comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.*

3. *Qu'il faut quelquefois se représenter une Pauvreté imaginaire, pour s'acconstumer à la véritable.*

I. **S**I vous - vous portez bien , & pensez  
Savoir du merite assez , pour estre quelque iour vostre , ce sont les meilleures nouvelles que ie sçaurois recevoir de vous. Je serois bien-aise d'avoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes , avecque peu d'esperance de vous en débrouïller. C'est pourquoy ie vous prie , & vous conseille de faire descendre la Philosophie iusqu'au fonds de vostre ame , & de mettre en pratique ce que vous avez appris , non avecque du langage , ou par des escrits , mais par assurance de courage , & diminution de vos passions. Verifiez vos paroles par effects. Il n'est pas question ny de haranguer devant vne assemblée , pour faire admirer son eloquence , ny de disputer de quelques propositions curieuses , pour entretenir de ieunes hommes , & ie ne sçay quelles gens , qui ne sçavent où passer le iour. La Philosophie est ~~vne~~ <sup>une</sup> école de bien faire,

faire, & non de parler: elle veut que chacun se forme à sa regle: qu'on viue comme on parle: & qu'en nos actions tout soit d'une peinture, sans qu'il y ait rien de dissemblable ny de bigarré. Le principal office de la sagesse, & sa marque la plus euidente, c'est que les œuvres ne dementent point les paroles, & qu'en toutes occurrences vn homme se trouue tousiours égal à soy. Mais qui sera capable de ceste perfection? peu de gens sans mentir: Et toutes-fois il s'en trouuera quelques-vns. C'est chose qui n'est pas bien-aisée: mais si est-ce que ie n'oblige pas le sage à marcher tousiours de mesme pas: il me suffit qu'il tienne tousiours vn mesme chemin. Prenons donc garde si nous nous habillons point d'une façon, & gouvernons nostre maison de l'autre: Si nous ne baillons point trop auarement aux autres ce que nous prenons trop liberalement pour nous: Si vous n'estes point frugal en despence de table & trop somptueux en magnificence de bastimens. Choisissons pour vne fois vne forme de viure, & la suiuous eternellement. Il y en a qui sont mesquins & sordides en leur maison, & qui dehors font les grands & les magnifiques. Ceste inégalité vicieuse est la marque d'un esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Je m'en vay vous dire d'où leur vient ceste humeur ainsi variable, & pourquoy  
il

ily a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point vn certain but: & s'ils le font ils n'y perseuerent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer: mais retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient condamnée auparauant. Affin donc de laisser les anciennes diffinitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'une fois on n'a point voulu. Je n'y adionste point ceste petite exception, que ce qu'on veut soit iuste, pource qu'il est impossible qu'une chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes sçauent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent: mais apres ils n'en sçauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change: il se contredit d'un iour à l'autre, & de là vient que plusieurs font de la vie comme d'un ieu. Suiuez-donc ce chemin que vous auez pris, & peut-estre qu'il vous menera à la perfection, ou pour le moins vous gagnerez ce point, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnoissez vostre deffaut.

II. Mais que deuiendront mes domestiques ? quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçaurez par la pauuereté ce que le bien que vous auez fait ne vous a sçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront : vous ne serez laissé que de ceux qui vous suiuoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauuereté ne vous seruiroit qu'à vous faire cognoistre qui vous ayme, n'est-ce pas du suiet assez de la vous faire aimer ? Ne vous verrez-vous iamais en vn estat qui n'oblige personne à mentir pour vous faire honneur ? Faites donc que toutes vos pensées, toute vostre solitude, & tous vos souhaits soient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faicts, & qu'il vous accorde cestuy-cy, que vostre contentement soit en vous-mesme, & aux biens qui ne procedent que de vous. Quelle felicité sçauriez vous voir plus à commandement ? Reduisez vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de ceste lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de suiet de vous y resoudre : soyez en jaloux tant qu'il vous plaira. Ie sçay bien qu'Epicure ne se fâchera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le passé. Croyez que quand ie vous verray estendu sur quelque pauvre liât, & vos habits tous déchirez, ce que vous me direz me semblera bien plus braue & plus magnifique : le n'en



# 104 LES EPISTRES

orray pas seulement le langage, i'en verray  
 l'experience : Pour moy ie ne prens iamais  
 tant de plaisir d'ouïr nostre Demetrius, que  
 quand ie le rencontre couché sur la paille,  
 ou sur quelque chose encore pis, & si mal  
 en ordre, qu'il est plustost nud qu'habillé,  
 car il ne professe pas la verité il la témoigne.  
 Et quoy donc; ne peut-on viure parmi les  
 biens, & les mespriser? pourquoy non: On  
 ne peut dire qu'un homme n'ayt beaucoup  
 de courage, qui apres auoir long-temps a-  
 moureusement regardé les richesses, se prend  
 à rire de ce qu'elles le sont venu trouuer, & les  
 reconnoît fiennes plustost par ouï dire, que  
 pour sentiment qu'il en ait. Ce n'est pas  
 peu de pouuoir conuerfer parmy les riches-  
 ses, & ne s'y laisser point corrompre. Il y  
 a de la gloire d'en auoir, & viure en pau-  
 ure: mais il y a moins de peril à n'en auoir  
 point. Je ne sçay, direz-vous, si ce riche  
 tomboit en pauureté, comme il la suppor-  
 teroit patiemment. Je ne sçay, vous répon-  
 dray-je pour Epicure, si la Fortune don-  
 noit des biens à ce pauvre, comme il auroit  
 du iugement & du courage à les mépriser.  
 Il faut entrer au fonds de leur ame de l'un  
 & de l'autre, & voir si c'est à bon escient &  
 sans fard, que le pauvre prend plaisir à l'e-  
 stre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il  
 fasse, ne se resioût point d'auoir du bien.  
 Ce n'est pas un grand tesmoignage d'une  
 volonté bien disposée, qu'un méchant li-

ou vn mauuais habillement, ſinon qu'il y paroisse, non de la neceſſité, mais & de l'election & du conſentement à les auoir. Au demeurant la gloire d'une inclination genereuſe n'eſt point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus ſalutaires au repos de ceſte vie: mais de s'y preparer indifferemment comme à choſes qui ne ſont point ſi difficiles, qu'il n'y ait moyen de les ſupporter. Et certainement, Lucilius, elles ſont ſupportables, voire plaiſantes, quand on y vient aduertý de longue main. La ſecurité les accompagne, ſans laquelle nous ne pouons iamais rien auoir qui nous donne du plaiſir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands perſonnages, de nous reſeruer quelques iours, où par l'exercice d'une pauureté imaginaire, nous-nous accouſtumions à la veritable. Dequoy nous auons d'autant plus de beſoin, que nous aurons eſté plus noyez dans les delices, & que toutes choſes nous ſembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer noſtre eſprit, afin qu'il ſe réveille, & luy ramenteuoir le peu que Nature nous a ordonné pour noſtre entretien. Il n'y a perſonne qui ſorte riche du ventre de ſa mere: quiconque vient au monde, il faut qu'il ſe contente d'un peu de laiſt pour ſa nourriture, & d'un morceau de drap pour ſon habillement: Et cependant de

si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées , à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.

---

## EPISTRE. XXI.

### ARGUMENT.

1. *La Vertu nous rend immortels , & non les biens de la Fortune.*
2. *Celuy qui a borné ses desirs est riche.*

I. **P**ENSEZ-vous que vostre empeschement vienne d'où vous m'écriuez ? vous n'avez rien qui vous traaverse tant que vous-mêmes ; C'est de là que vient vostre inquietude , que vous ne sçavez ce que vous demandez ; & approuvez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous voyez bien où est la Felicité ; mais vous n'avez pas assez de cœur pour vous y acheminer ; Puis que vous ne sçavez d'où cela vient , ie le vous diray. Vous pensez que ce qu'il vous faudra laisser , soit quelque chose bien estimable ? Et autant de fois que vous vous representez le repos de la vie , où vous voudriez bien passer , autant de fois l'éclat de celle d'où vous partirez vous retient , comme si vous deuiiez choir au fonds de quelque sale & tenebreux

nebreuse obscurité. Vous vous trompez, Lucilius de la vie où vous estes, on monte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies la mesme difference qu'entre la lumiere & la lueur: l'une, qui a son origine en elle mesme, & l'autre qui n'esclaire que par autrui. La vie où vous estes, pour ce qu'elle est frappée d'un brillement exterieur, donne incontinent une ombre espaisse à ceux qui s'y arrestent: celle que vous desirez a de soy-mesme une splendeur veritable, & n'emprunte point de rayons pour esclaire. Vous luirez du lustre de vostre science: sa célébrité vous rendra celebre. Epicure écrivant à Idomeneus, l'un des principaux Officiers du Roy son maistre, & qui estoit employé en affaires de grande importance; pour le tirer d'une vie qui n'auoit que de la môstre, & luy faire embrasser une gloire solide & durable, luy disoit: Si vous cherchez de l'honneur, toutes ces vanitez que vous suivez: & qui vous font suivre, ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse? Qui iamaïs eust ouy parler d'Idomeneus, s'il ne se fust rencôtré dans les lettres d'Epicure? Tous ces Magistrants, & Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomeneus, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Articus eust Agrippa pour gendre, Tiberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-neveu. Et toutesfois avecque  
 tous

tous ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de Cicéron ne l'auoient mis au monde, on ne sçauroit pas qu'il a vescu. Nous serons couuerts d'une profonde espaisseur de siècles, qui tomberont sur nous : il y aura quelques esprits qui leueront le teste, & long-temps disputeront la conseruation de leur memoire, mais à la fin ils succomberont eux-mesmes, & comme les autres, seront noyez en l'abisme d'un silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy ie le vous promets, Lucilius. J'ay du credit avecque la posterité : i'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avecque moy. Nostre Virgile a promis à deux de faire qu'il seroit memoire d'eux eternellement : & de fait il leur tient promesse.

*Fortimati ambo, &c.*

Tous ceux que la Fortune produit à la venue du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur estat, sont honnorez, & leurs maisons frequentées, tandis qu'ils vivent : mais ils n'ont pas si tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits : c'est apres la mort qu'on les estime d'auantage, & non pas eux seulement, mais generalement tous ceux qui en quelque façon se sont attrachez à leur memoire.

II. Puis qu'Idomeneus a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant persuader

suader d'enrichir Pytocles par vne voye extraordinaire , mais indubitable, luy dist vne parole fort remarquable. Voulez-vous, dit-il, que Pytocles soit riche, n'accroissez point ses biens , mais diminuez ses conuoitises. Cette sentence sans interpretation est assez claire , & a trop de grace pour luy chercher d'embelissement. Je vous aduertiray seulement d'une chose ; que ce qu'il a dit des richesses , se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez seruir. Voulez-vous faire Pytocles honnestes homme ? n'accroissez point ses honneurs , diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle ? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue ? n'accroissez point ses années, mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Epicure , elles sont publiques. Je tiens qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'un a dit quelque chose qui ne me plaist qu'en quelque partie , ie luy fais diuiser son opinion , & me range de son costé ; Et puis j'allègue tout exprés Epicure , afin que ceux qui se voudroient ietter de son party , pensans y trouuer la couuerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournent , il faut qu'ils se resoluent d'estre gens de bien , & se comporter avec honneur. Quand ils iront pour se rendre

## 110 LES EPISTRES

dans ses iardins , & qu'ils verront escrit sur sa porte ; *Passant , il y a bon logis ceans : la Volupté y est tenuë pour souuerain bien* . Apres cela vous trouuerez vn concierge gracieux , qui vous traittera de boüillie , & vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrez . Il vous dira : Et bien ne vous fais-ie pas bonne chere ? on ne s'affame point en ces iardins ; on s'y rassasie , ce qu'on y boit ne prouoque point l'alteration , mais oste la soif , avec vn remede gratuit & naturel . J'ay passé ma vie en cette volupté : ie vous parle de ces desirs qui n'escoutent point de consolation , & à qui par force il faut donner quelque chose pour les appaiser : car quant aux autres , qui se peuuent remettre à vne autre fois , chastier , corriger , ou supprimer du tout , ils ne sont ny naturels , ny necessaires , ny nous ne leur deuons rien . Si nous leur baillons quelque chose , c'est de nostre gré . Le ventre ne veut point de remonstrance , il demande , il somme . Et toutesfois ce n'est point vn fascheux creditier : nous le renuoyons pour peu de chose , il se contente de la raison , & ne veut pas qu'on se ruine pour le payer .

EPISTRE

## EPISTRE XXII.

## AGRVMENT.

1. *Le sage se doit tout à fait démesler des occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect.*
2. *Le moyen d'échaper aux occupations publiques, c'est de mespriser les honneurs & les recompenses.*
3. *Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.*

I. **V**OUS cognoissez desia bien que vous ne sçauriez mieux faire que de vous demesler de ces occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect: mais vous ne sçavez pas le moyen d'y paruenir. Il y a des choses qu'on ne peut monstrier qu'en presence. Vn Medecin ne sçauroit par lettres ordonner à vn malade les heures qu'il doit manger, ou se mettre au bain: il faut qu'il luy taste le poulx. Le vieux Prouerbe dit, que le Gladiateur delibere sur l'arene. Son aduersaire fera quelque mine, ou quelque mouuement de la main, ou se mettra sur quelque posture, sur laquelle il se resoudra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doiuent faire,



## 112. LES EPISTRES

ou qui se font ordinairement , il y a bien moyen de les escrire & de les faire sçauoir, non seulement aux absents, mais à ceux mesmes qui viendront au monde, apres que nous en serons dehors : Mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loing. Il en faut deliberer avec les yeux; l'occasion nous échappe d'un moment à l'autre : ce n'est rien que d'estre present pour la voir, qui n'est vigilant pour l'employer : Et pource espiez-la bien, si vous la voyez, ne faillez pas de la prendre ; & quoy qui en arriue, ne demeurez plus comme vous estes. Vous vivez d'une façon que vous seriez plus heureux de ne viure point. Toutesfois ie ne suis point d'auis que ce changement se fasse avec violence ; Rompez ce que vous avez meslé plustost que de ne vous dégager point. Mais deuant que de le rompre, faites ce que vous pourrez pour le débrouïller. Il n'y a si poïtron qui n'ayme mieux tomber vne fois, que d'estre en branle toute sa vie. Cependant pensez que vous estes loin de terre, & ne vous engagez point plus auant en la mer. Soit que vous-mesme vous soyez mis dans la barque, soit que comme vous le voulez faire croire, vous y ayez esté porté fortuitement, si vous passez outre, vous n'avez point d'excuse : on verra bien que vous y estes non par fortune, mais par election. Ce sont contes que ce qu'on  
dit

dit ordinairement : Je n'ay sçeu m'en garantir, ie n'en voulois rien faire, mais ç'a esté force ; on ne force iamais personne de courre apres la felicité ; c'est quelque chose de ne la reietter point, & demeurer ferme. Quand la Fortune vient, sans aller au deuant, pour la faire marcher plus vistement, ie veux, si vous le trouuez bon, qu'avec moy vous ayez encore en vostre conseil des gens plus sages que ie ne suis : & de qui ie prends ordinairement l'aduis quand i'ay quelque chose à deliberer. Il y a dans Epicure vne lettre qu'il escrit à Idomeneus, qui se rapporte fort bien à ce propos. Il le prie qu'il se haste, & qu'il se dépesche le plus qu'il luy sera possible. deuant qu'il suruienne quelque empeschement, qui luy oste la liberté de s'en aller. Toutesfois il adiousté incontinent après, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos ; mais que quand l'heure sera venue, il se iette par la fenestre plustost que de demeurer. Qu'au reste celuy qui pense à la fuite ne doit iamais s'endormir : & que pourueu qu'on ne preuienne ny perde point le temps, il n'y a rien si difficile qui ne puisse auoir vne bonne fin ; Escoutez les Stoïques : Il ne faut pas qu'on vous fasse accroire que ce soient gens qui se precipitent dans le peril sans iugement, ils sont plus confidez que resolu : vous attendez possible qu'ils vous disent que c'est vne honte de laisser tomber sa charge ; que depuis qu'on a pris

## 114 LES EPISTRES

vne profession, il faut luter contre ce qu'elle a de mal-aisé, & que la marque d'une ame magnanime & valeureuse est de se roidir contre les difficultez. Ils vous tiendront ce langage, quand il y aura quelque fruit en la perséuerance, & qu'il ne sera question de chose qu'on ne puisse ny faire ny souffrir avec honneur: autrement un homme de bien ne voudra pas s'attacher apres quelque chose de sordide, ny d'une occupation en faire naistre vne autre, pour auoir tousiours quelque suiet de se tourmenter. S'il se trouue vne fois embarqué dans les affaires du monde, il n'en voudra pas tousiours souffrir les marées, comme vous pensez qu'il fera: mais ayant reconnu combien les choses qui luy donnent de la peine sont peu durables, incertaines, & douteuses, il se retirera tout bellement, & sans tourner le dos reculera iusques à ce qu'il soit hors de péril.

II. Le moyen d'eschapper aux occupations c'est d'en mespriser les recompences: il n'y a que cela qui nous arreste, & nous retienne; Quoy donc, que deuiendront tant de belles esperances? M'en iray-je sur le point de faire la recolte; N'auray-je plus personne qui vienne apres moy, personne qui corne apres mon carrosse; ny qui se pourmene en ma basse-court? Ce sont vanitez que les hommes ne peuvent laisser qu'à regret: ils detestent bien les arbres,  
mais

## DE SENEQUE II.

mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, ils se plaignent de l'ambition comme d'une maistresse; c'est à dire, si vous examinez le fonds de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gens, qui sont minés d'auoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchées, & pensent de fuir ce qu'ils pensent leur estre necessaire: Vous trouuerez qu'ils sauourent comme sucre ce qu'ils reiettent comme absynthe. On ne les tient point, ils s'arrestent volontairement: il n'est point tant d'esclaves, comme il en est qui prennent plaisir de l'estre. Mais vous avez enuie de vous dégager de la seruitude: la liberté vous plaît à bon escient tout ce que vous demandez, c'est de le pouuoir faire si à propos, que iamais plus vous n'ayez suiet de vous soucier de rien. Vous ne trouuerez point de Stoïque qui ne soit en cela de vostre opinion. Il ny a ny Zenon, ny Crisippus qui vous conseillent chose qui n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonnable & que vous ne puissiez faire avec honneur. Mais si vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quant & vous, & aux prouisions qu'il vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera iamais fait. Quand vn vaisseau se brise, ceux qui se iettent à la nage, ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciez que de gagner le port d'une meilleure vie. Les Dieux vous assisteront: mais

## 116 LES EPISTRES

non pas comme ils assistent ceux à qui d'un bon visage ils donnent des maux déguisez d'une apparence magnifique, se garantissans de cette excuse, que si ce qu'ils baillent est dommageable, ils n'ont pû refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cachetter ma lettre, mais il me la faut r'ouvrir : afin que vous ne la receuiez point, qu'avec le present accoustumé. Tout à cette heure il me vient de souuenir d'une parole d'Epicure, aussi veritable, que bien ditte; ie fouille tousiours dans les coffres d'autrui. Nous nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriuer. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil, ou de moyen âge, vous n'en trouuerez pas vn qui n'ignore la vie, & qui n'apprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain, & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en cette sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrez au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray: nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous, il ne s'en faut pas prendre à Nature: elle a plustost sujet de se plaindre de nous, & nous dire : D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auiez point de cupiditez, point de frayeurs, de superstition, de perfidie, & de toutes ces autres pestes que vous auez à cette heure? Que n'en sortez-vous.

vous tels que vous estes venus? nous serions vraiment sages, si nous pouuions mourir avec aussi peu de peur comme nous sommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne sçauons plus où nous en sommes: nous auons l'ame & le visage en desordre, & versons des larmes, que nous sçauons bien qui ne nous serviront de rien. Quelle vilenie est-ce que d'estre en alarme sur le point de sortir hors de tout peril? L'occasion de ce trouble est, Que nous n'auons du tout rien de ce que nous voudrions bien auoir. Quand nous sommes prests de mourir, il ne nous est rien demeuré de ce que nous auons vescu. Nous auons laissé tout écouler; nous ne nous soucions point d'une bonne vie, mais d'une longue: Et cependant le bien viure est si facile, que tout le monde le peut faire, & le viure longuement si difficile, qu'il n'y a pas vn qui puisse adiouster vne heure seulement à son dernier iour.

---

## EPISTRE XXIII.

### ARGUMENT.

1. *La vraye ioye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en un reglement de vie uniforme.*

# 118 LES EPISTRES

2. *Celuy vit honteusement, qui commence tous les iours à vivre.*

I. **V**OUS attendez que ie vous mande comme l'Hyuer nous a traittez doucement comme il n'a esté ny si long ny si rigoureux que de coustume, comme le Printemps est fascheux, comme il est froid extraordinairement, & toutes ces niaiseres de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien escrire dequoy nous ne puissions recevoir quelque profit. Que fera-ce donc, sinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bien-faite; Demandez-vous qui en est le fondement? de ne se resioiir point des vanitez. Ay-ie dit que ç'en est le fondement? ç'en est le faiste. Quand vn homme en est venu là, qu'il sçait dequoy se resioiir, & que pour estre heureux, il ne se remet à la discretion d'autre que de soy-mesme, il ne sçauroit monter plus haut: Quiconque se laisse chatoïiller à quelque esperance quelque apparente, & facile qu'elle soit, & quelque bon succez que ce quil se propose ait accoustumé d'auoir, il est impossible que iamais il ayt ny l'ame nette, ny le courage bien asseuré. Faites Lucilius, que vostre premiere leçon soit d'apprendre à vous resioir. Vous me direz que vous ostant les choses fortuites, & les esperances qui sont les plus cheres delices de l'esprit de l'homme, ie ne vous en lais-

se

se pas beaucoup de suier. C'est tout au contraire : ie ne veux pas que iamais vos soyez sans contentement. Tout ce que ie demande, c'est qu'il naisse en vostre maison: il y naistra, pourueu qu'il soit en vous mesme. Les autres ioyes, relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach ; ce ne sont que fumées : il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux: il faut que l'ame soit gaye, en bonne affiette, & si releuée, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyez moy, c'est vne chose seuerre qu'une ioye véritable. Auez vous opinion qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces effetez, en faisant les doux yeux, mespriser la mort, ouurir la maison à la pauuereté, resister à ses affections, & se disposer à la patience d'une douleur ? il n'y a point de doubte que le contentement de ces meditations ne soit grand : mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source : vous n'en trouuerez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si pres du gazon, qu'on les descouure en deux coups de besche : Ceux qui sont de prix se cachent au fonds de la terre : mais aussi tant plus qu'on y fouille, tant plus on y trouue de quoy fouiller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie : s'il a quelque paisir, il ne fait que s'espandre en la superficie, & ne penetre point à l'intre-



## 120 LES EPISTRES

rieur. Il ne peut y auoir de fondement en vne ioye qui vient de dehors ; Celle de qui ie parle , & où ie tafche de vous conduire , eft effentielle, & n'a pas tant d'apparence, que de vérité. Voulez-vous eftre heureux, Lucilius ? il n'y a qu'un chemin qui vous y mener : marchez fur toutes ces vanitez que vous voyez luire , & ne defirez point vne chofe que vous ne pourrez auoir , fi vous ne la mendiez. Tournez-vous tousiours du cofté du vray bien , & vous refiouïffez à vos despens. Comment à mes despens ? De vous, & de ce qui eft meilleur : En vous quant au corps. Encore qu'il foit l'organe de la plupart de nos operations, traitez-le comme neceffaire : mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il donne font vaines , & ne durent point : elles font auffi toft hayes comme paffées : & bien fouuent fe changent en leur contraire, fi on ne les prend avec beaucoup de difcretion. Ce que ie vous dis eft veritable. Elles font en vn precipice, & qui n'y garde mefure, il en fort bien de la douleur. Or il n'eft pas difficile de garder mefure en ce qui eft à noftre gouft. D'un bien veritable prenez-en tout à voftre aife. Vous eftes bien affeuré que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez , que c'eft que ce bien veritable , & d'où il peut venir. Je vous le diray : De la bonne confeience , des intentions vertueufes , des actions droites , du mefpris des chofes ca-  
fuelles.

saelles, & d'un reglement de vie vni forme, qui ne s'égare iamais de son chemin. Car comme seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y sautent pas, mais se laissent aller au gré de la Fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté? Il s'en trouue peu qui gouvernēt eux & leurs affaires par conseil. La plus-part ne vont pas, mais sont portés, comme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuiera: Les vnes, parce que l'eau qui les foustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres par le fil impeteux sont trainées avecque violence. Les vnes par vn branlement languide sont jettées à bord: Et les autres rapidement emportées jusques en la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prinse, y perseuerer.

I I. Mais il est temps de payer ce que ie doy: ie m'en vay acquitter ceste lettre avec vne belle parole de vostre Epicure. C'est chose fascheuse de commencer tous les iours à viure, ou si vous trouuez la conception mieux exprimée de ceste façon, c'est mal viure que de commencer tousiours à viure. Demandez vous pourquoy? pource que leur vie est tousiours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencer à viure, se puisse preparer à mourir: il faut faire en sorte, que

## 122 LES EPISTRES

que nous ayons tousiours assez vescu. Ceste meditation n'entre point en l'esprit d'un homme, qui pense tousiours estre au commencement de sa vie. Ne croyez-pas que le nombre en soit petit : il n'en est gueres d'autres. Si vous-vous en estonnez, ie vous diray chose qui vous estonnera bien dauantage. Il en est qui commencent de viure quand il est temps de cesser : il y en a qui cessent de viure, & n'auoient pas encore commencé.

---

### EPISTRE XXIV.

#### ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*
2. *Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à par soy & taxer sa crainte.*
3. *La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une collique, ou d'une femme en son accouchement.*

4. *La mort & les afflictions sont la condition de la vie.*
5. *Chasque iour emporte une partie de nostre vie, & la derniere heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.*
6. *L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.*

I. **V**OUS me mandez que les branades de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre preiudice : c'est peut-estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur euenement. Quel besoin est-il d'aller au deuant des maux, préoccuper vne douleur que nous sentirons assez tost quand l'occasion en sera venuë, & gaster la iouissance du present par l'aprehension de l'aduenir? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de iugement, si vous vous rendez miserable à ceste heure, pour ce que vous serez miserable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulez vous despoüiller de toute sollicitude, faites conte, que ce que vous doutez qui vous auienne indubitablement vous auendra. Quelque mal que se soit, prenez-en la mesure

## 124 LES EPISTRES

mesure à par-vous, & taxez vostre crainte; vous trouuerez que ce qui vous fait peur, s'il est grand ne sera pas de longue durée: Il n'en faut point aller chercher la preuue bien loin: il n'y a point de siecle qui n'ayt des exemples de pareilles resolutions: Iettez les yeux de quelque costé que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de naturel. Je veux que vous soyiez condamné, que pouuez vous auoir pis que le bannissement ou la prison? Que sçauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort? Considérez chacune de ces douleurs à part: & quant & quant ramenteuez vous ceux qui l'ont mesprisée, vous ferez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en sa condamnation, que d'auoir esté mal-iugé. Metellus en son bannissement eut patience: Rutilius print plaisir au sien. L'un reuint pour gratifier sa Republique qui le rappelloit: l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, où luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate, on luy donna moyen de se sauuer; mais il n'en voulut rien faire, & demeura, pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils apprehendent le plus, la mort, & la prison. Mutius se rostit la main; c'est vne chose bien cruelle que le feu: mais  
combien

combien l'est-il d'avantage quand c'est vous mesme qui vous estes occasion de le sentir? Vous voyez vn homme qui ne sçait que c'est de science, & qui n'a iamais oüy leçon du mépris de la douleur, ny de la mort, fortifié seulement d'un courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'un dessein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme: Et quoy qu'il ne luy en restast plus que les os dépoüillez, ne l'osta iamais que l'ennemy mesme ne luy fist oster le feu. Il pouuoit bien faire quelque chose avecque plus de succès, mais non avecque plus de valeur. Voyez comme la cruauté n'est pas ny si dure ny si tendre à ordonner le supplice, comme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porcenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-mesme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point tué. Vous me dirés que ce sont contes qu'on fait aux escoles, & que tantost quand il sera question de mespriser la mort, j'auray l'exemple de Caton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoy ne l'y mettrois-je? pourquoy ne vous representerois-je comme ceste nuit qui fut sa dernière, lisant le liure de Platon, son espée au cheuet de son lit: (car il auoit aussi bien pourueu à pouuoir mourir qu'à le vouloir) apres auoir donne l'ordre, qui se pouoit donner au desordre

## 126 LES EPISTRES

desordre où estoient ses affaires, il pensa qu'il falloit faire en sorte que Caton ne peüst recevoir la vie ou la mort de personne : Et pour cét effet ayant tiré du fourreau son espée, qui iusques-là n'auoit iamais fait de sang. Tu n'as rien gagné, dit-il, Fortune d'auoir trauersé toutes mes entreprises. Iusques icy j'ay combattu pour la liberté de ma patrie : mais non encores pour la mienne. Je ne me suis point obstiné pour viure libre, mais pour viure entre des libres. Maintenant que les choses du monde sont déployées, & que leur confusion n'a plus de remede : il est temps de mettre Caton, en lieu de seureté : Et là dessus il se la plongea dans l'estomach : Et bien-tost apres diminué de sang & de force, mais aussi ferme de courage qu'auparauant, non plus en colere contre Cesar, mais contre soy-mesme, à faute d'armes, fourra ses mains dans sa playe, en arracha les emplastres, & les bandes, & fit sortir cét esprit si genereux & si braue, qui ne pouuoit rien voir au dessus de soy. Je ne vous ameine pas tous ces exemples, pour exercer vostre esprit, mais pour vous asseurer contre ce qui vous fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen de vous asseurer, que de vous monstrier que les mespris de ce moment de rendre l'ame, est vne resolution où les plus grands personnages sont bien souuent égaletz par des esprits foibles, qui iamais en autre occasion

easion n'ont donné tesmoignage d'auoir du  
 cœur. Scipion, de qui le grand Pompée  
 auoit espousé la fille, ayant esté reporté  
 par vn vent contraire à la coste d'Afrique,  
 où tout aussi-tost il se trouua tellement in-  
 uesty dans son vaisseau, qu'il n'y auoit moyen  
 qu'il eschappast, se donna de l'espée au  
 trauers du corps; Et comme il ouyt qu'on  
 demandoir où estoit le General; il respon-  
 dit, le General se porte bien. Ceste parole  
 le fit aller du pair avecque tous ceux de sa  
 maison; & continua l'opinion qu'on auoit,  
 que l'Afrique estoit fatale à la gloire des  
 Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Cartha-  
 ge: mais ce fut encore plus de vaincre la  
 mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il  
 esté raisonnable qu'un General, & vn General  
 qui commandoit à Caton mesme, fust mort  
 d'une façon moins brâue & moins releuée? Je  
 ne vous veux point amuser à lire les histoires,  
 ny à réusiller tous ceux des siècles passez,  
 qui ont méprisé la mort, dont le nombre  
 est infini: regardez seulement le nostre, de  
 qui nous accusons ordinairement la moles-  
 se & la dissolution. Vous y en trouuerez de  
 toutes qualitez, de toutes fortunes, & de  
 tous âges, qui n'ont point fait de cas de s'ôter  
 la vie, pour donner la mort à ce qui les affli-  
 geoit. Je vous jure, Lucilius, qu'il y a si  
 peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne  
 croy point qu'il y ayt rien de comparable au  
 bien que nous en receuons. Ne vous souciez  
 donc



## 128 LES EPISTRES

donc point des menaces de vostre partie: & combien que vostre conscience vous doiue faire attendre vn bon succez de vos affaires; toutesfois pource que pour gagner sa cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez vous d'vn costé qu'on vous rendra iustice: mais de l'autre preparez-vous à vous consoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout souuenez - vous de considerer les choses hors de leur tumulte: voyez de prés ce que c'est: vous n'y rrouuerez rien d'épouuentable que le seul épouuantement que nous en prenons. Nous ne sommes en cela gueres moins enfans que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus accoustumé de voir tous les iours, leur font peur quand ils sont masquez. Les choses ont leur masque aussi bien que les hommes. Il le leur faut ôster, & les regarder en leur visage naturel. Que pensez-vous faire de me monstrez des glaiues, des feux, & vne troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos costez? Ne vous cachez point sans cest equipage: cela est bon pour faire peur à des niais. C'est la mort de quoy mon valet & ma seruante firent dernièrement si peu de cas. A quoy est bonne ceste monstre de fouets, de tortures, & de gesnes destinées à chaque partie du corps pour le tourmenter? Que veulent dire tous ces instrumens à deschirer vn homme piece à  
piece

pièce que vous nous desployez avecque tant d'appareil ? Ostez nous ce qui nous estonne, faite taire les gemissemens & les cris : supprimez ceste aigreur de voix que le desmembrement fait esclatter, qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement ? si ie la puis supporter c'est peu de chose, si ie ne puis, i'en feray bien tost hors. Representez vous ce que tant de fois vous avez ouy dire. Souvenez vous de ce que si souvent vous avez dit vous mesmes ; & rendez par effect tesmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a chose si honteuse que la reproche qu'on nous fait ordinairement, que nostre Philosophie se limite à des paroles & ne va point iusqu'à l'action.

I V. Que voulez-vous dire ? est-ce à cette heure que vous vous aduisez, que vous estes suiet à la mort, au bannissement & à la douleur ? ce sont toutes choses à quoy vous estes né : faisons compte que tout ce qui peut estre sera. Je sçay bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous resoudre : Aussi ne veux-je de vous autre chose pour ceste-heure, sinon que vous ostiez ce trouble de vostre esprit : autrement vous serez esbahy, que vous le trouuerez lasche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general : dittes luy que ce corps est mortel & fragile, & que  
non

non seulement l'iniure, ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne, mais sa volupté propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions, le vin des Paralyties, les femmes des affoiblissements de pieds, de mains, & de toutes les iointures. Mais que sera ce si ie deuiens pauvre; i'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny, ie feray compte d'estre originaire du lieu mesme, où il me sera commandé d'aller. Si i'ay les fers aux pieds, ie diray: Et quoy? suis-ie libre en l'estat où ie suis? Ne suis-je pas attaché naturellement à ceste masse de chair? Si ie meurs, ie cesseray de pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre prisonnier, ie cesseray de pouuoir mourir. Je ne suis pas si mal aduisé d'apporter icy la chanson d'Epique, Que ce sont contes que les apprehensions qu'on nous donne des enfans qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë, de Syfippe, qui porte vne pierre qui retombe, de Titie, de qui le poulmon & le foye renaissans à mesure qu'ils sont mangez, soient eternellement deschirez par vn vautour. C'est à faire aux enfans de craindre Cerbere, des lieux sans iour, & des Fantosmes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume, ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller, ce que nous auons de meilleur nous demeure, & ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si elle nous

nous consume, comme nous ne pouuons plus sentir de bien, aussi ne pouuons nous plus souffrir de mal. Trouuez bon que ie vous rapporte icy vn de vos vers, & que ie die que vous ne l'avez pas plus escrit pour les autres, que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne chose & penser le contraire; combien est-ce plus de honte, de desmentir ce qu'on a escrit.

I V. Il me souuient d'auoir veu quelque trait de vous, où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'un coup en la mort, mais que nous y descendions par degrez, & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions; car il n'est iour que nous ne perdions quelque chose de nostre vie, & lors mesmes que nous croissons, nostre vie décroist. Nous auons esté enfans, garçons, & ieunes hommes. Ces âges là sont perdus pour nous: le temps passé iusques à hier est tout esuanouy, & le mesme iour où nous sommes est moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la dernière goutte d'eau qui vuide vne clepsidre, mais toutes celles qui sont coulées auparavant, ainsi l'heure dernière où nous cessons d'estre, n'est pas seule qui fait nostre mort, mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arriuez au logis: mais nous auons esté long temps par les chemins. En faisant toute ceste description, avec vostre suffisance accoustumée,

mée, & qui tousiours grande, semble encor auoir quelque vehemence particuliere quand il est question de rendre tesmoignage à la verité, vous avez dit :

*L'homme a plus d'un trespas, mais le dernier l'emporte.*

J'aime mieux que vous vous amusiez à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que ceste mort de qui nous auons tant de peur est bien la derniere, mais qu'elle a esté desia precedée par beaucoup d'autres. Le voy bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans ceste lettre? Je m'en vay vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matiere que nous auons traitée. Epicure ne blasme pas moins ceux qui desirent la mort, que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit. C'est vne mocquerie de vouloir mourir par vn degoust de viure, veu que de la vie que nous demenons, nous vient l'occasion de vouloir mourir. Et en vn autre lieu: Est-il rien de si ridicule que de souhaiter la mort, veu que c'est la crainte que nous en auons, qui nous fait déplaire de la vie. Ce n'est pas tout que de la souhaiter. Il en est de si mal-aduisez, ou plustost si hors du sens, qu'ils se font mourir eux mesmes, pour la peur qu'ils ont de mourir. Prenez celuy que vous voudrez de tous ces points: il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais aussi ne la faut-il pas trop haïr. Nous n'auons pas

pas moins de besoin de nous resoudre au dernier qu'au premier ; Et quand la raison mesme nous conseille de mourir, il le faut faire avec iugement, & non pas y courre à bride abbatuë. Vn homme de courage, & qui a la teste bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie, il en doit sortir. Euitons sur toutes choses cette passion, à qui beaucoup se laissent gagner, de vouloir mourir sans sçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre chose, l'esprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconsiderez. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Chacun se laisse emporter : les sots & les poltrons, comme les galands & les braues ; ceux-cy pour auoir trop de cœur, & ceux-là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir tousiours de mesmes choses. Ils ne haïssent pas leur vie, mais ils en sont ennuyez. Ce sont des considerations où la Philosophie mesme nous amene quelquefois. Ne ferons-nous iamais autre chose que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & bruster de chaud ? C'est tousiours à refaire : les choses du monde sont enfilées d'une sorte, qu'en s'entrefuyant elles se suiuent. La nuit presse le iour, le iour la nuit. L'Esté, l'Automne ; L'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin les vns des autres. Tout se passe, mais c'est pour reuenir : ie ne voy rien que ie n'aye

# 134 LES EPISTRES

veu: ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust dégousté ; il y en a assez qui n'estiment pas la vie vne chose fasteueuse, mais il leur semble qu'elle est superflue, & qu'il y a moyen de s'en passer.

---

## EPISTRE XXV.

### ARGUMENT.

1. *Les mauvaises habitudes quelques enracinées qu'elles soyent, ne sont point incurables.*
2. *Le plus pauvre du monde, est assez riche, pour auoir ce qui est nécessaire.*
3. *Qu'il nous faut représenter un témoin en toutes nos actions : il n'importe quel, pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroître leurs vices deuant luy.*
4. *L'homme de bien doit viure chez soy, & le méchant en compagnie.*

I. **Q**uant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn mesme chemin. Il y en a vn duquel il suffit de

de redresser les imperfections ; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement : Si ie ne pique librement, ie ne suis point son amy. Et quoy, voudriez-vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle ? Ce n'est point vn âge capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre, pour prendre le ply qu'on luy veut bailler. Je ne sçay pas ce que i'aduanceray : mais puisque mon deuoir me commande que ie l'entreprene, ie courray la fortune de l'éuénement. Il n'est point de mal incurable, quelque enraciné qu'il soit : mais il se faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à souffrir beaucoup de choses contre sa volonté. Quant à l'autre, ie n'en suis gueres plus assuré ; tout ce que i'y voy de bon, c'est qu'il rougist, quand il fait quelque faute ; Tant qu'il aura cette honte, i'en auray bonne opinion : Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cét endurecy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le desesperer. Il faut choisir le temps à propos, pour y tenter quelque chose, & le prendre, s'il est possible, quand il est en bonne humeur, & qu'il semble estre en quelque disposition d'amendement, ie ne me tromperay iamais en ses interualles. Quand il sera sage, ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais, & quoy qu'il n'y paroisse pas de vice, ie ne laisseray pas de croire qu'il y en ayt.



## 136 LES EPISTRES

II. Je donneray quelques iours à cet exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites-nous voir vostre resolution, & vous dépêchez de serrer bagage. Rien de ce que nous auons ne nous est nécessaire: si nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous sommes riches. Ce qui nous fait besoin, ne couste rien; ou s'il couste quelque chose, c'est si peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain & de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez riche pour en auoir, & qui s'en contente, sa condition est aussi bonne que celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure, de qui ie vous vay dire vn autre beau traict: Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne fassiez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'un, sur qui vous ayez tousiours les yeux; & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien; toutesfois prenez le premier venu: ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade iamais que du mal: quand vous serez si suffisant, que vous aurez honte de vous-mesme, vous pourrez alors donner congé à vostre Gouverneur. Iusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduite de quelque homme  
d'autho

d'autorité : soit Caton, Scipion, ou Lelius, c'est tout vn qui ; pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

I V. Quand vous en serez venu là, que de vous porter honneur à vous-mesmes, ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Penſez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous-mesme, que quand vous estes contrainct d'estre en compagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez-les tous l'un apres l'autre, il n'y en a pas vn qui ne se trouue mieux en toute autre compagnie que la ſienne. Ne vous retirez iamais plus en vous-mesme, que quand il faudra que vous ſoyez en compagnie ; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame ſans tumulte, & ſans paſſion : Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & vous en aller avec la troupe ; vous ne ſçauriez estre plus mal avec autre qu'avec vous.

## EPISTRE XXVI.

## ARGUMENT.

1. *La vieillesse affoiblit le corps , & fortifie l'ame , en la desliurant des vices.*
2. *La mort qui est causée par la vieillesse est douce.*
3. *La mort est le iuge veritable de nostre vie.*
4. *Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.*

I. **I**E vous disois il n'y a gueres , que ie m'en allois arriuer tout bellement à la vieillesse ; Mais à cette heure , ie me doute que la vieillesse ne soit demeurée bien loin derriere moy. Ma disposition & mes ans se doiuent desormais nommer d'une autre façon. Quand on parle de vieillesse , on n'entend pas un âge rompu , mais seulement lassé. Ce que j'ay , c'est decrepitude ; ie suis au bout de la carrière : Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me sens incommodé que du corps , & que ie n'eus jamais l'entendement plus sain , ny plus entier : ie n'ay rien de vieil en moy que les vices , & les parties destinées à leur usage ;  
l'esprit

l'esprit est vigoureux, & se réjouist que le corps ne luy donne gueres plus de trauerses. A cette heure qu'il est déchargé d'une bonne partie de son faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa fleur: ie suis content de le croire, & de le laisser faire; mais si veux-je regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philosophie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veux mettre d'un costé ce que ie puis faire, & ne veux pas faire. Et de l'autre ce que ie veux bien faire, & que ie ne puis: car si ie veux quelque chose de pl<sup>s</sup> que ce que ie puis, ie suis bien ayse de mon impuissance. Quelle occasion auons-nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous est-ce que ce qui deuoit auoir fin, soit acheué? vous me respondrez, qu'il n'y a point de plus grand déplaisir, que d'aller en diminuant, & se voir comme fondre de iour en iour: car nous ne tombons pas d'une secousse, & ne sommes pas renuersez d'un seul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle, & d'une heure à l'autre perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais comme scaurions-nous mieus partir du monde, que d'estre par vne dissolution naturelle insensiblement amenés à nostre fin? Non qu'il y ayt du mal à mourir tout d'un coup, & sortir inopinément de cette vie: mais pource que c'est vne douce voye que d'en estre retiré bellement.

III. De moy , comme si i'estois sur le point d'en faire l'experience , & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes années passées , ie me considere & me tiens ce langage : Tout ce que i'ay dit , ou fait iusques à cette heure , n'est rien. Si i'ay donné quelques resmoignages de mon courage, ç'a esté en choses de peu de merite, & y a eu plus d'imposture que de verité. Je n'ay rien fait que beaucoup d'esperances ne m'ayent sollicité de faire : Si i'ay quelque chose de bon dans l'ame , la mort me le dira. C'est pourquoy , sans m'effrayer , ie me prepare à cette iournée , où le masque leué, ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue , & si les rodomontades que i'ay faites contre la Fortune n'estoient point autant d'artifices pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes , elle est ordinairement douteuse , & peut pancher aussi tost d'un costé que d'autre. Mettez-à part toute l'estude que vous avez iamais faite , la mort vous iugera. Ce ne sont ny les disputes, ny les discours profonds , ny les preceptes de Philosophie, qui font paroistre la force de l'ame : car bien souuent ceux qui ont le courage plus bas , ont le langage le plus haut : C'est à rendre l'esprit , qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaist bien , ie n'ay point de peur de ma cause. Voyla comme ie m'entretiens ;

mais

mais faites compte que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus ieune qu'importe. La mort ne conte pas les années: Elle vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez: & pource attendez la par tout. L'estois prest à clore ma lettre, & prennois desia le cachet. Mais il m'est souuenu, qu'il luy falloit garnir sa bougette, & luy bailler dequoy faire son chemin. Je ne vous dis point où ie fouille. Vous le sçauz bien: ayez tant soit peu de patience: ie vous iray querir chez moy dequoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera ceste sentence: Aduisez lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprendre avecque tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'une fois: & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre asseurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance: pour le moins il en est hors: il se mocque des prisons, des gardes & des cachots: il a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout: mais il en faut retrancher

# 142 LES EPISTRES

quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empesche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.

---

## EPISTRE XXVII.

### ARGUMENT.

1. *Les Vieillards sont blasrables, qui aiment les plaisirs des ieunes gens, & qui ne font mourir leur vice devant qu'eux.*
2. *La Vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'acquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.*

I. **V**Ous me direz, que ie vous presche à present, que ie me suis presché moy-mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Je ne suis pas si presomptueux, de me sentir malade, & faire le Medecin : Mais comme gardant le liest, tous deux en mesme chambre, ie deuise avec vous de nostre maladie, & vous fais participant des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous, pensez que c'est à moy-mesme

mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie. Regardez quel aage vous auez : & vous auez hon-  
re d'auoir les mesmes volonteze & les mes-  
mes desseins que vous auiez, quand vous  
estiez encor enfant. Deuant que de mourir  
faites pour vous vne chose, que les vices  
meurent premier que vous. Quittez toutes  
ces voluptez, pleines de trouble & de tu-  
multé, qui vous cousteront bien cher vn  
iour. Les passées font de mal autant que les  
futures. Quelque bon succez qu'ayent les  
crimes, ils ne laissent pas de gesner l'ame  
apres l'execution : Le trouble qu'ils donnent  
ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme  
d'un plaisir que la vertu n'accompagne point.  
Il a tousiours le repentir à sa queue, il n'est  
ny solide ny fidelle. Et quand il ne seroit  
point dommageable, la fuite nous donne  
assez de suiet de le fuir.

I I. Voyez plustost de treuuer quelque  
bien qui soit durable, or il n'y en a point  
d'autre que celuy que de soy l'ame prend el-  
le-mesme. C'est de la vertu seule que vien-  
nent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors  
de toute apprehension. S'il y a de l'obsta-  
cle, il passe au dessous d'elle, comme vn  
nuage, qui ne leur empesche point le iour.  
Quand sera-ce que nous serons si heureux  
d'y paruenir? Certainement nous ne nous  
arrestons pas tout court; mais nous nous



# 144 LES EPISTRES

hastons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne, Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & trauailler vous mesmes. Ce n'est point chose qui se fasse par Procureur. Il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'aide pour estudier. Il y auoit de mon temps vn Caluissus Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit, & le reuenu d'un affranchi. C'estoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaise grace à faire le grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Ulysse, d'Achille, ou de Priam, il ne sçauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les connuist mieux, que nous ne cognoissons nos maîtres d'escole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les sçauent point, n'en donna de si faux à personne, comme ce pauvre homme en donnoit aux Grecs & aux Troyens: Et cependant il auoit enuie d'estre tenu pour vn sçauant personnage. Il s'auisa pour auoir plustost fait, d'auoir des esclauues, & les acheter bien cher, dont l'un sçeuist Homere par cœur, & l'autre Hesiode: les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous estonnez pas, si ie vous dis qu'ils les acheta bien cher. Il n'en treuua point: il les fit faire exprés. Quand il eut dressé tout cét equipage, il commença de rompre la teste à ceux qu'il appelloit à manger avecques luy. Ses protecoles estoient à ses pieds, qui luy fournissoient des vers,

à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy échappast. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoit pas beaucoup d'entendement, & se rire d'eux en mangeant leur bien, luy conseilla d'auoir des valets à luy ramasser les parolles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclauues luy coustoient deux mille escus la piece: Vous eussiez eu, respond Sabellius, autant d'armoires à meilleur marché. Toutefois il auoit ceste bonne opinion de foy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à luter. Sabinus homme mal sain, passe & extenué, luy ayant respondu là dessus, Comme voudriez vous que ie luttasse? tout ce que ie puis faire c'est de viure. Le vous prie dit-il, ne dittes pas cela, vous auez tant de vallers, si grands & si forts à vostre commandement: vne bonne ame ne tombe point au commerce; Et quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se trouuast personne qui en voulust acheter. Quant à la mauuaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que ie vous doy & adieu. C'est richesse qu'une pauuereté qui se range aux loix de nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut  
iamais

# 146 LES EPISTRES

iamais trop dire ce qu'on ne peut iamais assez sçavoir. Il est des personnes à qui il ne faut que monstrier les remedes, & d'autres à qui il les faut mettre dans le teste à coups de marteau.

---

## EPISTRE XXVIII.

### ARGUMENT.

1. *Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portent leur vice avec eux.*
2. *Fuir le bruit du Palais.*
3. *Cognoistre sa faute, c'est estre en voye d'amandement.*

I. **V**OUS vous estonnez que tant de voyages que vous avez faits, & tant de lieux où vous avez esté, ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique; Et pensez estre seul à qui cela soit arrivé. C'est l'esprit qu'il faut changer, & non pas l'air. Passez tant de mets que vous voudrez: reculez-vous en des solitudes, où iamais homme ne mette le pied: En quelque part que vous alliez, vous aurez toujours vos vices avecque vous. Quelqu'un faisant vn iour ceste mesme plainte à Socrate, il luy dit; Pourquoi vous estonnez-vous

vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous-vous portez par tout où vous allez ; la cause qui vous fait partir s'en va quand & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir, & connoistre des païs & des villes, que iamais vous n'avez connus ny veus. Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez-vous sçauoir d'où vient que vous ne gagnés rien de fuir ? vous-vous enfuyez avecque vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit : autrement, soyez où vous voudrez ; vous ne ferez iamais bien : faites compte que vous estes aujourd'huy comme est ceste Sibille en Virgile, quand l'enthousiasme le prend, & qu'elle a dans le corps vn Esprit autre que le sien.

*La Prestresse tempeste, & voudroit bien pouuoir*

*Mettre le Dieu dehors :*

Vous courez de tous costez, pensant vous descharger de ce qui vous presse, & tant plus vous vous remuez, tant plus vous en receuez d'incommodité ; comme vous voyez dans vn vaisseau, que ces paquets qui ne bougent d'vne place, ne l'esbranslent point, & que quand ils sont jettez inégalement d'vn lieu à l'autre, ils le font perdre, & presque renuerser de leur costé. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gastez de vous remuer, vous donnez des heurts à vn malade. Quand vous serez guery, vous n'irez en lieu qui ne vous don-

# 148 LES EPISTRES

ne du plaisir. Quand on vous relegueroit au bout du monde, & qu'on vous confinerait en la Region la plus sauuage qui soit sur la terre, quelque barbare qu'y soit le peuple, vous y trouuerez de l'hospitalité. L'importance de vostre repos est en vous, & non pas au lieu où vous allez. Il ne peut chaloir où nous soyons: C'est folie de s'en soucier: il faut faire conte que nous ne sommes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le monde entier est nostre patrie. Si vous auiez ceste impression, vous ne vous estonneriez pas, que la diuersité de tant de lieux, où le degoust vous a chassé de l'vn a l'autre, ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vous faites: c'est roder & tourner. Vous estes aujourd'huy en vn lieu: demain en l'autre; comme si la felicité que vous cherchez, ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde scauroit-on oïr plus de tempeste, qu'en vn Palais? & cependant qui seroit contraint d'y viure, on trouueroit moyen d'y auoir du repos.

II. Mais tant que l'election de ma demeure me sera libre, ie m'en tiendray le plus loin que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composez, qu'une demeure mal aëree n'apporte quelque alteration à leur santé: tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore atteint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer, il est des choses, qu'il fait beaucoup  
pour

pour luy de n'approcher point. Je ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu se jettent au milieu des ondes : & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien aises, s'il ne sont tousiours aheurtez contre quelque difficulté. Je ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les recoiue auecque patience. Mais il ne prendra pas plaisir à les chercher : il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'estre demeslé de ses vices, s'il luy falloit toute sa vie auoir le ballay en main, pour nettoyer les ordures de son voisin : Vous me direz que Socrate eut trente Tyrans en teste, & que iamais ils ne luy peurét faire faillir le cœur. Qu'importe le nombre des maistres, il n'y a q'vne seruitude. Quiconque la peut mespriser quand il y auroit autant de maistres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cesser : mais il faut premierement acquiter la gabelle. Le commencement de s'amender, c'est de connoistre qu'on a failly. Epicure est auteur de ceste sentence, qui est tres-belle à mon iugement. Car qui ne pense point faillir, ne scauroit vouloir qu'on le reprenne. Il se faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Estimez-vous qu'vn qui ne pense point estre malade, se mette en peine de chercher le Medecin : Et pource faites ce qu'il vous sera possible

# 150 LES EPISTRES

possible pour vous conuaincre. Informez contre vous : soyez premierement vostre accusatur, & puis vostre iuge: A la fin, demandez grace, mais ne la vous donnez pas quand vous penserez meriter punition.

---

## EPISTRE. XXIX.

### ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris.*
2. *Les meschants ne riens pas longtemps.*
3. *La vertu enseigne le mespris de la mort.*
4. *On ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien.*

I. **V**OUS me demandés des nouvelles de Marcellinus, & desirez sçauoir ce qu'il fait: ie ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne sujet de s'éloigner de moy: mais ils ne prend pas plaisir d'oïr la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce costé-la. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuue pas

pas ceste franchise generale de Diogene, & & des autres Cyniques; qui sans distinction de personnes, faisoient des remonstrances aux premiers qu'ils rencontroient en leur chemin; Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher vn sourd, ou vn muet? Mais vous direz: Pourquoi ne feray-je bon marché des paroles, puis que c'est chose qui ne couste rien? Je ne puis pas sçauoir si ie feray le profit de celuy que j'aduertiray: mais ie sçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne fasse le profit de quelqu'un. Il faut ouvrir la main: qui fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il y en ait vne qui luy succede. Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas d'avis qu'un homme d'honneur en vse de ceste façon. Son autorité perd son lustre par ceste communication trop vniuerselle. Et ceux qui se corrigeroient par ses remonstrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peuvent faire compte, quand ils voyent que sans election de sujets ny de personnes, il les employe en toutes occasions indifferemment. Il n'est pas besoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc: il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est vn art: il est raisonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choisisse ceux qu'elle iugera capables d'instruction, & quitte les autres, non du premier coup toutefois, mais apres auoir essayé tout ce qu'elle aura jugé propre pour leur guerison. Je ne tiens pas  
que



## 152 LES EPISTRES

que Marcellinus soit du tout perdu ; Toutesfois pour le sauuer, il ne faut plus gueres tarder à luy tendre la main. C'est vn bel esprit, mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en fera ce qui pourra ; j'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy verray faire mal à propos.

I I. Je sçay bien qu'il se mettra tout aussi tost sur ses bouffonneries, qui feroient rire vn mort, & se mocquera de luy-mesme le premier, & puis de moy. Je n'auray pas ouuert la bouche, qu'il ne me prouienne, & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penseray dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos Escholes, & me remettra deuant les yeux les salaires des Philosophes, leurs amies, & leurs bonnes cheres. Il m'en monstrera l'vn au Bourdeau, l'autre au Cabaret, & l'autre à la Cour. Il me monstrera aussi ce plaisant Philosophe Ariston, qui se fait promener en vne chaire, & discourr en cette belle posture : car c'estoit l'heure qu'il prenoit pour trauailler. C'est celuy de qui Scaurus, vn iour qu'on disputoit de quelle Secte il estoit, respondit : Je sçay bien qu'il n'est pas Peripateticien ; & Iulius Grecinus ce grand personnage, estant interrogé quel iugement il faisoit : Je ne puis, dit-il, que vous en dire. Car ie ne sçay ce qu'il fait sur cette selle entre deux limons, comme si on luy eust parlé d'vn cocher.

Il me mettra deuant le nez tous ces Charlatans, qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mester point de la Philosophie, que d'en trafiquer indignement comme ils font. Mais tenez vous préparé à souffrir toutes ces iniures. Peut-estre qu'il me fera rire : & peut-estre aussi que ie le feray pleurer : s'il continué de rire, ie seray bien aise, puis qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit, la gayeré de telles gens n'est iamais longue : prenez y garde ; vous les verrez tout d'vnc coup pasméz de rire, & en moins de tourner la main, ils crieront comme enragez. Ie suis resolu de l'entreprendre, & de luy monstrier que ie ne l'estime pas si peu comme font beaucoup d'autres : si ie ne dérachine du tout ses vices, ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guerira pas ; mais elle aura de bons interualles ; & peut-estre qu'apres les interualles la parfaite guerison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, à vn malade ce n'est pas peu. Vne bonne relasche est vne espee de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son instruction, vous, qui desia pouuez quelque chose, & qui par la consideration du progrès que vous auez fait j'usqu'à cest'heure iuges à peu pres ce que vous pouuez faire à l'aduenir ; formez vostre vie, releuez vostre courage, faites ferme contre tout

# 156 LES EPISTRES

5. *La Vieillesse nous tire du monde sans violence.*
6. *Le sage seul fait bon visage à la mort.*
7. *Les vieillards doivent moins craindre la mort que les ieunes, bien que toutesfois elle soit aussi pres des vns que des autres.*

I. **I**'Ay veu le bon-homme Bassus Aufidius, bien bas & cassé. Il fait ce qu'il peut, pour se deffendre de la vieillesse: mais elle est desia la plus forte: elle abbat plus qu'il ne peut redresser: elle se laisse choir sur luy de toute sa pesanteur. Vous sçauvez qu'il a esté tousiours mal-sain, & d'une temperature fort seiche. Il s'est entretenu long-temps, ou pour mieux dire, rappetassé le mieux qu'il a peu. Mais la force luy a failly d'un coup; comme en vn nauire, s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer: mais depuis qu'il commence à s'ouurir de tous costez, c'est perdre sa peine que de le vouloir racoustrer: il en est de mesme d'un corps ou l'âge s'est rendu maistre; On peut bien appuyer sa foiblesse pour vn temps: mais à la fin, comme en vn vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint, & qui tandis qu'on l'estançonne d'une part s'esclarte de l'autre, il n'y a plus de remede que d'en sortir.

II. Le bon homme pourtant ne laisse pas d'auoir tousiours bon courage. Cette coustume luy vient de l'Estude qu'il a faite en Philosophie , qui resout tellement les ames , que de quelque petite complexion que soit vn homme , il a tousiours assez de force. La presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole ; & quand il defaut , c'est alors qu'il a moins d'apparence de defaillir. Vn bon Pilote, quoy que ses voiles soient en pieces, & son vaisseau, trouue moyen de racommoder les restes de son equipage, & de paracheuer sa route; Bassus en fait de mesme, & voit venir sa fin avec vn visage si ferme, que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'un autre, vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à cette heure inéuitable, de s'en pouuoir aller sans regret, & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long temps étudiée. Aux autres morts il y a quelque esperance : si vous estes malade, vous guerissez. Si le feu vous surprend, vous l'esteignez. Si la maison où vous estes tombe, c'est peut estre d'une façon que vous n'aurez point de mal: Si vous faites naufrage, quelque vague vous pourra ietter à bord : si quelqu'un vous tient l'espée à la gorge pour vous tuer, quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieillesse vous

mene à la mort, il faut marcher : il n'y a repit ny opposition qui vous en garantisse; C'est bien la mort la plus douce de toutes; mais aussi est-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bon homme qu'il est à ses obseques : il s'inhume, suruit à soy-mesme, & ne s'afflige point de n'estre plus avec soy, car il dit beaucoup de choses à ce propos. Il fait ce qu'il peut, pour nous persuader, que si en la mort nous auons du travail, ou bien de la crainte, nous en sommes cause, & non pas elle; & qu'en mourant nous ne sommes non plus incommodez que quand nous sommes morts. Or il y a aussi peu de raison de craindre ce qu'on ne sentira point, que ce qu'on ne souffrira point. Comme est-il possible qu'un homme s'imagine de sentir une chose qui le priuera de tout sentiment ? Il faut donc conclurre qu'il n'y a non plus d'apprehension que de mal en la mort. Je sçay bien que ce sont choses qui beaucoup de fois ont esté dites, & qui le seront encore beaucoup de fois; mais ie ne faisois point de profit à les lire, & encore moins à les ouïr dire à des gens à qui l'âge ne donnoit point encore occasion de craindre qu'ils conseilloient de n'apprehender point.

III. Mais sans mentir ce langage venant de Bassus, qui a un pied dans la fosse, m'a touché d'une estrange façon : car pour en dire mon aduis, ie trouue qu'il est plus mal  
aisé

aisé de se résoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y est. Quelque lâche & timide que soit vn homme, quand il voit la mort presente il se dispose à ne vouloir point éuitier ce qui n'est point éuitable. Vous voyez vn Gladiateur, qui durant le cōbat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on sçauroit faire; quand il sera bas, tendre luy-mesme sa gorge à son aduersaire, & luy conduire l'espée à la partie qu'il pense la plus mortelle, afin d'estre bien tost dépesché. Mais quand la mort est encore en chemin, & qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'est vn peril où il faut vne froideur & vne assurance; de qui peu d'hommes sont capables que ceux qui par l'estude se sont de longue main préparés à cet assaut. C'est pourquoy ie prenois grand plaisir à l'ouyr dire son aduis d'une chose, qu'il auoit bon moyen de cognoistre, pour la voir de si près comme il faisoit. S'il reuenoit quelqu'un de l'autre monde, qui vous dist qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, parce qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit éprouuée. Tout de mesme aussi ne pouons-nous mieux sçauoir l'estonnement que donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouués auprès d'elle, qui l'ont veüe arriuer, & qui luy ont donné la bien venue.

IV. Vous pouuez bien mettre Bassus de ce nombre là: il ne nous a point voulu laisser

## 160 LES EPISTRES

tromper: il ne trouue non plus d'apparence à craindre la mort que la vieillesse. A la jeunesse succede la vieillesse; à la vieillesse la mort. Qui ne veut point mourir, seroit content de n'auoir poin vescu. La mort est la condition de la vie: quand on nous donne l'une, on nous permet l'autre: nous en sommes au chemin, c'est folie de l'apprehender. L'apprehension est des choses douloureuses: la mort est certaine, il la faut attendre: c'est vne necessité qui n'épargne personne, il n'y a point de force qui nous en defende. Pourquoi se plaindroit vn homme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde? La premiere partie d'équité, c'est l'égalité: mais il n'est point de besoin de plaider la cause de Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour nous, que la mesme qu'elle a prise pour elle: tout ce qu'elle a fait, elle le défait, ce qu'elle a défait elle le refait.

V. Or à cette heure si par le benefice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point ravis par force, mais tirés doucement vne piece apres l'autre, n'auons-nous pas dequoy remercier les Dieux, qu'apres auoir gousté du monde à nostre aise, nous nous trouuions conduits en vn repos qui nous estoit necessaire, & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer?

V I. Vous en voyez qui souhaitent la mort d'une façon, qu'ils ne sçauoient estre plus

plus passionnez à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage à ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'émouvoir: Ceux-là quelquefois y sont emportez ou par vne rage, ou par quelque dépit violent qui les transporte. Mais indubitablement cette procedure si tranquille, est vne preuue qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien raffis. Il se void assez de personnes qui par cholere se vont rendre à la mort: mais quand elle vient, il en est peu qui luy fassent bon visage, si par vne longue meditation ils ne se sont disposez à la recevoir.

VII. C'est pourquoy ie suis bien souvent tout exprez allé trouuer ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié, pour voir s'il seroit tousiours en mesme posture, & si i'y recognoistrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais tousiours ie luy trouue la disposition meilleure; comme en la septieme carriere le contentement de ceux qui courent est plus visible, pource qu'ils pensent qu'il ne s'en faut pas plus gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il s'accommodoit aux preceptes d'Epicure, & me disoit, Qu'il se persuadoit premierement, qu'en cette expiration derniere on ne sentoit point de mal: toutefois que s'il y en auoit, c'estoit quelque consolation de penser qu'on en seroit bien tost quitte, pource qu'une



## 162 LES EPISTRES

extreme douleur n'est iamais longue, Au demeurant que si cette distraction du corps & de l'ame le trauailloit, il se representeroit qu'apres cette douleur, il n'en auroit iamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'un homme de son âge n'eust l'ame au bord des levres; & que par consequent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire sortir. Un feu qui s'est pris à quelque matiere forte, & qui a beaucoup de corps, s'esteint avec de l'eau, & quelquefois par la ruine de ce qu'il brulle: mais celuy qui n'a plus d'aliment, s'amortist de soy-mesme. Voila les discours qu'il me fait, & que j'escoute fort volontiers, non comme choses nouvelles, mais parce que ie pense estre aux mains avec la mort. Et quoy donc? n'ay-ie iamais veu personne qui se soit tué soy-mesme? Si i'en ay veu, & ne me suis pas contenté de les voir; ie les ay regardés: mais j'estime bien plus ceux qui sans estre fâchés de la vie, ouvrent la porte à la mort, & la reçoient de bonue grace, sans que toutesfois ils la prennent au collet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous mesmes, qui prenons l'alarme aussi tost que nous pensons qu'elle s'approche de nous. Car de qui peut-elle estre esloignée, puis qu'en tous lieux, & à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir? Quand nous craignons quelque sujet de mort qui semble venir à nous,

confi

considerons combien il y en a d'autres bien plus proches , de qui nous n'auons point de peur. Vn ennemy vous menace de vous tuer, il ne faut qu'une indigestion qui preuiendra son espee. Considerons les causes de nostre apprehension , nous trouuerons qu'elles semblent vne chose , & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes tousiours aussi pres vne fois que l'autre : Tellement que s'il la falloit craindre, il faudroit se resoudre de n'estre iamais qu'en alarme. Car en quelle saison en sommes-nous exempts ? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous semblent si longues , que vous les haïssez pis que la mort. Ie m'en vay donc les finir , apres vous auoir dit encore vne parolle. Voulez-vous ne craindre iamais la mort ? meditez-la perpetuellement.

---

## EPISTRE XXXI.

### ARGUMENT.

1. *Fuir la volupté , la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.*
2. *Il n'est point de bien sans vertu , ny de mal sans vice.*

# 164 LES EPISTRES

3. *Definition du bien & du mal : quelle est la regle du Sage.*

4. *L'homme sage est seul heureux.*

I. **V**ous estes à moy, ie le voy bien. Vos promesses commencent desia d'auoir quelque effect. Je vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez que le vulgaire appelle biens, ne vous proposer que la vertu. Continuez en cette belle resolution. Je ne vous demande pas que vous fassiez plus que ce que vous auez entrepris. Vos fondemens tiennent beaucoup de place : faites le bastiment suivant le dessein. Faites la besogne que vous auez en la main, & pour bien faire bouchez-vous les oreilles, non avec de la cire, selon qu'Ulissee fit de ses compagnons ; mais avec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apprehendoit estoient bien attrayantes, mais non pas generales; celle que vous auez à craindre n'est point au piéd d'un rocher : vous l'orrez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté n'a point ses embusches en un lieu seul : il n'y a ville qui ne vous doie estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne ; mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulez estre heureux priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent ne vous arriue. Ce qu'ils voudroient vous voir

voir posséder, n'est pas bien : tout le bien que peut auoir vn homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme ; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du trauail, & de le tenir pour indifferrent. Car qu'une mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise ; tantost facile à supporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le trauail. Qu'est-ce donc qui est bien ? Le mespris du trauail. Je ne sçauois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit ; mais quand ie verray quelqu'un s'acheminer à quelque entreprise loüable, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposees, tant plus ie me rauray de le regarder, & ie luy crieray : Courage, efforcez-vous, faites, si vous pouuez, cette montée tout d'une haleine. Les belles ames se nourrissent au labeur. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos meres, pour y conformer les nostres : Nous ferions mieux de n'en faire du tout point.

II. Vn homme de merite se fait tort d'importuner les Dieux : quel besoin est-il de vœux ? faites vostre bonne fortune vous mesmes : vous la ferez si vous prenez cette impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'où il y a du vice, il n'y peut auoir que de l'infamie & du deshonneur.

# 166 LES EPISTRES

Comme il n'est point de splendeur sans lumière, d'obscurité sans tenebres, de chaud sans feu, ny de froid sans air : ainsi les choses ne sont honnestes, ou deshonestes qu'en tant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien ? Connoître les choses. Qu'est-ce qui est mal ? Ne les connoître point. En l'eslection des choses, la consideration du temps sera la regle d'un habile homme. Mais quoy qu'il reiette, ou qu'il choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne reiettera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout, qu'il se garde de se raualer. Ce n'est rien que de ne refuser point le travail, il le faut chercher. Me demandez vous ce que j'appelle travail inutile & superflu ? Celuy de qui le sujet n'est point relevé : non toutefois qu'il soit non plus mauvais, que celuy qu'on employe aux choses loüables, pource que c'est de l'ame que vient la resolution, qui nous sollicite aux entreprises laborieuses, & nous dit ; A quoy est bon ce repos ; Un homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souvenez-vous d'estre tousiours conforme à vous mesme ; & ne vous dementir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie consiste la perfection de la vertu, qui ne peut estre sans la connoissance des choses diuines & humaines ;

Et

Et de là vient la felicité souveraine , par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux , & n'auons plus la peine de les prier. Voulez-vous sçauoir le moyen d'y paruenir ? Il ne vous faut aller ny par l'Apennin, ny par le mont-Senis , ny par les deserts de Candaure , ny courre la fortune des Syrtes, ou de Scille & de Caribde : combien toutefois qu'une chetive petite commission les vous a tous fait passer. Le chemin y est seur & plaisant ; & pour le faire , il ne vous faut autre prouision ny equipage que la Nature ne vous ayt donné. Ne quittez point ce que vous auez d'elle : vous irez du pair avec Dieu. Vous n'irez point du pair avec Dieu pour estre riche : Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habits magnifiques : Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation qui vous fasse cognoistre à tous les peuples de la terre : Dieu n'est cogneu de personne , & plusieurs mesmes ont mauuaise opinion de luy , qu'il ne punist pas. Non pour vne presse de vallers , qui vous portent en litiere aux champs & à la ville. Ce Dieu , tout grand, & tout puissant, porte tout. Aussi ne sera-ce ny la beauté ny la force : le temps les consume. Il faut donc trouuer quelque chose qui soit incorruptible , sans embarras , & si bonne , qu'on ne puisse rien desirer de meilleur. Que peut-ce estre ? l'Esprit. Mais vn esprit si droit, si bon & si grand , qu'on puisse dire que c'est

# 168 LES EPISTRES

vn Dieu logé dans vn corps humain. Cét esprit ne se trouuera point plustost en vn Prince qu'en vn Gentil-homme , en vn Gentil-homme qu'en vn valet. L'ambition & l'iniure ont fait ceste distinction de qualitez. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moyen de monter au Ciel. Aydez-vous seulement, & prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne sera ny avec or, ny avec argent : ce ne sont point matieres qui le puissent représenter. Souuenez-vous que les Dieux ne furent iamais si propices, qu'au temps qu'ils estoient de terre.

---

## EPISTRE XXXII.

### ARGVMENT.

1. *Le Sage ne frequente que ses semblables.*
2. *Il achene de viure deuant que de mourir.*
3. *Pourquoy nous desirons de viure long-temps.*

I. JE demande de vos nouuelles à tous ceux qui viennent de vos quartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis avecque

avecque vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions : imaginez vous que ie les voy. Voulez vous sçavoir de tout ce qu'on me dit de vous ce qui me resioit le plus ? c'est , qu'on ne m'en dit rien : & que la plus-part de ceux à qui ie m'adresse , n'en ont point ouy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garantir , c'est de ne frequenter point gens d'autre humeur que la vostre , & qui desirent ce que vous mesprisez. l'ay ceste bonne opinion de vous , que vous n'estes plus capable de change , & quelques sollicitations qu'on vous sçache faire , vous demeurerez ferme en vostre resolution.

II. Qu'est-ce donc qu'il y a ; ie ne crains point le change , ie crains le diuertissement. nostre vie est si courte , qu'on ne sçauoit si peu nous arrester , qu'on ne nous fasse beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissions encore par nostre inconstance , n'ayant pas si-tost entrepris vne besogne , que nous la quittons pour en commencer vne autre : nous deschirons nostre vie , & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc , Lucilius , & pensez qu'elle diligence vous ferez ; si vous auiez vn ennemy à dos , qui vous suiuist l'espée en la main. Vous en estes-là : vous estes couru , piquez , & vous sauuez. Mettez-vous hors de peril , & vous representez à toute heure , combien c'est belle chose d'accomplir sa vie auant que de mourir,



# 170 LES EPISTRES,

mourir, & pouuoir avec vne ame non broüillée d'apprehension ny de sollicitude quelconque, acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse, pour estre plus longue; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps. Que vous ferez tranquille & paisible & sans vous soucier d'ajouter vn iour à l'autre, vous ferez conte que vous aurez assez vecu.

III. Voulez-vous sçauoir d'où vient que nous sommes si desireux de l'aduenir? Il n'est point d'homme qui soit à soy: de tout ce dont vos parents vous desirent l'abondance, ie vous en desire le mépris: ils appauvrissent yn monde de personnes, pour vous enrichir: ils ne peuvent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne ne pouuez croistre, que quelqu'un ne diminue. Quant à moy, tout ce que ie vous desire, c'est que vous soyez vostre, & que deliuré de toutes les cogitations vagues, & fluctuantes, qui vous mettent l'ame en desordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui est aussi tost possédé comme connu, sans desirer autre longueur à vostre vie, que celle qu'il semblera bon à Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué sa vie, il se peut vanter d'estre libre, & qu'il n'est point de necessité capable de le forcer.

EPISTRE

## EPISTRE XXXIII.

## ARGUMENT.

1. *Les discours des Stoïques sont sententieux.*
2. *Pour faire iugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme, il faut tout voir.*
3. *Vn homme d'âge ne doit pas toujours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner luy mesme.*

I. **V**OUS voulez qu'en ces lettres comme aux precedentes, ie mette quelques sentences de nos Stoïques: ils ne se font point amuser à des fleurtes: prenez-les par où vous voudrez, ils sont tousiours massés. Quand en vne multitude vne chose paroist par dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forêt qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouuez autre chose parmi les vers & dans les histoires, que les sentences que vous me demandez; Et pource ie ne veux pas que vous les attribuiez à Epicure, elles sont à tout le monde, & particulièrement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne  
fait

## 172 LES EPISTRES

fait ailleurs, car elles y sont rares, & puis on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse, a quelque parole où il y a de la rigueur. l'en parle selon l'opinion commune; car selon la mienne, tout ioly qu'il est avec ses manches pendantes, ie trouue qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage: ce qui se trouue par endroits chez les autres, est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abaser les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Prenez en vn eschantillon où bon vous semblera: nous ne faisons qu'une bource tout ce que nous sommes: Chasque sentence n'a point son autheur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons nous qu'elles sont? De Zenon, de Cleanthez, de Crisippus, de Panetius. Nous n'auons point de maistre: chacun est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous ses Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

*C'est au pauvre homme à conter son trou-  
peau.*

Enuoyez

Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez toujours quelque trait qui vous semblera triable : Si ce n'estoit que vous les voyez en vne troupe, tout vous plairoit esgalement.

II. Ne vous imaginez donc point de pouuoir faire vn sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se goustent point superficiellement, & par vne seule piece : il y faut tout voir, & tout manier. Vous trouuez plus de choses quë de paroles, & vn ouurage si bien suiui, qu'il est impossible d'en rien oster, sans faire tomber tout le bâtiment. Je suis bien content que vous voyez tous les membres vn à vn, mais ie veux que ce soient vn mesme corps. Ce n'est pas assez d'une belle cuisse, ou d'un beau bras, pour faire iuger vne femme belle ; il faut qu'une grace vniuerselle de toutes ses patries, tienne si douteux & si suspendus ceux qui la voyent, qu'ils ne sçachent où prendre party pour les considerer. Toutefois si vous en auez trop d'enuie, ie ne seray pas si mesquin en vostre endroit : le vous en bailleray, mais ce sera à plaines mains ; nous en regorgeons de tous costez, nous ne les amassons point vne à vne : nous les prenons à poignées. Ce ne sont point gouttes qui tombent l'une apres l'autre : le coulement y est perpetuel il continue. Je ne doute point qu'il y ait du profit pour les ignorans, & pour ceux qui  
 escoutent

# 174 LES EPISTRES

- escoutent de loin : Car des choses ainsi baillées par morceaux, & comprises comme des vers en certain nombre de paroles, vont bien plustost au fonds. C'est pourquoy nous faisons apprendre des sentences, & des Chries aux enfans, pource que ce sont choses accommodées à leur suffisance, & que leur esprit n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en la main d'un homme : il n'est plus temps qu'il fasse provision de ie ne sçay quel petit nombre de mots que tout le monde sçait, & se fie en sa memoire: il faut qu'il s'appuye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa bouche, & non par la bouche d'autrui. Depuis qu'un homme est vieil, ou qu'il approche de l'estre, ce luy est vne vilenie de n'estre habile homme, que par son liure. Zenon a dit cela. Et vous, quoy Cleanthez a dit cela; & vous quoy; Iusques à quand n'aurez-vous mouuement que par autrui? Faites des regles vous mesmes: baillez quelque leçon aux autres: monstrez quelque chose de vostre creu. Je ne sçaurois auoir bonne opinion de ceux-cy, qui ne font iamais rien d'eux-mesmes, mais se contentent de seruir d'interpretes aux autres, & se tiennent tousiours cachez à l'ombre de qu'elqu'un. Il ne m'est point aduis qu'ils puissent auoir rien de genereux en l'ame, puis qu'ils n'osent pas faire ce qu'ils ont si l'ong-temps estudié. Tout le mestier qu'ils font; c'est d'apprendre par  
occur.

ecur. Se souuenir est vne chose, & sçauoir en est vne autre. Se souuenir, est conseruer vne chose mise en dépost en nostre memoire. Sçauoir, au contraire, c'est trauailler à sa propre besongne, sans patron, & sans regarder à chasque fois vn maistre, pour demander son approbation. Zenon dit cecy. Cleanthez dit cela. Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serez vous tousiours escolier? Ne monterez-vous iamais en chaire? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis que vous pouuez lire? Mais c'est beaucoup que la viue voix. Il est vray quand celuy qui parle, prend du sien: mais à reciter les paroles d'un autre, & faire le greffier, ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose: c'est que ceste maniere de gens qui ne sortent iamais dehors page, suivent les premiers en des opinions que tout le monde reprouue, & en des choses qu'on cherche encore, & qui ne seront iamais trouuez, si nous-nous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. D'auantage, qui suit vn autre ne fait rien, ne trouue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien. Et quoy donc; ne tiendray-ie point le chemin de ceux qui sont passez deuant moy? Si feray: mais si i'en trouue vn plus court & plus beau, ie seray bien-aïse de le prendre, & d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne sont pas nos maistres: ils ne sont que nos guides: le verité

rend

tend la main a tout le monde , personne ne s'en est saisi iusques icy. Sa recherche donnera encore de la besogne assez à ceux qui viendront apres nous.

---

## EPISTRE XXXIV.

### ARGUMENT.

1. *Le sage disciple resionyt le Precepteur.*
2. *Pour deuenir homme de bien , il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.*

**L** I L m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume , & que ie sens quelque chaleur qui me raieuit, tant ie suis transporté de ioye, quand parce que vous faites, & ce que vous m'escriuez; ie reconnois quelque auantage sur vous mesmes: car pour le commun, il y a long-temps que vous lay avez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier son troupeau, vn nourricier de voir bien porter son nourrisson; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand apres les auoir formez en vn aage encore tendre, ils  
les

les voyent tout d'un coup esleuez & paruenus? Je vous tiens pour mien: vous estes ma creature. Aussi-tost que i'eus reconnu ce que vous estiez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & avecque quelque coups d'esperon, vous faire aller plus viste que le train accoustumé. I'en fais de mesme encore à cette heure: mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des remonstrances que d'en receuoir.

**I I.** Que me demandez vous dauantage? direz-vous. Certainement ie vous auoüe que vous estes bien auancé: mais il n'est pas de l'instruction des esprits, comme des autres ourages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besogne: C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon, mais ce n'en est qu'une partie. Sçauiez-vous qui l'appelle bon? Celuy qui est si parfait, & si bien accomply, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violence qu'on luy fasse, & quelque necessité qui luy puisse arriuer. Je ne doute point que vous ne le deueniez, pourueu que vous alliez tousiours d'une mesme pas, & que vos effets respondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent auoir esté frappez en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire, c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait, ny bien assis.



## EPISTRE XXXV.

## ARGUMENT.

1. *L'amitié fait toujours du bien, & l'amour quelquefois du mal.*
2. *Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la présence.*
3. *La Constance est la marque d'un homme sage.*

I. **L**A priere si affectionnée que ie vous fis d'estudier, n'est pas toute pour vostre profit, il y va du mien. J'ay enuie d'auoir vn ami, & vous ne me le pouuez estre, si depuis que vous auez commencé, vous ne continuez à vous façonner : car pour ceste heure, ie croy bien que vous m'aymez : mais ce n'est pas à dire que vous soyez mon amy ; Et quoy donc ? Sont-ce deux choses ? Ouy ; & bien différentes. Qui est amy, aime : qui aime, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal : l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de vostre estude, que de sçauoir aimer, vous n'aurez pas perdu vostre peine : dépêchez-vous donc, de peur qu'un autre n'ait la science de ce que vous auez appris.

II. Pour moy, i'en reçois bien desia quelque

que fruit par le plaisir que j'ay de me figurer, que vous & moy ne fèrons qu'un cœur; & que si mon aage m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination: j'en veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence, mais aussi c'est un contentement de peu de substance, qui s'esuanoit incontinent. La veüe, la presënce, & la conuersation sont la volupté plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me sçauriez donc apporter, c'est vous mesmes. Ceste consideration vous doit faire auancer. Je suis vieil, & vous estes mortel: Hastez-vous, totesfois ne vous hastez pas tant, que vous ne soyez avecque vous premier qu'avecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardez sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez essayer les progres de vostre suffisance, prenez garde si vous voulez aujourdhuy ce que vous vouliez hier. La volonté variable monstre la fluctuation d'un esprit, qui va tantost d'un costé, tantost de l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & fondé, ne flotte point. Ceste constance se trouue parfaite en celuy  
qui

# 180 LES EPISTRES

qui est parfait en sagesse: & telle quelle, en celuy qui tellement quellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous? L'un branle, mais sans partir de sa place, & l'autre ne branle pas seulement.

---

## EPISTRE XXXVI.

### AGRVMENT.

1. *Preferer la vie privée à celle des Courtisans, & personnes publiques.*
2. *L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus convenable aux ieunes, qu'aux vieux.*
3. *Le commerce des amis doit estre des bonnes meurs, & non des biens de fortune.*
4. *La regle du Sage c'est le mespris de la mort.*
5. *La persuasion n'est nullement necessaire, où l'inclination nous porte.*
6. *La*

6. *La mort ne nous oste point la vie,  
mais luy donne quelque inter-  
mission.*

I. **D**onnez du courage à vostre amy, & le fortifiez contre toute cette maniere de gens, qui le blasment d'auoir quitté sa bonne fortune, & preferé l'ombre d'une vie paisible à la splendeur des charges honorables, où il estoit capable de paruenir. Il ne se passera iour qu'il ne leur fasse paroistre l'vtilité de sa resolution. Ceux de qui la condition est enuiée, auront tousiours quelques nouuelles attaintes. Les vns seront froissez, les autres donneront du nez à terre. La felicité n'est que tumulte; elle se donne des agitations, & des tournoyemens de teste de toutes sortes. Elle passionne les vns apres la grandeur, & les bouffit d'imaginacions ambitieuses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entierement. Vous me direz qu'il en est qui la portent bien: ie vous l'aduoüe; aussi en est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous fassent croire, qu'un homme soit heureux qui a sa basse-cour pleine de gens qui ont affaire à luy: ce leur est vne fontaine: ils l'épuisent, & la troublent. Ils disent, que ce n'est qu'un causeur & un faineant. Vous sçauiez bien qu'il est des personnes de qui il faut prendre les paroles à contre-poil.

## 182 LES EPISTRES

I I. Ils l'appellent heureux. Et quoy? l'estoit-il auparavant? Il y en a qui le trouvent trop sauvage, & trop de hazard: ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariston disoit, Qu'il aymeroit mieux vne froideur morte en vn ieune homme, qu'une humeur plaisante qui le rendit agreable en compagnie; vn vin rude en sa nouveauté sera delicat en l'arriere saison. Celly qui ne se garde point, a la couleur belle aussi-tost qu'il sort de la caue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de son aduancement, qu'il les laisse dire, pourueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son austerité se trouuera de bon goust avec le temps: il est à cette heure en la vraye saison d'apprendre. Et quoy? n'en est-il point tousiours saison? Si est: mais comme il est tousiours bien-seant d'estudier toute leçon, il n'est pas conuenable à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à vn vicillard d'apprendre à lire: il faut acquiescir quand on est ieune, pour jouyr quand on est vieil.

I I I. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuient honneste homme par vostre moyen. C'est de ces choses-là, qui sont aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce est loüable entre les amis, & non pas des biens qui sont en la disposition de la Fortune, pour les croistre & diminuer  
comme

comme il luy plaist. Il ne s'en peut plus desdire, sa parole est donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn Creancier qu'à son honneur. Pour payer vn debte, le Marchand a besoin d'une heureuse navigation, le Laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel : mais il ne luy faut qu'une bonne volonté pour le payer.

I V. La Fortune n'a point de iurisdiction sur les mœurs ; qu'il aduise à vous donner vne regle si droite, & mette son esprit en telle assiette, que pour bon ou mauuais succez qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gagné, ny se plaigne d'auoir perdu, mais que riche ou pauvre il soit tousiours égal à soy-mesme, & ne se monstre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre, plus haut ny plus rabaisié. S'il estoit né entre les Parthes, il sçauroit tirer de l'arc plustost qu'il ne sçauroit parler. Si en Allemagne, il seroit encore au berceau, qu'il sçauroit ietter le jaelot. S'il eust esté du temps de nos peres, il eust sçeu picquer vn cheual aussi-tost que le monter, & manier vne espée aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impenetrable à toutes flèches, & inexpugnable à tous ennemis. C'est le mépris de la mort.

## 184 LES EPISTRES

V. L'auoüe bien qu'en cette imagination il y a quelque chose d'épouuanable , qui ne se peut représenter sans quelque trouble, parce que ce nous est chose naturelle de nous aymer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion ny d'accoustumance en vne chose où l'inclination volontaire le porteroit ? On n'apprend point à pouuoir , en vne nécessité, coucher sur des roses : c'est pour la souffrance des choses dures qu'un homme prepare, afin que parmy les tourmens , sa foy ne flechisse point ; & que s'il en est besoin , debout & blessé mesmes , il passe la nuit en garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas seulement appuyer de ses armes , de peur que le repos ne luy donnast occasion de s'endormir : si la mort estoit incommode , il faudroit qu'il y eust quelque chose qui en receust l'incommodité.

VI. Si vous auez si grande enuie de viure, souuenez-vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux ne se consume : tout retourne en ce mesme sein de la Nature pour en sortir la seconde fois comme il en est sorti la premiere : les choses cessent , elles ne perissent point. La mort mesme , qui nous est si formidable , & que nous fuyons avec tant de soin , ne nous oste point la vie , mais seulement luy donne quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde ; ce qu'assez de personnes refuseroient , si ce n'est qu'ils  
ne

ne se souuiendroient pas d'y auoir esté? Mais ie reserueray cette matiere pour vne autre fois; qui doit reuenir, doit partir sans regret. Considerez le tournoyement de toutes choses en ce monde: comme en vn cercle, il n'y en a a point qui s'aneantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternatiuement. L'Esté qui s'en va, reuiendra en l'année qui vient. L'Hyner est passé: Decembre le ramenera. La nuit a fait perdre la presence du Soleil: le iour luy fera bien tost quitter la place: Quelque chose qui passe, cette reuolution perpetuelle d'estoilles nous l'establit: vne moitié du Ciel hausse: l'autre baisse. Je finiray ma lettre, quand i'auray dit encore vn mot: c'est, Que les fols, ny les enfans ne craignent point la mort, & que c'est vne vergongne, que la Raison ne nous puisse donner cette assurance que la faute du iugement nous fait auoir.

---

## EPISTRE XXXVII.

### ARGUMENT.

1. *La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions.*



# 186 LES EPISTRES

2. *Il nous faut obeyr à la raison, si nous voulons qu'on nous obeysse.*

1. **L**A parole que vous avez donnée, vous oblige d'estre homme de bien. Vous avez fait monstre, & presté le serment. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aise & du plaisir en cette guerre ; ie vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables, en l'un comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs qui se loient pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boient, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée ; & de vous on vous la demande. Ils peuuent quitter les armes, & tenter la misericorde du peuple : mais vous ne pouuez faire ny l'un ny l'autre : il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruiroient quelque peu de iours ou d'années qu'on nous sçauoit donner d'auantage ? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamais nostre congé : tout le remede que vous y auez, c'est de vaincre les necessitez que vous ne pouuez éuiter ; il se faut faire passage : La philosophie le vous ouvrira. Si vous aymez vostre vie, vostre assurance, vostre contentement, & qui est le principal, vostre liberté,

le

le mieux que vous pouuez faire, c'est de vous jeter entre ses bras ; rien ne vous peut reüssir que par son moyen. La chose du monde la plus basse, abiecte, sordide, seruite, & fuierte à toute sorte de crueiles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres , qui gouernent quelquefois l'un apres l'autre, & quelquefois tout ensemble , la sagesse est le seul expedient de s'affranchir ; voyez de l'aller trouuer : il n'y a qu'un chemin qui vous y mene, vous ne scauriez vous égarer,

I I. Voulez-vous que tout vous obeïsse, obeïssiez à la raison. Si vous vous laissez commander à elle , beaucoup se laisseront commander à vous : Elle vous enseignera ce que vous deuez entreprendre , & comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriquerez point. A peine m'en scaurez-vous nommer vn qui vueille quelque chose, & qui sçache rendre raison d'où luy est venuë cette volonté. On ne delibere gueres , tout se fait par boutades. La fortune nous rencontre aussi souuent , comme nous elle. C'est vne vilenie de n'aller point , mais se laisser porter , & puis quand on voit la tempeste , faire l'esbahy , & demander. Qui m'a mis icy ? comme y suis-je venu ?

## EPISTRE XXXVIII.

## ARGUMENT.

1. *Les discours familiers sont plus puissans pour enseigner , que les elegants & polis.*

I. **V**OUS avez raison de vous plaire au commerce de nos lettres, & de le désirer. Il y a bien du fruit en vn entretien qui se coule ainsi dans l'ame vne piece apres l'autre. Les disputes faites avec apparat en presence de tout vn peuple , sont plus magnifiques , mais non pas si familières. La Philosophie est vn conseil de bien faire: pour le donner il n'est point besoin de crier, les harangues sont bonnes pour la persuasion d'une ame irresoluë. Mais il est plus tost question d'enseigner , que d'inciter à vouloir apprendre : cette façon de parler moins releuée fait plus d'effect. Les paroles entrent avec moins de peine : mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nombre : il les faut espandre comme des graines , qui pour estre petites ne laissent pas , quand elles tombent en terroir qui leur est propre , de déployer leur force , & se dilater à de merueilleuses grandeurs. Il en est de mesme de la  
raison

raison à la voir ce n'est que bien peu de chose : elle croist & se multiplie en l'action. Pourueu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teste iudicieuse, & bien faite, elle se fortifie, & fait de l'operation assez. Je vous repete encore vne fois qu'il est des preceptes comme de graines. Ce sont petites choses qui font beaucoup : si l'esprit qui les reçoit a de la disposition à bien apprendre, il ne faut point douter que de sa part il ne contribuë à la generation, & n'adiouste beaucoup à ce qu'il aura recueilly.

## EPISTRE XXXIX.

## AGRVMENT.

1. *Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.*
2. *Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.*
3. *Le peché ne va iamais sans penitence, & sans douleur.*
4. *Les voluptez rendent par l'accoustumance les choses necessaires, qui estoient auparauant superflües.*

1. **I**E vous enuoyeray les memoires que vous demandez, & les vous dresseray,

## 190 LES EPISTRES

le plus curieusement, & avec le moins de langage qu'il me sera possible ; mais aduisez si vn discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis, ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuuent passer d'un simple cueil. Le premier enseigne : Le dernier aduertit. Mais vous n'avez que faire de me demander ny l'un ny l'autre, ie vous en fourniray de tous deux quand il vous plaira. Vous me cognoissez : ie ne vous en dy autre chose. Vous aurez de moy ce que vous desirez : mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cependant, vous avez assez d'autres escrits : seruez-vous en ; quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé : prenez la liste des Philosophes, il ne faut que cela pour vous écueiller. Quand vous verrez combien d'honnestes hommes auront travaillé pour vous, vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'une chose louable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, dedaigne les choses basses & sordides : celles qui sont de belle apparence luy plaisent, & l'appellent à les rechercher.

II. Il est de nostre esprit comme de la flâme : il s'esleue tousiours en haut, & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se

met

met hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersitez il y trouuera de la consolation, & se mocquera de ces vanités que les autres regardent avec admiration. Vn grand cœur méprise tout ce qu'on appelle grand : il fuit les choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy sont vtils, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargées, & qu'une fertilité qui passe mesure n'arriue point à maturité, il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnée les enerue, & leur est vn instrument à fascher les autres, & se faire mal à soy-mesme.

III. Il est des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils scauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque pardon, c'est, que leur peché ne va iamais sans penitence, & qu'il leur demeure tousiours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

IV. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine : depuis que nos desirs passent au delà de la Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. Nature a des bornes, les vanitez & les concupiscences n'en ont point. Le profit est la

## 192 LES EPISTRES

mesure des choses necessaires: mais les superflus, à quelle aune le reduisez vous? Ce leur est tout vn, pourueu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par ceste accoustumance ils tombent en cet inconuenient, que les choses qui auparauant ne leur estoient que superflus, leur sont necessaires à l'aduenir. Ils seruent leurs voluptez: au lieu de les posseder & ( ce qui est le comble de leur ruine ) ils ne pensent pas estre bien, s'ils ne sont mal. Depuis que nous en sommes venus là, que d'aymer ce qui n'est point honneste, il faut faire conte que nostre misere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des mœurs, c'est se rompre la teste que de chercher des remedes, & penser encore à la guerison.

---

### EPISTRE XL.

#### ARGUMENT.

1. *Les lettres nous representent les amis absens.*
2. *Il blasme le parler viste, & apprenue le lent en vn Philosophe.*

1. **I**E vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'escrire.  
Puis

Puis que ie suis priué de vous voir d'autre façon , ie suis bien-aïse de vous voir en vos lettres. Je n'en reçois iamais , que ie ne m'imagine que nous soyons ensemble. Et de fait si nous prenons plaisir d'auoir le pourtrait de nos amis , parce qu'il nous en entretient la memoire , & par vn contentement illusoire adoucit en quelque façon l'amertume de leur esloignement : combien doiuent les lettres estre agreables, puis que ce sont les marques les plus certaines, & la representation la plus viue qu'il est possible d'auoir des personnes que nous ayons ; Ce que la presence a de plus doux, les caracteres imprimez de la main d'un ami le font reconnoistre sur le papier.

I I. Vous m'escriuez qu'on vous a conté, qu'une autrefois Serapion le Philosophe se trouuant en ces quartiers où vous estes , discourroit avec vne promptitude si grande , & vne suite de paroles si pressée , qu'il sembloit qu'une voix seule ne pût pas fournir à la multitude des conceptions que son esprit luy fournissoit. C'este qualité ne me plait pas en vn Philosophe : ie veux du reglement en sa langue. Aussi vous voyez qu'Homere en la description d'un Orateur , luy donne vne vehemence rapide , & continuée comme celle d'un torrent , quand le Printemps a fondu les neiges. Mais quand il est question d'un vieillard , il le fait couler tout bellement, & compare ses paroles à du miel.



miel. Faites donc estat que ce grand flux de bouche a plus du charlatan, qui veut arrester le monde à son banc, que de l'homme d'honneur, qui traite quelque chose de graue, & se propose l'instruction de ceux qui l'escoutent. Mais comme ie n'approuue pas le langage court, aussi ne veux-ie pax qu'il tombe vn mot apres l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, & la precipitation les accable, combien que ce qu'on voit venir de loin se reuerenne, & trouue mieux sa place en la memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a loisir de le regarder. Mais en fin, il est question de bailler des preceptes: vne chose qui échape n'est point baillée. Audioustez à cela qu'un discours qui ne se propose que la demonstration de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que meafonges, & où le but n'est que d'émouuoir vn peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le trainer par les oreilles, tantost d'un costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier: mais comme est-il possible d'arrester vn autre, & ne s'arrester point? On s'abuse: vne remonstrance faite pour la guerison des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fonds de l'estomach. Quel bien scauroit faire vn remede,

mede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade ? Toute ceste parlerie a plus de vanité que d'autre chose : c'est vne piece de beaucoup de son, & de peu de valeur. I'ay des frayeurs, il me les faut oster. Mes passions m'empörtent, il leur faut donner vne bride. I'ay des doutes: il me les faut esclaircir. Il faut regler ma desbauche, & corriger mon avarice. Laquelle est de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste ? Où est le medecin qui guerira son malade, s'il ne fait qu'entrer & sortir ; Et puis quelles graces peuuent auoir des paroles, où il n'y a point d'élection ; Mais comme il est de certaines choses difficiles à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pouuoir dire qu'on les a veües, il en est de mesme de ceux-cy, qui vont aussi viste de la langue. Il leur faut donner vne heure de temps à les oüyr, & n'y retourner plus : Car que sçauriez-vous apprendre d'eux, ou que voudriez-vous imiter ? Quelle stabilité pensez-vous trouuer en leur ame, puis que leur discours est si peu ferme, que quand ils luy ont vne fois donné le bransle, il leur est impossible de l'arrester ; Ils ressemblent à ceux qui courent à la vallée : leur pesanteur les emporte, & les fait aller plus loin qu'ils n'ont resolu. Ceste volubilité n'a point de grace en la Philosophie : ce n'est point son fait de ietter les paroles en desordre, mais de les asscoir tout bellement chacune en sa place, &

## 196 LES EPISTRES

ne s'auancer autrement que pied à pied. Et quoy donc? elle n'aura iamais liberté de se hausser? Pourquoy non? Mais que tousiours elle ait égard à la bien-seance de sa profession, & se souuienne, qu'il n'y a rien qui luy porte plus de preiudice, que ceste profusion de langage ainsi violent & desreglé. Il est bon qu'il ait de la force, mais modérée, & qu'elle coure, mais comme vn ruisseau, non comme vn torrent. Et tant s'en faut que ceste promptitude me plaise en vn Philosophe, qu'à peine la pourrois ie approuuer en vn Orateur. Car comme voudriez-vous qu'un Iuge, qui peut-estre ne sçauoit pas trop bien son mestier, le pût suivre courant ainsi à bride abbatue, principalement quand en la fertilité de quelque suiet, il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance? ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes, & plus forte que son iugement, luy feroit ouurir la bonde aux paroles, & dire ce que puis apres il seroit content de n'auoir pas dit? Il faut que la langue s'accomode aux oreilles, sans les mettre hors d'haleine à courre apres elle, ou sans leur bailler de la maniere plus que ce qu'elles sont capables d'en receuoir: vous ferez donc sagement de ne vous approcher point de cette maniere de gens, qui se soucient plustost de dire beaucoup, que dire bien. Il y auoit vn certain P. Vinicius, de qui Asellius disoit, Qu'il parloit à remises, & Geminus Varius, Qu'il s'esbahissoit com-

me on faisoit cas de son eloquence, veu qu'il ne scauoit pas mettre trois paroles ensemble. Je sçay bien qu'il n'y auoit gueres de plaisir à luy voir tirer les mots l'un apres l'autre, & que quelquefois on luy eust peu dire; Parlez, ou vous taisez. Mais encore aimerois-je mieux vous proposer la sentence pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cét homme en son temps estoit estimé grand discur; il ne hesitoit iamais, ne rompoit iamais son train: & du commencement alloit d'une traite jusqu'à la fin: Mais quoy qu'il en soit, ie ne pense pas qu'un homme de iugement voulust parler comme luy. Toutefois chaque nation a son goust particulier: ce qu'on trouue mauuais en un lieu, semble de bonne grace en un autre. Peut-estre entre les Grecs on supportoit ceste licence: mais nous sommes si esloignez, que mesmes en escriuant, nous mettons des points entre les mots pour les separer. Ciceron mesme, qui le premier a donné reputation à l'eloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire: il se regarde: Et par-ce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus, grand personnage de vie & de science, & qui apres ces deux points, tient le troisieme rang en la loüange d'un homme fort eloquent, auoit une façon de parler non impetueuse:

# 198 LES EPISTRES

imperueuse, mais sans peine: de sorte que c'estoit plustost facilité que promptitude. C'est bien chose que ie ne deffens point à vn homme sage, que l'aisance de parler: toutefois ie ne le luy commande pas, & trouue encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si long-temps sur ce sujet; pour vous en diuertir, c'est que ie sçay bien que c'est vn mestier que vous ne pouuez faire, que premierement vous ne renonciez à vostre honneur. Il faut que vous perdiez toute honte, & que vous-mesmes n'écoutez pas ce que vous direz, pource que par inaduertance il vous eschappera beaucoup de choses, qui ne vous sembleroient pas bonnes, si vous y apportiez du iugement. Ie vous dis que c'est vn mestier qui veut de l'imprudence: préparez-vous y, si vous le voulez suiure. Ce n'est pas encores tout: vous n'y pouuez acquerir de gloire: il vous faut exercer iournellement, & laisser la substance des choses, pour l'escorce du langage; Au lieu que que quand bien vous auriez des paroles, plus que vous n'en sçauriez desirer & qu'elles vous sortiroient de la bouche, comme d'une source inespuisable; pour bien faire il en faudroit estre sobre, & ne les employer qu'avecque discretion. La modestie est aussi requise au langage d'un homme d'honneur, comme en son alleure. La somme des sommes, c'est que ie veux que tu sois lent à parler.

EPISTRE

## EPISTRE XLI.

## ARGUMENT.

1. *L'homme de bien est toujours accompagné d'un bon Genie.*
2. *Mespriser les biens de fortune & aimer ceux de l'ame c'est le fait du bon Genie, ou d'une Vertu divine, qui est dans l'homme de bien.*

1. **V**OUS ne sçauriez mieux faire, que de travailler continuellement à vous faire homme de bien. C'est chose que vous seriez mal-aduisé de desirer, puis que vous avez moyen de la vous donner. Il ne faut pas pour cela leuer les mains au Ciel, il ne faut pas gagner vn Sacrestain qui vous laisse parler à l'oreille d'une Image, pour en estre mieux exaucé. Vous avez Dieu près de vous: vous l'avez avec vous: vous l'avez dans vous. Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions: il se comporte avecque nous, selon que nous-nous comportons avecque luy. Il n'est point d'homme de bien sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rend capable des hautes & magnanimes resolutions. Quel Dieu?

## 200 LES EPISTRES

Dieu ? Nul ne le sçait ? S'il se presente à vos yeux quelque touffe épaisse de vieux arbres, esleuez au de là de l'ordinaire, & où la multitude des branches passées les vnes dans les autres, ne reçoive point la clarté du iour ; quand & quand la hauteur, la solitude, & l'esbahissement de voir en vne rase campagne vn ombrage si espais & si couuert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deité. Si vous voyez vn antre qui avec ses pierres toutes mangées, & sur vne relaxation faite non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'une montagne ; vous avez aussi-tost l'ame frappée de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuves pour venerables, & donnons des Autels à la faillie subite de quelque large riviere, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrez. Si vous voyez vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux ; ne serez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer ? Ne direz-vous pas ; Il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps ?

Sans

Sans doute quelque vertu diuine y est descenduë, & n'est pas croyable qu'une ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses inferieures à son merite, & si courageusement se moque de ces objets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouvement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de ceste grandeur, ne scauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où elle est descenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la terre, tout de mesme vne ame grâde & sacrée, transmise au mode, pour nous faire voir de plus pres la Diuinité, conuerse bien avecque nous, mais tousiours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspenduë: elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouuerner.

II. Mais comme la connoistrez-vous quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien: Car est-il rien de si hors de propos que de louer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy? N'est-ce pas n'auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'un moment à l'autre peut changer de possesseur



possesseur, La selle de velours, & le mors doré,  
 ne font point la bonté d'un cheual. Voyez  
 vn Lion, que le commerce des hommes ait re-  
 duit à se laisser dorer le crein, & receuoir  
 les embellissemens qu'il plaist à son gouuer-  
 neur de luy donner; & en voyez vn autre,  
 qui ferme, nerueux, & d'une haleine entiere,  
 n'a pour ornement que ceste hydeur effroya-  
 ble, avecque laquelle la Nature l'a fait nai-  
 stre dans les deserts; Je ne doute point que  
 vous ne trouuiez cestuy-cy de meilleure  
 grace que l'autre; à qui par vn long appri-  
 uoisement vous verrez souffrir des choses  
 si esloignées de son imperieux & magnani-  
 me naturel. C'est vne folie à vn homme,  
 de se glorifier de ce qui n'est point à luy.  
 Le nombre des raisins, & la pesanteur des  
 grappes, qui font ployer les échelars, est  
 la loüange d'une vigne: quand elle est fer-  
 tile, elle est belle. En vn homme il faut  
 loüer ce qui est sien, & non autre chose. Il  
 a de beaux enfans, vne belle maison, beau-  
 coup de terres labourables, & force argent  
 en rente; tout cela est pres de luy, ie l'ad-  
 uoüe; Mais dans luy il n'y en a rien. Dou-  
 nez luy des loüanges des choses qu'on ne  
 luy peut oster ny donner: & qui proprement  
 appartiennent à l'homme: Demandez-vous  
 que c'est? L'esprit, en cét esprit vne Rai-  
 son qui n'ait aucun defect. L'homme est vn  
 animal raisonnable: Son bien est donc par-  
 fait, quand il est parfaitement ce que Na-  
 ture

ture a voulu qu'il soit. Mais que luy demande cette Raïson? La chose du monde la plus aisée, qu'il viue selon Nature. Tout ce qu'il a d'empeschement, c'est vne folie vniuerselle, qui le fait naistre. Nous tombons l'un sur l'autre dans les vices: Le peuple nous pousse: personne ne nous retient, comme seroit-il possible de nous garantir.

## EPISTRE XLII.

## ARGUMENT.

1. *Les hommes de bien sont rares.*
2. *A faute de puissance, & non de volonté, on cesse bien souvent de mal faire.*
3. *Nous ne sçauons faire choix des choses qui nous sont utiles.*
4. *La perte des choses fortuites n'est point facheuse.*

I. **I**E voy bien que celuy de qui vous m'écriuez, vous a desia fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçauiez-vous ce que j'appelle en cét endroit homme de bien? Celuy qui l'est aqunement; car quant à l'autre qu'il est

est en perfection, il en est peut-estre comme du Phenix : il s'en voit vn en cinq cents ans, il ne s'en faut point esbahir. La fortune en la generation des choses grandes veut des interualles, & les recommande par la rareté. Pour les mediocres, & qui naissent parmi la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à vostre homme, il est encore bien loing de son compte ; & s'il scauoit que c'est d'un homme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdrait l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les méchants ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent : & la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplaît à soy-mesme, & que ceux qui la font ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitement arriuez à quelque grande puissance, s'y comportent insolemment ; que sçay-je, si quand il pourra ce qu'ils peuuent, il ne fera point ce qu'ils font ?

I I. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui si tost qu'ils penseront auoir assez de force, n'auront pas moins d'enuie de paroistre, que ceux à qui la bonne fortune a donné desia courage de se descourir. La méchanceté y est : mais les instrumens luy manquent : il n'y a dequoy la monstrier : il n'est point de serpens si venimeux, qu'on ne puisse manier seurement, randois

dis qu'ils sont roides de froid. Le venin y eſt bien touſiours , mais il eſt endormy. Il eſt aſſez de cruauitez, d'ambitions, & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus ſignalez exemples qui s'en ſoyent iamais veus: tout ce qui leur deſaut , c'eſt, que la Fortune leur reſiſte , & leur oſte le moyen de ſe produire. Donnez-leur la puiſſance des autres, vous leur trouuerez la meſme volonte. Vous ſouuient-il qu'un iour que vous me parliez d'un homme de parmy le monde , & me diſiez qu'il eſtoit du tout à vous, ie vous dy que c'eſtoit un eſprit volage , & que luy penſant tenir le bras , vous ne luy teniez que la manche ; Fus-ie menteur ? Il a laiſſé la manche par où vous le teniez : Il s'eſt enfuy. Vous ſçauiez quels traits il vous a joiez depuis, & combien il vous a prepare de pieges , ſans ſçauoir que luy-meſme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la ſienne : & qu'encore que ce qu'il demandoit luy peult ſeruir de quelque choſe , c'eſtoit neantmoins un fardeau , ſous lequel il ſeroit à la fin contraint de ſuccomber.

III. C'eſt pourquoy quand nous affectons quelque choſe , & que la paſſion nous la fait pourſuivre avec beaucoup de labeur ; il faut conſiderer , ou qu'elle eſt du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons pour y paruenir. Il eſt des choſes ſuperflues: Et d'autres

qui bien qu'elles ne le soient pas, toutesfois n'ont pas de merite assez, pour nous travailler. Mais nous ne penetrons pas si avant, & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher : & en cela se cognoist nostre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bourse, & croyons qu'on nous donne ce dequoy nous sommes nous-mesmes le payement, nous nous impliquons de toutes sortes de sollicitudes : nous nous soumettons à toutes risques, & sommes contens de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pour acquerir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, où quelque heritage pour les auoir : tant il n'y a rien dequoy nous fassions si bon marché que de nous-mesmes. Quand donc nous voudrions deliberer quelque chose, ou si nous sommes sur le point de l'exécuter, faisons comme quand nous entrons chez vn Marchand : Sçachons de quel prix est ce que nous voulons auoir ; ce qui ne nous couste rien, nous couste quelquefois bien cher. Je vous pourrois nommer assez de choses, de qui l'acquisition nous a fait perdre la liberté : pource qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à nous.

IV. C'est ce que nous auons à considérer, quand nous auons enuie d'auoir quelque chose : comme d'autre costé, s'il arriue que

que nous la perdions , nostre consolation est , de nous représenter qu'elle estoit fortuite ; que nous nous en sommes passez autrefois , que nous nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eue longtemps , nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler ; & si nous ne l'auons gueres eue , que nous n'auons point sujet de regretter vne chose à laquelle nous n'estions pas encore accoustumez ; Nous aurons moins de bien , nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit , nous serons moins ennuyez. Iettez les yeux sur tout ce qui nous este le sens , & pour qui nous fondons en larmes , quand nous le perdons ; nous trouuerons que ce n'est point le perdre qui nous afflige , mais l'opinion seule d'auoir perdu , - Nous y pensons , mais nous n'en sentons rien. Qui se possede ne peut rien perdre : mais le mal est , qu'il s'en trouue peu , qui soient capables de se posseder.

---

## EPISTRE XLIII.

### ARGUMENT.

- I. *Les actions des grands , iusques aux plus petites , ne peuvent estre cachées.*

## 208 LES EPISTRES

2. *L'homme de bien ne cache point sa vie , comme le méchant.*

I. **V**ous vous esbahissez comme ie suis si particulierement informé de vos affaires : Et qui me peut auoir découuert vne chose que vous n'avez communiquée à personne. Ne sçavez-vous pas que le bruit est vn grand maistre des nouuelles. C'est par luy que i'ay eu des vostres. Et quoy donc? direz-vous? suis-ie si grand chose , qu'on fasse courir des bruits de moy? Ne prenez pas garde où ie suis : mais où vous estes. Toute chose éminente par dessus ce qui est aupres d'elle , est grande au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure: c'est la comparaison qui la croist, ou la diminue. Vn batteau grand sur vne riuiere, est petit sur la mer : Vn gouuernail grand pour vn nauire , est petit pour vn autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira: vous estes grand en vostre gouuernement. Toutes vos actions sont regardées ; iusques à vostre manger & vostre dormir, vous ne faites rien qui ne soit sçeu.

I I. Ce vous doit estre plus de sujet de penser à vous. Vous serez heureux , quand vous pourrez viure à la veüe de tout le monde. Il y en a la plus-part qui pensent que cette enceinte de murailles, qui nous environne chez nous , n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seureté, comme  
pour

pour commettre nos meschancetez avec plus de licence. Faites que vous n'en soyez pas de mesme, Pensez que vous avez vne maison pour vous couvrir, & non pour vous cacher. Je vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme seul qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience: ce n'est point la magnificence qui nous a sollicité de les auoir. Nous viuons d'une façon que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuyr les yeux & les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a tousiours de l'anxiété. Si ce que vous faites est honneste, pourquoy ne voulez-vous que tout le monde le sçache? S'il est deshonneste, puis que vous le sçauiez, que gaignez-vous qu'on

ne le sçache point? Que vous

estes vn pauvre homme,

si vous comprez ce

rémoïn à rien!

\*\*\*



## EPISTRE XLIV.

## ARGUMENT.

1. *De la vraye & fausse Noblesse.*
2. *Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.*
3. *Le trop grand desir des biens de Fortune , empesche la Felicité.*

I. **V**ous alleguez tousiours vostre petitesse , & dites , que ny la Nature , ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'estonne bien de vous ouyr tenir ce langage , veu le moyen que vous auez de vous oster de parmy le peuple , & monter si haut, qu'il n'y aura rien au dessus de vous. Vne des bonnes choses qui soyent en la Philosophie , c'est qu'elle n'espluche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus premierement , nous sommes tous de la race des Dieux. Vous estes Cheualier : vostre industrie vous y a fait paruenir : Mais vraiment il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senateur : & aux armes mesmes , où il n'y a que du peril , & de la peine , les Soldats n'y sont pas receus qu'avec election. Les Capitaines font quelquefois les dégoustez à les enrooler. La  
bonne

bonne conscience ouvre sa porte à tout le monde : Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes : elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentilhomme : Cleanthez gaignoit sa vie à tirer de l'eau, & arrouser les iardins : Platon n'estoit pas noble : quand il vint à la Philosophie, ce fut elle qui luy donna cette qualité. Pourquoi vous deffiez-vous de vostre suffisance ? Qui vous fait desesperer de pouuoir aller du pair avec eux ? Faites-vous digne de leur merite, & ils vous aduoüeront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autant de predecesseurs que le plus riche ; il n'y a homme de qui le premier origine ne soit au delà de toute memoire. Platon dit, qu'il n'y a point de vallet qui ne soit de race de Roys, ny de Roy qui ne soit de race de vallers : tout se bigarre avec le temps.

I I. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble ? Celuy qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a si cherif, qui de pere en pere, & d'ayeul en ayeul, ne vous mene si loing, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance

du monde, nous ne pouuons estre venus iusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternatiue de toutes sortes de conditions. Vne basse-court pleine d'images enfumées, n'est point ce qui fait l'homme noble : ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation : nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'une cabane, aussi bien que d'un Palais, il se peut esleuer au dessus de la Fortune.

III. Posez donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme, mais Roturier; que vous importe, puis que vous auez le moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble : demandez-vous comment ? Si vous ne prenez point l'aduis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauuais : l'importance n'est pas d'où les choses viennent, mais où elles vont : on ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureusement ne soit bon : car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouuons le bon chemin ? De ce que bien que nous desirions tous la vie heureuse, nous prenons ses instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide, & vne confidence inestbranlable, qui soit deux poincts où gist la Felicité,

licité ; nous cherchons de tous costez des sujets de nous affliger ; & marchans par vn chemin tout plein d'embusches , nous nous chargeons de tant d'équipages , que nous ne sommes pas assez forts pour les porter. De cette façon nous n'auons iamais nostre compte ; & tant plus nous trauaillons , tant moins il se trouue de besongne faire. Nous reculons au lieu d'auancer : Et comme tous ceux qui courent dans vn labyrinthe , nous nous impliquons tousiours d'auantage , & pour faire trop grande diligence , nous sommes la cause de nostre retardement.

## EPISTRE XLV.

## ARGUMENT:

1. *Peu de liures , mais bons : Les disputes captieuses des Philosophes, sont inutiles.*
2. *Le vice nous fait la guerre , sous une apparence de vertu.*
3. *Quel homme se peut dire heureux.*
4. *Si toutes les choses necessaires peuvent estre appellées bien.*

3. *La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.*

1. **V**ous vous plaignez qu'il se recouvre peu de liures en vos quartiers. Ce n'est rien d'en auoir beaucoup : l'importance est, qu'ils soyent bons. Je sçay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir : mais il y a plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'estre bien tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par vn chemin, sans vous égarer d'un sentier à l'autre. Ce n'est pas marcher, c'est roder. Vous me direz, que vous me demandez des liures, & non pas du conseil. Je suis prest de vous enuoyer tout ce que i'en ay, & ne m'en laisser pas vn. Je suis bien marry que moy-mesme ne vous puis aller trouuer, & vous iure que si ce n'estoit que i'espere que vous aurez bien tost fait vostre commission, tout vieil & indisposé comme ie suis, i'eusse encore entrepris ce voyage ; & que ny Scille ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficulté de ce trajet, ne m'en eussent retenu. S'il ne se fust point trouué de vaisseau, ie fusse plustost passé à nage, tant i'ay d'enuie de vous embrasser, & de voir le progrez que vous auez fait. Au demeurant, pource que vous me demandez mes liures, ie ne m'en estime point plus habile

habile homme, non plus que ie m'estimerois beau fils, si vous m'auiez demandé mon pourtrait. Ce que vous en faites, est pour me faire plaisir, plustost que pour bonne opinion que vous en ayez : & c'est l'amitié que vous me portez qui vous abuse. Tels qu'ils sont, lisez-les, comme d'un homme à qui la verité plaist : & qui ne la sçachant point encore, contre toutes les difficultez qui s'y trouuent demeure opiniastre à la rechercher. Car de moy, ie n'ay point de maistre, ie ne porte le nom de personne. L'honneur beaucoup le iugement des honnestes hommes, mais ie ne mesprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouuer : ce que possible ils eussent faict, s'ils n'eussent désiré que les choses necessaires, & ne se fussent point amusez aux superflus. La subtilité des paroles, & les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faisons des nœuds : sans autre fin que pour les deslier, tant nous auons de loisir : nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux paroles, c'est vne besogne où nostre esprit a besoin de toute sa force : il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir cette distinction de similitudes de paroles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

## 216 LES EPISTRES

II. Ce sont les choses qui nous abusent : ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous en faisons vn contraire : nos vœux sont combatus par nos vœux, & nos conseils se font la guerre l'un à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amitié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent quand elle parle, & avec vne reception fauorable, la font descendre iusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez moy a connoistre ceste similitude. Vn ennemi se presente à moy sous vn visage d'amy. Le vice me veut surprendre : de peur que ie ne le reconnoisse, il emprunte le nom de la Vertu, la Temerité se fait appeller Valeur, la Fainéantise Discretion, & la Timidité bon Iugement. C'est en cela qu'il y a du danger d'estre trompé : donnez-moy de certaines marques pour le connoistre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'est pas si mal-aduisé que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est, ny si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous auez beau prescher, s'il vous en dit ce sont tromperies, qui non plus que celles des joueurs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien trompé,

trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois: refaites, que i'entende comme cela se fait: il ne m'en souuient plus. l'en dy de mesme de ces captions: car comme voulez-vous que ie les appelle autrement? il y a aussi peu de bien à les sçauoir que de mal à ne les sçauoir point.

III. Si vous auez enuie d'esclaircir des ambiguites, apprenez-nous que celuy que le commun appelle heureux, ne l'est point que celuy qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche; mais celuy qui porte son bien en l'ame: qui haut & braue, foule aux pieds ce qui est merueille aux autres, qui ne void personne avec qui il voulust changer de condition qui n'estime l'homme que par ceste seule partie qui le fait homme, qui sçait le chemin que la Nature luy monstre, & se conforme à ce qu'elle ordonne: à qui nulle violence ne peut rien oster, qui conuertit le mal en bien iudicieux aux doubtes, & ferme aux secousses, inestonnable aux frayeurs, impenetrable aux mouuemens: à qui la Fortune, quand de toute sa force elle luy a tiré la plus dangereuse de toutes les fleches ne fait point de playe: mais seulement quelque legere esgratigneure bien à peine, & bien rarement: Car pour le traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy  
comme



## 218 LES EPISTRES

comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se resout tout aussi-tost, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez vous à ceste façon d'argumenter, que vous mesme appelez mensongere, de laquelle on a tant escrit de liures ? Si vous auez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroistre vostre bel esprit à me conuaincre, & me reduisez à la verité.

I V. L'estime vne infinité de choses, necessaires, desquelles vne grande partie est superflüe, & celles qui ne le sont point, ne peuuent rien contribuer à ma felicité. Ce sont là nos difficultez qu'il faut combattre, & les obscuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi-tost vne chose soit bonne pource qu'elle est necessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la boüillie, & à tout plain d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur: ce qui est bien, est tousiours necessaire, ce qui est necessaire, n'est pas tousiours bien: car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependant ne laissent pas d'estre tres-necessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal iaformé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne iournée. Et quoy donc, au lieu  
de

de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflües, & que la vie bien souuent se trouue passée, tandis qu'on fait des prouisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde, & les considerez vn pour vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette sa vie au'lendemain. Demandez-vous dequoy cela nuit? De plus qu'il ne se peut dire: Car ils ne viuent pas, mais ils viuront: ils diffèrent toutes choses d'vniour à l'autre: Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuanceroit tousiours: mais à cest'heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere: & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'une lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne fois à disputer contre ces pointilleux si deliez qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.

## EPISTRE XLVI.

## ARGUMENT.

1. *Les beaux Livres , quelque gros-  
seur qu'ils ayent , ne sont iamais  
longs.*

I. **I**'Ay receu vostre liure que vous m'a-  
uiez promis , & l'ay ouuert , pensant  
ne faire qu'y mettre le nez , & le refermer  
tout aussi-tost , pour le lire vne autre fois  
quand i'en aurois la commodité. Mais ie  
l'ay trouué si bien à mon goust , qu'il a fallu  
que ie sois allé de long. Je ne sçauois  
mieux vous faire croire ce qu'il m'en sem-  
ble , que de vous dire , qu'encore que sa  
grosseur le fera plustost estimer quelque  
ouillage de Tite Liue , ou d'Epicure , que le  
vostre , ou le mien : ie n'ay pas laissé de le  
trouuer court , & ne m'est point parti des  
mains que ie ne l'aye couru de bout en  
bout. Il se faisoit tard : ie mourois de faim.  
La playe me menaçoit : mais avec tout ce-  
la , i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resjoüi  
seulement : il m'a contenté. Quelle viuaci-  
té d'esprit , quelle force de courage n'y ay-  
ie point reconnuë ? Je dirois , quelle saillie ,  
si en quelque endroit il y eust des reprises  
d' haleine & des rehaussemens par interval-  
les.

les. Mais il n'y en a point : tout y est si continu que ie puis dire , que c'est vne besogne virile , & vrayement sacrée : & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y meller de la douceur. Vous estes grand , il le faut auoüer , & releué , comme i'ay tousiours desiré que vous soyez , & comme ie prendray plaisir de vous voir continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose : C'est pourquoy ie conseilleray tousiours de la prendre fertile , qui occupe l'esprit , & qui l'excite. Je vous en diray dauantage de vostre liure , quand ie l'auray repassé encore vne fois. Le jugement que i'en fais à cest'-heure , c'est comme si ie l'auois seulement oüy , & non pas leu. Laissez-le moy foüiller , & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne sujet de vous mentir de si loin , si ce n'est que suiuant la corruption du siecle , ie voulusse mentir par accoustumance , ne pouuant mentir par occasion.

## EPISTRE XLVII.

## ARGUMENT.

1. *Comme il faut viure avecque les Seruiteurs.*
2. *Que leur employ est different , selon qu'il plaist à la Fortune.*

I. **I**E suis bien-aïse d'entendre de ceux qui viennent de vos quartiers , comme vous-vous comportez doucement avec vos seruiteurs. Vous estes trop suffisant , & trop iudicieux , pour en vser autrement. Sont-ce seruiteurs ? ce sont hommes : ce sont domestiques : ce sont petits amis ; Et si nous considerons que la Fortune a le mesme commandement sur nous qu'elle a sur eux , ils peuvent dire ; nous sommes tous conseruiteurs. C'est pourquoy ie me ry de ceux qui penseroient s'estre fait grand tort , d'auoir fait manger vn seruiteur avec eux. Pourquoy le font-ils ? par vne coustume vaine & fastueuse , qui s'est introduite , qu'un maistre ne mangeroit pas à son aise , s'il n'auoit vne douzaine de valets debout à ses costez. Monsieur est à table , qui se remplit ; & à peine de creuer , se met des viandes au ventre , qu'il est puis apres bien empesché d'en faire sortir : Et cependant les pauures seruiteurs sont là ,  
qui

qui n'osent pas seulement mouuoir les lèvres. S'ils soufflent, aussi-tost le baston est sur les épaules: vn touffement, vn esternuement, vn hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont crimes irremissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont affleurez des estriuières, ou de quelque chose de pis, & demeurent en ceste posture, & en ceste abstinence iusques au iour. De là vient que n'osant rien dire en la presence de leurs maistres, ils parlent en leur absence: au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maistres permettoient de parler, non deuant eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait aujourd'huy, presentoiét librement leurs testes pour celles de leurs maistres; & s'il les voyent prests de tomber en quelque peril, s'y exposoient volontairement, pour les en garantir. Ils parloient en compagnie: mais ils se taisoient en la torture. De ceste mesme arrogance est procedé le prouerbe qui se dit communément.

*Autant de valets, autant d'ennemis*

On se trompe; ils ne sont point nos ennemis: mais nous leur en donnons tout le suiet que nous pouons. Je n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux mesmes seruices où nous employons des bestes. Cependant que nous sommes à table, l'un a charge de marcher sur ce que nous crachons: l'autre, de ramasser ce que  
laissent

## 224 LES EPISTRES

laissent tomber des yurognes , que bien souvent seront si saouls , qu'ils ne verront goutte : l'autre avecque vne adresse estudiée donnera de la viande à la compagnie : il monstrera sa suffisance à trouuer bien les jointures de l'aïsse, ou de la cuisse de quelque oyseau. Misérable certainement , de n'estre au monde que pour couper vne perdrix , ou vn levraut de bonne grace ! si ce n'est que celuy qui pour la volupté tient escole de ceste science , l'est encores plus que luy , qui ne l'apprend que par nécessité. Vn autre qui sert au buffet , est paré comme vne femme , & luy fait-on disputer sa jeunesse contre les années. Il est hors d'un âge où son maistre le veut ramener par artifice , & porte dé-jà l'habit de soldat , qu'il luy fait abbattre le poil avec le rasoir , ou arracher du tout. Il passe toute la nuict sans dormir , vne partie à seruir son maistre à table, & l'autre à le contenter au liect. Vn autre , qui a charge de tenir le controlle des actions de ceux qui sont à table , se tient là planté à les regarder , afin que selon qu'ils auront mieux fait leur deuoir , ou de flater , ou de boire , ou de causer , il les fasse reuenir le lendemain. Adjoustez-y ceux qui vont acheter la viande , qui sçauent exactement le goust du maistre , ce qui l'excite , ce qu'il est bien-ayse de voir ; quelle nouveauté luy rend l'appetit , dequoy il est ennuyé , & ce que ce jour-là il prendra plaisir de manger.

Cependant

Cependant il penseroit auoir perdu la Noblesse, s'il auoit appellé quelqu'un de ses seruiteurs à manger avecque luy. Les Dieux sont bien plus iustes, qui pour retribution de cette arrogance, leur donnent bien souuent des maistres, du nombre de ceux qu'ils ont ainsi méprisez. I'ay veu chez Caliste celuy qui auoit esté son maistre, qui luy auoit mis l'escrireau, & l'auoit mis en vente parmy ses esclaves de rebut, recevoir cest affront à la porte, qu'on l'ouuroit aux autres, & que luy seul estoit empesché d'entrer. Le seruiteur, qui auoit esté mis en la premiere dixaine, par où le Crieur commence sa proclamation, rendit le change à son maistre; & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table, il voulust passer plus outre en sa reuanche, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste : mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre? Voulez-vous remarquer comme celuy que vous appelez vostre seruiteur, est de mesme origine, qu'il jouit du mesme ciel, qu'il respire le mesme air? C'est sous la mesme condition de viure & de mourir que vous? Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à luy de vous voir seruiteur. Combien pensez-vous qu'il y eust d'hommes de bonne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre s'acheminoient à la qualité de Senateur, qu'en la deffaire de



## 226 LES EPISTRES

Varus la Fortune fist descendre à des seruit-  
 ces indignes, & rendit lès vns bergers & les  
 autres gardiens de quelque loge au milieu  
 des champs. Et puis mesprisez vn homme  
 pour estre en vn estat où vous pouuez estre  
 reduit ? Je ne veux pas m'embarquer en  
 ceste matiere, & disputer de l'vsage des  
 seruiteurs à qui nous sommes si superbes,  
 si cruels, & si contumelieux. Toutefois  
 voicy la regle que i'en fay. Viuez avec-  
 que vos inferieurs, comme vous voulez  
 que vos Superieurs viuent avecque vous.  
 Autant de fois que vous representerez la  
 puissance que vous auez sur vostre serui-  
 teur, autant de fois representez-vous que  
 vostre maistre n'en a pas moins sur vous.  
 Oüy, mais ie n'ay point de maistre: vous estes  
 encore ieune: vous en pourriez bien auoir  
 vn. Ne sçauiez-vous pas en quel âge He-  
 cube fut esclau, en quel âge le furent Cre-  
 sus, la mere de Daris, Platon, & Dioge-  
 ne ? Viuez doucement avecque vos serui-  
 teurs: donnez-leur de la priuauté: faites les  
 deuiser, deliberer, & manger familiere-  
 ment avecque vous. Je sçay bien qu'en cét  
 endroit tous nos delicats se vont écrier, Qu'il  
 n'est rien de si mal-seant & de si vilain que  
 ceste communication; Et cependant tous  
 braues & altiers comme ils sont, ie les trou-  
 ueray bien souuent baisant la main aux va-  
 lets des autres. Ne voyez-vous pas mesme  
 comme nos peres ont reconnu, qu'il y auoit  
 trop

trop d'enuie au nom de maistre , & trop d'injure ou nom de seruiteur ; Ils appelloient le maistre, pere de famille ; & quand ils vouloient signifier les seruiteurs , ils disoient ceux de la maison. Ceste obseruation est encore aujourdhuy gardée aux Comedies. Ils instituent vne feste , où non seulement ils volurent que les seruiteurs mangeassent avecque leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs , & leur remirent la iurisdiction de leur famille, comme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc ; ie feray seoir tous mes seruiteurs à ma table ? Comme vous n'appellez pas indifferemment tous ceux qui sont libres , à manger avecque vous ; ainsi ferez-vous distinction des seruiteurs : Vous-vous trompez , si vous pensez que ie rejette vn muletier , pource que c'est vn muletier , ou vn vacher , pource qu'il est vacher. Je n'auray point d'esgard à leurs charges , mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'estre ou bons , ou mauuais : mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre , ceste distinction appartient à la Fortune. Faites-en manger quelque-vns avecque vous , pource qu'ils en sont dignes : & les autres , affin qu'ils le deuiennent. S'ils ont quelque chose de seruile , comme cela se peut faire ; par la conuersation qu'ils ont avecque des personnes sordides , ils le perdront , s'ils sont receus en la compagnie de

## 228 LES EPISTRES

de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel in curia*, qu'il faut chercher vn amy : Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller si loing. Bien souuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouvriers, faites-en la preuue. Vn homme est mal-aduisé qui marchande vn cheual, s'il s'amuse à regarder la bride & la selle. Aussi est-ce luy qui fait iugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il serf ? ouy : mais peut estre il a l'ame libre. Est-il serf ? Quel mal luy fait cela ? Monstrez-m'en vn qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs & tous à la crainte d'un general. Je vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille, vn riche qui sert vne chambriere, & de ieunes gens des meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs : gardez vostre auantage : mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut estre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe : ce n'est point mon intention : mais, comme

ic

je viens de dire, ie veux que les seruiteurs respectent les maistres, & non qu'ils les craignent. Je voy bien que c'est, direz-vous: vous voulez qu'ils vivent avec moy comme mes cliens, ou comme gens qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se contentent qu'on les respecte, & qu'on les aime. Vn Maistre est iniuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites donc rres-bien à mon iugement, de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent, & de ne les chastier quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est necessaire de frapper: mais ce n'est pas à dire qu'aussi-tost qu'une mouche nous picque, il faille auoir le baston en la main. La delicatesse nous amene ordinairement à cette rage, qu'aussi-tost qu'il nous arriue quelque chose, autrement que nous ne voudrions, nous entrons en cholere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas, que par la grandeur de leur Fortune, ils sont hors de la portée de toutes iniures, & que le reste du monde n'est que foiblesse aupres de leur force; toutesfois pour auoir sujet de faire déplaisir, se plaignent d'en auoir receu. Je ne vous entretiendray pas dauantage, parce que ie sçay bien qu'il ne vous faut point de remonstrances. Vn homme de bien se plaist en sa preud'homme: il ne s'en diuertist iamais: la

## 230 LES EPISTRES

malice, comme vne giroüette se tourne tantost d'un costé, tantost de l'autre: & sans regarder si le change luy porte quelque advantage, pense tousiours auoir assez fait d'auoir changé.

---

### EPISTRE XLVIII. ARGUMENT.

1. *Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.*
2. *Les Sages desirer le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.*
3. *Fuyr la Sophisterie.*
4. *La Philosophie nous promet de nous faire égaux aux Dieux.*

**I'**Ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. l'en reserueray la responce pour vne autre fois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premiere-ment ie ne me retire à part pour y penser. Je sçay bien qu'auant que me consulter, vous auez esté long-temps à vous y resoudre. Je vous laisse donc à penser, si ie doy legerement decider ce que vous auez eu de la peine

peine à me proposer : puis, il y a des considerations en moy, qui ne sont point à vous. Je parle en Epicurien : mais quoy que ie die, rien ne me peut estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. Si ce qui vous touche ne me touche, ie ne suis pas vostre amy : nous ne deuons rien auoir de separé. Bien & mal, tout est partageable entre nous : tout nous est commun : aussi n'est-il pas possible qu'un homme viue heureusement, qui ne tourne les yeux que sur soy-mesme, & qui ne considere que son profit. Il faut que vous viuiez pour vn autre, si vous voulez viure pour vous. Cette société, parce qu'elle nous mesle les vns aux autres, & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes, est le saintement & religieusement obseruable ; mais encore plus, parce qu'elle sert à l'entretien de cette autre plus intime & plus estroicte, de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choses vous sont communes avec vn autre, à qui la seule humanité vous oblige, toutes le vous seront avec vn amy. Voilà, Lucilius, dequoy ie voudrois que tous ceux-cy qui sont si subtils, me fissent des leçons, & qu'ils m'appriussent plustost ce que ie suis obligé de faire, ou pour vn amy, ou pour vn homme, que non pas combien ces mots d'homme, & d'amy ont de signification.

## 232 LES EPISTRES

**II.** La Sagesse & la Folie me monstrent des chemins differens ; à laquelle me rangeray-ie ? quel party estes-vous d'aduis que ie prenne ? La Sagesse a de l'amitié à l'endroit de tous les hommes : La Folie n'a pas mesmes de l'humanité à l'endroit de ses amis : La Sagesse se prepare pour l'vtilité de ses amis. La Folie se prepare des amis pour son vtilité.

**III.** Vous me tournez les parolles d'un sens à l'autre , & vous amusez à ranger les syllabes : mais me voudriez-vous bien faire croire, que si ie ne sçay faire des interrogations captieuses , & des propositions veritables, & tirer vne conclusion fausse pour l'approbation d'un mensonge , que ie ne pourray cognoistre ce que ie doy fuyr ou desirer. Je rougis de honte , qu'en l'âge où nous sommes , nous nous jouions d'une chose de telle importance. Vn rat est vne syllabe ; vn rat mange le fourmage , il s'ensuit donc qu'une syllabe mange le fourmage. Prenez le cas que ie ne sçache me deffaire de cette surprise ; en quel inconuenient tomberay-ie , ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis ? Ce sera peut estre , que quelque iour pensant prendre vn rat au tresbuchet , ie n'y prenne vne syllabe ; ou que si ne n'y prens garde , vne syllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-estre cette consequence semblera plus subtile & mieux tirée. Vn rat est vne syllabe , vne syllabe ne mange point de  
fourma

fourmage, vn rat donc ne mange point de syllabe. O niaiseries vrayement dignes de petits enfans ! Est-ce pourquoy nous fronçons les sourcils ? Est-ee pourquoy nous nous laissons croistre la barbe ? Est-ce que nous enseignons avec vn visage si melancolique & si rechigné.

I V. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes ? Conseil. L'vn se void prest à mourir , l'autre n'a de quoy viure : l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses , & l'autre enuieux de celles d'autrui. Cettuy-là craint sa mauuaise fortune : cettuy cy est en ombrage, pource qu'il void que tout luy succede. Ses prosperitez luy sont suspectes : Il voudroit bien t'en demesler. L'vn est mal avec les hommes , & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy luy peuuent seruir toutes ces badineries que vous leur alleguez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux, les autres ont arrest de mort, & desia le glaue est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur avez promis à tous du secours : A quoy vous amusez-vous ? où pensez-vous ? Cettuy - cy que vous entretenez de chansons, assurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, iettent les les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir



## 234 LES EPISTRES

secours que de vous est perduë pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes, & avec le flambeau de verité leur donner moyen de se remettre en chemin. Faites-leur cognoistre les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superflües, combien il y a peu de peine à suivre ses regles, combien est contente, & pleine de toutes commoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxiëtez & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust à Dieu que toutes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sont pernicieuses, Je le vous monstreray quand vous voudrez, & vous feray aduouër, Qu'il n'y a rien qui rompe & debilité vn bel esprit, comme font ces subtilitez. J'ay honte de dire comme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combattre. C'est icy le chemin du souuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez que des tricheries & des exceptions infames à ceux mesme qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme pour luy faire faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philosophie tout de mesme releue les autres, & les rétablit en leur entier. Qu'avez-vous à faire

de

de nous tenir de si magnifiques langages, pour les accompagner apres de si peu d'effect ? Vous nous promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette que l'or & le fer nous esbloüyront aussi peu l'un que l'autre ; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent & qu'ils desirent, que nous foulerions aux pieds ; Et cependant vous nous remettez comme des enfans à cognoistre nos lettres. Que voulez-vous dire ? Est-ce là le chemin d'aller au Ciel ? car la promesse que m'a fait la Philosophie, c'est que j'iray du pair avec Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant : c'est ce qui m'ameine : tenez-moy parole. Croyez-moy donc, Lucilius, intriquez-vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la preud'homme que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à viure beaucoup d'années, mesnagez-les si bien que vous voudrez, vous n'avez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses necessaires : ie vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure ; quelle apparence il y auroit de l'employer aux superflus.

## 236 LES EPISTRES

### EPISTRE XLIX.

#### ARGUMENT.

1. *Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.*
2. *De la vitesse du Temps.*
3. *Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.*
4. *La Nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction, pour la rendre parfaite.*

I. IL faut auoüer, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souvenons point de nos amis, si quelque objet ne nous les represente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur esloignement sera dans le fonds de nostre ame, sans se produire. Quelque lieu qui nous environne fera sortir au iour, & ne resuscitera pas leur memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la rappellera lors d'inertie à quelque autre imagination: ny plus ny moins que si apres la mort d'une personne qui nous estoit chere, vn vallet, vn robbe, vne maison nous ramentoiuent sa perte, & refrai

refraichissent vne amertume , qui desia par le temps auoit commencé de s'adoucir. Vous ne sçauriez croire comme la campagne , & Naples principalement , à la veüe de vostre maison , m'a renouellé le déplaisir que i'ay de n'estre plus avec vous. Vous ne m'estes iamais plus present que quand ie vous esloigne. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïfement à ces agreables tesmoignages que la passion me produisoit de vostre amitié.

II. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis : mais dequoy ne pouuons-nous dire , ce fut hier , si nous nous en voulons ressouuenir ? Il n'y a rien que i'estois à l'eschole du Philosophe Sotion : il n'y a rien que i'ay commencé de plaider : il n'y a rien que i'ay quitté le Palais : il n'y a rien que i'ay cessé d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie : le moyen de s'en appercevoir , c'est de regarder derriere nous : car quant à ce qui est present , il passe avec vne fuite si precipitée que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison ? Tous les temps qui sont passez sont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois ; ils sont tous en vn monceau, de là toutes choses descendent en abysses d'oubly : Et d'ailleurs il n'y peut auoir de longs intervalles en vne chose qui est toute courte. Ce que nous viuons n'est autre chose qu'un point ; mais la Nature , pour nous le faire

## 238 LES EPISTRES

trouuer plus long, en a fait plusieurs parties: De l'enfance elle en a fait vne : de l'âge puerile vne autre : de l'adolescence vne autre : de l'âge d'homme, inclinant vers la vieillesse, vne autre : & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous alla conuier, quand vous vous mistes en chemin pour aller où vous estes ; Et toutefois ce rien est vne bonne partie de nostre âge, pensons que nous en serons bien-tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis que le temps courust comme il fait à cette heure. Je ne sçay si c'est que ie me sens près du bout , ou que ie commence de penser au mauuais ménage que i'en ay fait : mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne me le puis imaginer. C'est pourquoy ie ne fus iamais si en cholere, que ie suis contre ceux qui dependent le temps en choses superflües, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en fassent, il n'y en a pas à demy pour les necessaires. Ciceron dit, que quand il y auroit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques. l'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils ne baguenaudent pas de si bonne grace, & qui pis est, il leur est bien aduis qu'ils font quelque chose de grande importance, au lieu que les autres font profession ouuerte de donner du plaisir. Je ne dy pas qu'il ne les  
faill

faille voir, mais il les faut voir seulement, & leur donner le bon iour de la porte, de peur qu'on ne nous en fust accroire, & qu'il ne nous fust aduis que ce ne fust quelque chose de plus profitable qu'il n'est pas. Que vous sert-il de vous consumer avec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mesprier qu'à refoudre? C'est à faire à vn homme qui n'a doute de rien, & qui ne part qu'à sa commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & ne vouloir rien laisser derriere luy. Quand l'ennemy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au camp, la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Je n'ay pas le loisir à cette heure de rechercher les significations d'une parole ambiguë, & de faire voir en cela mon bel esprit.

*Voyez courre le peuple, & border les remparts,*

*Voyez le fer aigu luire de toutes parts.*

La guerre me bruit aux oreilles: il me faut pouruoir d'une ame genereuse, & qui ne s'estonne de rien ouïr. Si en nostre ville assiegée, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la defence de la muraille, & les capables de porter les armes sont avec l'espée à la main derriere la porte attendans ou demandans qu'on la leur ouure, pour sortir sur l'ennemy, qui de son costé par batterie, sappes & mines, fait trembler la terre

## 240 LES EPISTRES

sous les pieds, & n'oublie rien afin de pou-  
voir entrer, vous me voyez bien de loisir  
dans vne chaire mettre en auant ces plai-  
santes questions. Ce que vous n'avez point  
perdu, vous l'avez, vous n'avez point perdu  
de cornes, vous avez donc des cornes, &  
toutes telles autres resueries faites au moule  
de cette-cy, ne diriez-vous pas que i'aurois  
perdu le sens? Vous en pouuez dire autant à  
cette heure; Je suis assiégué encore en vn sie-  
ge de ville: Le danger seroit au dehors, & la  
muraille me couvriroit de l'ennemy; mais à  
cette heure ce qu'il me veut tuer est de-  
dans moy. Je ne suis pas de loisir d'écouter  
vos niaiseries, i'ay bien autre chose à de-  
meler: que dois-je faire?

III. La mort me suit: la vie me quitte:  
donnez-moy quelque bon aduis: faites que  
ie ne fuye point la mort, & que la vie ne me  
fuye point; parlez-moy de la constance  
qu'il faut auoir aux aduersitez, & de la re-  
solution aux choses inéuitables. Faites que  
ie me contente du peu de temps que i'ay à  
viure, & apprenez-moy, que l'importance  
de la vie n'est pas en l'espace, mais en l'vsage;  
& qu'il peut arriuer, voire qu'il arriue  
souuent, qu'un aura esté long-temps au  
monde, & n'aura pas beaucoup vescu. Dit-  
tes-moy, quand ie me vay coucher: Il se  
peut faire que vous ne vous leuerez jamais:  
Quand ie suis leué, il se peut faire que ia-  
mais vous ne vous coucherez. Quand ie  
sors

sors de la maison : il se peut faire que vous n'y r'entrez plus : Quand i'y suis rentré ? il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn barreau, que nous sommes à deux doigts de la mort : c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois monstrez prez de nous, mais tousiours elle en est aussi prez en vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres : vous aurez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis préparé.

I V. La Nature nous a fait capables d'instruction, & si nous n'auons vne raison parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Iustice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteré, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autrui, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre : si vous ne me destournez point du chemin ie seray bien-tost où ie veux aller : Car comme dit le Tragique.

*La verité parle sans artifice.*

Et pource il ne la faut point impliquer. Le déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuements d'vne belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.



## EPISTRE L.

## AGRVMENT.

1. *Nous sommes tous auengles en nos passions.*
2. *Les Vices sont plus corrigibles en ieunesse qu'en vieillesse.*
3. *La Vertu est comme naturelle en l'homme , & le Vice estrange.*

1. **V**OS dernieres lettres sont de si vieille datte, que i'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demander de vos nouuelles à celuy qui me les a rendies. Il faudroit qu'il eust bonne memoire de se souuenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine, parce que ie sçay bien que vous auez desia l'ame en si bon estat, qu'en quelque lieu que vous soyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez vous faire autre chose que traualler iournellement à reparer vostre vie, despoüiller quelque vne de vos erreurs, & reconnoistre, que bien souuent le defaut que vous pensez estre aux choses, est en vous-mesme? Il est des Fautes que nous imputons aux lieux ou au temps, & ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allons.

I I. Vous

II. Vous sçavez bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeurée comme vne charge hereditaire, car autrement ie ne suis pas homme à qui ceste maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps de quelque fol, ie ne suis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaisir de moy mesme. Cette pauvre femme a tout d'un coup perdu la veüe: vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'est rien plus veritable, elle ne sçait pas qu'elle est aueugle, & ne cesse de dire à son Gouverneur, que la maison est obscure & qu'il la mene en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes, nous ne fassions ce que nous nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auare: personne ne pense auoir des passions. Toutefois les aueugles se pouruoient d'un guide: mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener: l'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de viure d'autre façon: Le Prodigue, Qu'il n'aime pas le depense: mais qu'il est necessaire d'en faire, ou se bannir de la Cour. Le Querelleux, Qu'il n'ayme rien tant que la paix: mais que c'est son malheur, & les suiets qu'on luy en donne, plustost que son inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de forme à sa

vie,

## 244 LES EPISTRES

vie, s'excuse sur la ieunesse. Que sert de se flatter ? nostre mal ne vient point de dehors il est dans nous : nous l'auons au sein : & de ceste ignorance d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

II. Si vne fois nous entreprenons ceste cure, que de douleurs, & indispositions il faudra remuer ? A ceste heure que le maladie n'est pas encore enuieillie & qu'elle seroit plus remediabile, nous ne cherchons pas seulement le medecin ; Et les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siecle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit monstré. Il faut qu'un homme soit bien reuolté contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher un maistre qui nous l'enseigne ; mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutesfois non pas beaucoup, si, comme j'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la redressons tandis que le mauuais ply qu'elle a pris ne fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur, ne puisse auoir quelque remede : toutes difficultez sont expugnables à l'assiduité du soin, & à la pertinacité du labeur ; Et un chesne mesme est redressable, quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois, dont nous faisons nos cheyrons, &  
nos

nos poutres , s'estendent au sentiment de la chaleur , & contre la force que Nature leur a donnée s'accomodent aux services où nous les voulons employer. Combien plus heureusement nous succedera ceste diligence au racoustrement de nostre ame , qui est la chose du monde la plus flexible & la plus souple. Car qu'est-ce l'ame qu'un esprit qui de quelque façon est reduit en soy-mesme , & qui fait d'autant moins de resistance , qu'il est plus simple & plus deslié?

I V. Croyez-moy , Lucilius , ne desesperons point de nous , parce que nous sommes de long-temps accoustumez au vice. Il n'est point de sage qui n'ayt esté fol. Nous auons esté tous préoccuppez. Il faut apprendre les vertus , & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer , c'est , que depuis qu'un bien est une fois entre nos mains , il ne nous eschappe iamais : La profession en est perpetuelle. La Vertu ne se desapprend point. Les Vices en nos ames sont plantez en vn terroir estranger : & pource il est bien-aisé de les en chasser , & faire qu'ils n'y reuiennent plus. Les choses qui sont en vn fonds qui leur est propre , s'y conseruent facilement. La Vertu est selon nature : les vices sont ses ennemis declarez. Mais comme les Vertus une fois logées en nostre ame , n'en sortent point , & n'est rien de si peu de peine que de les y retenir : ainsi la resolution de  
les

## 246 LES EPISTRES

les aller querir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'une ame folle & indisposée, de craindre ce qu'elle n'a point essayé; il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point une medecine de mauuais goust: il y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La Philosophie a cela, qu'en la guerison mesme, elle nous est agreable, au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'apres la guerison.

---

### EPISTRE LI. ARGUMENT.

1. *Fuir les lieux qui conuiennent à la débauche.*
2. *Les voluptez nous gastent: le mespris de la mort nous rend maistres de nos passions, & de la Fortune.*
3. *Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.*

**C**Hacun fait comme il peut, Lucilius. Vous estes en Scile, où vous avez pres de vous Æthna, ceste montagne, de qui on parle tant. Valgus & Messala l'appellent unique: mais ie ne sçay pourquoy, veu qu'il se

se trouue assez de lieux qui iettent du feu, non seulement aux endroicts esleués, ce qui se voit plus souuent, à cause de la nature de cest'Element qui cherche tousiours le hant, mais aux campagnes mesmes. Pour moy ie me contente de Baies, puis que ie ne puis mieux. I'en parti le lendemain que i'y fus arriué. Ceste infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui tant de loüangés sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fait auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc ? est-il possible qu'il y ait des lieux qu'on doine haïr ? Je ne le dy pas : Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferemment ; non qu'il ait de la passion aux robes, n'y aux couleurs ny qu'il en aime, ou haïsse l'une plus que l'autre ; mais parce qu'il en trouue qui sont mal seantes à l'estat qu'il fait de la modestie ; ainsi est-il des contrées éuitables au Sage, & à celuy qui le veut estre, sinon pour sa corruption, à tout le moins pour le scandale des bonnes mœurs : Et pource s'il se veut retirer, ce ne sera point au Canope d'Egypte encore que le Canope n'empesche personne d'estre homme de bien, ny à Baies non plus. C'est depuis quelque temps la retraite des vices : Et comme si le lieu auoit quelque priuilege, la desbauche s'y licencie, & s'y relasche extraordinairement. En l'election  
d'une

## 248 LES EPISTRES

d'une demeure, il faut penser de l'esprit aussi bien que du corps. Comme ie ne voudrois pas me loger parmi des gesnes & des tortures aussi ne ferois-je parmi des broches & des lichéfrites. Quel besoin est-il de voir des yurongnes chancelier en vne greue, fourmiller sur vn estang de basteaux pleins de colations & de concerts : faire tout plein de telles folies que le luxe, qui ne reconnoist plus de loix, trouue d'autant plus agreables qu'elles sont faites en des lieux où personne ne les peut ignorer ? Nostre consideration principale est de fuir tout ce qui prouoque les vices : endurcir nostre ame, & ne luy monstrier que le moins qu'il sera possible ce qui la peut conuier à la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruine d'Annibal ; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laissé passer, fut arrêté par les delices de la campagne. Il vainquit par les armes, & fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cest exemple ce que peuuent les voluptez mesmes aux ames les plus sauuages. La premiere chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maistres : l'entreprise n'est point petite, il y faut aller d'autre façon que les gands en la main.

I I. Qu'auons-nous à faire de resoudre ce que nous auons de vigueur en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'une estuue sèche ;

che? Ne suons point autrement que par le travail: on se moqueta de nous, de nous laisser, comme fit Hannibal à moitié du chemin, & quitter la guerre, pour nous amuser à faire bonne chere. Si la faincantise est dangereuse aux victorieux mesmes, que peut-elle estre à ceux qui sont encor au combat? Nous auons aussi peu de suiet de nous reposer, qu'auoit l'armée d'Hannibal. Il y a du peril à reculer, & de la besogne à tenir bon. L'ay guerre contre la Fortune, & n'ay que faire d'elle, ie ne me veux point assujettir à sa domination, ou ( ce qui est plus difficile ) ie m'en veux dégager. Ce ne sont point choses où le courage se donne relâche: Si ie cede à la Volupté, il faudra que ie cede à la Douleur: il faudra que ie cede au Travail: il faudra que ie cede à la Pauvreté. L'ambition & la Colere voudront que ie leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me démembreront, pout en auoir chacun sa piece? La Liberté m'est proposée, c'est la recompence que ie me promets de mon travail. Demandez-vous quelle est ceste liberté? N'estre suiet à necessité quelconque: ne s'émuouir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puissance, tant moins ie la reconnoistray. Qu'ay-je affaire d'endurer d'elle, estant libre de mourir quand il me plaira.



## 250 LES EPISTRES

III. Pour faire ces belles & saintes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau séjour oste quelque chose de la force de l'ame : il ne faut point douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre: les cheuaux qui viennent d'un pais rude, ont la corne dure, & ne se gastent iamais le pied : ceux qui sont nourris parmi des marais, & des herbages se foulent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montaignes : ceux des villes ne sont que poultrons. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charrue. Il n'y point de trauail qui les puisse lasser, ces beaux fils qui ont leur fraise si bien dressée, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la premiere traite. L'austerité d'un lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil étoit plus honnestement à Litterne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement: & ces Messieurs mesme, qui les premiers osterent l'Empire à la Republique, & le mirent en leur maison. Marius, Pompée, & Cesar, bastirent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux de montaignes, estimants que faisant la profession qu'ils faisoient, ils ne pouuoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils peussent voir & descouurir tout à l'entour. Considerez l'affiète, la matiere & la façon  
de

de leurs bastiments ; Vous direz plustost que ce sont des places pour la guerre , que des Palais pour le plaisir. Pensez-vous, que iamais Caton eust eu le courage de demeur-  
 er en la maison de Vatia , pour conter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, voir sur vne eau toute couuerte de roses vne infinité de gondolles peintes de toutes sortes de couleurs, & oïir les villenies d'une canaille, qui du soir au matin ne fait autre exercice que chanter ? N'eust-il pas mieux aimé coucher en vne tranchée, que luy-mesme auroit faite de sa propre main pour vne nuit ? Aussi qui est l'homme, pourueu qu'il soit homme, qui n'aime mieux qu'on l'esueille avec vne trompette, qu'avecque la musique, de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler ? Nous pouons bien auoir assez crié contre Baies ; mais iamais assez contre les vices. Je vous prie, Lucilius, soyez-leur irreconciliable ; & comme ils n'ont ny fin ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny mesure à les repousser. Jettez-moy dehors tout ce qui vous deschire le cœur ; & si vous n'y pouuez faire autre chose, arrachez-vous plustost le cœur, que de ne le vous arracher point, sur tout faites sortir les voluptez, & les tenez pour ennemies capitales, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Philetas. Elles nous embrassent : mais c'est afin de nous étrangler.

## ÉPISTRE LII.

## ARGUMENT.

1. *L'Irresolution est vne marque de folie.*
2. *Nous ne pouuons connoistre la vraye Sagesse, sans l'aide d'autrui.*
3. *Prendre les gens de bien pour guide de nos actions.*
4. *Le Sage méprise les loüanges.*

I. **Q**ue peut-ce estre, Lucilius, que voulans aller d'un costé, nous sommes emportez de l'autre ; & nous laissons ramener en un lieu, d'où nous auons enuie de nous esloigner ? D'où vient ceste contradiction, qui lutte contre nostre ame, & ne nous laisse iamais vouloir vne chose à bon escient ? Nous sommes entre les resolutions, comme entre les vagues, poussez de l'une, & repoussez de l'autre : nous ne voulons rien franchement, rien absolument, rien stablement. La Folie en est cause, direz-vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou qu'elle approuue, & n'a iamais deux fois un mesme goust.

II. Mais quand & comment sera-ce que nous-nous démeslerons d'auec elle ? Nous  
ne

ne le pouuons faire de nous-mesmes : nous auons trop peu de force : il faut que quelqu'un nous rende la main , & nous tire du borbier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que personne leur ayde , arriuent à la connoissance de la verité, & donnent le premier honneur à ceux qui ont cette gaillardise de se pouuoir produire d'eux-mesmes. Il fait vne seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste , & qui ne peuuent aller , si quelqu'un ne leur monstre le chemin : mais quand on les meine , ils vont bien , entre lesquels il conte Metrodorus. Ceux - cy, semblent aussi d'un bon naturel : toutefois ils ne peuuent marcher qu'apres les autres. Quant à nous , qui ne sommes point de ces premiers , si nous pouuons estre des seconds, nous serons bien. Qui se peut sauuer , lors qu'on luy ayde , n'est pas mal-habile homme , & mesme a desia quelque chose de vouloir estre sauué. Apres ces deux sortes, vous en trouuerez encore vne troisieme , de ceux qui par induction sont capables de bien faire : mais il leur faut vne ayde , ou par maniere de dire , vn chasse-derriere. Epicure dit , que Hermachus est de ces derniers : aussi luy fait-il plus de caresses , mais il estime l'autre bien dauantage. Car encore qu'ils soyent arriuez tous deux à mesme fin, il ne laisse pas d'y auoir plus de loüange pour celuy qui a fait vn mesme ouurage d'une matiere plus difficile. Prenez le cas.

## 254 LES EPISTRES

qu'on eust fait deux bastimens aussi hauts, & aussi magnifiques l'un que l'autre : l'un sur vne roche, qui a esté bien tost acheué, l'autre sur vne terre molle & pasteuse, où il a fallu fouiller bien auant, premier que de trouuer vn fonds assez ferme, pour porter les fondemens. En l'un tout ce qu'il y a d'ouvrage paroist : en l'autre, la meilleure partie & la plus difficile est cachée dans terre. Il en est ainsi des esprits. Les vns ont vne viuacité, qui tout aussi tost les porte où ils se proposent d'aller, les autres se veulent faire comme avec la main, & le principal de la besongne est à les fonder. S'il en falloit faire iugement, ie dirois que ceux où il y a si peu de peine, ont esté les mieux fortunez, & que les autres ont plus fait pour eux, qui par leur labeur ont acquis ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature : & sans inclination à la Sagesse, par la diligence qu'ils y ont mise, n'ont pas laissé d'y paruenir. Nous sommes de ceux qui ont l'esprit dur & laborieux : pource resoluons-nous au trauail, & appellons quelqu'un à nostre secours. Mais qui ? n'importe. Adressez-vous à ces premiers qui sont de loisir, autant des siècles passez que du present : ils ne sont pas moins capables de vous ayder.

III. Mais si vous en choisissiez quelques-uns de nostre temps, prenez garde que ce ne soit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre chose

chose que des paroles , & ie ne sçay quels lieux communs , qui leur seruent en toutes occasions : mais de ceux de qui la vie presche , à qui vous voyez faire , & ce qu'ils vous enseignent de faire , & que vous ne surprenez iamais en ce qu'ils vous conseillent d'éuier : adressez-vous à ceux que vous trouuerez plus admirables à les considerer qu'à les ouyr. Vous pourrez bien aller voir ceux qui reçoient des compaignies chez eux , & discourent en leur presence, pourueu qu'ils le fassent plustost pour l'amendement d'eux & de leurs auditeurs , que par vne vanité de se faire estimer bien suffisans: Car qu'y a-t'il de plus vilain qu'un Philosophe qui recherche des applaudissemens? Voyez-vous des malades loier vn Chirurgien , cependant qu'il leur coupe vn bras, ou vne jambe? Ne dittes mot ; laissez-vous penser : si ie vous voy crier , ie ne penseray autre chose , sinon que ce qui vous émeut: c'est que ie mets la main sur vostre mal. Voulez-vous faire cognoistre que vous escourez avec attention , & que vous oyez de belles choses qui vous rauissent? Ie le veux bien. Pourquoy ne vous permettrois-ie de dire vostre aduis de ce qui vous semble de meilleur?

I V. Pytagore commandoit à ses escoliers vn silence de cinq ans : mais au bout du terme , ils n'auoient pas congé de loier , aussi tost que de parler : & de faict , pensez-vous

## 256 LES EPISTRES

qu'un homme de iugement descende plus ioyeux de sa chaire, pour les acclamations de ie ne sçay quels ignorans, qui luy disent qu'il a triomphé. Quelle occasion auons-nous de nous resiouyr, pour estre loiez de ceux qu'il nous est impossible de loier? Fabianus parloit publiquement: mais il y auoit de la modestie en ceux qui l'escoutoient. Et si par fois leur voix se haussait, pour luy donner quelque loüange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout deffendu de loier, mais il faut qu'il y ayt de la difference entre l'applaudissement du Theatre, & celui d'une Escolle. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde; Et n'y a rien de si peu d'importance, où vous ne reconnoissiez les humeurs d'une personne. Une démarche, un geste de la main, une response, un doigt porté à la teste, & un regard mesme vous feront cognoistre un impudique. Vous cognoistrez un méchant au rire, & un qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'ayent des marques exterieures qui les decouurent. Vous iugerez mesme de la suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loie. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des singeries des mains deuant un Philosophe, & faire les ravis & les transportez à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour un habile homme,

vous

vous vous abusez : ils le tiennent pour vn homme perdu. Ce sont plustost cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences , de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie , elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit permis aux ieunes gens de conter quelquefois leur fantaisie : mais ce sera quand ils ne se-peuvent plus taire : & puis cette loiiange est vne exhortation à ceux qui escoutent , & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu : mais il faut que la majesté des matieres soit ce qui les épreue , & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence apprend à viure plustost qu'à parler , il y a plus de danger que de profit à l'estouter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour cette heure, & me reseruërây d'en faire vn discours à part, où tout au long ie monstreyray comme il faut discourir deuant vn peuple , & le deuoir reciproque de parler & d'écouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration , & bien diminuée de sa splendeur , depuis qu'on l'a fait si publique comme elle est aujourd'huy. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voye : mais il faut que ce soit au cabinet , & par les mains d'un homme d'honneur , & non pas d'un frippier.



## EPISTRE LIII.

## ARGUMENT.

1. *Les maladies de l'Ame, plus elles sont grandes, & moins on les sent.*
2. *La Philosophie guerit les maladies de l'Ame.*
3. *L'estude de la Sageſſe veut tout un homme.*
4. *La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deſſend contre les traits de la Fortune.*

**Q**V'est-ce qu'il eſt impoſſible de me perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur l'eau ? Quand ie m'embarquay, la mer eſtoit calme. Il eſt vray que le temps eſtoit chargé de nuées, qui ne ſe pouuoient reſondre que nous n'euſſions du vent, ou de la pluye. Mais ie penſay qu'il y auoit ſi peu de Naples à Pouſſol, que deuant que cela fuſt, ie ſerois à couuert. Ainſi pour auoir pluſtoſt fait, & retranché toutes ces ſinuoſitez qui ſont en la coſte, ie pris le large vers Neſidia. Cette bonace qui m'auoit deſbauché, ne ſe perdit, que ie ne fuſſe iuſtement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit paſſer outre que  
recu.

reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente, mais la mer s'y dispoſoit : & deſia les vagues commençoient de s'émouuoir. Je commençay de prier le Pilote de me deſcendre en quelque lieu de la coſte. Il me reſpondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'eſtois ſi tourmenté d'un mal de cœur extreme, ſans pouuoir rendre ma gorge, que ie ne pouuois penſer au peril: Tellement que vouluſt ou non, il fallut qu'il me contentaſt. Comme ie me vis près du bord, ie n'attends point toutes ces ceremonies qui ſont en Virgile, qu'on tournaiſt la proüe du coſté de la mer, ou qu'on jetaſt l'anchre par proüe: Mais me reſſouuenant du meſtier que i'auois appris eſtant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chauſſé & tout veſtu. Combien penſez-vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais perſonne n'auoit paſſé? Je reconnus bien alors que ce n'eſtoit pas ſans cauſe que les mariniers craignoient la terre. Je vous laiſſe à penſer comme ie pouuois porter mes incommoditez, qui ne me pouuois porter moy-meſme. Bien vous diray-ie, que ie ne croy point qu'Vlyſſe, encore qu'il n'allaſt en part où il ne fiſt naufrage, ne fut iamais ſi mal traité de la mer que moy. Pour le moins il rendoit ſa gorge, quand le cœur luy faiſoit mal: mais pour moy,

## 260 LES EPISTRES

ie ne pense pas que ie puisse entreprendre si petit voyage , que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Apres que mon estomach se fut remis, ce qui ne se fait pas aussi tost qu'on est à terre , & que i'eus pris de l'huile pour me fortifier , ie commençay de penser en moy-mesme , comme nous pouuons oublier nos defauts, non seulement ceux de l'ame, qui se montrent moins , tant plus ils sont grands, mais ceux mesmes du corps , qui de fois à autre se ramentoiuent , & nous font penser à eux. Si nous auons quelque legere émotion , nous ne nous en apperceuons pas: mais quand elle s'est augmentée , & que la fièvre y est toute apparente , il n'y a si dure complexion , où la maladie ne se fasse reconnoistre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou sentons quelque pointe aux jointures , nous faisons bonne mine , & disons que c'est vne entorse , ou bien quelque lassitude , pour auoir fait vn exercice trop violent, ou du tout disons , que nous ne sçauons que c'est : Mais quand les nodosittez sont toutes fermées , & les nerfs si roides & si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure là, par force nous confessons que ce sont gouttes. Il n'est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes , moins on les sent. Et ne s'en faut point esbahir , pource que celuy qui ne dort que legerement, reçoit des images en ce repos.

repos, & quelquefois en dormant songe qu'il dort ; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mesmes les songes, & priue tellement l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer ; d'où vient que personne ne confesse les vices ? Pourco qu'il est encore parmy eux. On ne conte les songes qu'après qu'on est éuillé.

II. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Esueillons-nous donc, afin de connoistre nos imperfections : nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissement que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embrassez-la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'avez que faire d'en demander congé à personne. Si vous estiez malade, il ne vous souuiendrait ny de mesnage, ny de procez, & n'y auroit si bon amy qui vous peust faire aller au Palais plaider sa cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guérison ; Et quoy donc ? pourquoy n'en ferez-vous de mesme à cette heure ?

III. Laissez tout ce qui vous empesche, & trauallez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en

## 262 LES EPISTRES

Reyne; elle donne le temps: on ne le luy donne point. Ce n'est point vne besongne qu'il faille faire par acquit: Vous l'avez tousiours sur les bras; Elle est maistresse: elle a tousiours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputez à Alexandre, vne partie de son terroir, & la moitié de tous ses biens; le ne suis pas venu en Asie, leur respondit-il, pour prendre ce que vous me donnetez, mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage. Je ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste, ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

I V. Dediez-vous tout à cette occupation; ne bougez d'auprès d'elle: bandez vostre esprit à la servir, & ne vous tirez du nombre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde fera moins que vous; & les Dieux ne seront gueres dauantage. Voulez-vous sçauoir ce qu'ils auront plus que vous: ils viuront plus long-temps; mais il faut aduouër que c'est la gloire d'un bon maistre d'auoir peu d'espace, & ne laisser pas d'y loger tout. La vie du Sage luy est aussi longue, comme à Dieu son eternité. Il se trouue quelque chose, où le Sage peut auoir de l'auantage sur les Dieux mesmes. Ils sont obligez de leur sagesse à leur nature, & non à leur diligence. C'est vne chose grande,  
sans

sans mentir, d'auoir la foiblesse d'un homme, & la securité d'un Dieu. Vous ne sçauriez croire combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la Fortune. Elle a beau tirer contre elle : tous ses traicts la trouuent couuerre & impenetrable. Ceux qui sont legers demeurent dans les plis de sa robe. Les autres qui ont plus de force retournent contre eux mesmes qui les ont descochez.

---

## EPISTRE LIV. AGRVMENT.

1. *Senèque se plaint de la courte haleine.*
2. *Méditation de la mort.*
3. *Le Sage ne doit apporter aucune résistance à la mort.*

I. **I**'Auois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que i'en ay de toutes les sortes. Mais si est-ce que i'en ay vne entre les autres à qu'il semble que ie sois particulièrement assigné : C'est la courte haleine : quand cela me prend il semble d'un coup de vague, mais il me tient pas plus

## 264 LES EPISTRES

d'une heure: car aussi qui pourroit longuement expirer? Je pense qu'il n'y a mal incommodé ny dangereux par où ie n'aye passé: mais ie n'en trouuay iamais de si facheux. C'est estre malade, que d'auoir quelqu'un des autres; mais c'est rendre l'ame que d'auoir cestui-cy; c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souuent essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous escriis, ie sois bien aisé d'en estre eschappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule comm'un qui penseroit auoir gagné sa cause pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme il ne m'est iamais venu pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me taster si souuent? Qu'elle se dépesehe hardiment: ce n'est pas d'à cette heure que ie la cognois. Demandez-vous depuis quand? deuant que ie vinsse au monde. C'est estre mort que de n'estre point; ie sçay desia ce que c'est. Ce que i'estois quand ie n'estois point; ie le feray quand ie ne feray plus. S'il y a du tourment apres estre hors du monde, il faudroit qu'il y en eust deuant que d'y venir: ce qui est faux. Je vous prie, ne trouueriez-vous pas vn homme hors du sens, qui diroit que la condition d'un flambeau seroit pire apres estre

estre esteint que deuant que d'estre allumé? Nous en sommes de mesme: on nous allume, & puis on nous esteint. Entre l'allumer & l'esteindre nous souffrons bien quelque chose: mais apres estre esteints, & deuant qu'estre allumez, rien du tout. Le me trompe, Lucilius, ou nous nous trompons de penser que la mort nous suiue. Elle a esté deuant nous, & sera encores apres. C'est mort que tout ce qui a esté deuant nous. Car n'est-ce pas tout vn de ne commencer point, ou de cesser: puis que l'effet de l'vn. & de l'autre, c'est de n'estre point. Voila les remonstrances que ie me faisois moy-mesme avec le penser: car de parler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a commencé de faire ses intervalles vn peu plus longs & à ne me presser plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel: mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme elle voudra; ce m'est tout vn d'expirer: tout ce que ie pense c'est de ne soupirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur: i'y suis tout préparé: quand ie n'acheuerois pas le iour où ie suis, il ne m'en chault. Vn homme est loüable & digne de seruir d'exemple qui ne se fasche point de mourir quand il a du plaisir à viure. Il n'y a point de gloire à sortir quand on est ietté dehors. Et toutesfois



## 266 LES EPISTRES

tesfois si a : on me iette dehors, mais ie fais si bonne mine, que la force qu'on me fait ne paroist point, pource iamaïs le Sage n'est mis dehors. Car estre ietté dehors, c'est estre chassé d'un lieu, d'où l'on sort en dépit de soy. Toutes les actions du Sage sont volontaires; & n'y a moyen de le forcer à chose quelconque, parce qu'il veut ce que la necessité le contraindrait de faire, quand il ne le voudroit pas.

---

### EPISTRE LV. ARGUMENT.

1. *L'exercice profite à la santé.*
2. *Celuy qui se retire des villes & des compagnies ne vit point tant en repos & s'i assure que le Sage.*
3. *Description d'une maison de plaisance.*
4. *La tranquillité ne despend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.*
5. *La communication des amis absens est plus douce que des presens.*

I. **C**omme ie descends du carrosse, ie me trouue aussi las que si i'auois autant cheminé comme ie suis demeuré assis. Il y

a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autrui. Nous sommes foibles, pource que nous sommes délicieux; & par l'accoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Toutesfois, soit que les flegmes me boucheassent le gosier, soit que quelqu'autre cause m'empeschast de respirer à mon aise, i'auois besoin de ceste agitation; comme de fait ie m'en suis fort bien trouué, & pource ie me suis fait promener plus long-temps avec ce que d'ailleurs i'y estois conuié par le plaisir que ie prenois de voir cette riue qui se courbe entre Cumes & la maison de Seruilius Varia, & comme vn petit sentier est close d'vn lac d'vn costé, & de l'autre la mer. Car, pource que la mer y auoit couru nouuellement, il y faisoit plus ferme que de coustume. Or vous sçauuez que le battement du flot applanit vne greue, & que quand elle est quelque temps sans estre mouillée, elle se relaxe, à faute que le sable n'a point d'humeur qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costez pour voir s'il se presenteroit rien dequoy ie peusse faire mon profit; d'auenture ie iettay les yeux sur la maison, qu'autrefois a esté à Varia. Ce fut

## 268 LES EPISTRES

fut là que cét homme, plus connu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucement la plus part de ses iours, que quoy qu'il fust extrêmement riche & qu'il eust esté Preteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinus Gallus, ou la perfidie de Sejanus ( qu'il faisoit aussi dangereux servir comme offencer) auoient mis quelqu'un en danger, vous entendiez ceste exclamation : O Vatia ! il n'y a que vous au monde qui sçachiez viure ! De moy, ie trouue qu'il se sçauoit cacher : mais non pas viure. Le repos est vne chose & la poltronnerie en est vne autre. Ie ne passay iamais deuant sa porte, tandis qu'il viuoit, que ie ne disse, *Icy gist Vatia*. Mais en cela vous pouuez cognoistre, ( Lucilius ) qu'il y a ie ne sçay quoy de saint & de venerable en la Philosophie, puis que pour estre agreable, c'est assez de recommandation de luy ressembler : car aussi-tost qu'un homme se retire des compagnies, & cherche le repos, le peuple croit qu'il ne se sçocie de rien, qu'il est content de sa condition, & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins, c'est au Sage seul à qui ces qualitez se doiuent attribuer. C'est luy seul qui n'a point de sollicitudes, & luy seul qui sçait viure pour soy : car il sçait viure, qui est le principal. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires, que le mauuais succez  
de

de ses cupiditez bannit de la conuersation, qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy; qui de crainte, comme quelque beste lasche & timide, se cache au fonds dans vne tanniere: on se trompe de penser que ce soit pour viure à soy: son intention n'est que de gourmander, dormir & paillarder; Encore qu'un homme ne viue pour personne, il ne s'ensuit pas qu'il viue pour soy. Mais y a tant de gloire à n'estre point variable, & perseuerer en vne resolution, quand on l'a prise, que mesmes on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniastrent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Je ne sçay que ce qui en est exposé à la veüe des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concauitez ont chacune de l'espace autant qu'une basse-court, & sont du tout faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'une, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule vn ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au lac d'Acheruse, & semble que ce soit vn canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en espuiser. Tant qu'il y a moyen de pescher sur la mer, on n'y touche point: mais quand il fait mauuais temps, on met la main à la prouision: Toutesfois ce que i'y trouué  
de

## 270 LES EPISTRES

de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre costé de la muraille, ellé est par ce moyen hors de ses incommoditez: & cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voila les louanges que i'en cognois: pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit vne demeure, bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est cause que Baies ne l'a point.

I V. Ie ne trouue pas que Varia fust trop mal-aduisé, vieil & cassé comme il estoit d'auoir choisi cette retraite, pour y acheuer ses iours, & n'y penser faire autre chose que se bien traiter: Mais que la tranquillité depende de l'assiette, & des commoditez d'un lieu, ce n'est pas mon opinion: c'est l'esprit qui fait tout. I'en ay veu de bien melancholiques en des maisons bien plaisantes, & de bien occupéz en des solitudes bien escartées.

V. Vous-vous trompez, si vous pensez estre mal, pource que vous n'estes point à la campagne: Et puis, pourquoy n'y estes-vous point? Enuoyez-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait: vous serez avecque vos amis, autant de fois, & si long temps qu'il vous plaira. Nous iouïssons mieux absents que presents de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La presence nous rend delicats: & pource que quelquefois

quelquefois nous deuifons, & nous promettons ensemble : quand nous fommes feparez, nous ne penfons plus à ceux que nous venons de voir : & ce qui nous doit faire porter l'abfence plus patiemment, c'eft qu'en prefence mefmes nous fommes le plus fouuent abfents. Contez la feparation des nuits, les occupations diuerfes, les études particulieres, les allées & venuës aux champs, vous trouuerez que vous n'eftes gueres plus fouuent avecque vofre ami, que s'il eftoit dehors. L'ame n'eft iamais abfente, elle void à toutes heures les plus efoignez. C'eft avec elle qu'il faut poffeder nos amis : & pource, foit que vous étudiiez, foit que vous foyez à table, foit que vous-vous promeniez, foyez continuellement avecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs, nous ferions logez bien eftroittement. Je vous voy, Lucilius : Je vous oy, & fuis tellement avecque vous, que quand ie commence de vous efcire, il ne m'eft pas aduis que ie doibue faire vne lettre, mais vn billet.

## EPISTRE LVI.

## ARGUMENT.

1. *Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.*
2. *La bonne conscience trouue le repos par tout.*
3. *L'occupation est le remede contre l'oisiveté.*
4. *Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.*
5. *Les menasses de la fortune ne troublent point le Sage.*

I. **I**E meure, le Silence n'est pas si necessaire pour estudier, comme on nous fait acroire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay rien qu'une tempeste perpetuelle. Je suis logé au dessus des estuues. Imaginez-vous à cest'heure toutes les sortes de bruits qui peuuent importuner les oreilles, quand les plus forts font leurs exercices, & iettent leurs mains chargées de plomb, quand ils ahannent, ou font semblant d'ahanner, ie les oy ieindre: quand apres auoir retenu leur haleine ils viennent à la laisser aller? l'entens leurs sifflements & leurs respirations mal-plaisantes: quand il se trouue quelque maraud

mâraud de valet d'estuue, qui ne frotte pas comme il faut, ie luy entends sonner les espaules tantost d'une façon, tantost de l'autre, selon que la main qui le frappe est plus ou moins ouuerte. Et si là dessus celuy qui a la charge des pelotes, vient à les compter; & trouue qu'il luy en manque quelqu'une, toutes les autres tempestes ne sont rien auprès de la sienne; adioustez-y à ceste heure quelque miserable, qui sentira les aulx; vn qui sera surpris friponant quelque chose, & quelque autre qui pensant auoir bonne voix se plaira de la faire resonner dans le bain. Mettes-y encore le bruit que fait l'eau, quand quelqu'un se iette tout d'un coup dans la cuue. Apres tout ce nombre de personnes, qui ne sçauoient que faire beaucoup de bruit, quand ils ne parleroient qu'à l'accoustumé. Figurez-vous vn barbier, qui pour se faire remarquer parmy les autres, fait ouïr de fois à autre ie ne sçay quelle voix gresse & bruyante, & ne ferme iamais la bouche, sinon quand il arrache le poil des aisselles, & fait crier vn autre pour luy. Parlons à ceste heure des ericurs de pastez, faussilles, tartellettes & toute telle maniere de gents, qui vendent leurs marchandises chacun avecque sa musique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits si dissemblables, il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie sois de fer, de ne perdre point l'entendement



l'entretenement, veu que Cryſippus, l'un de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'estre ſalüé, qu'il en eſtoit à la mort. Mais, ie vous iure que ie m'en ſoucie auſſi peu de tout ce fremiſſement, que ſi i'oyois le flot ou la tombée d'une eau. Quoy que i'aye oüy dire qu'une autrefois une ville fuſt portée par ſes habitans, du lieu où elle eſtoit en un autre, pour ne pouuoir endurer les cataractes du Nil: Ie ne me trouue point ſi diuert d'un bruit que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'eſprit, & l'emmeine avecque ſoy. Au nombre des bruits qui ne me deſtournent point, ie mets les charrettes, coches & carroſſes, un mareschal logé chés moy, un qui apprend à iouer de la trompette, & ne fait rien qui vaille. Un ſon intermis auſſi me faſche plus qu'un qui eſt continué: mais ie me ſuis tellement accouſtumé à tout cela, que quand i'orrois un Comte criant apres ſa chourme, qui ne vogue pas comme il faut, ie m'en trouble-rois pas.

II. Ie ſçay contraindre mon eſprit de penſer à ſoy, ſans ſe laiſſer emporter à ce qui eſt exterieur. Que le tintamarre du monde ſoit au dehors, pourueu qu'au dedans tout ſoit en paix: que le Deſir & la Crainte ne diſputent point: qu'il n'y ait point de noiſe entre l'Auarice & la Luxure, que l'une ne tourmente point l'autre: ie ne me ſoucie pas  
du

du reste. Que me seruiroit que là tout contre il y eust vn profond silence, & que les passions fissent du tumulte chez moy. -

*Le repos de la nuit auoit tout assoupy.*

Cela n'est point : il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raison. La nuit n'oste point les ennuis : au contraire, elle les fait naistre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux qui dorment ne sont point moins turbulents, que les occupations de ceux qui sont esueillez. C'est en la bonne conscience qu'est la vraye tranquillité. Voyez moy ces delicats, de qui le sommeil impose silence à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est de seruiteurs se ferment la bouche & suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque chose qui les trouble, ils soient parmy les sollicitudes dans leur liest, où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormant que des yeux se font croire d'ouïr ce qu'il n'ont point ouïy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousiours, quand le corps est assoupy ; le repos est quelquefois ce qui la trouble.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faineantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuaises intentions: il faut

## 276 LES EPISTRES

faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de loüable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remede à la desobeissance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui on tasche, n'ont iamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oisiuereté.

I V. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque bonne mine que nous fassions, il y a bien souuent du dégoust, ou de la peur plus que d'autre chose. C'est pourquoy l'Ambition, qui n'est pas morte : mais seulement lassée, ou desesperée de quelque mauuais succez, nous vient trouuer en la solitude & nous tourmente en nostre maison comme à la court. l'en dis de mesme de la Luxure. Il semble quelquefois qu'elle se soit retirée, & cependant en ceste profession de frugalité mesmes, & au milieu de l'espargne, monstrant qu'elle n'auoit pas comdamné les voluptez, mais seulement s'en estoit ennuyée, elle les redemande, & s'y replonge autant plus hardiment que iamais, parce qu'elle pense le faire plus secrettement. Les vices qui paroissent, sont moins dangereux que les autres, & aux maladies mesme, c'est signe de guerison, quand elles produisent leur malice en l'exterieur. Iamais l'Ambition, l'Auarice, & les autres maux de l'ame ne sont plus à craindre, que  
quand

quand le desguisement y est si grand, & la simulation si artificieuse, qu'on ne les aperçoit point : Nous semblons estre en repos, nous n'y sommes pas. Car si c'est à bon-escient que nous y sommes, si c'est sans regret que nous auons sonné la retraite, & prins congé des vanitez du monde, les diuertissemens n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiseaux chantent tant qu'ils voudront : ils n'interrompront point nos cogitations loüables, solides, & desia bien assurées.

V. Ce n'est pas signe que nous auons encores l'esprit ny bien ferme ny bien reduit à foy, quand nous dressons l'oreille au premier cry que nous entendons parmy la rue. Cette curiosité n'est point, qu'il n'y ayt de la sollicitude, & de l'apprehension en l'interieur.

*Et me quem dudum, &c.*

Le premier est sage ; qui parmy les fleches, qui sifflent de toutes parts ; parmy les efforts de deux peuples, qui sont aux mains l'un contre l'autre, & dans les ruines mesmes de sa ville, qui bruit de tous les costez, ou du fer ou de la flamme, demeure sans s'effrayer. L'autre est vn mal-habile homme : Il seroit vaillant peut estre, s'il n'auoit rien : mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre bruit qu'il oyt il est en alarme : si quelqu'un parle, il pense que c'est l'ennemy, qui luy vienne sur les bras. Si quelque

## 278 LES EPISTRES

chose branle , il est plus mort que vif. Ses coffres le font poltron. Prenez-moy le premier venu de tous ceux que vous iugez estre bien à leur aise , qui font mener tant de mulets, & de charrettes de bagage ; vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte, & pour ce qui le suit. Voulez-vous connoistre quand vous aurez la paix dans l'ame? Ce sera quand , quoy que vous entendiez, vous demeurerez ferme, & que les flateries , les menasses, & toutes confusions de voix , vous bruiront aux oreilles , sans que pour cela vous soyiez distrait d'auec vous. Et quoy donc ? ne vaut-il pas mieux estre hors de la feste, & de la tempeste ? Si fait: aussi ie m'en veux aller d'autre costé. Mais i'ay voulu sçauoir ce que c'estoit , & donner de l'exercice à ma patience. Quel besoin est-il de me tourmenter dauantage, puis qu'Vlysse , qui auoit mesme affaire des Syrenes, eut si peu de peine à se garantir, soy & les siens?

\*\*\*

EPISTRE

## EPISTRE LVII.

## ARGUMENT.

1. *Il y a des passions naturelles, qui peuvent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.*
2. *C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.*
3. *L'Ame, comme immortelle, ne peut estre offencée des incommoditez du corps.*

I. **C**OMME ie m'en voulu reuenir de Baies à Naples, il ne me fallut point beaucoup prescher pour me persuader que la mer estoit mauuaise, tant i'auois peu d'enuie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant de fangés par le chemin, que presque ie puis dire que ie vins par eau. Je couru ce iour-là toute la fortune des Athletes. J'eus l'huile en la campagne, & la poudre sous la grôte de Naples. Il n'y a rien de si long que cette prison, ny de si obscur que ces trous, qui au lieu de nous donner du iour dans les tenebres, nous font voir les tenebres mesmes. Au demeurant, on ne gaigneroit rien qu'il y fust clair, parce que la poussiere y creue les yeux : vous scauez

## 280 LES EPISTRES

comme c'est chose importune & fascheuse en lieu descouvert. Iugez ce que se peut estre dessous certe cauerne, où la poudre se tourbillonne en soy-mesme; Et n'ayant par où sortir, retourne contre ceux qui la font esmouvoir. Je souffry tout ensemble deux incommoditez contraires: En mesme iour, & en mesme chemin, ie fus trauaillé de la fange & de la poussiere; Et cependant cette obscurité mesme me donna du sujet de m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus quelque coup dans l'ame; Et quoy que ie n'eusse point de peur, si ne peux-je faire que l'ordure & la nouveauté d'une chose inaccoustumée ne m'apportassent de l'alteration. Je ne veux pas à cette heure parler de moy, qui suis bien loin d'une suffisance passable, tant s'en faut que j'en aye vne parfaite: Mais ie vous diray que l'homme le plus asseuré du monde, & sur qui la Fortune aura le moins de iurisdiction, n'y scauroit passer que son esprit n'ayt quelque atteinte, & que le visage ne luy change de couleur. Il y a des choses, Lucilius, où toute la Vertu perdra sa force, & cederà, quelque resistance qu'il fasse, à l'aduertissement que Nature luy donne de sa mortalité: pource vous le verrez incontinent se refrongner, & fremir aux choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'esblouira. Cela ne se doit pas appeller craindre: c'est vne affection naturelle, inexpugnable

à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes occasions d'espancher leur sang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celuy d'un autre. Les vns s'enanouissent s'ils voyent vne playe qui vienne d'estre faite, les autres auront mal au cœur d'une qui sera desia vieille & puante. Il s'en trouueroit mesme qui feroient plus hardis à recevoir vne espée qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

I I. Ie ne reuis pas si tost la lumiere, que ie me sentis ie ne sçay comment resioiuy, sans y penser, ny sans en auoir intention: & alors ie me mis à discourir en moy-mesme quelle folie c'estoit de craindre vne chose plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car, quelle difference faites-vous d'estre assommé de la cheute d'une montagne, ou bien d'une tour? Il n'y en a point: & toutesfois il s'en trouuera qui craindront cette ruine dauantage que l'autre, combien que toutes les deux nous fassent mourir également: mais c'est que l'apprehension considere plustost les causes que les effects. Vous pensez à cette ceure, que selon l'opinion des Stoïques, ie veuille dire que l'ame d'un homme accablé sous vne si grande pesanteur, demeure esparse dans ses membres, pour ne trouuer par où sortir.



## 282 LES EPISTRES

Ce n'est pas ce que ie veux faire : ie trouue de l'abus en cette opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablée , pource que elle eschappe autour de ce qui la presse ; & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de taille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer : ainsi, l'Ame, qui est d'une substance plus simple & plus deliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny écrasée dans le corps, mais par le benefice de sa nature subtile est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, apres auoir fait vn grand esclair, & quelque ruine notable, s'en retourne par vn petit trou : l'ame tout de mesme, plus subtile que le feu passe par la plus petite partie du corps, & trouue de l'ouuerture assez pour échapper. Toute la question est, si elle est immortelle. Cette doute vuidée, tenez pour asseuré qu'il n'est point de genre de mort qui la puisse faire mourir : l'immortalité n'a point d'exception, & le priuilege des choses eternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offencer.

EPISTRE LVIII:

ARGUMENT.

1. *Diuers raisonnemens de l' Auteur, tirés de la Philosophie d'Aristote & de Platon.*
2. *Les choses que nous voyons, & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont être, parce que elles finissent à chaque moment.*
3. *Que nostre Ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.*
4. *Pour viure longuement il faut quitter les voluptés.*
5. *Si la Vieillesse apporte vn si grand dégoust qu'on doine desirer la mort en cet âge là.*

**I**E n'auois iamais tant recogneu la faute que nous auons de mots, comme i'ay fait aujourd'huy. Nous sommes tombez en propos de Platon: & là dessus il s'est offert vne infinité de choses qui auoient besoin de noms, & cependant n'en auoient point: & d'autres qui aux autres siecles en auoient

## 284 LES EPISTRES

eu, & par le dégoust du nostre les auoient perdus. Je vous laisse à penser comme c'est vne chose supportable en vn belistre d'estre friand. Combien estimez-vous que dans Ennius & Arrius il y a de mots changez & gastez, puis qu'en Virgile mesme, que nous auons tous les iours entre les mains, il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule, ie le vous diray. C'est que ie vous veux faire trouuer bon que i'vse du mot d'essence: aussi bien vueillez-vous, ou non, ie suis resolu d'vn vser. Ciceron est celuy qui l'a mis au monde. Je pense que vous ne voudrez pas meilleur tesmoignage que le sien. Si vous en voulez vn plus recent, ie vous allegueray Fabianus, homme discret, elegant, & si curieux en l'eslection des paroles, que peut-estre il en est moins agreable. Car autrement, Lucilius, comme voudriez-vous que ie nommassé *soix*, vne chose necessaire, qui comprend la Nature, & est le fondement de toutes choses. Donnez donc vostre sauf-conduit à mon mot d'essence: & cependant, quelque congé que vous me donniez ie n'en vseray que le moins qu'il me sera possible: & peut-estre me contenteray-ie d'auoir eu congé d'en vser. Le fruit de vostre bonté sera, que ie sortiray d'un borbier, qui m'a fait dire des iniures à nostre langue, de laquelle vous cognoistrez encore mieux la misere, si ie  
vous

vous dis vne syllabe qu'il est impossible de traduire. Demandez-vous qui elle est? C'est *à d.* Vous m'estimerez bien grossier. & qu'il n'est rien si aysé que de l'interpreter, *par ce qui est.* Mais ie trouue bien à dire de l'vn à l'autre. Premièrement ie suis contraint de mettre vn Verbe pour vn Nom. Toutesfois, s'il me fait besoin, ie m'en seruiray. Vn de mes amis, & fort sçauant homme, disoit aujourd'huy, que Platon le prenoit en six diuerses significations. Je les vous diray toutes, apres que ie vous auray monstré qu'il y a vn Genre. Car pour cette heure nous cherchons le premier Genre, où toutes les Especes sont comme suspenduës, d'où naist toute Diuision, & sous lequel toutes choses sont comprises. Le moyen de le trouuer, c'est de prendre toutes choses en remontant, & de cette façon nous arriuerons à ce qui est le premier. L'homme est vne Espece, comme dit Aristote: Le Cheual & le Chien sont Especes; Il faut donc trouuer quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie vien de dire, d'un Homme, d'un Cheual, & d'un Chien. Mais il y a des choses qui ont ame, & ne se peuuent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont ame; aussi disons-nous qu'ils vivent, & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus, &

## 286 LES EPISTRES

comprendront sous soy les Animaux , & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouver quelque chose plus generale que les animées, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animés, & d'autres inanimés. Mais encore il y a quelque chose au dessus : car nous disons qu'il est des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons ? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est* ? Et voicy la diuision que nous en ferons. Ce qui est, est corporel, ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres ; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres ; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les Especies des Nations ; les Grecs, les Romains, les Parthes : Les couleurs, blancs, noirs, blonds. Il y a puis apres chaque particulier, Caton, Ciceron, Lucrece. Ainsi donc entant qu'il en contient d'autres sous soy, nous l'appelons Genre, entant qu'il est contenu sous vn autre, nous disons qu'il est Espece. Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des choses : tout est sous luy. Les Stoïques le veulent faire preceder par vn autre, duquel ie m'en vay parler, quand i'auray monstré qu'à bonne raison j'ay donné le premier rang à ce

Genre

Genre dont j'ay fait mention , comme ayant les bras assez larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est , est corporel , ou incorporel : il n'y a point de troisieme. Des choses corporelles , les vnes sont animées , & les autres inanimées. Des animées les vnes ont esprit & ame , & s'appellent animaux , & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien , les vnes ont mouuement , marchent & passent , les autres sont fichées en terre , qui prennent nourriture & accroissement par des racines. De-rechef , des animaux les vns sont mortels , & les autres immortels. Il y a quelques Stoïques qui font certuy-cy le premier Genre , & ie m'en vay vous dire surquoy ils se fondent. Ils disent qu'en Nature il y a des choses qui sont , & d'autres qui ne sont point. Du nombre de celles qui ne sont point , sont les Centaures , les Geans , & telles autres choses , qui bien qu'elles n'ayent point de Substance , sont toutefois discernées par vne Forme que nostre imagination leur a fait voir.

I. Ie reuiens à cette heure à la promesse que ie vous ay fait , de vous dire la diuision que fait Platon de tout ce qui est au monde en six sortes de choses. Premièrement , il y a ce qui n'est ny visible ny touchable , ny perceptible par aucun sentiment , mais pource qu'il est Genre , il est seulement object de l'esprit , comme l'homme en general ne se

## 288 LES EPISTRES

voit point, si fait bien en particulier, comme Ciceron & Caton. Vn animal est chose qui ne se voit point, mais vn chien & vn cheual, qui sont Espèces, se voyent. Platon met au second lieu les choses qui sont eminentes & releuées par dessus les autres, & appelle cela *estre par excellence*: comme Poëte est nom commun à tous ceux qui se messent de faire des vers, Et cependant entre les Grecs il ne s'entend aujourd'huy que d'un. Quand vous oyez dire le Poëte, pensez que c'est d'Homere qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouuons dire estre vraiment par excellence? C'est Dieu, si grand & si puissant que tout est petit & foible aupres de luy. La troisieme sorte, est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont innombrables & hors de nostre veüe; & celles-là sont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. Elles sont immortelles, immuables & inuiolables. Je m'en vay vous dire que c'est qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idée est l'exemplaire eternal des choses qui se font naturellement. L'interpreteray ceste definition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire vostre pourtrait. Vous estes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la Forme qu'il donne à son ouurage. Ainsi ce visage qui m'enseigne & qui m'instruit,

& d'où ie prends mon imitation, est vne Idée. Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres vn nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatriesme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure. Je vous diray que c'est: mais soyez attentif; & si vous trouuez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me suis tantost seruy de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patron de la besongne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de ceste Idée pour l'employer en son ouurage, c'est la Figure. Demandez-vous quelle difference il y a? L'un est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'une, & fait l'autre. La face d'une statuë, c'est la Figure. La face du patron sur lequel le sculpteur fait la statuë, c'est Idée. En voulez-vous vne autre distinction: La Figure en est l'ouurage & l'Idée hors de l'ouurage, & non seulement hors de l'ouurage, mais aussi deuant l'ouurage. La cinquieme sorte est des choses qui sont communement. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, toutes choses. La sixiesme est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le vuide, & le Temps.



## 290 LES EPISTRES

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement: Car elles ont vn flux perpetuel, & ne font que croistre & dminuer. Personne n'est en vieillesse, celuy mesme qu'il estoit en ieunesse, ny au soir celuy qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportez comme l'eau d'une riuere: tout court avecque le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons: & tandis que ie sçay que tout change, ie suis changé moy-mesme. C'est ce que dit Heraclyte, *Que iamais nous n'entrons deux fois en vne mesme riuere.* Elle a bien tousiours le mesme nom, mais ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'apperçoit pas si bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuere. Mais pourtant nous ne laissons pas de couler aussi viste, & pource ie m'estonne de nostre folie, de faire tant de cas d'une chose si fugitiue comme le corps, & craindre de mourir vn iour, veu que tous les moments de nostre vie sont autant de morts de l'estat où nous estions auparauant. Auez-vous peur que ce qui se fait tous les iours se fasse vne fois; le vous ay parlé de l'homme, qui est vne matiere fluide, caduque & sujette à toute sorte d'inconueniens: mais parlons du monde. C'est vne chose eternelle, & inexpugnable à tout accident: Et cependant il est sujet à mutation, & ne demeure pas en vn estat. Car  
encore

encore qu'il continuë d'auoir toutes les choses qu'il a eues, il les a d'autre façon qu'il ne les auoit: ou bien elles vont d'un autre ordre. Me demandez-vous dequoy vous seruira ceste subtilité? De rien. Mais comme vn graueur, qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur sa besongne, les iette sur quelque autre chose, pour les soulager: ainsi deuons-nous quelquesfois nous relascher l'esprit, & le resiouir par quelque diuertissement. Toutesfois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuerez dequoy faire vostre profit, pourueu que vous y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rien de si esloigné de la Philosophie, d'où ie ne tasche de tirer quelque chose & le conuertir à mon vtilité. Que prendray-ie en ces discours que ie viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la reformation des mœurs? Quelle correction de mes vices trouueray-ie dans les Idées de Platon? Quelle discipline à mes passions? Si ie n'y treuve mieux, au moins y auray-ie appris, Que tous ces objets de nos sentimens, qui nous allument & nous irritent n'ont point vne essence veritable, mais sont fantasmes, qui n'ont pris vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide; Et cependant nous ne laissons pas de les desirer comme perpetuelles, & comme les deuant posseder perpetuellement.

III. Nous

## 292 LES EPISTRES

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à chaque pas: c'est à la consideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles, esleuées au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matiere il n'a peu faire immortelles, & remediand par sa prouoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouurage du monde ne se maintient pas pour estre eternal (car il ne l'est pas) mais pour la resistance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent, mesmes sans qu'on les defende: les mortelles sont en la protection de celuy qui les a faites, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a desnié.

IV. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on renouque en doute si elles sont, & accompagnons ceste consideration d'une autre: C'est, que si Dieu, par sa prouidence fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, & le soustient parmy tant de choses qui l'ébranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respir à nostre vie, si nous-nous rendons maistres de nos voluptés, & les bannissons de nostre commerce, comme cause principale des incommoditez ordinaires que nous

nous souffrons en nostre santé. Platon n'a vescu long-temps, que par le soin qu'il eut de se conseruer. Car encore que naturellement il eust la complexion bonne, & que sa taille luy eust donné le nom qu'il auoir, ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il auoit courües auoient beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne abstinence si estroite, & se donna des loix si seueres en l'vsage de tout ce qui solícite nos desirs qu'avec toute son indisposition il ne laissa pas de bien enuicillir. Car ie croy que vous sçauiez bien qu'il vesquit quatre vingts & vn an iustement, & qu'il deceda le jour mesme qu'il estoit né. Pour ceste obseruation, & pour ce qu'il auoit raccomply le nombre le plus parfait de tous, qui est neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement se trouuerent alors en Athenes, luy sacrifierent, comme l'estimans auoir eu quelque chose au dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie pense que quand il eust vescu quelques iours moins, & qu'ils ne luy eussent point fait de Sacrifice, il n'e s'en fust pas beaucoup soucié. Le bon regime & la sobriété ne sont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doiue estre beaucoup desirée: mais aussi ne suis-ie pas d'aduis de la refuser. Quand nous sommes gens de bien, nous auons du plaisir d'estre avecque nous.

## 294 LES EPISTRES

V. Il faut donc vider ceste question, si on se doit degouter des extremités de la vieillesse, & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de sa main propre se la procurer. Je ne fay point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yurognerie extreme apres que le vin est beu, de boire encore la lie: comme si on se faschoit qu'il demeurast quelque chose dans le tonneau. Toutefois, c'est encore vne dispute, si la vieillesse est la lie de l'âge de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bien leur office, & que le corps n'est ny si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer: Aussi est il vray qu'il y a bien difference de viure long-temps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoi ne tireray-ie l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuiè, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racourcissement de quelques iours n'éuit le hazard d'un si grand inconuenient qui luy peut arriuer, Vous n'en voyez gueres à qui de

deuant que mourir la viellesse n'ait fait sentir quelque incommodite ? Et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus que si nous ne l'auions point : Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien bien qu'elle ne doit pas durer eternellement. Ne m'escoutez point à regret; comme si desia ma parole s'adressoit à vous: mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la viellesse me laisse l'vsage de moy-mesme, c'est à dire, de la partie que i'ay meilleure en moy, ie ne luy rompray point compagnie: mais si mon entendement se trouble, si le iugement, & la memoire me diminuent & en fin si elle m'ôte la vie, & ne me laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de sortir d'un bastiment qui s'en va choir. Pour vne maladie dont la guerison n'est point desesperée, & qui ne m'incomode point l'Esprit, ie ne me tuëray point, aussi ne feray-ie pour vne douleur. Mourir de ceste façon, c'est estre vaincu. Toutefois, si la douleur est incurable, & qu'il la faille souffrir toute ma vie, ie deslogeray, non pour l'amour d'elle, mais pource que par elle ie suis inutile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'un, & de iugement en l'autre. Mais ie me laisse emporter à ce discours, qui me ser-

uira

vira de payement pour vne autrefois. Et puis, comme pourroit mettre fin à sa vie celui qui ne la peut mettre à sa lettre ? Adieu donc : ie m'assure que ie vous fais plus aise avecque cette parole, qu'avecque tout ce que ie vous scaurois dire de la mort.

## EPISTRE LIX.

## AGRVMENT.

1. *Difference de la Ioye & de la Volupté, suivant les Stoïques.*
2. *Le Sage n'est iamais surpris.*
3. *D'où vient que, la Folie est presque inseparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.*
4. *Qui doit estre appelé Sage.*
5. *La vraye ioye ne se trouue point parmi les honneurs, & les plaisirs du monde.*
6. *Le Sage est tousiours content.*

I. **V**Ostre lettre m'a bien donné de la volupté : Trouvez bon que i'vse des termes du peuple, & ne le prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, selon leur doctrine, est vice, ie l'accorde. Mais si est-ce vne parolle que nous employons

ployons ordinairement quand nous vou-  
 lons dire que l'ame est en quelque agreable  
 disposition. Je sçay bien aussi que prenant  
 les choses comme nous les prenons, la Vo-  
 lupté est vne chose deshonneste, & que  
 la Ioye à parler proprement, n'appartient  
 qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaus-  
 sement d'une ame asseurée en sa vertu pro-  
 pre, & en son propre bien. Toutefois nous  
 disons ordinairement, que nous auons eu  
 bien peu de la ioye que nostre ami soit pour-  
 ueu de quelque Estat, qu'il soit marié, que  
 sa femme soit accouchée. Et toutefois ce  
 sont si peu de ioyes, que souuent ce sont au  
 contraire commencemens d'ennuis qui luy  
 doiuent auenir. La ioye a ces qualitez  
 iointes si inseparablement avec elle, que  
 iamais elle ne cesse, & iamais ne se change  
 en son contraire. Quand donc Virgile dit  
*les mauuaises ioyes de l'ame*, il s'accommode  
 à la beauté des parolles, plus qu'il n'en  
 cherche la propriété. Car il n'est point de  
 mauuaise ioye. Il a donné ce nom aux vo-  
 luptez, & s'est fort bien exprimé: car il a  
 voulu signifier des hommes ioyeux de leur  
 mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans  
 cause que j'ay dit que vostre lettre m'a don-  
 né bien de la volupté. Car encore qu'un  
 mal-habil'-homme se puisse bien resioiir  
 pour un iuste suier: toutesfois pource que  
 son affection est desreglée, & qui en un  
 moment est capable de mutation ie l'ap-  
 pelle



## 298 LES EPISTRES

pelle vne volupté fans compas, ny mesure, que l'opinion d'un faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre lettre; c'est que vous estes maistre de vostre discours. Il ne vous esleue, ny vous emporte que iusques où vous auez resolu d'aller. Il en est assez, qui pour mettre un mot qui les chatoüille, écriront des choses à quoy ils n'auront point pensé. Vous n'en estes pas de mesme. Vous n'écriuez rien qui ne soit bien joint, & qui ne se rapporte à vostre suiet. Vous dites autant qu'il vous plaît: & toutefois vostre discours a encore plus de substance que de parolles. C'est un tesmoignage de quelque suffisance plus grande, & qu'en vostre ame il n'y a rien de superflu, ny de bouffi. I'y trouue des translations, ny trop hardies, ny de mauuaise grace, comme celles à qui l'usage a desbaillé leur passe-port. I'y trouue aussi des Figures, desquelles ceux qui nous deffendent l'usage, & ne les permettent qu'en vers, ne sont pas sçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par vne elegance plausible, comme par un simple recit des choses, & par vne demonstration esloignée de tout artifice, si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs escrits. Il est vray qu'elles ne nous sont pas nécessaires, pour le suiet que les Poëtes en vsent: mais

mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, & leur représenter les choses si naïfvement, qu'ils pensent plustost les voir que les ouïr. Je me plais fort à lire Sextius: c'est vn esprit, vif qui en sa Philosophie a les parolles Grecques, & les fait Romaines. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armée, quand de toutes parts on se doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarrée, & que tout de mesmes le Sage doit tenir de tous costez les Vertus en bataille, affin qu'il ne luy puisse venir aucun effort sur les bras, qu'elles ne se trouuent prestes à sa deffence, & sans tumulte, respondent au commandement qui leur sera fait. Il adioute que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leur troupes, de les disposer en sorte, qu'en mesme temps vne parole soit portée par tout, nous est d'autant plus necessaire, que bien souuent ils apprehendent sans occasion, & sont plus asseurez au chemin qui leur est le plus suspect. Mais où est la Folie, la peur y est perpetuelle, l'espouuante y est deuant comme derriere, à main droïte comme à main gauche. Les perils la suivent, & la precedent. Elle s'estonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux mesmes qui viennent à sa deffence, pour ne les scauoir distinguer de ses ennemis.

**IL** Vn homme sage est tousiours en ceruelle.

De

## 300 LES EPISTRES.

De quelque costé qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'espée à la main. Que la Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy fasse receuoir des affronts, & l'afflige en sa personne de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, avec vne assurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur il marchera vers elle, & sera plustost aux mains qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales: il est mal-aisé de nous nettoyer: Ce ne sont point taches ordinaires que les nostres: elles sont à l'huile.

III. Je m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy-mesme; D'où vient que la folie est si opiniastrement attachée avec nous, que presque elle est inseparable. Premièrement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre salut d'une façon, qu'il semble que nous ayons peur de le trouuer. Secondement, nous ne croyons pas à bon-escent aux preceptes que nous ont donné les hommes sages, & ne leur ouurons pas l'estomach: mais comme en choses qui ne nous touchent gueres, pensons auoir assez fait quand nous

nous les auons regardez par dessus. Mais aussi comme pourroit vn homme apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choses loüables, qu'autant que les vices ne le tiennent point occupés. Nous ne mettons iamais la main au fonds; il nous suffit d'escumer le dessus; Et pensons faire tort à nos autres affaires, si nous prenons quelque heure, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeschement que nous ayons, c'est que legèrement, & avec peu de sujet nous entrons en bonne opinion de nostre merite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnestes gens, que nous auons bon iugement, & bonne conscience, nous nous y accordons tout aussi-tost, & ne nous contentons pas d'une loüange où il y ait de l'apparence: mais quoy que la flatterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le receuons comme chose qui nous appartient. Nous sçauons bien que nous ne sommes ny si bons & si sages comme on nous veut faire accroire; mais cependant nous ne donnons iamais de dementi là dessus; & qui pis est, nous sommes tellement auëuglez de l'amour de nous-mesmes, qu'il n'y a rien de quoy plus volontiers nous nous oyons loüer, que de ce qui est directement contraire à tout ce que nous faisons. Sommes-nous des cruels? nous voulons qu'on propose nostre humanité. Viuons-nous de rapines? nous

voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes-nous tousiours, ou dans vn cabaret, ou dans vn bordeau? nous voulons qu'on fasse cas de nostre Contenance; Et de là vient que parce que nous croyons estre les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & sacca-geoit des peuples qui n'estoient pas seulement cogneus de leurs voisins, faisant le tour d'une ville qu'il assiegeoit, afin de reconnoistre l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'un coup de fleche: toutefois il ne laissa pas de continuer. Mais à quelque temps de là comme la playe se refroidissoit, pource que le sang ne couloit plus, elle commença à luy douloir à bon escient. Estant donc contraint de se retirer, Tout le monde, dit-il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait bien cognoistre que ie suis homme. Faisons-en de mesme: & quand on nous flattera, selon la mesure de nos qualités, disons: Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme; mais ie voy bien combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui seroient ma ruine, si le les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire, & ie ne sçay point encore combien il faut que ie mange & boiue pour me remplir.

IV. Voulez-vous à cette heure que ie vous monstre que ie ne suis pas sage ? Le Sage est celuy qui plein de ioye au cœur & au visage , vuide de toute apprehension & de tumulte , est aussi content de sa condition, comme les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à cette heure vous-mesme , si vous n'avez ennuy quelconque qui vous trouble , si vous n'avez point d'esperance qui vous donne des inquietudes : si iour & nuict vostre ame est en pareille affiette, tousiours releuée , & tousiours agreable à soy-mesme. Vous pouuez dire que vous estes arriué iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptés , faites compte que vous auez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez , vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les sollicitudes , quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhait general de tout le monde : mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente , personne ne le sçait. L'un la cherche en la dissolution des festins , & en la superfluité des despences : l'autre en la vanité des estats , & d'auoir toute la populace d'une Ville à sa queue.

## 304 LES EPISTRES

L'autre aux bonnes grâces de sa maistresse, & l'autre en l'ostentation des sciences, qui ne guérissent de rien. Toute cette maniere de gens se laissent tromper à l'apparence de leurs passe-temps fugitifs & perissables, comme les yvrongnes au vin, qui pour vne plaisante humeur qui ne dure qu'une heure, leur donne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; Or comme les Ambitieux aux acclamations fauorables d'une multitude, qui leur ont cousté beaucoup iusques à cette heure, & leur doiuent encore plus couster à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effect de la Sageste, c'est vn contentement tousiours égal à soy-mesme, & que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde: dessus la Lune le beau temps y est perpetuel.

VI. Vous sçauiez donc à cette heure quelle occasion vous auez de vouloir estre sage, pource que le Sage n'est iamais sans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il sçait bien qu'il est homme de bien. Il faut estre iuste: il faut estre magnanime: il faut estre temperant: autrement il n'y a moyen d'estre ioyeux. Et quoy donc, les fols & les meschans ne se resiouissent-ils point? non plus que des lions quand ils ont trouué quelque proye. Apres que ces miserables toute la nuit se sont lassez de vin & de femmes, & se sont rendus aux  
volu

Voluptez par impuissance d'y fournir, ils s'écrient alors,

*Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem*

*Egerimus nostri.*

Tous gens desbauchez passent la nuit en de fausses ioyes, & comme s'ils n'en deuoient iamais passer d'autre. Cette ioye que goustent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit si elle estoit mendiée d'ailleurs. Mais pource qu'elle naist en eux-mesmes, elle ne dépend point d'une puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.

## EPISTRE LX.

### AGRVMENT.

1. Il blasme les vœux que les parens font pour leurs enfans.
2. Contre la Gourmandise & la somptuosité des festins.

**L** E me plains, ie dispute, ie me mets en colere. Encore vous desirez ce que vostre nourrice, vostre precepteur, ou vostre mere vous ont désiré. Vous ne iugez pas encore combien ils vous ont désiré de mal.



O que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires , & principalement quand le succez en est comme ils le souhaitent ! Je ne m'estonne pas si d'un bout à l'autre nostre vie est pleine de miseres. Nous croissons entre les maledictions de nos peres & de nos meres.

I I. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux , sans leur rien demander. Jusques à quand sommes-nous resolu de les importuner , comme si nous n'auions dequoy nous nourrir ? Ne ferons-nous iamais autre mestier que semer les champs de toute vne contrée ? Quand serons-nous lassez de tant de moissons ? Jusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux Prouinces estrangeres , chercher la prouision d'une seule table ? Peu d'arpens de terre fournissent de la pasture pour vn bœuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans ; Et l'homme pour sa nourritute bien à peine se contenté de la terre & de la mer ? Et quoy donc ? dirons-nous que la Nature , qui nous a fait le corps si petit , nous ait donné des ventres insatiables , afin que les animaux les plus vastes , & les plus voraces qui soient au monde, nous cedent la gloire de gourmander ? Nullement. Que pensez vous qu'il faille pour contenter Nature ? Elle est saoule de peu de chose. C'est l'Ambition qui nous fait despendre , & non point la faim. Mettons donc , comme Saluste , ces hommes qui  
se

se font esclaves de leur bouche , au nombre des bestes , & quelques-vns encorę , non au nombre des bestes , mais au nombre des morts. Vser de foy , c'est ce qui se doit appeller viure. Ceux qui se cachent , sont en leur maison en vn cercueil. Vous pouuez faire cette inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts auant que mourir.

---

## EPISTRE LXI.

### ARGUMENT.

1. *Nous deuons penser à bien viure en ieunesse , & à bien mourir en vieillesse.*
2. *Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.*

I. **I**L est temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir que nous n'auons eu par le passé. Quant à moy , à cette heure que ie suis vieil , tout le soin que i'ay , c'est de faire cognoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'estois ieune. Je donne les iours & les nuits à cette meditation. Toute l'estude que ie fais , & toute la besongne où ie m'occupe , c'est à mettre

une fin aux affections vicieuses, auxquelles ie me suis laissé conduire par cy-deuant. Je tâche de faire en sorte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant estre. A cette heure même que ie vous escriis, ie me tiens en estat, comme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que i'ay combien ie dois viure est occasion que ie vy content. Autrefois i'ay pensé à bien viure: à cette heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

I I. Donnez ordre que s'il est possible, vous ne fassiez iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera. La nécessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire que quiconque obeït volontairement à tout ce qu'on luy commande, évite ce qu'il y a de plus insupportable en la servitude, qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire une chose par commandement: ouy bien à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose aduienne, nous nous y accordions aussi-tost: & surtout, que le souuenir de sortir du monde ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous auons des provisions assez  
pour

pour la vie. Mais tousiours il nous semble & tousiours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne sont point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente, quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'aye pas assez vescu.

## EPISTRE LXII.

## ARGUMENT.

1. *Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.*
2. *Celuy a tout, qui mesprise tout.*

1. **C**'Est vne mocquerie de dire que les Occupations nous empeschent d'estudier. Nous faisons la pluspart semblant d'aimer des affaires. Ceux qui en ont les augmentent, & ceux qui n'en ont point sont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois ie suis à moy. Ie me preste aux choses, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occasions de perdre le temps. Ie me donne par tout de l'entretien, & tousiours occupe mon esprit à quelque meditation qui me

puisse apporter quelque profit. Pour estre avec mes amis, ie ne suis pas moins avec moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. l'enuoye mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ayt esté. Je ne vay en part, où ie ne mene Demetrius avec moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couuerts de clinquants, pour m'entretenir avec luy. Je ne le regarde iamais qu'avec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement? Je vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy pourroit bien tout mespriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est de les mespriser. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant: mais comme les ayant baillé aux autres pour en vser.

## EPISTRE LXIII.

## ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas s'affliger de mesme-  
rément en la mort d'un amy.*

2. *Le pleurer excessif est plustost mar-  
que de gravité, & de vouloir estre  
estimé affligé, que d'une vraye  
amitié.*

3. *Le temps est un remede aux ennuys,  
que la raison n'a pû guerir.*

4. *Senèque se blasme de soy-mesme de  
s'estre laissé vaincre à la douleur,  
en la mort d'Annens Serenus.*

I. **V**OUS vous affligez de la mort de vo-  
stre amy Flaccus. Mais si faut-il  
que vostre douleur ayt des bornes. Je sçay  
bien que vous ferez mieux de ne vous en  
fâcher du tout point. Toutesfois, c'est cho-  
se que ie ne m'ose promettre de vous, par-  
ce que cette resolution est d'un homme plus  
ferme, & plus relevé sur la Fortune que vous  
n'estes. Je ne dis pas que cet accident n'eust  
touché le plus sage qui soit au monde:  
mais il n'eust fait que le toucher. Pour  
nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayant

pas de la force assez, pour ne pleurer point, nous en auons assez pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'aye de l'eau dans les yeux en la perte d'un amy, pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres ; il faut qu'il sorte des larmes, mais non pas la bonde. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse, veu que le plus grand des Poëtes Grecs, veut que tout ducil s'acheue en un iour ; & remarque mesme, que Niobe, vne des plus desolées femmes qui fust iamais, n'oublia point de manger en son affliction.

I I. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de lamentations, & de gémissemens desmesurez ? Nous voulons prouuer que nous sommes extremement ennuyez de la perte que nous auons faite, & ne nous laschons pas tant à la douleur pour la douleur mesme, comme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autrui. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Et quoy donc ? ne me souuiendray-je point de mon amy ? La memoire que vous en aurez, ne sera gueres longue, si vous la bornez à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechiné, Mais vous ne laisserez pas de rire au premier sujet qui s'en presentera. Je ne vous remets point à cette longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolez capables

pables de consolation. Je vous dy, que vous ne serez pas si tost diuertý que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à ceste heure vostre douleur : Soyés y si vigilant que vous voudrés, il faut qu'elle eschape, & sa violence mesme sera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenance de ceux que nous auons perdus nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fasche. Toutesfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoient cheres, nous nous en ramenteuons la perte sans quelque amertume. Faisons, s'il est possible, qu'en ceste amertume mesme il y ayt quelque douceur. Car, comme souloit dire Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais en fin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ramenteuons nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se resioüir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sçait point que les choses acres & mordicantes excitent l'appetit? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedez m'est toute douce, le n'y trouue rien  
d'aigre



d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir perdre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, Iugez de ce faict comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'un bien que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté vn amy, mais elle vous l'auoit donné. Ceste incertitude de ne scauoir combien nous deuons iouir de nos amis, nous en doit faire iouir plus auident. Representons-nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque long voyage; combien demeurant en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuons que quand ils viuoient ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie comme a ceste heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possédez nonchalamment, & ne les ayment qu'apres les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute s'ils ont aimé, parce qu'ils n'en ont iamais fait preuue, les fait pleurer de ceste façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort de penser qu'il n'y ait pas en eux dequoy se consoler de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auons point, nous auons plus à nous plaindre de nous que de la Fortune. Elle nous a osté vn amy, & nous n'en auons point fait  
du

du tout. Et quis qui n'a eu qu'un amy, n'en a point eu. Si quelqu'un, à qui on auroit dérobé son marteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher dequoy se couvrir ses espauls, & se parer du froid; ne direz-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous avez mis en terre un homme que vous aymiez: le remede est d'en aimer un autre: vous aurez moins de peine à faire un ami, qu'à le pleurer.

III. Je sçay que ce que ie vous vay dire, est en la bouche de tout le monde: mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer: Le Temps est le remede indubitable des ennuis que la Raison ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'un homme de iugement sçauroit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bonne-heure cessez de faire vne chose que vous ne pouvez continuer long-temps, quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient un an aux femmes, pour pleurer, ne vouloient pas qu'elle pleurassent tout du long de l'année: mais leur deffendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, pource qu'ils ne le peuvent si peu faire, que toujours il n'y aille de leur honneur; & encore avecque cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se vueillent ietter dans la fosse, de qui les larmes  
ayent

ayent continué iusqu'au bout du premier mois ? Il n'y a rien qui nous attriste si tost que la douleur. Quand elle est recente, il se trouue quelques gents qui la consolent; mais quand elle est vicille, le monde s'en mocque, & iustement. Car il y a de la simulation, ou de la folie.

I V. Je sçay bien, quoy que ie vous écrive, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutefois aujourd'huy ie condamne ma faute, & reconnois bien que ceste affliction si démesurée venoit de ce que iamais ie ne m'estois représenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginerois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune que ie n'estois. Et comme si les destins eussent conté les âges, ie ne doutois point que ie n'allasse au tombeau premier que luy. Le remede à cet inconuenient, c'est d'auoir tousiours ceste consideration deuant les yeux, Que nous sommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le soit. Je deuois dire alors, Serenus est plus ieune que moy ? qu'importe, il doit mourir apres moy, mais il peut mourir deuant. A faute de m'estre préparé de ceste façon, la Fortune m'a surpris & m'a donné ceste secousse qui m'a pensé faire choir. A ceste heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que la

la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriuer quelquefois peut arriuer aujourd'huy. Pensons donc Lunilius, que nous irons bien-tost nous-mesmes là où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre, si selon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous reçoie au partir de celle-cy : celuy que nous pensons estre mort n'a fait que nous preceder.

---

## EPISTRE LXVI.

### ARGUMENT.

1. *Les preceptes de la Philosophie bien entendus sont des remedes aux maladies de l'Ame.*
2. *Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien vivre.*

**V**ous fustes hier avecque nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus souuent vous auriez suiet de vous plaindre. C'est pourquoy i'ay dit avecque nous : car avecque moy, vous y estes perpetuellement. Il m'estoit suruenu quelques amis, pour lesquels il falloit faire vn peu plus de fumée que de coustume, non toutesfois tant comme celle

# 318 LES ÉPISTRES

celle des grandes cuisines , qui met les sentinelles d'une ville en alarme ; mais assez pour faire connoître que j'auois des hostes. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble : mais d'un propos nous passions à l'autre , sans en continuer un iusqu'à la fin. Après cela nous nous mîmes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mentir, ie trouue que c'est vn grand homme , & Stoïque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auoier. Bon Dieu, que ie le trouue nerueux ! que ie le trouue releué ; les escrits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maître ; au demeurant ouurez-les , vous n'y trouuez pas vne goutte de sens. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilitez ; mais au partir de là, vous en sortez avec si peu de resolution que vous en auez apporté. Mais de Sextius, vous n'en sçauriez si peu lire, que tout aussi-tost vous ne disiez, Il a de la vie ; il a de la vigueur : il est libre : il est au dessus de l'homme : c'est à ceste heure que ie me sens du courage & de la force. Quant à moy, ie vous confesseray librement, qu'en quelque posture que soit mon ame, ie nay pas si tost commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de prouoquer tout ce qu'il y a de mal-heur au monde, & de faire vn appel à la Fortune mesme. Ie pense estre en la place de cestuy-

cy, qui dans Virgile demande vn suiet de faire paroistre sa valeur.

*Spumantēque dari pecora inter inertia votis  
Optat aprum, aut fulvum descendere monte  
leonem.*

Il faut que j'aye ou de l'occupation à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextius a cela de particulier que vous montrant combien est grande la felicité qu'il vous propose, par mesme moyen il vous fait connoistre qu'il n'est point impossible d'y paruenir. Il la vous fait voir en vn lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que ses contentemens voussembleront des miracles, & cependant vous ne desesperez point de les auoir. Il faut auouer qu'il n'y a point d'occupation à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais i'en suis comme du monde, que ie regarde tous les iours avec autant d'esbahissement que si iamais ie ne l'auois veu. Aussi toutes ses inuentions & ses inuenteurs me sont venerables; il s'en faut saisir comme d'une succession commune cela m'est acquis: cela est fait pour moy. Mais aussi deuons nous imiter le bon pere de famille, & faire que par nostre industrie cec heritage aille à la posterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laissé de la besongne: nous en laisserons bien à ceux qui viendront

celle des grandes cuisines, qui met les sentinelles d'une ville en alarme; mais assez pour faire connoître que j'auois des hostes. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble: mais d'un propos nous passions à l'autre, sans en continuer un iusqu'à la fin. Après cela nous nous mîmes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mentir, ie trouue que c'est vn grand homme, & Stoïque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auoier. Bon Dieu, que ie le trouue nerueux! que ie le trouue releué; les escrits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maître; au demeurant ouurez-les, vous n'y trouuerez pas vne goutte de sens. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilitez; mais au partir de là, vous en sortez avec si peu de resolution que vous en avez apporté. Mais de Sextius, vous n'en sçauiez si peu lire, que tout aussi-  
disiez, Il a de la vie; il a de la  
libre: il est au dessus de l'  
cette heure que ie me  
la force. Quant à  
ray librement, o'  
soit mon ame  
de le lire, q'  
uocquer le  
monde,  
mesme

ey, qui dans Virgile demande un fuzil de faire paroître la valeur.

*Sperantique dari pecora inter inertia turis  
Optat aprum, aut fulmen descendere mox  
lemem.*

Il faut que j'aye ou de l'occupation à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextius a cela de particulier que vous montrant combien est grande la felicité qu'il vous propose, par mesme moyen il vous fait connoître qu'il n'est point impossible d'y parvenir. Il la vous fait voir en un lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que ses contentemens vous sembleront des miracles, & cependant vous ne desespererez point de les avoir. Il faut avouer qu'il n'y a point d'occupation à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais j'en suis comme du monde, que je passe tous les jours avec autant d'

l'agoy

que si jamais je  
res ses intentions  
t venerables; il  
e successeur  
da est fin  
e inter

ie ce ne  
ous in-  
deuons-

& ren-  
genre  
rture à

& la re-  
cepteurs

en Con-  
outes les

ersonnes  
istement

rons, &  
M. Ca-

ton, Ze-  
à nous,

personnes  
nblant de

oy, ie pro-

, & qu'on  
presence  
leur



dront apres nous. Et quiconque naistrad'icy à mille siecles, s'il y prend peine il aura tousiours moyen d'y adiouster quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement trauaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter apres eux, il ne faut point craindre qu'en la nouveauté seule d'vser des inuentions & en la dextérité de les disposer, il n'y ait tousiours assez de matiere pour les esprits que produiront les siecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des medicamens pour guerir les yeux: tout ce que vous auez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de sçauoir bien appliquer ceux-cy selon que le mal, ou le Temps le requerra. L'vn est bon pour la desmangeaison des yeux, l'autre pour la crassitude des paupieres, l'autre pour le diuertissement d'une desfluxion subite, l'autre esclaircir la veüe. C'est à vous de les broyer, de choisir le temps d'en vser, & de sçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laissé des remedes pour la guerison de l'ame. C'est à nous maintenant de sçauoir quand & de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé sont allez bien auant, mais non pas iusqu'au bout.

I I. Quoy qu'il en soit nous leur deuons de l'admiration, & sommes tenus de les reuerer comme Dieux: Et quand nous aurions leurs pourtraits, & que nous celebrerions leurs

leurs natiuitez, ie ne pense pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon pour nous inciter à la vertu: Pour le moins en deuons-nous tousiours parler avec honneur, & rendre à ces precepteurs vniuersels du genre humain, & qui nous ont fait l'ouuerture à des choses si profitables, le respect & la reuerence que nous rendons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Consul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les demonstrations qu'on fait aux personnes de leur merite. Nous mettrons iustement pied à terre: nous nous descourirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Cæton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon & Cleantes se presenteront à nous, nous les regarderons comme personnes vulgaires, & ne ferons pas semblant de nous en esmouuoir. Quant à moy, ie proteste qu'ils me sont venerables, & qu'on ne le nomme iamais en ma presence que ie ne me leue pour leur faire honneur.

\*\*\*

## EPISTRE LXV.

## ARGUMENT.

1. Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoïques.
2. Comment, & pourquoy Dieu a créé le monde.
3. Que la meditation des premiers principes nous porte à la cognoissance de Dieu, & au desir d'estre reünis à luy.
4. Nous deuons plustost penser au bien de l'ame qu'à celuy du corps.

**H**ier au matin i'estois vn peu mal fait; toutefois apres midy cela s'estant passé, ie me mis à lire; & par cét essay me trouuant assez en estat de trauailler, ie voulu passer plus outre. I'auois en main vn suiet assez difficile, & dequoy i'estois resolu de venir à bout. Je commençay d'en escrire quelque chose, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Là dessus il me suruint quelques amis, qui m'osterent de dessus la besongne, & me tancerent comme vn malade, qui ne se garde pas, & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours furent

furent mis en la place de l'escriture ; & sur ce que nous ne peusmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant, vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à cest'-heure à vous de nous appoin-ter : Vous auez plus de besongne que vous ne pensez : il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, comme vous sçauetz, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matiere. La Matiere demeure oisue, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre : mais au reste elle ne bougera, si personne ne la bouge. Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matiere & la tourne comme bon luy semble : d'où vient toute ceste diuersité d'ouurages que nous voyons. Il faut donc qu'en vne chose il y ait ce dequoy elle est faite : & ce qui la fait : l'un, la Cause, & l'autre, la Matiere. Toute science est vne imitation de la Nature, & pour ce rapportons ce que j'ay dit de l'ouurage de l'uniuers à ce qui est de l'operation particuliere de l'homme. En vne statuë il a fallu qu'il y ait eu de la Matiere qui receut l'artifice, & vn Artisan qui donnât vn visage à la Matiere, en la statuë donc le bronze a esté la Matiere, la Cause, l'Ouurier. Toutes autres choses en sont de mesme. Elles sont composées de ce qui est fait & de ce qui fait : les Stoïques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la Matie-

## 324 LES EPISTRES

re, sans laquelle rien ne se fait. La seconde, l'Ouurier : & la troiefme la Forme, qui est donnée aux ouurages comme à vne Statuë, & l'appelle *ιδεα*. Il y adiouste encore vne quatriefme, qui est l'intention de l'ouurage. Je m'en vay vous dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statuë: car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce dequoy elle deuoit estre faite. La seconde Cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronz n'eust iamais esté statuë, sans la dexterité de quelque main, capable de le façonner. La troiefme cause, c'est la Forme: car on ne diroit point vne Statuë à lance, vne statuë à diademe, si l'une n'auoit vne lance, & l'autre vn diademe. La quatriefme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auoit point trauaillé. Qu'appellez vous le dessein? Ce qui a conuié l'Ouurier, & l'a mis en besogne, comme l'argent, s'il l'a faite pour la vendre la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputation, ou la deuotion, si son but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple, & pource ce qui a esté occasion de la faire se peut appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouurage, il faille compter vne chose, sans laquelle l'Ouurage n'auoit point esté fait? A ces quatre Causes; Platon en adiouste vne cinquiefme, qu'il appelle Idée. C'est le patron sur qui l'Ouurier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le  
patron

patron soit vn objet exterieur, que l'ouvrier  
tienne deuant ses yeux, ou vne conception  
interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces  
exemplaires de toutes choses, les nombres  
de tous les ouvrages qui sont faits, & leurs  
mesures, sont compris en l'intelligence de  
Dieu. Il est tout plein de ces figures, que  
Platon appelle Idées, immortelles, immua-  
bles, infatigables; c'est pourquoy l'homme est  
perissable: mais l'humanité sur laquelle est  
prise la forme de l'homme est permanente:  
Et quoy qui aduienne à l'homme, elle ne re-  
çoit point d'alteration. Il y a donc cinq cau-  
ses, selon Platon, dequoy, parquoy, comme  
quoy, suiuant quoy, & pourquoy: Et enfin ce  
qui procede de toutes ces causes par leur  
assemblément, comme en la statuë, puis que  
nous auons pris cét exemple. Le dequoy,  
c'est le bronze. Le parquoy, c'est l'ouvrier.  
Le comme quoy, c'est la forme qui luy est  
appropriée: le suiuant quoy, c'est le patron  
sur quoy l'ouvrier a trauaillé: le pourquoy,  
c'est l'intention de l'ouvrier: ce qui en pro-  
cede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trou-  
ue en l'edifice du monde. Dieu est l'ouvrier.  
Ce dequoy il est fait, est la matiere, l'a for-  
me, l'agencement, & l'ordre que nous y  
voyons: le patron, cette imagination sur  
laquelle Dieu a conceu la merueille de son  
ouvrage. L'intention, ce pourquoy il la fait.  
Vous me demanderez quelle peut auoir

## 326 LES EPISTRES

esté son intention ? Sa bonté, pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde ? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à rien qui soit bon. Voilà pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à cette heure vostre iugement, & declarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vray-semblable : Je ne dy pas la plus vraye, parce que le vray est autant par dessus nous que la verité mesme. Cette multitude de causes, mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des causes toutes choses generalement, sans lesquelles l'ouvrage ne peut estre fait, ils en ont nommé trop peu : Car il faut qu'ils y mettent le temps, puis que sans temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le lieu, parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire. Et faut en fin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien, sans mouuement rien ne se corrompt. Il y a des mouuemens en tous arts : & n'est possible qu'il se fasse mutation quelconque, qu'il ne se fasse du mouuement. Mais l'importance est de sçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle soit simple ; car la matiere l'est : voulons-nous sçauoir que c'est ? c'est la raison operante, c'est Dieu : Et pource tout ce que

que ie viens de nommer ne sont pas causes chacune à part soy : mais elles dependent toutes de la cause efficiente. Vous dites que la forme est vne cause : & ie vous responds que l'ouvrier la met en son ouvrage, & que par consequent elle en est partie, & non pas cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le patron soit cause : c'est vn instrument necessaire à la cause. Le patron est necessaire à l'ouvrier, comme vne lime, ou vn ciseau : Sans lime & sans ciseau l'art ne peut travailler, & toutesfois ce sont parties & non causes de l'art. Quant à l'intention de l'Ouvrier, que vous dites estre vne cause : encore que c'en fust vne, ce n'est pas vne cause efficiente, mais suruenante, comme sont vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas dequoy nous auons affaire : Nous cherchons la cause generale. Car de dire avec eux, que c'est tout le monde parfaict, & acheué comme il est, ie n'y voy point d'apparence : Et ne les trouue pas en cela si deliez comme ils ont accoustumé d'estre : car il y a difference entre l'ouvrage, & la cause de l'ouvrage. Ou prononcez vostre sentence, où, ce qui est le plus court en choses si difficiles, demandez temps de vous y resoudre, & nous dites que nous reuenions vne autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir ie prens à me tourmenter après des choses qui ne peuvent remedier à mes affections



## 328 LES EPISTRES

vicieufes, ny me faire perdre vne feule de ces cupiditez qui me trauaillent ? La premiere meditation que ie fais, c'est du moyen de me mettre l'esprit en repos. Ie ne regarde le monde qu'apres que ie me fuis regardé. Mais pensez-vous que certe recherche mefme foit du tout infructueufe, & que le temps y foit entierement perdu ? Il n'y a point de doute que l'esprit ne fe lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il eft partie. Ces confiderations luy en donnent le moyen : mais l'importance eft de n'en faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chofe que ces vaines subtilitez. La pefanteur du corps eft le fupplice de l'ame. Il la preffe, & la tient en vne prifon où elle eft en vne mifere perpetuelle, fi par la confideration des ouurages de Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel : c'est là qu'il eft en fa liberté : c'est là qu'il fe plaift de fe pourmener; & que quelquefois fe dérochant de fa garde, il repare en la contemplation des chofes diuines ce qu'il a cueilly de vicieux & de fale au commerce de l'humanité. Comme vn artifan, qui a les yeux lassez de quelque beſongne delicate, s'il eft logé en vne maifon fombre, & qui n'a que des veües empruntées : il fort en la rue, & fe va pourmener par la ville en quelqu'un de ces lieux qui font destinez à l'oysiueté du peuple,

où

où il prend de l'air & du iour à son aise: Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & melancholique, autant de fois qu'il peut eschapper, se retire en quelque lieu des-couvert & agreable, & se resioüist en la consideration des merueilles qui sont dans l'Vniuers.

IV. Le Sage, & celuy qui est apres à l'estre, tiennent bien avec leurs corps, mais ce qu'ils ont de meilleur s'en esloigne, pour vacquer à la meditation des choses celestes; & faisant compte qu'il est au roolle d'une compagnie, il pense que ce qu'il vit, est la folde: Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie, se reduit à souffrir les inconueniens des choses mortelles, iusques à ce qu'il arriue en cette condition plus heureuse, à laquelle il sçait bien qu'il est reserué. Me voulez-vous destourner de la consideration des œuures de Nature, & ne me laisser qu'une partie de ce que ie puis auoir entier? Ne m'informeray-ie point qui sont les principes des choses? qui est celuy qui leur a donné leurs formes; & d'une masse lourde & confuse, où elles estoient embrouillées au fonds d'une abisme, les a mises en la disposition agreable où ie les voy? Ne m'informeray-ie point qui est l'ouvrier du monde? comme il s'est peu faire que cette grandeur enorme ait pris vn ordre & vn reglement? qui peut auoir ramassé tant de choses esparfes? distingué tant de melanges, &

donné de l'embellissement à tant de difformités ? d'où peut venir vne lumiere si grande ? si c'est feu, ou quelque chose plus claire que le feu ? Ne m'informeray-ie point de toutes ces choses ? Ne scauray-ie d'où ie suis descendu ? Si ie ne reuiendray plus au monde, quand i'en seray hors ? ou si ie renaitray beaucoup de fois ? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place est preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tirée de la captiuité du corps ? Me deffendez-vous le commerce du Ciel ? Voulez-vous que i'aye tousiours le nez en terre ? Ie suis de trop bon lieu, pour estre vallet de mon corps. Ie ne suis pas né pour si peu de chose que luy. C'est vne chaine qui me garde d'estre libre, & non autre chose. Quand la Fortune m'attaque, ie la mets au deuant, pour recevoir les coups, & les empescher de venir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui peut souffrir des iniures est dans ce meschant logis. S'il a des seruitudes, elles ne m'assujettissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. Ie ne feray iamais Hypocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme, que ie ne la rompe quand bon me semblera ; & à cette heure mesme que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas égaux pour cela. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mespriser son

son corps, c'est le vray moyen d'asseurer sa liberté. Cette considération, dont nous parlerons tantost, nous y servira beaucoup; c'est que tout est composé de matiere, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choses le suivent comme leur guide & comme leur Gouverneur. Or Dieu, qui a donné la forme, est plus puissant que la matiere qui l'a receüe. Ce Dieu qui est au monde, l'ame l'est en l'homme. Le corps est en luy, ce que la matiere est en l'autre. Il est donc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites: ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la prison, ny la pauvreté. Qu'est-ce que la mort? Ou c'est yne fin, ou c'est le passage: ie ne me soucie point de n'estre plus: c'est la mesme chose que n'auoir point esté; ny de passer parce que ie ne scaurois aller en part ou ie ne sois plus au large que ie ne suis.

---

## EPISTRE LXVI.

### ARGUMENT.

1. *Le corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit.*

# 332 LES EPISTRES

2. *Les biens . quoy que de trois sortes ,  
sont égaux.*
3. *L'amour de la verité , est le premier  
bien de l'homme.*
4. *Toutes les actions vertueuses sont  
égales en vertu , mais différentes au  
sujet qui les exerce.*
5. *La vertu fait mépriser les tourmens  
& les incommoditez.*
6. *La moderation dans la ioye est aussi  
louable que dans l'affliction. La  
vertu rend égaux tous les hommes  
vertueux.*
7. *La raison est le iuge du bien & du  
mal : qu'il y a des biens selon Na-  
ture , & d'autres qui semblent con-  
tre Nature.*
8. *Il borne la felicité de l'homme par  
le repos de l'esprit , par la santé  
du corps , & par la patience dans  
les douleurs.*

I. **I**A veu ces iours passez Claranus , mon  
compagnon d'eschole , que ie n'auois  
veu il y auoit fort long-temps. Je n'ay que  
faire de vous dire qu'il est bien vieil. Vous  
le croyez bien ainsi : mais ie vous iure qu'il

a l'esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hôte. Sinon que peut-estre elle nous ayt voulu faire voir en cét exemple, qu'il n'y a peu si foible ny si miserable, qui ne puisse loger vn esprit bien courageux & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher; & pour apprendre à mépriser toutes choses, il s'est méprisé le premier. C'est chose qui ne me semble pas bien ditte,

*En vn beau corps, la Vertu nous plaît mieux.*

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle-mesme; & le corps où elle loge, est consacré pour son habitation. Sans mentir quand j'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'une cabane vn grand personnage, vn bel esprit & grand, d'un corps bien difforme, & bien petit. Aussi ie pense que tout exprez la Nature a produit des hommes ainsi contre-faits, pour montrer que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tous nuds au monde, si c'est chose qu'elle eust peu faire. Mais ce qu'elle fait à cette heure est bien dauantage: car elle en loge quelques-uns dans des corps si mal

## 334 LES EPISTRES

disposez, qu'il semble qu'il leur soit impossible de se produire. Et cependant ils ont l'action si vive, & si gaillarde, que malgré tout ce qui les empesche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effects. Quant à moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné cette mauuaise taille à Claranus, que pour estre vn exemple, que par la laideur du corps vn esprit ne s'enlaidit point, & qu'un corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté gueres de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray tenir, à mesure que i'auray la commodité de les rediger par escrit.

I I. Nostre dispute fut le premier iour, comme les biens peuuent estre égaux, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïquez appellent premiers biens, comme la Ioye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui sont tirez d'une maniere miserable, comme la Patience parmy les tourmens, & l'Abstinence en une facheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaittons directement, les seconds en cas de necessité. Il y a encore des troisiemes, comme, une alleure modeste & reglée, un visage rassis & une contenance telle qu'un homme de iugement la doit auoir.

III. Com

III. Comme peuuent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandée à la contemplation de la verité; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuir: qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature: qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque chose, qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comme aux caresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne; releuée par dessus tout ce qui arriue; qui par sa bonne grace monstre sa beauté, & par sa force, sa disposition & sa conuience; vuide d'apprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduersité n'abaisse, & que nulle prosperité n'enorgueillit. Telle est la vertu de l'ame: tel est son visage, s'il estoit possible de le voir tout, & tout à la fois. Au demeurant, elle a beaucoup d'especes, qui se font paroistre suiuant la diuersité des sujets, sans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui est parfaitement bon ne peut descroistre: Aussi la vertu ne recule iamais, mais elle se conuertist tantost en vne



# 336 LES EPISTRES

qualité, tantost en l'autre; & donne la forme des objets où elle se veut trauailler. Quoy qu'elle touche, elle luy donne sa ressemblance, & sa teinture: elle est l'ornement des actions, des amitez, & quelquesfois des maisons entieres, qui la reçoient, & qui prennent son reglement. En fin elle ne met la main à chose quelconque, à laquelle elle ne donne rant d'esclat & de grace, qu'on ne la peut regarder sans estre rauy. C'est pourquoy sa force ne peut estre plus forte, ny sa grandeur plus grande, n'estant pas possible d'accroistre ce qui est en sa perfection. Il n'est rien plus droict que ce qui est droict, rien plus veritable que ce qui est veritable, ny rien plus temperé que ce qui est tempeté. Toute vertu a sa mesure, & toute mesure ses bornes. La Constance ne scauroit aller au delà des siennes, non plus que la Foy, l'Assurance & la Verité au delà des leurs. Que peut-on adiouter à ce qui est parfait; Aussi ne peut-on non plus adiouter à la vertu, laquelle il faut dire auoir esté defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouter. Il en est de mesmes de ce qui est Honneste, de ce qui est Bien-seant, de ce qui est Iuste & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limitez de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouoir croistre. Les loix de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est louable, & ce qui est desirable

rable ne sont pas mieux ioints ensemble,  
 que le bien public, & le bien particulier.  
 Toutes les vertus, les actions vertueuses,  
 & les hommes vertueux, n'ont l'un rien  
 plus que l'autre. Les vertus des plantes &  
 des animaux, pource qu'elles s'aduancent  
 & s'arrestent, valent ou plus ou moins:  
 mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'  
 vne raison droicte, & simple, elles sont tou-  
 tes sous vne mesme regle. Il n'y a rien plus  
 diuin que ce qui est diuin, ny plus cele-  
 ste que ce qui est celeste. Ce qui est mor-  
 tel monte, descend, croist, décroist, vui-  
 de, & se remplit. En ceste incertitude, il  
 ne peut y auoir que l'inegalité. Les cho-  
 ses diuines n'ont toutes qu'une nature. Or  
 la Raison n'est autre chose qu'une partie  
 de l'esprit diuin, plongée dans le corps hu-  
 main. S'il est vray que la Raison soit diui-  
 ne, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de  
 la Raison, il s'ensuit que tout ce qui est  
 bon soit diuin. Or il n'y a point de diffe-  
 rence entre les choses diuines; il n'y en  
 peut donc auoir entre les bonnes; & par  
 ce moyen la Ioye & la Patience aux tour-  
 mens sont choses pareilles: Car en toutes  
 deux il y a du courage: mais en l'un il est  
 plus remis & plus lasche, en l'autre plus  
 ardent & plus tendu. Et quoy; ne trouuez-  
 vous pas autant de valeur en celuy qui reso-  
 lument attaque vne ville, & la force, qu'en  
 celuy qui la deffend avec vne extreme  
 obstination?

## 338 LES EPISTRES

obstination ? Scipion est braue , qui serre les Numantins de si près, que ne les pouuant vaincre , il les fait ruïner par leurs mains propres ; Et les Numatins braues, qui sçauent qu'ils ne sont point enfermez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerte ; & en ceste resolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bonnes, comme la Tranquilité, Simplicité Liberté, Constance, Equanimité, Perseuerance, sont egales entre elles: Car elles procedent toutes d'une vertu qui tient l'ame droite, & l'empesche de se fouruoyer. Et quoy donc, la Ioye & la Patience, inflexible aux douleurs ne different point ? Du tout point en ce qui est des vertus : mais beaucoup en ce qui touche le suiet, où l'une & l'autre s'exerce. Car en l'un l'esprit se dilate & se relasche naturellement ; & en l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre Nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'autre, la diuersité des sujets n'apporte point de changement à la vertu. Que la Matiere soit molle ou dure, facile, ou difficile, plaisante ou fascheuse, la Vertu n'en est ny pire ny meilleure, C'est donc force que les biens de l'un & de l'autre soient égaux, par ce que celui qui est ioyeux, se comporte si bien en sa ioye, & celui qui souffre fait une si loüable résistance à la douleur, qu'il est impossible

impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut-estre de meilleures, ne peuvent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite; vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble; Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire: qui fait vne chose lentement, qui se plaint: qui recule, qui apprehende, il oste à l'action tout ce quelle a de grace, qui est de prendre grand plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre ne peut estre honneste: toute crainte est hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose, la iuger mauuaise, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la discorde en l'ame. Car d'un costé l'apparence du bien nous pousse, & de l'autre la doute du mal nous retient; Et pour ce, quand il est question de faire quelque chose de loüable; s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal; mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist ny commandement ny contrainte; Elle est pure & separée de tout mal. Je voy bien que c'est, direz-vous, vous nous voulez persuader qu'autant fait celuy qui est bien à son aise, que celuy qui

qui n'ouure point la bouche en la torture, & qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmenter. Je pouuois vous respondre ce que dit Epicure, Qu'un homme sage, quand on l'auroit mis à rostir dans le Taureau de Phalaris s'écrieroit, Je me trouue bien; ie me moque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bonne chere en vn festin, que d'estre parmy les gesnes quand on a le courage & la force de les endurer? Que ferez-vous quand vous oïrez Epicure vous dire, Que c'est plaisir d'estre tourmenté. Quant à moy ie trouue qu'en c'est exemple il y a de la difference entre la Ioye & la Douleur. Si i'en auois choix, i'en desirerois l'un, & rascherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'un est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon il y aura bien loin de l'un à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, la procedure est tousiours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne seruent de rien, la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les iniures se resserreront aussi tost: & de quelque part qu'elle esclaire, tout ce qui brilloit en son absence s'obscurcira, comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques grandes

grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée en la mer: Et pour montrer qu'il est comme ie le vous dis, qu'un homme de bien voye une chose loüable, il s'y en ira sans marchander. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est necessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honneste qu'il fasse. Une belle action ne luy sera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fierá d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aíse, du repos, & de la prosperité. Il fera d'une chose loüable, mais triste & penible, comme d'un homme de bien pauvre ou banny, & qui aura mauuais visage. Or á cest'-heure mettez un homme de bien & plein de richesses d'une part, & de l'autre de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont égaux en preud-d'homme. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins loüable au corps d'un homme malade, ou prisonnier, qu'en celui d'un homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes vertueux, ayez tous vos membres où soyez estropié, vous estes d'autant de merite d'une façon que de l'autre: Autrement ce seroit iuger du maistre par l'habillement du valet. Car toutes choses qui sont suiettes aux accidens comme l'argent, le corps, & les

## 342 LES EPISTRES

les honneurs sont seruiles, imbecilles, froids, caduques, & perissables d'un moment à l'autre. Comme au contraire, les œuvres de la vertu sont hors de toute iurisdiction: rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira: c'est tout un. Elle ne leur peut donner un masque si laid, qu'elles ne soient agreables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié. Je ne pense pas que vous aimassiez mieux un homme de bien riche que pauvre ny fort & nerueux, que gresse & fioier. Aussi quand une chose est honneste, vous ne la deuez pas moins desirer labourieuse & difficile, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferez croire, que de deux aussi vertueux l'un que l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfumé, que l'autre qui seroit si crasseux, & en si mauuais equipage, qu'il seroit horreur à regarder. Et puis apres vous en viendrez-là, que vous aymeriez mieux celuy qui seroit bien sain, & entier de tous ses membres, que celuy qui seroit borgne ou boiteux: Et en fin de degré en degré, vostre dégoust passeroit si auant, que de deux aussi iustes & aussi sages l'un que l'autre, vous prefereriez sans doute celuy qui auroit les cheveux plus longs, & plus frisez que son compagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroît point. Elle est le principal le

le reste n'est qu'accessoire. Car qui seroit si mauvais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit? Les bestes ne sont point partiales en leur affection enuers leur portée. Elles se laissent retter aux vns comme aux autres. Les oiseaux partagent également la béchée à leurs petits. Ulysse est aussi bien r'appelé par les rochers d'Itraque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son país, pource qu'il est grand: mais pource que c'est son país. A quelle fin tend ce discours? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux, leur est indulgente aux vns comme aux autres, fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle voit les plus trauaillez; comme vous voyez que les peres mesmes distribuant leurs richesses entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'on en ait compassion. Ainsi la vertu qui voit quelques-vns de ses ouurages mal traitez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras, & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoy ne se peut-il faire qu'un bien soit plus grand que l'autre? Pource que rien ne peut estre plus propre que ce qui est propre,



ny plus plein que ce qui est plein. Vous ne pouuez pas dire de deux choses qui sont égales à vne troisieme, que l'une luy soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouuez-vous dire qu'il n'y ait rien plus honneste que ce qui est honneste. Que si toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens ; & de-là ie conclus que la moderation est aussi louable à se fascher qu'à se réjouir.

V. I. Ceste ioye n'a point dauantage sur vne constance qui ne s'ébranle point aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gémissements. Ces premiers biens sont désirables, & les seconds merueilleux ; Et neanmoin ils ne laissent pas d'estre égaux ; pource que tout ce qu'il y a d'incommode demeure couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & non pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estenduë les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle ; Mais comme vous les venez à peser, vous trouuerez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide, ne perit iamais, fortifie l'esprit, & le releue en vne hauteur d'où iamais il ne descend. Les choses que le vulgaire louë, & qu'il apelle bonnes, enlent ceux qui se  
passent

paissent de vanitez. Celles qu'il estime mau-  
 uaises, donnent aux ames ceste mesme fra-  
 yeur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux  
 qui leur font imaginer quelque peril. Mais  
 comme il n'y a point de sujet de se réjouir  
 aux vns, il n'y en a point de craindre aux  
 autres. La Raison seule, pource qu'elle ne  
 s'assuietist point aux sens, mais leur com-  
 mande, est immuable, & ne se reuocque  
 iamais, quand vne fois elle a fait vn iuge-  
 ment. La Raison est égale à la Raison, com-  
 me vne chose droite à l'autre; & par con-  
 sequent la vertu, qui n'est autre chose qu'une  
 droite Raison, est égale à la vertu. Tou-  
 tes les vertus sont raisons. Sont-elles rai-  
 sons: elles sont donc droites. Si elles sont  
 droites, elles sont égales. Car estant sem-  
 blables à la Raison, elles sont semblables  
 entre elles. Or ie dy que les actions sont  
 semblables entre elles entant que l'Hon-  
 neur & la Iustice les accompagnent, autte-  
 ment il y a de la difference, selon que la ma-  
 tiere est plus large, ou plus estroite, precieu-  
 se, ou vile, & generale, ou particuliere.  
 Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meil-  
 leur est tousiours égal: comme les gens de  
 bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gens  
 de bien: mais quelquefois l'âge les fait diffe-  
 rer. L'un est vieil, & l'autre ieune: Quel-  
 quefois la forme du corps: l'un est beau,  
 l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'un  
 est riche, l'autre pauvre, l'un plein de credit  
 &

## 346 LES EPISTRES

& d'honneur a du renom par tout le monde , & l'autre bas & contemptible, bien à peine est conneu de ses voisins : mais en ce qu'ils sont gents de bien, ils sont égaux. Le sens n'est pas iuge de ce qui est bon ou mauuais. Il ne sçait, ny ce qui est vtile, ou inutile. S'il ne voit, ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçanroit que dire. Il ne peut ny preuoir les choses futures, ny se ramenteuoir les passées; Et partant il n'en peut sçauoir les consequences : Or c'est de cela que s'enfile l'ordre & l'entresuite des choses, & ceste vniuersité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la Raison de décider ce qui proprement se doit appeller Bien, ou Mal. Elle ne fait point de cas d'une chose mendrée d'ailleurs, & qui ne naist point en l'homme: ce qui n'est ny bon ny mauuais, luy semble de peu d'importance, tout ce qu'elle estime Bien est en l'Esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire des enfans qui soient gents de bien; le salut du païs, & à ceux-là, elle s'achemine de propos deliberé. D'autres seconds, qui ne se monstrent qu'aux mauuaises fortunes, comme la patience aux incommoditez d'une grande maladie, ou en l'affliction d'un bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discrettement

ment, auoir bonne grace en vne chere : car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedents il y de la difference. Car les premiers sont selon Nature ; comme, se resiouir d'auoir des enfans qui soient gens de bien, & de voir les affaires publiques en bon estar. Les seconds contre Nature : comme estre dans les tourments, & ne gemir point, auoir vne fièvre chaude, & se passer de boire. Et quoy donc ; est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature ? non ; mais quelquefois le sujet où il est, est contre Nature. Mais contre tous ces maux auoir vne ame inexpugnable, c'est chose qui est selon Nature ; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre Nature ; mais le Bien iamais, pource qu'il n'y a point de Bien sans Raison : or la Raison se range à la Nature. Qu'est-ce donc que Raison ; Imitation de Nature. Qu'est-ce que le souverain Bien de l'homme ? S'accommoder à ce que Nature veut. Vous direz sans doubte, qu'une paix qui ne vid iamais d'espée hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'une qui a cousté beaucoup de sang ; Et vne santé qui ne fut iamais ébranlée, plus douce qu'une qui par l'observation d'une diette rigoureuse, & par la continuation de prendre des medecines, on a finalement reconuerte, apres auoir esté long-temps hors d'esperance de guerir : Et que  
par

## 348 LES ÉPISTRES

par mesme moyen il ne faut point doubter qu'une pure ioye ne soit meilleure, qu'une résolution opiniastre à souffrir les fers & les feux. Vous-vous abusez: les choses fortuites ont bien de la différence. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité: Tous biens ont un mesme but, qui est de consentir à nature. Ce consentement est aussi grand aux uns qu'aux autres. Quand en une assemblée nous suivons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire; Cestui-cy s'y accorde plus que cestui-là. Tous d'une voix se rangent à le mesme opinion. L'en dis de mesme des Vertus: Elles s'accordent toutes à Nature. L'en dis de mesme des biens; ils s'accordent tous à Nature. L'un est mort ieune, l'autre vieil, & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient n'y plus ny moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un, quell'ait tranché l'autre en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi-tost qu'il y fut entré: un autre est mort en mangeant, un autre en dormant, un autre en passant son temps avec une femme. Opposez leur à cest-heure ceux que l'espée a tuez, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont esté brisez sous quelque ruine; ou qui par une longue contraction de nerf, avecque des douleurs extremes, ont perdu l'usage du corps un membre

membre après l'autre: on peut dire qu'entre ces sortes de mort, il y en a de pires & de meilleures: mais c'est toujours vne mort. Les chemins par où elle vient sont diuers: mais ils se viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite: car en tous hommes généralement, elle se limite en la fin de la vie. Je vous en dy de mesme des biens: l'vn est parmy du sucre, l'autre parmy de l'absynthe: l'vn a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté sa violence. Quoy que la matiere où ils trauaillent soit differente, & que l'vn marche à son aise en vne campagne raze, l'autre avec peine grimpe contre vn rocher; ils sont aussi bons l'vn que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont bons, ils sont loüables, & ne marchent qu'avec la raison & la vertu. La vertu ne veut rien auoir d'inégal, entre les choses qu'elle auoüe à soy; & ne prenez pas ce que ie vous dy pour vne doctrine des Stoïques seulement. Epicure mesme fait deux sortes de biens, desquels il compose cette souueraine & parfaite felicité. Qu'il n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

V I I I. Quand ces biens là sont pleins, il n'y a moyen d'y rien adiouter. Car comme mettez-vous quelque chose en vn vaisseau plein? le corps n'a point de douleur; Que se peut-il adiouter à cette insolence? l'esprit n'a point de trouble; que se peut-il

## 350 LES EPISTRES

adiouster à ceste tranquillité? Comme le Ciel esclairé d'un beau Soleil, & de tous costez purgé de nuées, n'est point susceptible de plus grande lumière; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastit sa felicité du repos de l'un & de l'autre quand il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au cōble de ces desirs, & en un estat qui ne scauroit estre meilleur. S'il y suruient quelques deliccs exterieures, elles ne font point pour cela croistre son bien parce qu'il estoit désiré parfait, mais elles le confissent par maniere de dire & luy donnent de l'entretien. Quand un homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que sa felicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes par les seuls qui parlons des biens de ceste façon. Epicure en fait vne diuision pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme un repos de corps avec exemption de toutes incommoditez, & un relaschement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il confesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque facheuse maladie, & la constance aux extremités d'une douleur. Il estoit sujet à la pierre, & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre dauantage. Et neantmoins, il dit

dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accez de l'une de ces maladies ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouissance du souverain bien. Il s'ensuit donc que ces choses que vous aymerez mieux n'esprouuer point, & que toutesfois quand l'occasion s'offre de s'en seruir, vous aduoüiez estre cherissables, loüables & dignes d'aller du pair avecque les plus grands biens, sont estimées biens par Epicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la closture d'une vie bien-heureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remerciez, ne puissent faire comparaison avecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniez congé de passer plus auant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grands les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagrecables, & laisserois les doux & les delicats. Les prosperitez sont plus aisées à conduire que les aduersités à passer. Je sçay bien que le mesme iugement qui nous rend moderez en la bonne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre le cœur, & qu'un soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchée en vne nuit que l'ennemy n'aura point donné d'alarme, peut bien estre aussi braue que celuy qui apres auoir eu les iarets



eoupez aura combatu sur les genoux, & ne se fera iamais voulu rendre. Mais quoy que ce soit, ceux qu'on voit reuenir sanglârs, ou d'un assaut ou d'une charge, ont des acclamations de loüange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnées, que ceux, qui bien qu'ils ayent aussi bien fait, toutesfois ne rapportent point de marques d'y auoir esté. C'est pourquoy, sans mentir ie ferois plus de cas de ces Biens à qui la Fortune a donné de l'exercice; qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuue de leur suffisance, que de ceux qu'une bonnasse continuelle a laissé languir en oisueté. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne prefererois- ie celle de Mutius, toute tronçonnée & rostie comme elle fut; Du mesme courage qu'il auoit mesprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se laissa de regarder fondre sa main dans le feu, que Por-senna, par enuie d'un si bel acte, luy fist oster en despit qu'il en eust; Et pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamais senty secousse aucune de la Fortune? Que c'est chose plus nouuelle de vaincre avec une main perdue, qu'avec une main armée. Et quoy donc, me desirera- ie ce bien? pour-  
quoy

quoy non ? comme aurois-je le courage de faire vne chose , si ie n'auois le courage de la desirer ; sinon que ie pensasse estre mieux à mon aise de bailler mes iambes à frotter à quelque Bardache desia vieil ou me faire charouïller les doigts par ie ne sçay quelle femme , ou par quelque homme qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoy n'estimeray-je Mutius bien plus heureux , qui rendit sa main au feu , comme s'il eust présentée à quelque Operatur pour la manier ? Il r'accoustra tout ce qu'il auoit gasté , sans armes ; & tout estropié qu'il estoit , il mit fin à la guerre , & avec vn morceau de main emporta la victoire de deux Roys.

---

## EPISTRE LXVII.

### ARGUMENT.

1. *Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.*
2. *Que tous biens sont desirables , & que ceux qui ne semblent pas tels , ne laissent pas de l'estre.*

**P**OUR commencer par les discours ordinaires , le Printemps approche desia de l'Esté : Mais au lieu de s'eschauffer il se refroidit , & n'y a point encore d'assurance,

# 354 LES EPISTRES

pource que bien souuent nous retombons en Hyuer quand nous en pensons estre eschappez. Voulez vous scauoir comme il est encore incertain ? Je ne puis encore ny sortir de la chambre , ny demeurer sans feu ; Vous direz que c'est n'auoir ny chaud ny froid , ie l'aduoüe, Lucilius, mon âge a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grand peine puis-ie degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas. I'ay ceste obligation à ma vieillesse , qu'elle me fait garder le liét. Pourquoy ne luy en aurois-ie de l'obligation ? Elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir : mon plus grand entretien est avec mes liures. Si quelquesfois ie reçois de vos lettres , ie me fay croire que ie suis avecque vous : ie me transporte tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire ; Et pource ie respondray sur la question que vous me faites , comme si vous estiez present, nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demandez si tout ce qui est bon est desirable ; & dites que si c'est vne bonne chose que de ne s'émouuoïr ny de torture, ny de feu, ny de maladie , & les endurer patiemment , ils s'ensuit que la torture, le feu, & la maladie sont choses desirables : à quoy toutesfois il n'y a point d'apparence ; & ne voit-on point que iamais homme ayt fait d'offrandes aux Dieux , pour  
les

les remercier diauoir bien eu les estriui-  
res, ny pour auoir esté bien trauaillé de la  
goutte, ou bien allongé à la torture. Distin-  
guez ces choses, Lucilius, & vous cognoi-  
strez qu'en ce que vous trouuez si rude, il y  
a quelque chose à desirer. Je voudrois bien  
n'auoir point la torture : mais s'il faut que  
ie l'aye, ie souhaitteroie la pouuoir souffrir  
en homme d'honneur & de courage. I'ay-  
merois mieux la paix que la guerre, & ne-  
antmoins s'il faut que la guerre vienne, ie  
desireray de ne me desesperer point aux  
calamitez qu'elle apportera. Je ne suis pas  
si hors du sens, que ie demande d'estre ma-  
lade; toutefois s'il m'arriue de l'estre, ie de-  
sireray de pouuoir (mais avec resolution)  
souffrir ce qu'il faudra que ie souffre, &  
forcer mon intemperance d'obeir au regime  
qui luy sera prescrit. Ainsi les incommo-  
ditez ne sont point desirables, mais bien la  
Vertu, qui fait supporter les incommodi-  
tez. Il y en a des nostres qui tiennent que  
ceste patience aux aduersitez, c'est chose  
qu'il ne faut ny trop fuir, ny trop desirer;  
& qu'il n'y a point de raison de desirer  
vne chose qui ne soit purement bonne, tran-  
quille & hors de tout ce qui nous peut  
brouiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de  
leur auis. Pourquoy? premierement, pource  
qu'il n'est pas possible qu'une chose soit  
bonne & ne soit point desirable. 2. Si la vertu  
est desirable, il faut que tout Bien le soit, puis,

## 356 LES EPISTRES

qu'il n'y a point de bien où il n'y ait de la vertu. Au partir de là, si vne patience magnanime aux aduersitez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité l'est point? Or est-il que c'est pour elle que nous méprisons les dangers, & les appelons au combat. Sa plus belle partie & la plus admirable c'est, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'éprouuer avec eux; & quelquesfois mesme au lieu de parer les coups, s'ouvre l'estomach, & le dispose à les receuoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut aduoüer autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est vne partie de la Magnanimité: Mais faites-en la distinction que ie vous ay ditte; & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose desirable; mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire, pource qu'en cela consiste la vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamais trouué personne qui ait fait de semblables souhaits? Il est des vœux qui se font ouuertement, quand la chose qu'on demande est spécifiée: il en est d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers, compris sous vn vœu general. Comme ie me desire vne vie honneste, c'est chose qui consiste en plusieurs actions.

Là deffous est le tonneau de Regulus, le poignard de Caton, le bannissement de Rutilius, & ce breuvage empoisonné de Socrate, de qui la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand i'ay desiré vne vie honneste, i'ay par mesme moyen desiré le tonneau, le poignard, le bannissement, & le poison, parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelquesfois impossible de viure honnestement.

*O térque quantérque beati !*

N'est-ce pas vne mesme chose de desirer cette mort à quelqu'un, & de confesser qu'il y a sujet de la desirer ? Decius se déuoua pour la Republique ; & donnant des espérons à son cheual, alla chercher la mort dans les espées des ennemis. Son fils par vne émulation genereuse de la vertu paternelle, avec paroles solemnellement concetées, & destia comme hereditaires en sa maison, en fist de mesme, ne se souciant d'autre chose que d'appaiser les Dieux par la victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondées ces resolutions glorieuses de l'une & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit chose desirable qu'une bonne mort ? Il n'y a donc point de doute que la plus belle, & la meilleure chose du monde ne soit que de mourir en quelque entreprise vertueuse, & par un acte memorable consacrer son nom aux siècles à venir. Vous pensez, quand va

# 358 LES EPISTRES

homme résiste courageusement à la douleur, qu'il ne se salue que d'une Vertu, pource que la Patience est celle qui paroît le plus en ceste action: vous vous trompez elles y sont toutes. Quant à la Magnanimité, c'est chose certaine qu'elle y est, parce que la Patience, la Souffrance & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est, qui comme intendante sur tout ce qui se delibere, conseille de se comporter genereusement en ce qu'il est impossible d'éviter. La Constance y est, qui ferme contre toute violence, ne quitte jamais la place qu'elle a prise, & jamais ne démord ce qu'une fois elle a résolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de même: c'est une société qui ne se divise point que la leur. Quand il se fait quelque chose de loüable, il y en a bien une qui principalement en prend la conduite: mais c'est par l'advis de ses compagnes; or depuis que toutes les Vertus approuvent une chose, encore qu'il semble que ce ne soit l'ouvrage que d'une seule, indubitablement elle est désirable. Et quoy? Penseriez-vous que rien ne fut désirable que ce qui vient par le ministère des voluptez & du repos, & qui nous fait mettre les festons sur nostre porte? Il y a des voluptez melancoliques, & des vœux plus celebres par adoration que par applaudissement. Ne pensez-vous pas que Rugulus ne désirast d'estre bien-

tost

est de retour au supplice, qui luy estoit reserué par les ennemis ? Prenés l'ame de quelque grand personnage, & pour quelque temps laissez les opinions populaires: representez-vous la vertu telle que vous devez penser qu'elle est belle, magnifique, & qui ne demande point que nous luy portions des œillets & des roses; mais que nous la seruions avec le sang & la sueur. Regardez M. Caton approchant ses mains pures de ceste venerable poitrine, & courageusement agrandissant la playe, que le coup n'auoit pas fait assez profonde. Que luy direz vous ? Que vous plaiguez son inconuenient, ou que vous loliez sa resolution. Il me souuient à ce propos de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie hors de route apprehension, & qui n'a iamais contesté contre la Fortune, est une mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui lui, fasse noise, ny qui par menace ou attaque luy donne suiet d'esprouer cōme il a le courage en bonne assiette, mais croupit en l'oisiueté d'un repos continuel; ce n'est pas tranquillité *Malitia est*. Attalus le Stoïque disoit ordinairement, Qu'il aymeroit mieux que la Fortune l'employast au camp qu'à la chambre. Je suis tourmenté: mais ie ne dis mot: cela va bien. On me fait mourir: mais ie ne gemis point: cela va bien. Mais ie parlerois indignement d'une chose si honneste & si graue de luy donner



# 360 LES EPISTRES

vn nom si delicat. Je suis dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoy ne sera-ce chose desirable, non que le feu me brusse mais que le feu ne m'estonne point? La plus belle & la plus excellente chose du monde, c'est la Vertu: & iamais les choses ne peuuent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.

---

## EPISTRE LXVIII. ARGUMENT.

1. *Il blasme la vie trop solitaire.*
2. *Quelles doivent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.*
3. *La Vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame, que tout autre âge.*

**I**E me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraite; mais que vous cachiez vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en monstrent d'exemple: mais vous y trouuerez l'vn & l'autre. Je le vous feray voir quand il vous plaira

plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent se meslent de toutes Republiques, ny continuellement, ny sans fin : & puis quand nous auons mis le Sage aux affaires d'une Republique digne de luy, qui est le monde, en quelque part qu'il fasse sa retraite, il est toujours en la Republique; & peut-estre il sort d'un petit coin, pour entrer en un Palais; & porté dans le Ciel, reconnoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grands du monde ont esleués pour l'ostentation de leur vanité. Retenez bien ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Je reuiens à cest'-heure à ce que j'auois commencé de vous conseiller, que la retraite que vous voulez faire soit sectette. Ne publiez point que c'est pour Philosopher: trouuez luy quelqu'autre pretexte, dittes que vous vous trouuez mal, & que vous vous affaiblissez, ou que vous estes lassé de trauailler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bestes qui de peur qu'on ne les trouue, brouillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de mesme: autrement vous ne faudrez pas d'estre suivi. La plus-part des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils voyent la porte ouuerte, & elle est close, ils crochettent les serrures pour y entrer. Il n'y a  
rien

rien qui sollicite plus vn larron que ce qui a esté sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait, il n'y a si lourdant à qui ce qui est tenu secret ne fasse ouurir les yeux. Vous ferez tres-bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier, que ne se cacher trop, & ne se laisser voir à personne: l'un s'est retiré à Tarente, l'autre s'est enfermé à Naples: vn autre depuis long temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde, que de faire vne farce de sa solitude.

II. Quand vous ferez vostre retraite, pensez à parler avec vous, & non à faire parler de vous. Mais moy que diray-je? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous mesmes. ConteZ vous vos veritez, & vous accoustumez à les oïr. Si vous sentez quelque chose en vous, ou plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité, c'est de quoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun scait les indispositions de son corps, & pource l'un se fait vomir, pour se descharger l'estomach: l'autre mange souuent, pour le fortifier: l'autre se desleche par abstinence: l'autre se purge: l'autre, qui est gouteux, se garde du vin & du bien: Et quoy qu'il en arriue, nous ne nous soucions pas du demeurant,

pourueu

pourueu que nous remedions à ce qui nous presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame des parties interessées, qu'il est question de guerir. que fais-ie quand ie me repose ie pāse mon vlcere. Si ie vous monstrois vn pied enflé, vne main liuide, ou les nerfs desechez de quelque iambe raccourcie, vous ne trouueriez point mauuais que ie ne bougeasse d'une place, & que ie donnasse ordre à ma guerison. I'ay vn mal plus grand que tout cela, mais ie ne le vous puis monstrer. L'accez est interieur, ie ne veux point que vous me donniez de loüanges, & que vous me preschiez que ie suis vn grand homme, que i'ay tout mesprisé, que pource que les folies de ceste vie m'ont despleu, ie m'en suis voulu separer. Rien ne m'a déplu que moy-mesme. Vous n'avez que faire de venir à moy pour y profiter quelque chose. Vous-vous trompez de penser que ie vous doieue donner du secours. Ce n'est pas vn medecin qui se tient ceans, c'est vn malade. I'ayme bien mieux, quand vous partirez d'avecque moy, que vous disiez, i'estimois cét homme là bien heureux, ie le tenois pour homme bien suffisant: i'auois porté les oreilles ouuertes, mais il m'a tropéie n'ay rié veu, ny rié ouïy qui m'ait, contenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner. Si vous vous en allez avecque ceste opiniõ de nous; si vous en partez de ceste façon, ie suis bien: i'ayme mieux que mon repos soit

soit excusé qu'enuié. Vous me direz à c'est-  
 heure ; Et comment , Seneque, me recom-  
 mandez-vous le repos ? Vous tenez le lan-  
 gage d'un Epicurien. Il vous recommande  
 le repos ; il est vray : mais c'est un propos où  
 j'entends que vous ayez des occupations  
 plus belles & plus laborieuses , que celles  
 que vous avez laissées. Estre tousiours à la  
 porte de quelque grand , tenir vne liste des  
 vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir du  
 credit en cour , ce sont choses suiettes à l'é-  
 uie , de peu de durée, & à quoy, sans mentir,  
 un homme d'honneur se fait tort de s'arres-  
 ter. Cestuy-cy a plus de reputation au Pa-  
 lais que ie n'ay, cet autre est mieux suiuy : ie  
 ne puis atoir tant de train que l'un, ny tant  
 de faueur que l'autre. Il ne m'en chaut que  
 tout le monde me vainque , pourueu que ie  
 vainque la Fortune. Pleust à Dieu que vous  
 eussiez prins il y a long-temps le chemin  
 que vous prenez à c'ette heure ! Mais c'est la  
 coustume d'attendre à deuiser de la felicité  
 de la vie , qu'on soit en la presence de la  
 mort. Quoy que s'en soit , contentons  
 nous d'auoir esté si longs , & ne differons  
 plus à l'aduenir : puis que nous n'auons vou-  
 lu croire la raison de beaucoup de choses  
 qu'elle nous disoit estre superflues , & ri-  
 dicules, croyons - en l'experience que le  
 Temps nous en a donnée.

II I. Faisons comme ceux qui sont partis  
 tard , & veulent regagner le temps. Pi-  
 quons :

quons : nous auons vn âge le plus propre du monde à cét estude. Il a jetté son écume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus gueres de choses pour les éteindre du tout. Oüy : mais quand feray-je mon profit d'une chose que ie commence d'apprendre, , quand ie suis prest de mourir? Si vous n'en tirez autre commodité, vous en mourrez plus homme de bien : Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience, que celuy qui par la cognoissance des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses, a perdu la fougé de ses passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons, pour l'employer à l'acquisition d'un si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.

\*\*\*

## EPISTRE LXIX.

## ARGUMENT.

1. *Les voyages font perdre le fruiet de la vie contemplative, & replongent l'Ame dans le Vice.*
2. *Le Sage medite continuellement la mort.*

I. **I**E n'approuue pas que vous changiez souuent de lieu, & que tantost vous soyez en l'un, tantost en l'autre sans faire autre chose que d'estre toujours par le chemin. Premièrement, pource que tous ces voyages tesmoignent vn esprit mal arresté. Vous ne pouuez bien establir vostre repos, si vous regardez tousiours apres les nouueautez, & ne faites autre mestier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Apres ceste raison, il y en a vne autre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continuez, ne peuuent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée ne veulent point d'interruption. Donnez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autrefois il ont tant pris de plaisir à regarder. Accoustumez vos oreilles à de meilleures parolles que celles qu'elles ont ouïyes par le passé. Vous ne scauriez sortir, que vous ne rencontriez

rencontriez quelque chose qui r'allumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il se faut garder de rien voir qui nous la rementoie, parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettent à saigner, que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais au desir des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les obiets que vous leur avez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la besogne, & des gages: il n'est rien de si mauuais qui n'ait sa recompense. L'Auarice promet de l'argent: la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes: L'Ambition, des estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend: les vices ne se font point seruir sans payer: mais aupres de la Vertu chacun vit à ses despens & sur sa bource. Quand nous donnerions tout vn siecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de longue main les a tellement enfléz, que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrons faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux comme nous faisons. Veillons continuellement en vne chose, & y tenons tousiours l'esprit bandé: tout ce que nous pourrons faire ce sera  
de



# 368 LES EPISTRES

de la mettre à quelque chose près de sa perfection.

I I. Si vous me croyez, n'ayez autre meditation, ny autre exercice que de vous preparer non seulement à recevoir la mort, mais à l'enuoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous. Tout reuiet à vn : c'est vne parolle tres-mal ditte, & vrayement digne de la bouche des ignorants, où elle est ordinairement. Qu'un homme est bien-heureux de mourir de sa belle mort: Et puis vous pouuez penser encore vne autre chose, que vous ne pouuez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous auez eu le temps que vous deuiez auoir. Vous ne laissez rien du vostre : ce qui demeure est pour les autres.

---

## EPISTRE LXX.

### ARGUMENT.

1. *La vie passe sans qu'on s'en aperçoine.*
2. *Qu'on doit quelquefois desirer la mort, & ne la fuir iamais : il n'importe pas de mourir tost ou tard, mais de bien ou mal mourir.*

3. *Qu'il*

3. *Qu'il ne faut point conseruer la vie par une action lasche.*
4. *Si on doit attendre ou preuenir la mort.*
5. *D'où vient l'apprehension de la mort.*
6. *Que les meditations de tous les accidens humains horsmis de la mort, peuuent estre superflues.*
7. *Que les gens de basse condition ont mesprise la mort aussi bien que Caton, & que les autres grands personages.*

I. **I**E suis allé visiter vos Pompées, qu'il y auoit long-temps que ie n'auois veus. Ils m'ont tellement representé mes ieunes ans, qu'il m'estoit aduis que i'en venois de partir, & que i'y deuois encores faire ce qu'autrefois i'y auois fait. Nous laissons la vie derriere nous, & comme à ceux qui sont en la mer.

*Les villes & les champs loin des yeux se reculent.*

Ainsi en la rapide viresse des années, nous perdons premierement nostre Enfance, puis l'andolefcence, puis ce qui est entre le ieune homme & le vicil aux confins des deux aages, puis ce qu'il y a de meilleures années

en

# 370 LES EPISTRES

en la viellesse mesme ; Et finalement commence à paroistre ceste fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

I. I. Pensons nous que ce soit vn escueil; Sots & mal-aisez que nous sommes ? C'est vn port que nous deuons quelquefois desirer, & iamais fuir. Celuy qui de ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de suiet de se plaindre, que celuy qui auroit bien-tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoir estre bien long. Car aux nauigations ( comme vous sçauiez, ) quelquefois faute de vent nous sommes si long-temps à branler sur l'eau, que la bonnasse nous importune; & quelquefois aussi nous en auons vn si bon que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie. Quelqufois ceux mesme qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portez, où ils doiuent aller : & quelquefois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseiche, & que bien souuent en ceste longueur, il arriue des occasions pour lesquelles ils seroient bien-aises de ne viure point Car le viure de soy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie, comment & ce qu'il doit faire. Il pense tousiours quelle sera sa vie, non combien longue.

longue. S'il se voit pressé d'incommoditez & de trauerses qui luy empeschent le repos, il s'ouure la porte luy-mesme, & n'attend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à l'extremité: mais aussi-tost qu'il commence à se deffier de la Fortune, il prend garde à ses affaires, & considere si c'est point là qu'il faut ietter l'ancre. Celuy est tout vn qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il la reçoie, qu'elle vienne tard, ou de bonne heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'vne chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bien ou mourir mal. Qui meurt bien, se met hors du danger de viure mal. Et pource ie trouue que ce Rhodior parla plus en femme qu'en homme qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyran, qui le faisoit nourrir là dedans en beste sauage, comme quelqu'vn de ses amis luy conseilloit de se laisser mourir de faim, luy respondit, que tant qu'vn homme viuoit, il ne se deuoit iamais desesperer de rien.

III. Quand cela seroit vray, si est ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il est des choses bien precieuses, que quand ie serois asseuré de les auoir en faisant vne si vilaine confession de ma lascheté, j'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoy considereray-ie plutost, que sur celuy qui vit la  
Fortune

Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray que sur celuy qui sçait mourir la Fortune ne peut rien ? Si est-ce pourtant que quelquefois , encore que ie me voye la mort toute asseurée , & que ie sois sur le poinct de receuoir le supplice qui m'est destiné, ie ne presteray point la main à ma punition : C'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui nous doit tuer , ayez patience : pourquoy le preuenuez-vous , & pourquoy vous faites-vous procureur de la cruauté d'autrui ? Est-ce que vous portez enuie à vostre bourreau, ou que vous luy voulez épargner sa peine ? Socrate pouuoit bien preuenir la ciguë par l'abstinence : & cependant il fut trente iours prisonnier, attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en cette intention, que tout estoit possible , & qu'en si long espace de temps , il y auoit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux loix , & ne retrancher rien à ses amis du peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

I V. Quelle contrariété d'opinions est-ce de mépriser la mort , & auoir peur de la prison ? Scribonia , femme d'honneur , fut tante de Drusus Libo , ieune homme d'aussi petit iugement, que de grande maison ; Qui se promettoit plus , qu'en son siecle il n'estoit permis à personne d'esperer, & plus qu'en quelque siecle qu'il fust , vn si malhabile

habile homme que luy ne pouuoit iamaïs auoir. Comme il eust esté rapporté du Senat dans vne litiere, tout mal fait, & mal-accompagné, (parce que tous ses plus proches le tenans, non plus criminel, mais desia mort, l'auoient malheureusement abandonné : il commença de prendre aduis s'il deuoit attendre la mort ou se la donner. Surquoy Scribonia luy ayant demandé quel plaisir il auroit à faire la besongne d'un autre, il la creut il se fit mourir & fit bien; Car ayant à mourir au bout de trois au quatre iours à l'appetit de son ennemy, c'estoit bien faire sa besogne que de viure pour attendre sa commodité: Ce n'est donc pas chose qui se puisse vniuersellement decider, si me voyant menacer de la mort par quelque violence exterieure, ie la dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup de raisons d'une part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent l'une est douce & l'autre cruelle, pourquoy ne ietteray-ie la main sur celle qui aura moins d'incommodité? Comme pour m'embarquer ie choisiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger; ie prendray plustost vne maison que l'autre; i'en feray de mesme de la mort. Ayant à quitter le monde, ie prendray le chemin qui me semblera le plus beau pour en sortir. Et puis, comme la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure, ainsi la mort la plus loüee est tousiours la pire. Il n'y a chose où l'esprit doive plustost suivre sa

## 374 LES EPISTRES

fantaisie qu'en la mort. Qu'il sorte du costé que son humeur le pousse ; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'une corde luy plaise davantage, ou qu'il ayme mieux quelque breuvage qui luy bouche les veines ; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de la servitude de la façon que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde, mais en la mort, nous n'avons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira que vous avez eu faute de cœur ; un autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait ; & un autre encore qu'il y avoit bien quelque manière de mort plus genereuse, & plus braue que celle que vous avez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur une deliberation que quand vous l'aurez executée, vous n'aurez plus que faire de ce qu'on dira de vous ? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrez : autrement vous trouverez toujours quelqu'un qui n'approuvera pas vostre resolution. Il y en aura mesme entre ceux qui font profession d'estre Philosophes, qui vous diront, Qu'il ne faut jamais faire de violence contre sa vie, Que c'est impieté d'estre meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité : Ceux qui tiennent ce langage, rendent

rendent la liberté prisonniere, & ne s'en apperçoient pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en auons une infinité pour en sortir. A quel propos me reserueray-ie aux rigeurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance, ou à toutes les vergongnes que me voudra faire vn insolent & cruel ennemy? Si parmy les tourments mesmes, j'ay moyen de m'ouurir le passage & me faire faire place: s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher? Le poinct seul où nous ne pouuons proposer de grief contre la vie, c'est, qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bone en vne chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure? viuez. Vous en fachez-vous? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu; Vous vous estes si souvent fait ouurir la veine, pour vous alleguer d'une douleur de teste, ou vous pour descharger de quelque abondance d'humeurs. Ne pensez pas qu'il vous faille faire quelque grande playe qui vous déchire tout ce que vous aués dans le orps. La pointe d'un caniuert vous fera l'ouuerture d'une liberté perpetuelle, & par vne picqueure vous vous mettrez hors d'apprehension à tout iamais.



## 376 LES EPISTRES

V. A quoy tient-il donc que nous y allons si lentement ? C'est que iamais nous ne nous ramenteuons que nous ne sommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous sera force d'en desloger. Nous sommes comme ces vieux locataires, que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maison, que quelques incommoditez qu'il y reçoient il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez-vous estre maistre de vostre corps ? Demeurez-y comme tousiours prest à le quitter. Proposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre ; Et vous la laisserez auecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comme nous resoudrons nous a finir nostre vie, nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'etendre nos concupiscences.

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire : car toutes les autres peüent estre superflües. Parce que ie me seray preparé contre la pauureté, peut estre ie seray riche tant que ie viuray : ie me seray pourueu d'armes contre les douleurs, & vne santé continuelle m'ostera les occasions de m'en seruir : ie ne seray fortifié de resolution, encore que la fortune me fist perdre ma femme, mes enfans, ou mes amis ; & ils viuront tous plus que moy. La mort est le seul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer, parce qu'indubitablement

blement il me faudra venir aux mains avec elle.

V I I. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ny ait que les grands personnages qui ayent de la force assez pour rompre les fers qui nous tiennent en ceste captiuite du corps. Caton fut braue certainement , de prendre son ame avecque la main, & la mettre dehors, quand il vit qu'elle ne sortoit pas assez tost par l'ouuerture que l'espée auoit faite. Mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à luy seul; en la lie mesme des hommes, il s'en est trouué qui d'une secousse magnanime & vigoureuse, se sont arrachez aux outrages de la Fortune, & n'ayant peu ny mourir à leur fantasie, ny faire election des iustemens pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernierement au jeu de Bestiare, vn Alemand qu'on pre-  
paroit pour le spectacle du matin, feignit de vouloir aller faire ses necessitez, parce que par autre moyen il ne se pouuoit def-  
faire de ses gardes. Il y a ordinairement vne esponge aux priuez, pour le seruice de ceux qui en ont affaire; il la prit avec le morceau de bois où elle est attachée, & se la fourra tout dans la gorge; si bien que par l'empeschement de sa respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne vergongne à la mort. Le

## 378 LES EPISTRES

ſçay bien que vous me direz, que le parfum n'en eſtoit gueres bon. Mais comme ſçaura mieux monſtrer vn homme la faute de ſon iugement, que de faire le degouſté, quand il eſt queſtion de mourir ? Il faut auoüer que cét homme, qui auoit le courage grand, meritoit bien qu'on luy remiſt l'élection de la mort en ſa liberté. Comme penſez-vous qu'il ſe fuſt brauement ſeruy d'une eſpée, & comme courageuſement il ſe fuſt ietté dans la mer, ou precipité d'un rocher en bas, s'il en euſt eu le moyen ? Quoy que deſpourueu de toutes choſes il trouua de quoy ſe bien faire, & nous apprit que pour mourir il ne faut autre choſe que le vouloir. Que chacun iuge de ceſte action ce que bon luy ſemblera : mais pour moy, ie tiendray touſiours ceſte maxime, Que la mort n'a point de vilenie ſi puante qui ne ſente mieux que tout le muſque & tout l'ambre gris que la ſeruitude ſçauroit auoir. Puis que j'ay commencé par les exemples de gens de baſſe qualité, i'y continueray, pour obliger ceux de qui la condition eſt meilleure à ſe demander quelque choſe dauantage quand ils verront qu'une choſe qu'on eſtime ſi terrible eſt meſpriſée par les hommes du monde qui ſont les plus meſpriſez. C'eſt vne opinion dont nous ſommes abreueez de longue main, que ces Catons, Scipions, & autres leurs ſemblables que nous admirons ſont au de-  
là

là de nostre imitation : Mais ie vous veux monstrier que parmy ces maraux destinez au combat des bestes , il ne se trouuera pas moins d'exemples de ceste vertu, que parmy ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a a pas long-temps qu'un belistre qu'on enuoyoit dans vne charrette avecque des gardes, pour le spectacle du matin, feignant d'auoir sommeil & de chercher vn lieu pour se reposer la teste , trouua moyen de se la passer entre deux rais , & s'y tint ferme , iusques à ce que la roüe qui tournoit luy eust tords & rompu le col. Il eschapa du supplice par la charrette mesme qui l'y portoit. Quand vn homme a volenté de sortir, il n'est rien d'assez fort pour l'en empescher. La Nature ne nous garde point sous la clef. Ceux que la necessité de sortir du monde laisse en liberté de choisir la porte , peuuent prendre celle qui leur plaira. L'election ne peut estre qu'en la multitude : quand les occasions sont difficiles, il faut prendre la premiere venüe pour la meilleure. Quand ce seroit chose dequoy iamais on n'auroit ouïy parler : l'esprit ne manquera pas à qui aura du courage assez : vous voyez que ces chetifs esclaves mesmes s'euertuent quand la douleur les a piquez , & que ceux qui les gardent ne sçauroient estre si fins qu'ils ne trouuent moyen de les tromper. On ne peut dire que ce ne soit le train d'un galant

homme , d'auoir fait la resolution de mourir , & tout ensemble trouué le moyen de l'executer. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de semblables exemples , ie vous en vay dire encore vn. La seconde iournée du combat naual , vn Barbare à qui on auoit baillé vne demy pique , pour se battre contre vn autre, se la mit au trauers de la gorge. Et de fait, n'eust-il pas esté bien lasche de se reseruer à des tourmens suiuis de la risée de tout vn peuple, puis qu'il auoit moyen de s'en garentir? & bien mal aduisé d'attendre la mort , puis qu'il auoit des armes en la main? Ce spectacle fut d'autant plus grand, que l'exemple de mourir fut trouué plus honneste que celui de tuer. Et quoy donc ? pourquoy ne seront les gens d'honneur, fortifiez par la meditation, & par le discours de la raison contre les choses casuelles, ce que font des hommes perdus & criminels? C'est par la raison que nous sçauons que par quelque chemin different que la mort vienne , elle ne vient iamais que par vn effort , & qu'il ne peut chaloir où commence vne chose qui doit venir infailliblement. La mesme raison nous exhorte , Que s'il se peut faire nous mourions sans douleur. Sinon que nous fassions comme nous pourrons , & prenions la premiere chose que nous trouuerons pour nous desgager. La violence pour viure , est chose mal honneste ; mais quand il est

est question de mourir, on ne sçauroit faire chose plus braue, ny plus glorieuse que d'en vsér.

---

## EPISTRE LXXI.

### ARGUMENT.

1. *Pour prendre un bon conseil il faut auoir un but, qui doit estre le souverain Bien.*
2. *Il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honnesté.*
3. *La Sageſſe nous apprend a distinguer le bien d'auéc le mal.*
4. *Que le Sage doit tenir pour indifférentes les bonnes & les mauuaisés fortunes.*
5. *Qu'on ne doit point résister à la mort.*
6. *La Philosophie nous monstre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.*
7. *Qu'on trouue la Felicité aussi bien dans les aduersités que dans les prosperitez.*

8. *Description d'un homme sage.*9. *Definition de la Vertu.*

**V**Ous ne cessez de me faire des consultations, & ne prenez pas garde qu'il y a bien du chemin entre vous & moy. Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point que bien souuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fassiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escriis, car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'une heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il faut donc prendre conseil d'une chose plustost que le iour qu'on la veut faire; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le point mesme de l'exécution.

I. Or ie m'en vay vous apprendre le moyen de le trouver. Quand vous voudrez sçavoir ce que vous devez ou fuir, ou desirer, jettez aussi tost les yeux sur le souverain Bien, & vous souvenez quelle profession de vie vous vous proposez de faire: car à ceste regle se doiuent cōformer toutes vos actiōs. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes asseurez de la forme du tout. Quoy que vous ayez les couleurs broyées, vous ne sçauriez rien peindre, que premierement vous ne sçachiez ce que  
vous

vous voulez représenter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous délibérons de la vie par les pièces, & iamaïs en gros. La première chose que doit faire vn homme qui veut tirer vne fiesche; c'est de sçauoir ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils ont point de but. Vn marinier qui ne sçait où il veut prendre terre, ne sçaura quel vent il doit désirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites c'est force que la Fortune y aye beaucoup de pouuoir. Il en est qui sçauent des choses qu'ils ne pensent pas sçauoir, comme quelquefois il nous aduient de demander ceux qui sont auprès de nous; ainsi le plus souvent faisons-nous de ce qui est le souverain Bien. Il est tout auprès de nous & nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuseray point de beaucoup de paroles, pour vous faire entendre que c'est; ny ne vous brouilleray point l'esprit d'vne diuersité d'objets. Je vous mettray tout droit le doigt dessus.

I I. Que me seruiroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdivisions, puis que tout d'vn coup ie vous puis dire; Le souverain Bien est ce qui est honneste, & ce que vous admirez d'auantage, il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste: tous les autres ne sont ny vrais ny legitimes. Si vne fois vous imprimez ceste opinion & deuez amoureux de la Vertu (car



## 384 LES EPISTRES

de l'aymer simplement ce n'est pas assez) elle ne s'approchera de rien, si triste & si misérable, quelque opinion que les autres en ayent; qu'elle ne vous fasse trouuer du repos & du plaisir. Les tourmens mesmes, si vous vous y troublez moins que celuy qui les vous fait souffrir, & les maladies, si vous ne murmurez point, & ne perdez point courage, vous seront des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choses qui sont ameres au goust des autres, vous seront douces, si vous les rehaussez au dessus d'elles. Vous tenez pour vne proposition indubitable, Que ce qui n'est point bien ne peut estre bonnesté, & que lors toutes icommoditez se peuvent iustement dire bonnes, quand elles sont deuenies honnestes par la presence de la vertu. Je sçay bien qu'il est aduis à beaucoup que ce sont Chimeres, & choses qui passent la condition des hommes, que ce que nous promettons; dequoy ie ne m'esbahy point, parce qu'ils ne jettent les yeux que sur le corps. Mais qu'ils se retournent vers l'ame; & ils parleront d'un homme comme d'un Dieu. Retirez-vous donc, Lucilius, & me laissez toute cette race de Philosophie pedants, qui d'une chose si haute & si magnifique, nous ramenant aux syllabes, & repaissent les esprits de certaines subtilitez qui ne font que les affoiblir. Taschez de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philosophie

sophie, & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine auant qu'on la sçache, & peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangez-vous à ces premiers maistres.

III. Socrates, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit : Que la plus grande Sagesse que puisse auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinction du bien & du mal. Voulez-vous estre heureux, dit-il, ne vous fâchez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des iniures, qu'il vous en die : s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en fasse ; quoy qui vous arriue, vous ne souffrirez rien, pourueu que la vertu soit avec vous. Voulez-vous estre heureux ? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien ? Endurez qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable, s'il n'a cette opinion, Que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre bon qui ne soit honneste, & que ce qui est honneste, en quelque sujet qu'il soit, n'est iamais susceptible d'inegalité.

IV. Et quoy donc il ne peut chaloir si Caton est Preteur, ou s'il ne l'est pas : s'il gagne la bataille de Farsalle, ou s'il la perd ; Ce bien, de demeurer inuincible est vn parti vaincu, est aussi grand comme est le bien de reuenir

## 386 LES EPISTRES

reuenir Victorieux à Rome, pacifier les choses, & les remettre en leur premier estat. Pourquoy ne seroit-il aussi grand? la Vertu qui domte la mauuaise Fortune est celle mesme qui regle la bonne; Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite: elle est tousiours d'une taille. Mais Pompée fera mis en route. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn argument que sa cause estoit la cause de la Republique; Ce Senat mesme, pourtant les armes duquel il faisoit son auant garde, seront tous defaits en ce combat; & la ruïne d'un si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne; Et la pauvre Republique, de peur de n'estre pas assez long-temps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois? Le veux que tout cela soit: ie veux que Iuba se perde en son propre Royaume, & que ny la connoissance du pais, ny la valeur de ses suiets, opiniastrez à mourir pour le seruice de leur Roy, ne l'en puissent garentir; Le veux que la foy mesme de ceux d'Vtique cede à la continuation des mauuais succez, & qu'en Afrique Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de sa maison y auoient tousiours eue auparauant; Il y a long temps que Caton a donné ordre à sa seurété: Mais quoy qu'il en soit, il a esté vaincu? Que voulez vous faire? c'est vn rebut qu'il faut conter  
 parmi

parmi les autres. Il ne se desespere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas esté. Pretetur. Le iour qu'on luy refusa la Preture, il ne fit que iouïr: la nuit qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture tout en vn rang. Il s'estoit par vne meditatio cōtinuelle graué ceste maxime en l'ame. Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoi se fut il troublé de lamētatio de la Republique, qui luy scauoit qu'il n'y arien au monde, nō pas la terre; non pas le Ciel, non pas ceste texture vniuerselle, quoy que Dieu mesme la conduise, qui ne soit suiet à reuolution. Les choses ne sont pas eternellement en l'ordre où elles sont à ceste heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progres, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos testes, & ce que nous foulons sous nos pieds, se diminuë chaque iour de quelque chose, & à la fin doit cesser entiere-mēt. Il n'y a riē qui n'ait sa vieillesse. Nature enuoye tout en même lieu, quoy que ce soit par interualles inégaux. Ce qui est ne sera plus & ne perira pas pourtāt, mais se resoudra. Ceste resolution nous semble vne mort, par ce que nous ne regardōs qu'aux choses qui sont pres de nous, & que l'esprit offusqué des nuages du corps, & engagé en sa seruitude, ne peut pas donner iusques à cel-

## 388 LES EPISTRES

les qui sont plus esloignées. S'il le pouuoit faire, & se promettre que comme la mort a sa vicissitude apres la vie, la vie aura sa vicissitude apres la mort, & qu'alternatiuement les choses ne cesseront iamais d'estre faites, deffaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu, qui veut donner cette occupation à sa prouidence, il porteroit sa fin & celles des siens avec plus de patience qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caton aura couru de l'esprit les siecles passez & les futurs, il dira, Que toute la race des hommes, nais & à naistre, est condamnée à la mort; Que toutes ces grandes villes, à qui la Fortune a donné quelque part de la seigneurie du monde, ou qui dans les autres Monarchies ont la principale reputation, seront vn iour en si pitoyable estar, qu'on en demandera des nouuelles, & n'auront plus de nom que dans les Histoires. Les vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui se changera tout bellement en faincantise, & les autres par la superfluité des despences, qui est la ruine la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles, seront couuertes de quelque inondation subite de la mer, & seront mer, elles-mesmes, ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ie donc de me plaindre, & faire le  
mal

mal content , si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers ?

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu , ny se vouloit excepter d'une Loy generale , mais se resoudre , ou qu'il s'en va recevoir une meilleure vie ; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, jouir de la compagnie des choses diuines ; ou pour le moins , que sans sentiment de rien qui l'incommode , il retournera se rassembler à sa Nature, & à ce tout duquel autrefois il estoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort , parce que la vertu n'est point une matiere qui s'allonge , ou qui s'eslargisse. Socrates disoit , que la vertu & la verité sont une mesme chose. Comme la verité ne croist point ; aussi ne fait la vertu. Elle est en sa plénitude : il n'y a rien de vuide. Vous n'avez donc dequoy vous esbahir , quand ie vous dy que tous biens sont égaux , & qu'aussi grands sont ceux qu'auec election on peut recevoir , que ceux qu'un accident inopiné fait suruenir. Car si une fois vous vous laissez à cette opinion d'inégalité , apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable, & miserable Caton, qui remet ses mains à la playe plus courageusement

ment la seconde fois que la premiere; Et plus miserable que tous les autres Regulus, si cruellement traité, pour auoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de mentir, mesme à ses ennemis. Et toutefois c'est vn lâgage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoient pas qu'il soit heureux, aussi disent-ils qu'il n'est pas malheureux. Les Academiques tiennent, Que certainement vn homme resolu parmi les douleurs est heureux: toutesfois non parfaitement, ny pleinement: mais c'est vne opinion qu'il leur est impossible de soustenir. Qui est heureux est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au dessus de lui. La Vertu ne souffre point de diminution: là où elle est, le vertueux aura le corps en piéces, qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, j'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage, à qui les mains demandent de se battre, & qui prend le moindre ennemy qu'on luy fasse; pour vn appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gents, de qui l'inclination est genereuse, quand le desir de paroistre les a conuiez à quelque entreprise, s'exposer librement aux perils, & ne trouuer point de mauuais chemin, quand il faut aller chercher de la reputation?

VI. La Philosophie vous inspirera la même assurance, & vous baillera le même mespris

mespris de tout ce qui vous sçaura arriuer. Ce sera d'elle que vous receurez ceste impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde, que l'Honneur. Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir comme l'on veut, mais vne regle qui ne sçauroit estre si peu courbée, que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger, & non d'estre iugée, & s'il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est, il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur elle, il ne peut y auoir rien qui soit plus ou moins droit l'un que l'autre : Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle, la raison veut aussi qu'ils se trouuent conformes entre eux.

V I I. Et quoy donc? Estre en vn festin parmi les delices, ou à la torture parmi les douleurs, c'est vne mesme chose? Pourquoy non? Je vous feray bien plus esbahy, quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture, & mauuais estre en vn festin. Mais c'est, quand à la torture on fait ce qui s'y doit faire, & qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doit. Ce n'est pas la maniere qui fait les choses bonnes ou mauuaises, c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux-cy qui mesurent les autres à leur aune, me sauteroient volontiers au visage, pource que ie dis qu'aussi heureux est celuy  
qui



qui a des aduersitez, & les suppose, que celuy qui parmy les prosperitez, se conduit avec que discretion ; Et aussi heureux celuy qui triomphe, & celuy qui vaincu de Fortune : mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux ; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuvent faire est impossible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoy trouuez vous étrange ce que ie dis ? qu'estre lié, blessé, tué brulé, soient choses bonnes ? Elles sont quelquefois plaisantes. La modestie est vne gesne aux voluptueux, & le trauail vn supplice au faineant. Le delicat a pitié d'un homme actif, & l'ignorant de celuy qui estudie. Il en est de mesme des autres choses. Quand faute d'inclination, de force, & de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures & difficiles, & ne nous souuenons pas combien nous en connoissons à qui ne boire point de vin, & estre esueillé au point du iour sont les plus cruels supplices qu'il leur est possible d'endurer. Ces choses là de qui nous auons si mauuaise opinion, ne sont ny dures ny difficiles : mais nous sommes foibles. Il faut vn grand courage ; pour faire iugement des choses qui sont grandes ; autrement nous l'imputerons à vne faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans leau. Et cependant elles

elles ne laissent pas d'estre bien droites. Les choses se font diuerses, selon la façon dont on les regarde. Nostre esprit ne voit pas bien clair en la connoissance de la Verité. Faites moy voir vn ieune homme, qui n'ait point encore eu de part à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit vif. Je m'assure qu'il m'auoüera qu'un homme qui magnanimement supporte le faix des aduersitez luy semble plus heureux, que celuy que la Fortune assouuit de toutes les prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouuelle que ce qui n'est point au vent ne branle point. Mais quand on voit vn homme se hausser là où les autres s'abbaissent, se tenir debout là où les autres sont par terre, c'est en ceste merueille que ie trouue vn iuste suiet de s'esbahir. Je ne croy pas que ny aux tourmens, ny en tout ce qu'ordinairement on appelle aduersitez il y ait autre mal, sinon que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les genoux luy faillent qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point suiet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche iamais que droit : sa taille paroist tousiours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme, il n'en murmure point : il cōnoist sa force, & sçait bien qu'il a les espauls bonnes. Je ne le separe pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy qu'en

## 394 LES EPISTRES

qu'en quelque fource. Je ſçay bien qu'il eſt  
 composé de deux pieces, l'une irraiſonna-  
 ble, ſenſible aux morſures, aux bruſſeures,  
 & aux douleurs: l'autre raiſonnable, ferme,  
 intrepide, & inexpugnable en ſes reſolu-  
 tions. C'eſt en celle là que conſiſte le ſouuerain  
 Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deſſaut  
 l'ame n'a que des anxietez; & des anxietez,  
 & inquietudes, quâd il eſt plein. Vn rocher  
 n'eſt pas immobile cômme elle eſt. C'eſt pour-  
 quoy quelque zele qu'ait vn homme à ſe  
 faire vertueux, & quelque près qu'il ſoit de  
 la perfection, ſ'il n'eſt point encor au der-  
 nier point, il ſe voudra faire accroire qu'il a  
 beſoin de reprendre ſon haleine; & au lieu  
 que tout d'une venue, il peut acheuer le peu  
 qui luy reſte, il relâchera quelque choſe de  
 ſa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore  
 paſſé tout le mauuais chemin, & que juſques  
 à ce qu'il ſoit au haut, il eſt toujours en dâ-  
 ger de gliffer. Mais celui de qui la Sageſſe  
 eſt accomplie, n'eſt iamais bien à ſon aïſe,  
 que quand il fait quelque preuue genereuſe  
 de ſa Vertu. S'il ſe preſente vne occaſion de  
 faire quelque acte loüable, il va droit où  
 l'Honneur & la Raiſon luy font ſigne. S'il y  
 a des difficultez & des riſques, il paſſe par  
 deſſus, & ne ſe ſoucie pas qu'on die qu'il a  
 eſté mal-heureux, pourueu qu'on auoïe  
 qu'il eſt hōme de bien. Je viens à ceſt'heure  
 à l'endroit où vous m'attēdez; afin que vo-  
 ne penſiez pas que la Vertu que preſchent  
 les

les Stoïques soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, sentira douleur, & blefmira. En quoy consiste donc la misere, & ce qui veritablement s'appelle mal? A trembler, à sentir douleur, & à blefmir? Rien moins: Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommoditez, est reduit à se confesser esclau du corps, & à murmurer contre sa condition. C'est bien chose indubitable, que le Sage demeure maistre de la Fortune par sa vertu: mais il en est assez, qui font profession de l'estre, à qui bien souuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais c'est nostre faute d'exiger des escoliers ce qui n'appartient qu'aux maistres. Je loüe bien ce qui est bon, & me conseille de le faire: mais ie n'en puis encore prendre la resolution; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée; & d'autres qu'elle ne scauroit prendre, qu'elle n'ait esté dégraissée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois; Aussi est-il de certaines sciences, qui ne sont pas si tost enseignées, que ceux qui les ont apprises n'en scahent assez, pour en faire eux mesmes des liures. Mais si ceste - cy ne descend iusques au fonds, & sejourne, pour auoir loisir d'agir  
dans

## 396 LES EPISTRES

dans l'esprit ; ce qu'elle y opere n'est pas teinture, c'est vne tache , & ne se voit point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de paroles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu ; ou pour le moins que sans vertu rien ne se peut appeller bien ; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable , est le siege de la vertu.

**I X.** Que sera-ce que cette vertu ? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit & despoüillera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souuent sans occasion , ou fuyr , ou desirer. Quiconque aura ce iugement ne fera point difficulté de declarer que toutes choses sont bonnes , & pareilles quand elles ont passé par les mains de la vertu. I'auoüe que les biens du corps sont bons au corps ; mais ils ne le sont pas generalement. Et bien qu'on leur puisse donner quelque paix comme à choses sujettes au commerce , si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement est bien : Aussi ne seront-ils pas égaux les vns aux autres ; Les vns seront plus grands, & les autres plus petits. En ceux mesme qui font profession de Sageffe, il y a bien de la difference. Les vns en sont desia si auant , qu'ils osent bien hausser les yeux pour regarder la Fortune , mais ce n'est pas  
sans

sans ciller, parce que l'esclat de sa pompe les esblouit. Les autres qui sont paruenus au dernier degré, ont de la confidence, & entrent en contestation avec elle. Les choses qui ne sont pas acheuées, ne sont iamais fermes: tontost elle s'entr'ouurent, tontost elles panchent, tontost, elles se courbent, & tontost elles tombent tout à plat. Le remede c'est de marcher tousiours & s'esuertuer. Car il ne sçauoit y auoir si peu d'interruption à nostre diligence, que ce ne soit force de reculer. Quand vous auez quitté ceste besogne, & que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penser de la reprendre à l'endroit où vous l'auiez laissée. C'est à recommencer tout de nouveau. Pressons donc, & perseuerons: il y a plus à faire qu'il n'y a de fait: il est vray que c'est desia quelque profit, que d'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire sans mentir, qu'il n'y a chose en ce monde que ie ne desire avecque plus de passion: Ie croy bien aussi que de vostre costé vous y auez du zele & que vous y marchez de bon pas. Depeschons-nous, afin d'auoir du contentement à viure: car autrement, avec assez peu d'honneur, que pouuons nous dire, sinon que nous sommes retenus en vne demeure où nous ne voyons que des ordures & des saletés; Sur tout, faisons que ce que nous auons de temps, soit tout à nous: ce qui ne peut estre, que nous mesmes ne soyons pre-

# 398 LES EPISTRES

micrement à nous. Quand sera-ce que j'auray du courage assez pour mespriser l'une & l'autre Fortune ? Quand sera-ce , qu'après auoir mis toutes mes passions sous le pied , ie pourray dire ceste parole glorieuse, l'ay vaincu. Demandez-vous qui ? Non les Perses , non les extremitez des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses au delà des Daces : Mais l'Ambition, l'Auarice , & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

---

## EPISTRE LXXII.

### ARGUMENT.

1. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne heure & estre continuée.*
2. *La Fortune n'a point d'Empire sur le Sage.*
3. *Difference d'entre celuy qui est Sage , & celuy qui est en voye de l'estre.*

**J**E sçay bien la responce de la question que vous me faites , s'il m'en pouuoit reslrouuenir. Mais il y a si long-temps que ie  
n'ay

n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les feuillets collez, comme ces liures qui n'ont esté maniez depuis long-temps : Notre esprit a besoin d'estre souuent deplié, pour remuër ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autre fois, car c'est chose qui merite bien qu'on y pense. Au premier seiour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne faudray pas d'y mettre la peine. Il est des chose qui se peuvent escrire en coche, d'autres qui veulent le list, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupatiōs mesme, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les semons : pour vne il en vient vne douzaine : & puis nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de ceste affaire, ie m'en vay y trauailler à bon escient : si ie me suis tiré vne fois d'un borbier où ie suis, ie m'en vay deuenir vn grand escolier.

I. Il ne faut pas Philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire; mais il faut quitter toute besogne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin; & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus longue vie qu'un homme scauroit auoir, c'est vne estude où nous



## 400 LES EPISTRES

ne ſçaurions employer trop de temps. Autant vaut n'y trauailler point du tout, que d'y trauailler par interualles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'a-uons interrompue; Elle fait comme vne corde, qui ſe rompt pour auoir eſté trop tendue. Elle reuiet à ſon commencement. Il faut reſiſter aux occupations & les remettre aux armoires, pluſtoſt que les eſtaller. Quand vne eſtude eſt ſalutaire, il n'y a point de temps qui ne luy ſoit propre : Mais la plus-part n'eſtudient pas aux choſes pour leſquelles il faut eſtudier.

**II.** Quelque empeſchement qui ſuruienne, il ne troublera point vn eſprit qui ſe ſera mis en bon eſtat : Ceux qui n'y ſont pas, ont encore des trauerſes : le contentement du Sage eſt d'une contexture ſi bien entreliſſée, & d'un aſſemblage ſi fort, que la Fortune n'a point de pouuoir aſſez pour le rompre: en quelque tēps, & en quelque part qu'il ſoit il eſt touſiours à l'abry, parce qu'il ne depend que de luy même, & ne met point ſes eſperances en la faueur. La Felicité luy eſt domeſtique: Elle ſortiroit ſi elle entroit; mais elle n'eſt chez luy. Il ne ſe peut faire quelquefois qu'il n'entreuienne quelque choſe: mais ce n'eſt qu'une eſgratigneure, qui luy prend vn peu de deſſus la peau: il peut bien auoir des incommoditez, mais ſon bien principal eſt touſiours en ſa place. Il n'eſt point d'homme ſi bien compoſé, ny ſi ſain,

a qui quelquefois il ne sorte quelque pustule, ou quelque bube: mais cependant, l'intérieur n'a point de mal. Il y a la mesme difference entre vn qui est parfaitement sage, & vn qui est apres de l'estre, que d'un homme sain, & d'un autre qui reueu d'une longue & dangereuse maladie pense estre guerri, pource qu'il luy est bien amendé. Cestui-cy s'il ne se gouerne bien sent des pesanteurs, & de fois à autre est contraint de prendre le list. Le Sage ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il est sorti, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps; & celuy qui vous l'a renduë ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer guerir vne autre fois; vn esprit guerri n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez vous sçauoir à quoy vous connoistrez qu'il est guerri? S'il a son contentement en soy-mesme: s'il y a son assurance, & reconnoit que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se donnent & demandent les vns aux autres, ne sont nullement considerables en l'establisement d'une vraye felicité. Car il n'y a point de doute, que ce qui peut croistre n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre n'est point perpetuel. Qui veut auoir vne ioye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblent des merueilles au

## 402 LES EPISTRES

peuple, ne font que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouir en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait de quoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point quand on les prend avec indiscretion. Attalus vsoit ordinairement de ceste similitude. Auez vous iamais veu ces chiens qui receuant à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir d'auoir auallé le premier morceau, pour ouurer la gorge à recevoir l'autre, Nous en sommes de mesme. Si la Fortune, apres nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose; nous l'enuoyons aussi-tost en bas, sans la gouster, pour nous en reuenir tendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de mesme, parce qu'il est plein; & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne monstre aucune agitation. Sa ioye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point encore au dernier point de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention & quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ils ne sont iamais long-temps en vn estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre: L'inexperience les fait broncher à chaque pas, & tombent en cet abisme sans fonds, imaginé par les Epicuriens

Epicuriens. Il y en a encor vne troisieme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main : mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ny ne glissent : Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont desia dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers, & les derniers, & que ceux du milieu mesmes ne sont pas hors des vagues, mais se peuvent voir en pire estat, qu'ils ne furent iamais : n'embrasons rien qui nous embarrasse, fermons la porte aux affaires : Si elles entrent vne fois, elles en mettront d'autres en leur place deuant que de sortir. Remedions y de bonne heure, la fin n'en sera pas meilleure que le commencement.

---

## EPISTRE LXXIII.

### ARGUMENT.

1. *Les Sages honnorent dauantage les Rois & les Magistrats, que ne font les Courtisans, l'Ambition desquels n'a point de mesures.*
2. *Les Sages sont plus obligez aux Rois du bien de la Paix, que le reste des hommes.*

3. *L'homme de bien est semblable à Dieu.*

4. *Par quel moyen on peut deuenir homme de bien.*

I. **C**'Est vne opinion mal fondée à mon Caduis, de penser, que la Philosophie rende ceux qui la suivent refractaires, & contempteurs des Rois & des Princes, & generalement de tous ceux qui sont au gouvernement de l'Estat. Au contraire, ie n'en trouue point qui les respecte dauantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occasion. Car à qui est-ce que les Magistrats font plus de bien, qu'à ceux qui par leur Sage administration ils donnent moyen de viure en repos ; & sous la tranquillité publique, continuer la resolution qu'ils auoient prise de s'employer à la Vertu ? Ne doit-on pas croire qu'ils honnorent, comme leurs propres peres, ceux qui leur sont cause d'un si grand bien ; & pour le moins plus que ne font ces esprits brouillés, à qui leurs maistres ne scauroient tant faire de bien, qu'ils ne croient leur en estre deub de reste, & qu'en leurs comptes la mise ne soit toujours plus grande, que la recepte ? Vne liberalité n'est pas si tost en leurs mains, qu'ils n'en attendent vne autre, comme si le manger leur faisoit venir la faim. Or il est impossible que celui se souuienne de ce qu'il

a receu, qui se prepare encore à recevoir. Le plus grand mal qui soit en la cupidité, c'est l'ingratitude. Adioustez à cela, pour vne regle qui n'a point d'exception, Que ceux qui sont du monde & de la Cour, regardent tousiours ceux qui sont plus, & iamais ceux qui sont moins. Vn qui les precede les gese ne plus qu'un nombre infini qu'ils precedent ne les resjouit. C'est le vice ordinaire de toute Ambition, de ne regarder iamais derriere soy; & non seulement de l'Ambition, mais de toutes cupiditez, parce qu'elles commencent tousiours par la fin. Mais quand un esprit pur & net, a laissé le Monde, la Cour, & les affaires, pour s'adonner à de plus dignes occupations; il ne faut point douter que de bon cœur il n'ayme ceux par qui ses meditations sont hors de trouble & de tumulte. Et qu'en ceste affection il n'ait plus de gloire que nulle autre, parce qu'il est seul qui reconnoist des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instruction l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde lui donnent moyen d'en faire les exercices luy sont en un mesme rang. Il les reuere esgalement, ouy: mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection; qui vous dit le contraire?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arrivez au port, les plus obligez à Neptune sont

## 406 LES EPISTRES

ceux qui ont chargé des choses les plus précieuses ; Vn marchand plus qu'un passager ; & entre les marchands, deux qui ont de l'or, & de l'ambre, ou de la cassinille, plus que les autres, qui n'ont que ie ne sçay quelles fripperies dans le vaisseau, plus propres pour la bourre, que pour autre chose ; Ainsi, bien que ce bénéfice de Paix soit vniuersel, si est-ce qu'il semble toucher aucunement de plus près ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suivent les Grands ont bien souuent plus d'affaires, & les esprits plus trauezés en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins avecque des femmes, & pratiquer vne infinité de ces vices, d'où il est impossible de les tirer autrement, qu'en faisant recommencer la guerre, luy soient aussi obligez, comme ceux qui l'employent en la seule escole de viure bien ? Sinon qui peut-estre vous estimez le Sage si desraisonnable, que pource que la Paix est vne chose commune, il ne veuille pas qu'il luy en couste rien en particulier. Je sçay bien que le Soleil & la Lune n'esclairent pas pour moi seul : Et cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'obligation. J'en ay aussi de mesme aux saisons de l'année ; & à Dieu qui les repere : Et neantmoins ie ne suis pas si presomptueux, de croire que ce soit en ma faueur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice

mal aduifée des hommes a fait ceste difference de posseder & d'estre propriétaire, parce quelle ne pense rien auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au contraire, n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes participe avecque lui: Comme de fait ce qui les rend communes, c'est le droit que chacun a de s'en seruir. Vous ne scauriez auoir si petite part d'une chose que cela ne la vous rende commune: mais ces biens qui sont grands, & qui veritablement se peuuent appeller biens, ne se partagent pas de ceste façon. Chacun n'en emporte pas sa piece: ils sont possedez tout entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vne distribution de viande, & en telles autres choses qui se prennent avecque la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tous entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la iouissance, par qui il n'oir point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guets, ny aux gardes, ny cor-tisé pour les impositions que les necessitez de la guerre font mettre sus, & reconnoist que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouuernement entre leurs mains. Vne des premieres & principales leçons de la Philosophie, c'est de connoistre bien ce qu'on doit, & bien payer. Or quelque-



fois pour estre quitte , il suffit de l'auoüer. Le Sage donc aduotiera qu'il a beacoup d'obligation à ceux , qui par leur administration, & sage conduite luy font auoir ce profond repos, & dequoy pouuoir sans diuertissement , aux occupations publiques employer son temps à sa discretion.

O *Melibée*, &c.

III. Si Titire a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ces bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumeau quand il luy plaist, quelle deuons-nous auoir à ceux qui nous en donnēt vn, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux mesmes? Ie le vous dis , à bon escient , Lucilius, il n'y a point des plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous monstre. Sextius disoit ordinairement, que Iuppiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iuppiter a bien plus dequoy bailier aux hommes : Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur ; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bons l'un que l'autre. Vous ne direz pas que celuy soit le plus suffisant , qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'a Iuppiter plus que l'homme de bien ? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long temps; Ie vous respons que le Sage ne s'estime pas moins, pource que sa vertu ne fait pas tant  
de

de chemin. Comme de deux sages, celui qui meurt en vne vieillesse decrepite n'est point plus heureux que celui de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de mesme, passe bien le Sage en nombre d'années, mais il ne le passe pas en felicité. La vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Le vous aduoüe que tout est à Iuppiter, mais il en baille la jouissance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est, qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi content de voir les richesses possédées par les autres, & en fait aussi peu de cas que Iupiter. Encore il a cét aduantage, que ce que Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & luy au contraire en peut vser, & cependant ne les desire point. Pource rangeons-nous à l'opinion de Sextius; suivons le chemin qu'il nous montre: oyons-le crier.

*C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.*

I V. C'est par Frugalité: c'est par Temperance: c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Comme quelqu'un se presente pour monter, ils sont aussi-tost disposez à le recevoir, & luy rendre la main. Vous estonnez-vous d'oüir dire qu'un homme de bien aille trouver les Dieux? Dieu vient bien trouver les hommes: & qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyez point un homme auoir l'ame bonne, que

que Dieu ne soit chez luy. Il y a dans les corps humains des semences de Diuinité, lesquelles cultivées par vne bonne main, sortent semblables à leur origine ; & par vne mauuaise, meurent incontinent, comme semées en terre sterile, & marescageuse: tellement que pour le bled qu'on pensoit auoir, la recolte ne sera que d'aubifoin & de pauot.

## EPISTRE LXXIV.

## ARGVMENT.

1. *L'honnesteté est le seul bien de l'homme.*
2. *La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.*
3. *Le mespris des choses fortuites, & aussi de la mort, nous rend heureux.*
4. *La vertu n'a faute de rien.*
5. *Les biens de l'ame, & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
6. *Comme il faut vser des biens extérieurs.*
7. *La*

7. *La felicité ne dure pas long-temps.*
8. *Comme il se faut fortifier contre les iniures de la fortune.*
9. *Loüange de la vertu.*
10. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*

**V**Ostre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a réveillé d'un endormissement où j'estois, & m'a donné sujet de faire travailler ma memoire, qui certainement devient paresseuse, & commence desja de s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste? Certainement celui qui a cette opinion bien gravée dans le cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la fortune, & dépend de la volonté d'autrui. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts: tantost il s'affligera de ce qu'ils seront malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-vitans & desbauchez. Un autre aymera passionnément la femme de son voisin: un autre sera jaloux de la sienne jusqu'à la fureur. Il s'en trouvera quelqu'un

qui

qui sera deſeſperé de n'auoir peu entrer en vn eſtat ; & quelqu'autre ſi empesché du ſien, qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

II. Mais de toutes les cauſes de noſtre miſere, la plus generale eſt la crainte de la mort ; parce que de toutes parts elle nous menaſſe , & que de tous lieux elle ſort pour nous aſſaillir. C'eſt pourquoy, ſi nous ne doſſions ceſte peur de noſtre ame , il ſe faut reſoudre de viure en alarme perpetuelle ; & comme ceux qui ſont en terre d'ennemy , ne faire autre choſe que regarder à l'entour de nous , & tourner la teſte auſſi-toſt que nous entendrons quelque bruit. Nous nous reſenterons tantost ceux qui ont eſté enuoyez en exil , ou qui ont eſté mis hors de leurs biens : tantost ceux qui ont faict en leur abondance , qui eſt la pauueré la plus faſcheuſe de toutes : tantost ceux qui ont fait naufrage, ou ſouffert quelque choſe de ſemblable , quand par la haine du peuple, ou par l'enuie , qui eſt le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien , lors qu'il s'en doutoient le moins, ils ſe ſont trouuez frappez , comme grain en temps calme, ou comme d'un foudre inopiné, de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainſi qu'en cet accident celuy qui ſe trouue auprés du bleſſé, n'eſt pas moins eſtonné que luy : tout de meſme aux inconueniens qui

qui arrivent par vne violence extraordinaire, comme quelqu'un est accablé de mal-heur, les autres sont tellement abbaeus de crainte, que la calamité de celuy qui souffre, n'est pas plus grande que de ceux qui considerent qu'ils sont capables de souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'esmeue, quand quelque orage surprend vn autre au despourueu. Nous sommes comme ces oyseaux qui s'enfuyent pour ouïr siffler vne fronde: il ne suffit pas de craindre le coup; le bruit mesme nous espouente.

I I I. Il n'est donc pas possible d'estre heureux, sans despoüiller ceste opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est assuré. On ne vit iamais bien entre les deffiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besogne qu'il n'en scauroit coudre. Il n'y a qu'une voye pour se mettre en seureté. C'est, de mespriser ce qui est exterieur, & ne chercher son contentement qu'en la vertu. Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde, c'est à luy de tendre le coin de son manreau, pour recevoir ce que la Fortune voudra jeter dedans. Imaginez vous que la Fortune fait des jeux, & que sur ceste compagnie vniuerselle du genre humain, elle espend des biens, des faueurs, & des Estats; Que de ces presens, les vns sont mis en pieces entre les  
mains

# 414 LES ÉPISTRES

mains de ceux qui tirent les vns contre les  
 autres : Les autres partagés de mauuaife  
 foy, les autres coustent plus qu'ils ne valent  
 à ceux qui les ont : les autres escheoient à  
 ceux qui pensent ailleurs : Les autres se  
 perdent de trop d'enuie de les auoir, ou  
 nous coulent des mains, pour auoir esté  
 pris trop auidement ; Et que de tous ceux  
 qui remportent quelque chose, il n'y en a pas  
 vn à qui le plaisir dure longument. C'est  
 pourquoy les plus aduisez, comme ils voyent  
 apporter toutes ces bagatelles, ils sortent du  
 theatre, & ne veulent pas attendre le ha-  
 zard d'une chose qui ne vaut gueres, & qui  
 leur pourroit couster beaucoup. On ne fait  
 iamais à coups de poing avec ceux qui se re-  
 tirent : on ne frappe point sur vn qui s'en  
 va. C'est au butin que se fait la noise : c'est  
 là que nous bouillons, que nous nous tour-  
 mentons. Nous pensons auoir trop peu de  
 mains : tantost nous en regardons vn, tan-  
 tost nous nous tournons vers l'autre. Nous  
 ne trouuons pas qu'on jette assez viste. En  
 cette multitude infinie d'attendans, il n'y en  
 a pas vn qui ne pense estre de ce petit nom-  
 bre sur qui le sort doit rencontrer. Nous  
 n'auons pas la patience que les choses tom-  
 bent ; nous voudrions bien voler pour les  
 aller prendre en chemin. Si nous en auons  
 attrappé quelqu'une, & que quelqu'un l'ait  
 faillie, nous pensons auoir fait vn grand  
 coup. Bref, ou nous n'auons rien, ou si nous  
 auons,

aions , c'est quelque chose de neant , qui  
 nous a bien fait recevoir de l'incommodité.  
 Ne nous trouuons donc point en telles as-  
 semblées ; quittons la place aux frippons.  
 Laissons leur leuer le nez en haut , plus  
 suspendus eux-mesmes , que ce qu'ils regar-  
 dent n'est suspendu deuant eux. Quiconque  
 se propose d'estre heureux , il ne faut point  
 qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde  
 que ce qui est honneste : autrement , c'est  
 force qu'il ait mauuaise opinion de la Pro-  
 uidence diuine , pource qu'il arriue beau-  
 coup d'inconueniens aux gens de bien ; &  
 que tout ce qu'elle nous donne est peu de  
 chose , & de peu de durée au prix de tant de  
 siecles passez & à venir. De là vient , que  
 nous parlons ingratement des biens que  
 Dieu nous fait. Nous nous plaignons tan-  
 tost que nous n'auons pas à point nommé  
 ce qui nous est necessaire : tantost que nous  
 n'en auons pas assez , & tantost que nous  
 n'auons rien , que nous ne soyons à toute  
 heure en danger de perdre , & que nous ne  
 perdions à la fin. Cela fait , que nous ne vou-  
 lons ny viure ny mourir ; nous haïssons  
 l'un , & craignons l'autre. Toutes nos deli-  
 berations sont irresoluës : & quoy que nous  
 ayons , nous auons tousiours moins que nous  
 ne désirons. Ce qui n'arriuerait pas , si nous  
 allions iusques à ce bien immense , au dessus  
 duquel il ne se trouue rien , ou ce seroit force  
 que



que nostre volonté s'arrestast , ne pouuant passer plus auant.

I V. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la vertu n'a faite de rien ? pource qu'elle s'ésiouist de ce qu'elle a , sans desirer ce qu'elle n'a point. Tout luy est grand , parce que tout luy suffit. Si vous ne iugez des choses de cette façon , il ne faut plus parler de Foy , ny de Pieté ; parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal , & qu'on ne depende beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de la Valeur , parce qu'il la faut faire cognoistre par des effets , ny de Magnanimité , parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en desdaignant comme fanges tout ce que le vulgaire desire comme thresors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous fâchera de faire plaisir , & de le reconnoistre , comme de faire quelque besogne bien penible , & bien difficile ; parce que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir , & penserons plus à l'vtilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Ou ce que l'homme appelle bien ne l'est point , ou la condition de Dieu n'est point si heurieuse que celle de l'homme ; parce qu'il est assez de choses , comme le plaisir des femmes , la bonne chere des festins , & vne infinité de voluptez où nous passions

passons le temps, qui ne sont point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire, ce qui n'est pas bien aisé, que Dieu n'a pas tout ce qui est Bien, ou conclurre, que ces choses-là ne sont point biens, puisque Dieu ne les a point. Adioustez à cela, que la plus-part de ces choses qu'on appelle biens, ne sont pas si parfaits en nous, comme ils sont en beaucoup d'animaux. Ils mangent avec plus de volupté, parce qu'ils mangent plus aidement. Ils continuent plus le plaisir de la chair, que nous ne faisons; ils ont plus de force que nous n'en auons, & ne sont point si sujets aux maladies comme nous sommes, & par conséquent ils sont plus heureux en leur condition que nous en la nostre. Ils ne sçauent que c'est de malice, ny de fraude. Les voluptez leur sont aussi-tost possédées que souhaitées, sans que la honte ny la crainte les empeschent de les prendre quand il leur plaist. Aduisez donc, si vous appellerez bien, vne chose que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'est en l'ame qu'il faut loger le souverain Bien. Il se change & se gaste, si de la meilleure partie qui soit en nous, nous le transportons aux sens que les bestes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'auons. Ce n'est pas en la chair qu'il faut mettre nostre principale félicité. Les vrais biens solides, & non perissables, sont ceux que la raison nous donne. Les autres ne sont biens que par opinion.

&

## 418 LES EPISTRES

& ne sont ainsi nommez qu'improprement.

V I. Il les faut donc appeller commoditez, & les tenir, non comme partie de nous, mais comme nos esclaves, & quoy qu'ils soyent logez chez nous, nous soutenir tousiours qu'ils sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & abiectes, pour lesquelles nous n'auons point sujet de nous enorgueillir. Quelle simplesses & quelle folie est-ce à vn homme, de se glorifier de la beauté d'un ouvrage qu'il n'a point fait? Ce sont choses qu'il faut auoir auprès de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la piece. Seruons-nous en; ne nous en parons point, & nous en seruons le moins que nous pourrons, comme d'une chose que nous n'auons qu'en sequestre, & qui ne nous doit pas demeurer.

V I I. Pour les posseder long-temps, il les faut posseder discrettement. Vne felicité qu'on ne soustient point, s'accable d'elle-mesme. Et puis quelle raison auons-nous de nous fier à ces biens qui d'un iour à l'autre ne font que changer de maistre? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons-nous pas sans appuy? S'ils se tiennent avec nous, ne sommes-nous pas en vn trouble d'esprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la felicité

licité cesse doucement, les autres tombent au milieu de leur grandeur: ce qui les auoit fait monter les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne. Le desordre precipite les richesses, & n'en pense iamais voir le bout: il n'est point d'abondance qui n'espuise, quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en auez l'experience en la ruïne d'une infinité de villes, qui renuersées en la fleur de leurs prosperitez ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens: or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là, la place peut bien estre battie, mais non pas prise. Voulez-vous sçauoir quelle est ceste fortification? Ne nous offensoons de rien qui nous arriue mais pensons que ce dequoy nous semblons estre incommodez, est vne piece necessaire à la conseruation de l'Vniuers, & du nombre des choses, sans lesquelles le cours & l'office du monde auroient quelque deffectuosité. Voulons tout ce que Dieu voudra; Et s'il nous est permis d'auoir quelque bonne opinion de nous, ayons-la pour estre inuincibles à la Fortune, tenir les aduersitez sous nos pieds, & par le moyen de la Raison, plus forte que nulle autre chose, vain-

GRE

## 420 LES EPISTRES

ere tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aymons la Raison, nous ne sçaurions auoir de meilleure deffence que son amour, contre tout ce qui nous sçauroit assaillir. Si les bestes sauuages, de qui le courage n'est autre chose qu'une impetuosit  brutale, & inconsiderée, pour l'amour de leurs petits, se iettent   corps perdu dans les ferremens qu'on leur presente; si les ieunes, ames, quand il est question d'aller où la gloire les appelle, ne trouuent ny feu ny glaive qui les arreste: s'il s'en trouue m mes quelques-vns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la Vertu que l'ombre, & l'apparence; pourquoy n'espererons nous que la Raison, d'autant qu'elle est plus magnanime, & plus resolu e que toute autre chose, d'autant plus courageusement se fera passage parmi les estonnemens & les dangers? Vous me direz que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui est Honneste, ne me seruiroit de rien contre la Fortune; & que pour cela ie ne laisseray pas d'en receuoir des incommoditez, parce qu'auoiant (comme ie fais) que ce sont bien d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville où la Vertu fleurisse, d'auoir un pere & une mere qui soient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville assieg e, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble; & que comme

me bon fils, bon pere, & bon citoyen, le ne participe à la misere de leur condition. Je vous diray premierement la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adiouster du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommoditez en leur place, comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons aueugles; Quand nous auons vn larrer couppe, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidelle amy ie ne deuens point infidelle: si ie perds de bons enfans, ma Pieté ne s'en altere point: Et puis ie ne perds point ny mes enfans, ny mes amis, mais seulement leurs corps; Or vn Bien ne se perd point, s'il ne deuient mal, qui est chose contre nature, pource que ny la Vertu ny rien qui soit fait de sa main, n'est suiet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirez, c'est vne perte que vous auez moyen de resourrir: la Vertu qui les auoit fait gens de bien tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortnue fait: elle n'y laisse rien vacquant. Quand vous l'auiez en l'esprit, vous n'y auez rien de vuide: Elle vous oste le regret de toutes choses: Elle seule

## 422 LES EPISTRES

vous tient lieu de tout ce que vous sçauriez  
souhaitter. C'est d'elle que tous biens pren-  
nent origine, & par elle qu'ils font leur ope-  
ration. Que vous souciez vous qu'on vous  
ait pris vne cruche d'eau, puis que la source  
vous en est demeurée? Comme vous ne di-  
riez pas qu'un homme soit plus iuste, plus  
temperant, plus prudent ny plus honneste,  
pour auoir ses enfans encore en vie, que  
pour les auoir perdus; Aussi ne direz vous  
pas, qu'il soit plus homme de bien. Vn hom-  
me, pour auoir des amis, ou n'en auoir  
point, n'en est ny plus sage, ny plus fol: il  
n'en est donc, ny plus heureux, ny plus mal-  
heureux. Tant que la Vertu nous demeu-  
re entiere, nous ne nous pouuons apperce-  
uoir d'auoir rien perdu. Comment donc vn  
homme qui a de amis & des enfans n'est-  
il point plus heureux, que celuy qui n'en a  
point? Pourquoy le seroit-il? Le souverain  
Bien n'est susceptible ny d'accroissement,  
ny de diminution, il demeure en vn estar.  
De quelque façon que la Fortune viue avec-  
que luy: qu'elle luy continuë ses iours, ou  
les luy retranche, comme bon luy semble-  
ra; l'aage pourra bien estre diuers, mais la  
Vertu ne sera tousiours qu'une. Faites deux  
cercles, vn grand, & l'autre petit: l'un ne fe-  
ra ny plus ny moins cercle qu'l'autre. Laif-  
sez en l'un, effacez l'autre: ils ont en tous  
deux vne pareille forme. Vne chose droite  
ne s'estime ny par la grandeur, ny par le

le nombre, ny par le temps. Pour estre plus courte, ou plus longue, cela n'importe. Reduisez vne vie de cent ans à l'espace d'un iour ; Elle n'en est pas moins loüable. La Vertu quelquefois a beaucoup d'estenduë. Elle a la police d'une ville, le gouuernement d'une Prouince, le maniemēt d'un Royaume. Elle donne des loix, entretient des amitez, dispence les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquefois la pauvrete, l'exil, & la solitude la reduisent au petit pied : mais quoy que des honneurs les plus apparens elle reuienne à la vie priuée, quoy que du Sceptre elle descende à la Houlette, quoy que d'une domination grande & spacieuse elle s'enre au mesnage d'une maison, ou plutost d'une cabane ; & qu'enfin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraite que chez soy-mesme, parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constance est aussi droite, & aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption ; Elle se peut dire aussi grande, & par consequent aussi heureuse que iamais. Ceste felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme point que par la sciēce des choses diuines & humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responce, ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de moy-mesme. Le Sage ne s'afflige point de



## 424 LES EPISTRES

la perte, ny de ses enfans, ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'une le fait douloir, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Tous ses ouurages ont vne correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abaisser à la douleur. L'estonnement & l'anxiété sont tousiours deshonestes: vne action lente & molle n'est iamais belle: La Vertu ne sçait que c'est de pœur: Elle est tousiours preste, tousiours resoluë, & iamais ne marchande, quand il est question de s'employer. Et quoy donc? ne luy verrez vous iamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent? La couleur changée, le visage esmeu, les membres tremblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le commandement de la Raison? Je vous aduoüe qu'ouïy: mais quoy qu'il en soit, tousiours ceste impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise, ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny retiuë, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vne part, & l'esprit en l'autre, & se faire tirer entre deux contraires mouuements. De là vient que là où ils cherchent  
de

de la gloire, ils trouuent de la honte, & font mesmes sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient, & desia par apprehensions ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont tousiours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans trauail, quelque bâillement, ou quelque frisson de membres qui les precede; l'esprit en est tout de mesme: il n'est point abbatu, qu'il n'ait des secousses auparauant. Il les preuient par imagination; & se laisse choir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venue du tourment. Mais aller querir des miseres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a moyen de s'en garentir du tout? Voulez-vous que ie vous monstre qu'on ne se doit point tourmenter de l'auenir? Qu'on vous menasse d'un supplice d'ici à cinquante ans; vous n'avez dequoy vous mettre en peine, sinon que vous vucillez eniamber par dessus tout cét espace d'entre deux, & vous rendre present dez à ceste heure des ennuis qui ne vous son promis qu'en vn siecle futur. Tout de mesme font ces esprits qui prennent plaisir d'estre malades, & faute d'autre suiet, recourent à de miseres desia vieilles,

# 426 LES EPISTRES

pour y trouver de nouvelles matieres de s'affliger. Le futur est absent comme le passé : nous ne sentons ny l'un ny l'autre. Or où il n'y a point de sentiment, il n'y peut auoir de douleur.

---

## EPISTRE LXXV.

### ARGUMENT.

1. *Preferer le bien faire au bien dire.*
2. *Trois sortes de Sages.*
3. *Quel est le contentement de celuy qui a renoncé aux honneurs du Monde.*

**V**OUS vous plaignez que mes lettres n'ont point beaucoup d'artifice. Mais qui voyez-vous qui parle artificieusement, que quelqu'un qui veut donner du sujet qu'on se moque de luy ? Quant à moy, ie vous escry tout de mesme que si ie deuisois avecque vous. Ie n'y fais ny plus de recherche, ny plus de deguisement : s'il estoit possible, j'aymerois mieux vous monstrier mon opinion que la vous dire. Quand ie disputerois mesme, ie me garderois de battre du pied, ny de jeter les mains, ny de hausser ma voix. Je laisserois cela pour les

Orateurs,

Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes conceptions ay trop bien en point ny trop deschirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire, que ie ne dy rien que ce que ie pense & dequoy ie ne prenne vn contentement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfans comme sa maistresse: mais encor il ne les baise pas si froidement, qu'en sa modestie on ne reconnoisse qu'il y a de l'affection. Je sçay bien qu'il n'est pas raisonnable, que des choses de si grande importance soient traitées avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philophie & la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatibles: mais les paroles ne sont pas chose qui merite d'y employer trop de temps. Toute l'observation en ce fait, c'est de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme & à l'ouïr, vous trouuerez que c'est luy mesme, il a fait ce qu'il doit faire: on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ny combien il est grand personnage: l'importance est qu'il soit tousiours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arrestons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouue quelqu'vn qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bouche si grand, que le bien dire ne luy couste rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau suiet

il employe de belles paroles, pourueu qu'il se propose plustost l'vtilité de ceux qui l'escoutent, que la vanité de sa reputation, les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit: ceste cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant: mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi bien parler & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de sa maladie, il le prendra, mais sans se resiouir autrement d'auoir vn medecin qui discours bien: Car c'est ny plus ny moins, que si vn pilote bien suffisant, & bien habile de son mestier estoit loüé pour estre beau fils. A quelle fin me chatoüillez vous les oreilles? Que voulez-vous dire avecque vos plaisanteries? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cauthere que vous me voulez appliquer, de la iambe qu'il faut que l'on me coupe, de la diette que vous estes d'auis que ie fasse; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé quérir. Mon mal est fascheux: il est enraciné de longue main: donnez y ordre vous auez de la besongne autant qu'un Medecin en temps de peste; Et cependant, vous vous amusez à des paroles. Vous auez bien loisir de vous reposer, si vous en sçavez assez. Voulez-vous sçauoir quand vous aurez congé de parler tout à vostre aise

aise? Ce sera quand ce que vous aurez appris vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer; & que vous serez capable d'en faire voir les experiences; Car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences; Il est question d'autre chose que de sçauoir par cœur, il faut que la suffisance soit resmognée par des effets. La Beatitude n'est pas au sçauoir: elle est au faire. Et quoy donc? faut-il estre, ou tout ou rien? N'y a-il point quelques degrez au dessous où l'on se puisse arrester? Est-ce vn prierice que le chemin de la Sagesse? Non pas à mon aduis. Car encore que celuy qui a quelque commencement, soit venu au nombre des fols. Si est-ce qu'il en est desia bien esloigné.

¶ I. Entre ceux mesmes qui sçauent quelque chose, il y en a bien de plus auancez les vns que les autres. Quelques-vns en font de trois sortes: Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore arriuez à la Sagesse, mais sont logez aux faux-bourgs: ce qui est près n'est point dedans. Demandez-vous qui ils sont? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices, qui ont appris ce qu'il faut sçauoir, mais faute d'experience ne sont pas bien asseurez, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont en lieu de sauueté: ils ne peuvent plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur est pas aduis qu'ils soient en si bon estat, &

comme ie pense vous auoir escrit en quel-  
 qu'une de mes lettres, ils ne sçauent pas ce  
 qu'ils sçauent. Ils possèdent desia leur bien,  
 mais ils ne s'en fient pas. Il y en a qui  
 les tiennent bien gueris des maladies de  
 l'esprit, mais non des affections, & qu'ils  
 peuuent encore glisser, pource que nul ne  
 se peut dire hors du vice, que celuy qui est  
 du tout sage. I'ay desia dit bien souuent la  
 difference des maladies & des affections  
 de l'esprit: mais ie les vous veux encore  
 ramentenir. Les maladies sont vices in-  
 neterez & endurcis, comme sont l'Auari-  
 ce & l'Ambition trop grande, quand auec-  
 que le temps elles ont pris tant de pouuoir  
 sur vn homme qu'elles semblent insepara-  
 bles d'auecque luy. Pour dire en vn mot, la  
 maladie est vn iugement qui s'opiniastre  
 aux intentions vicieuses; & leur fait desi-  
 rer sans mesure des choses qu'il ne faut desi-  
 rer que moyennement. Ou bien, disons, si  
 vous l'aymez mieux, que c'est vne trop ar-  
 dente connoissance des choses qui ne sont que  
 moyennement desirables, ou qui ne le sont  
 du tout point: ou bien, estimer beaucoup  
 des choses qui ne sont pas beaucoup esti-  
 mables, ou qui ne sont du tout contem-  
 pribles. Les affections sont agitations  
 de l'ame, vicieuses, subites & violentes, qui  
 negligées forment pas leur continuation la  
 maladie. Comme vne defluxion, qui n'est  
 pas encore ordinaire, fait la toux au com-  
 mencement

mencement, & à la fin par assiduité faite incurable, vlcere le poumon; ainsi ceux de qui nous parlons sont hors des maladies, & presque parfaits; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les autres qui viennent apres, sont ceux qui ont despoüillé les plus grands maux de l'esprit, & les affections, mais en sorte qu'ils sont encore mal assurez de ce qu'ils possèdent; parce qu'ils peuuent retomber. Les troisiemes sont bien hors de beaucoup de vices, & de bien grands, mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gésné d'Avarice: mais il se met encore en Colere: l'autre ne court plus apres les femmes; mais il est encor' ambitieux: l'autre ne desire plus, mais il apprehende encore, & en l'apprehension mesme il resiste courageusement à quelque chose, mais les autres le font reculer. Il mesprise la mort, mais il craint la douleur. Arrestons nous vn peu sur ces derniers: nous ne serons pas mal, s'ils nous reçoient en leur compagnie: pour estre des seconds; il faut auoir vne bonne inclination naturelle, & se bander l'esprit avec vn effort qui ne se discontinuë point. Mais quoy qu'il en soit, ce troisieme rang a quelque merite. Pensez combien tous les iours vous voyez de meschancetez: considerez qu'il n'y a crime si detestable, qui n'ait son exemple, quel auancement prend le vice, d'un iour à l'autre, quelles meschancetez se



## 432 LES EPISTRES

commercent en public comme , en priué. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal , si nous ne sommes point des plus meschans : vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin , & que vous voulez gagner iusqu'au premier rang. Je le voudrois bien comme vous : mais c'est chose qu'il y a plus de suiet de desirer , que d'apparence de se promettre. Nous auons esté préoccuppez : nous voulons aller à la Vertu , & sommes engagez parmi les vices : Je suis honneur de l'auoir.

III. La vertu nous occupe , quand nous n'auons autre chose à faire : mais si nous pouuons quelque iour nous deuelopper de ces maux, où nous sommes attachez, quelle recompence estimez-vous qui nous attende ? il n'y aura plus de Cupidité qui nous pousse , plus de Crainte qui nous arreste , plus de frayeur qui nous agite , plus de volupté qui nous corrompe. Nous sçaurons que la mort n'est point mauuaise , que les Dieux ne le sont point ; & par consequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal est aussi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuons vne fois nous tirer de ceste ordure , nous sommes assurez de la possession des choses du monde, les meilleures & les plus vtils ; de la tranquillité d'esprit , & d'une liberté dégagée de toutes ces fausses opinions qui ont accoustumé

accoustumé de la brouïller : Me demandez-vous que c'est ? Ne craindre ny les hommes ny les Dieux : n'aueir point de volonteé sales : borner ses desirs aux choses mediocres ; & ne se ranger à la puissance d'autre que de soy-mesme. Quiconque est à soy, peut dire qu'il possède le plus précieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.

---

## EPISTRE LXXVI.

### ARGUMENT.

1. *Vieillir en l'Ecole de la Sagesse.*
2. *Il blame ceux qui vont à la Comedie.*
3. *Les biens de Fortune nous arriuent sans y penser ; mais la Sagesse ne vient point sans travail.*
4. *La Raison , qui n'est autre chose que la Vertu , ou l'Honesteté , est le propre bien de l'homme.*

**V**ous me declarez que ie n'ay plus d'amy, si ie ne vous rends conte de ce que ie fais iournellement. Voyez de quelle priuauté ie veux proceder avec vous, ie vous  
veux

veux informer de mes affaires iusques à ceste particularité, qu'il y a cinq iours que ie vay à l'escole, & que depuis huiet iours i'escoute disputer vn Philosophe. Vous me direz que i'en suis d'âge: mais pourquoy-nont Quelle folie plus grande scaurions-nous faire, que de ne vouloir point apprendre, pource que nous auons esté long-temps sans auoir appris; A quoy voulez vous donc que ie m'occupe; Que ie monte à cheual, & que ie fasse le ieune homme? S'il n'y a rien qui fasse plus de honte à ma vieillesse que cela, ie ne suis point mal. C'est vne Escole où les hommes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils soient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir aussi viste que si nous auions encore nos jambes de ieunesse. Quelque vieil que ie sois, ie ne laisseray point d'aller au Theatre: ie me feray porter au Cirque, il ne s'y fera combat de Gladiateur que ie ne voye; Et ie penseray me faire tort d'aller ouïr vn Philosophe? Tant que nous ignorons il faut apprendre, ou pour dire encore mieux, tandis que nous viuons. Et n'y a Science où cela se doiue plustost pratiquer qu'en ceste-cy. Tant que vous vivez, il faut apprendre comme il faut viure; Et toutesfois en l'Escole mesme où ie vay pour apprendre, il y a moyen d'y apprendre quelque chose de moy. Si ie ne n'enseigne autre chose, pour le moins i'enseigne qu'un homme

homme pour estre vieil ne doit point laisser d'estudier. Audemeurant, ie ne vay iamais en ceste Ecole, que la folie des hommes ne me fasse honte.

I I. Vous sçauvez que pour aller chez Metronate, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains; il est si plein de monde, qu'il n'y a moyen de s'y tourner; Et si vous me demandez ce qu'ils y font ils escoutent des ioueurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioueur de flûtes Grec, & vn Trompette, qui ont vne presse infinie. Et en vn lieu où l'on monstre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques-vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation; on les appelle des niais & des gents qui ne sont bons a rien. Or ie prens bien en gré d'estre mocqué de ceste façon. Il faut laisser parler les ignorans, & mespriser leur mespris; quand il est question de ce faire vertueux. Continuez, Lucilius, & vous dépêchez, afin que comme moy, vous ne soyéz contraint d'aller à l'Ecole, quand vous ferez vieil. Toutesfois vous auez encor, vne occasion de vous haster, qui vous y oblige dauantage; c'est que vous entreprenez vne chose, qu'à grand peine pourrez vous sçauoir parfaitement, quelque longue vieillesse que vous ayez; vous n'y pouuez profiter qu'autant que vous y travaillerez.

I I I. Nul

## 436 LES EPISTRES

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les estats, sont choses que la Fortune donne quand il luy plaist, sans qu'on s'en couche plus tard, ny lève plus matin : mais pour estre vertueux, il faut travailler à bon escient. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en vne chose, où tout ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas la recompence. Car il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste : les choses que nous aymons pour la vanité, ne sont point biens veritables : la possession n'en est iamais assurée. Mais puis que sur ce point ie ne vous ay pas contenté par ma precedente, & qu'il vous semble que i'ay plustost loüé qu'éprouué ceste proposition : ie me remettray sur le mesme discours, & en peu de paroles comprendray ce que i'en ay dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On louë vne vigne, pour estre de bon rapport ; vn vin pour auoir le goust bon ; vn cerf, pour estre viste ; vne beste de chemin, pour auoir l'eschine ferme. On fait cas d'un chien, s'il a bon nez pour quester, bonnes iambes pour suiure la beste, & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger qui est le bien d'une chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme ?

La

La Raison. Car par elle il s'essoigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'ensuit donc que la Raison est le propre bien de l'homme: ses autres qualitez luy sont communes avecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les Lyons: est-il beau, aussi sont les paons: est-il viste, aussi sont les cheuaux. Je pourray bien dire qu'ils le passent, mais il me suffit d'auoir dit, qu'ils l'égalent. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres: il a mouuement de luy mesme, aussi ont les vers: il a vne voix, les chiens l'ont bien plus claire: les aigles, vne Bien plus aigüe, les taureaux vne bien plus forte, & les rossignols vne bien plus douce & bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui luy soit propre? La Raison, en la consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa felicité. Si donc comme vne chose est arriuée à la perfection de ce qui est proprement son bien, elle se peut dire lotiable, & paruenüe au but que Nature s'est proposée en la faisant; parce que la Raison est le bien de l'homme, il est lotiable quand il l'a conduite à sa perfection. Ceste Raison parfaite est ce que l'appelle quelquefois Vertu, & quelquefois ce qui est Honneste. Il n'y a donc autre bien en l'homme, que le bien qui est propre

pre à l'homme seul : Car à ceste heure , il n'est pas question de ce qui est bien , mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison , & si c'est sa gloire de l'avoir , & sa honte de ne l'avoir point ; il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son Bien : mais vous n'êtes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre : si vous voyez vn homme vieieux , qui soit bien sain , bien riche , bien suivy , bien noble , & quelques autres qualitez qu'il ait , vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire , qu'il soit le premier de sa race , & n'ait pas le liard en sa bourse , ny pas vn valet apres luy , mais que despourueu de toutes choses il soit pourueu de preud'hommeie , ie pense que vous ne laisserez pas de l'avoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'un seul : l'ayant , quelque autre chose qu'il n'ait point , il est estimable. Ne l'ayant point , quoy qu'il ait , il ne merite point qu'on en fasse cas. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon pour estre peint de riches couleurs , pour auoir l'esperon d'or ou d'argent , & la poupe marquée d'yuoire , ny pour auoir vne charge qui se compare du prix aux richesses d'un Roy , mais pour estre fort , ferme , bien ioint , bon à la voile , &

bien

bien aisé à gouverner. Vous ne dittes point qu'une espée soit bonne, qui a des gardes dorées, & un fourreau couvert de pierrerie: mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y a iacque de maille assez fort pour l'arrester. On ne s'informe point comme une regle est belle, mais comme elle est droicte. Toutes choses ont du merite, selon qu'elles sont bien à l'usage, par lequel nous les auons. Il n'importe donc point à un homme, combien il laboure d'arpens de terre, combien il a de rente constituées, comme sa basse court est fournie de peuple, combien le liét où il couche est magnifique, & combien est fin le cristal où il boit, mais comme il est homme de bien. Or il est homme de bien, si sa raison droite & non confuse se conforme à la volonté de Nature. C'est ce qui s'appelle Vertu: c'est ce qui est honneste, & le Bien unique de l'homme. Car puis que c'est la Raison seule qui rend l'homme parfait, c'est elle seule aussi qui par sa perfection le rend heureux: Or cela seul est le bien de l'homme, qui seul est cause de sa félicité. Ce que nous disons de la Vertu, nous le disons aussi de ses ouvrages. Mais pource qu'il n'est point de Bien sans elle, c'est pourquoy nous faisons ceste maxime si generale, qu'il n'est point d'autre bien que la Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'esprit, il ne faut point douter que ce qui le fortifie



fortifie, qui le rehausse, & qui le dilate ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le raualler & l'affoiblir. Et si quelquefois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusent apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie: c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'une chose se doit faire, quelque trauail, quelque dommage, & quelque peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera iamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menasses qui luy rompent vne bonne entreprise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si donc en toutes ses actions il a tousiours les yeux sur ce qui est honneste & deshonneste, pour suiure l'un, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si tousiours elle demeure en vn estat, il

n'y a point d'autre Bien qu'elle, & ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sagesse est exempte de tout changement. La Sagesse ne se perd iamais, & iamais de la Sagesse on ne reuient à la Folie. Le vous ay dit, s'il vous en souuient qu'il s'est trouué des hommes qui seulement par vn transport inconsideré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait communément craindre & desirer. L'un a rosti sa main dans les flammes. L'autre pour les douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé ses yeux; vn autre sans apprehensio s'en est allé precipiter à la mort. Il se voit assez d'exemples d'Amour, de Colere, & d'Auarice, où les hommes, pour se contenter, ne trouuent rien qui les puisse arrester. Que si vne opiniastrété seulement, piquée de ie ne sçay quel esguillon, a ceste puissance; que sera-ce de la Vertu, qui non forte par interualles, ny hardie par caprices, mais tousiours égale à soy-mesme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistance nous fait besoin? Concluons donc que les choses quelquesfois mesprisées par les indiscrets, & tousiours par les Sages, sont indifferentes, & qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu; qui braue & desdaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se ressiouyt de sa faueur. Si vous vous laissez

vne

## 442 LES EPISTRES

vne fois persuader qu'il y ait quelqu'autre bien que ce qui est honneste, il ne faut plus parler de Vertu. Ce sont choses incompatibles, d'estre vertueux, & de ietter les yeux sur quelque chose d'exterieur. Cela repugne à la Raison, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne tousiours de la Raison. Or toute opinion est fausse, qui repugne à la verité. Vous ne pouvez nier qu'un homme de bien ne reuerse les Dieux, & ne les serue. Il faut donc que quoy qui luy arriue, il le supporte patiemment, & considerer que les loix, sous lesquelles tout l'Vniuers marche, l'ont ordonné de ceste façon. Par ce moyen il ne peut auoir autre bien que ce qui est honneste: car en cela consiste la resolution d'obeir aux Dieux, de ne s'esmouuoir point aux choses inopinées, de se contenter en sa condition, de vouloir ce que le Destin veut, & de faire ce qu'il commande, sans murmurer. S'il y a quelqu'autre bien que ce qui est Honneste, nous ne serons iamais saouls ny de la vie, ny des promissions qu'il faut pour la vie, & par consequent nous nous chargerons d'un faix insupportable, & de travaux qui en vne besogne infinie ne pourront iamais trouuer de fin. Il n'y a dōc point de Bien que ce qui est honneste, car il est mesuré. Je vous ay dit que si ce sont biens que l'argent, les Estats, & autres telles denrées nous qui en auons, sōmes plus heureux que

que les Dieux qui n'en ont point. A ceste heure ie vous dy de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & le corps, il faut penser que leur condition, en cette seconde vie, sera meilleure qu'en ceste-cy. Or si c'estoient biens que ces choses qui nous seruent par le ministere du corps, il faudroit eroire qu'il seroit pire & s'ensuiuroit qu'elles seroient plus contentes d'estres captiuées & reserrées, que libres & essargies au delà de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. I'auois dit aussi, que si c'estoient bien que ces choses qui nous sont communes avecque les bestes, les bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est honneste: ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quelque autre Bien que la Verru. Bien que i'eusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente; ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en ceste-cy; Mais le vray moyen de vous faire trouuer ceste opinion veritable, c'est de vous sonder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis fussent destineez à quelque ruine, & n'en peussent eschapper autrement que par vostre mort; vous auriez du courage assez pour leur donner vostre vie, & non seulement avecque patience,

mais

mais volontairement vous perdre pour les sauuer. Si vous pensez que vous le pouuez faire, vous auoüez qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu, puis que vous laissez toutes choses pour en iouyr. Voyez combien elle a de pouuoir. Vous mourrez pour la Republique si ce n'est presentement, ce sera quand il en sera besoin. Il ne faut gueres de temps à vne belle action, pour donner beaucoup de ioye; Et combien qu'apres que la mort nous a priuez du sentiment des choses mondaines, il semble que nous n'auons plus de part en la gloire que nous auons meritée en nostre vie, si est-ce que nous ne pouuons sans quelque plaisir, nous représenter l'estat où nous auons mis les choses par nostre vertu. Quand vn homme d'honneur, & qui a du courage, se remet deuant les yeux, que s'il meurt, il ressuscitera à sa patrie, qu'une infinité de vies seront sauues par la perte de la sienne, & que par vn coup seul il rompra les fers de tout vn peuple; il ne faut point douter que de ceste imagination seule il ne tire du fruit assez, pour se résoudre au peril où l'occasion le sollicite de se ietter, quand mesme l'entreprise seroit telle, qu'il se faudroit assurer de mourir en l'exécution, & n'auoir point le plaisir d'en voir le succez. Il a dequoy se contéter, puis qu'il a fait ce que le deuoir & la pieté luy, commandoient. Alleguez luy tout ce que vous penserez qui l'en puisse diuertir; dittes luy

qu'on

qu'on ne se souuiendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en sçauront point de gré; Il vous fera responce, Que ce sont considerations qui ne le touchent point, Qu'il ne regarde qu'à son action, & que pource qu'il sçait qu'elle est honneste, en quelque fascheux lieu qu'elle l'appelle, & par quelques espines qu'elle le conduise, il est resolu à suiure, insques à ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé. C'est donc à dire, qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui est Hóneste, puis que non seulement vn esprit desia parfait en Sageste, mais tout autre, qui aura quelque chose de genereux, est capable d'uoir ce ressentiment. Tous autres biens sont choses de peu de merite, & ne font que passer d'vne main à l'autre ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne sont iamais possédez qu'avec inquietude, sont insupportables à leurs maistres, & les accablent à la fin. La Felicité de ceux cy, que vous voyez couverts de clinquant, est comme celles de ceux qui trauestis en vne Comedie representent le personnage de quelque Roy. Tant que le ieu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn equipage que le peuple regarde avec admiration, & puis comme c'est fait ils reprennent leurs chiffes, & redeuiennent faquins & belistres comme auparauant. Les richesses & les Estats peuuent bien hausser vn

## 446 LES EPISTRES

homme, mais non pas le faire grand. Pourquoy donc auons nous cette opinion? Pource que nous mesurons la base avecque la statuë. Qu'un nain monte sur la plus haute montaigne des Alpes, il sera tousiours petit, & un Colosse tousiours grand, quand il seroit au fonds d'un puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'homme seul: nous mettons son bagage en la balance avecque luy. Voulez-vous bien iuger le prix d'un homme; Regardez le tout nud: faites luy quitter son reueu, ses estats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillées pour le desguiser: faites luy mesme despouiller le corps, & luy regardez l'esprit: voyez comme il est fait, comme il est grand, & si ceste grandeur est sienne, ou mendiee, si vous trouuez que les espèces nuës ne l'esblouissent point, & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dites qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque grand le manaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelqu'une de ces autres vanitez que l'esprit n' imagine qu'avecque frayeur, il demeure ferme en son assiette, & dit,

*Vierge cela n'est rein: tu ne m'as annoncé,*

*Ny travaux ny combats, où ie n'eusse pensé.*

**Vous**

Vous m'en menacez à cest'heure, & moy ie m'en suis tousiours menacé. Ie sçay bien que ie suis homme, & qu'en ceste qualité ie me doy preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Vn coup preueu ne sçauroit faire gueres de mal, les mal-aduisez, & ceux qui se fient à la Fortune, trouuent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté: ce qui se voit, en ce que de tout ce qu'ils trouuent si difficile, il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux: il s'y accoustume deuant qu'ils viennent, & par mediter, arrive à ceste patience que les autres n'acquierent que par souffrir. Nous oyons quelquefois dire à des ignorans, Sçauois-je bien que cela me deust auenir? Le Sage estime tout possible, & quoy qui se fasse, il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.

---

## EPISTRE LXXVII.

### ARGUMENT.

- I. *La vie de l'homme de bien est accomplie, en quelque temps qu'il meure.*



## 448 LES EPISTRES

2. *La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*
3. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doine regretter en mourant.*

**A** Viourd'huy tout d'un coup nous auons veu paroistre les barques d'Alexandrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellent *les Messageres*. La compagnie est tousiours bien aise de leur venuë : il ne demeure pas vn homme de Pouzzol en la maison : tout le monde se rend sur le port ; & quelque troupe de vaisseaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voiles sont tousiours recognuës parmy les autres. Car il n'y a qu'elles qui entrent avecque le boursier : les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parce qu'il n'y a rien qui fasse aller vn vaisseau si roide que le haut da la voile : il est plus pressé par là, que par nulle autre part. C'est pourquoy quand il y a trop de vent on baisse l'antenne ; parce qu'il ne donne pas si fort quand il donne par bas, aussi-tost qu'elles on inuesty les Isles de Capris, & double ce Cap où

*Pallas du haut d'un roc voit escumer les ondes.*

On ne laisse qu'une voile à toutes les autres,  
Le boursier demeure à celles d'Alexandrie  
pour

pour les faire reconnoistre. En ceste foule de peuple qui couroit à la rive, ie fus bien-aise d'auoir de mauuaises iambes, parce que sans cela i'eusse monstre mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires, & quelles nouuelles ces vaisseaux m'en apportoiẽt. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est vne opinion que ie deurois auoir; quand bien ie ne serois pas vieil. Mais à cette heure avecque bien plus de sujet, pource que ie ne sçauois auoir si peu, que ie n'en aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner iusqu'au logis: Et principalement citant en vn chemin, que ie me passerois bien aisement d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, i'usqu'à ce que vous soyez où vous vous estes proposé d'aller: mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez la quand vous voudrez: Si vous la finissez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement: car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand chose. Tullius Marcellinus, que vous connoissiez bien ieune homme, fort discret, & qui fut vieil de bonne heure, se trouuant saisi d'une maladie, non incurable, mais longue & fastidieuse, pour vne infinité de choses qu'elle

## 450 LES EPISTRES

luy commandoit ou deffendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les ouyr là dessus. L'un qui estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy : l'autre qui le voulut flater luy proposoit ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le louer en termes qui soient dignes de luy, plein de valeur & de courage, luy donna, ce me semble, le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon amy, ne vous tourmentez pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est vn peu de chose: vos esclaués l'ont, & les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement: Representez vous cōbien il y a que vous ne faites qu'une mesme chose, manger, dormir & passer le temps avecque des femmes, car c'est tout ce que nous faisons en ce monde. La volōté de mourir ne viēt pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere: quelquefois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché: mais il luy falloit de l'aide, ses seruiteurs ne luy vouloiēt pas obeyr. Cēt honneste homme premierement les assura, qu'ils n'auoient point de suiet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quand il n'estoit pas bien certain que le

maistre

maistre eust eu la volôté de mourir, & qu'autremēt c'estoit aussi mal fait de l'empescher que de le tuër. Cela fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons soupé nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donniés quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Aussi-rost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les consoloit de l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne luy fait espée, ny dague: seulement il demeura trois iours sans manger; Et avec ceste abstinence, de fois à autre s'estuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter exprés en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, cōme il auient quād il se fait vne douce dissolution, telles que peuenr auoir espreuē ceux qui se sont quelquefois esnanouis: ie n'ay point esté marry que l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que ie sçay que vous aurez d'entendre qu'un de vos amis soit mort si doucemēt. Car encore qu'il se soit fait mourir, ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se soit trompé luy-mesme, & qu'il se soit desrobé de vie la sans y pēser: Et puis ce conte mesme n'est pas si hors de propos, qu'il n'y ait moyé d'en faire quelque profit. Il se pre-

## 452 LES EPISTRES

sente bien souvent des necessitez , où nous sommes conuiez de suiure cét exemple. Nous auons bien suiet de vouloir mourir , que nous ne le voulons pas faire; Et quand nous mourons mesme, ce n'est qu'à regret.

I I. L'homme du monde qui sçait le moins sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour: mais quand il en est sur le point, il recule, il tremble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans; Aussi peu en a celuy qui se tourmente, pource qu'à mille ans dicy, il n'y sera point. Vous ne serez point: vous n'auiez point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le poinct où vous estes, est vostre siecle: Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger? que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites n'est que temps perdu.

*Les Destins pour prier ne se flechissent point.*

Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont, le trouuez-vous estrange? Vous estes né sous ceste cōdition; vos pere mere grāds peres, grands meres, & generalement tous ceux qui sont venus au monde premier que vous y sont passez: tous ceux qui viendront

dront au monde apres vous, y passeront. Vne entre-suite inuariable attache & tire toutes choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple apres vous? Combien avecque vous? Si vous en voyez mourir beaucoup d'autres quand & vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous auez donc occasion de vous asseurer: car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, meurent en ceste mesme heure que vous mourrez. Et au demeurant estes-vous si mal-adiusé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cessez de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'ayt vn bout: vous vous abusez, si vous pensez que ie vous aille chercher de grands personnages, pour vous en proposer les exemples; ie vous veux alleguer des enfans. On conte d'un ieune garçon de Lacedemone, aagé seulement de douze ou treize ans, qu'ayant esté fait prisonnier à la guerre, il crioit en son langage Dorique, Je ne seruiray point, & par effect il monstra qu'il auoit dit vray. Car au premier commandement seruire & des honnestes qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur qu'il se tua. Nous auons la liberté si pres de nous, & est-il possible qu'il soit des Eclaués? N'aymeriez vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, avec la gloire d'un si bel acte, que viure

tout vn siecle en fainctant & en poltron; De-  
quoy donc auez vous si grand peur de mou-  
rir, puis qu'un enfant mesmes a du coura-  
ge assez pour s'y resoudre? Ne sçavez vous  
pas que si vous ne marchez, on vous traine-  
ra; faites que ce qui viendrait d'un autre  
vienne de vous; ayez du courage autant  
qu'un enfant, & dittes que vous ne serui-  
rez point.

II I. Pauvre homme que vous estes: vous  
seruez aux hommes, aux affaires, & à la  
vie; car qu'est-ce que la vie autre chose  
qu'une seruitude, quand la resolution de  
pouvoir mourir ne l'accompagne point?  
Qu'attendez vous plus au monde? si les  
voluptez vous retiennent, vous les auez  
toutes essayées: il n'en est point qui vous  
soit nouvelle. Vouy estes si saoul de la  
plus friande que vous en auez mal au cœur.  
Vous sçavez bien quel goust ont le vin  
& la maluoisie. Quelle difference faites-  
vous, qu'il vous en passe cent ou mille  
brocs par la vessie; C'est vn sac. Vous  
auez mangé des huîtres, & des mulets,  
vous n'ignorez point ce que c'est, vostre  
luxu ne vous a rien reserué de nouveau pour  
les années aduenir; Et cependant ce sont  
les choses de qui vous vous separez avec  
tant de regret. Auez-vous quelque au-  
tre chose qu'il vous fasche de perdre? Sont-  
ce vos amis que vous auez peur de quitter?  
Ils ont ce vostre patrie; Tant s'en faut que ce-  
la

la soit, que ie ne crois pas que pour elle vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi, qu'avez-vous iamais fait qui soit digne de lumiere? Dites la verité: ce n'est ny la cour ny le Palais, ny le monde mesme qui vous fait desirer de viure: Il vous fasche de laisser la rotisserie, où vous n'avez rien laissé; Vous avez peur de la mort. Et cependant au milieu de vos plaisirs vous faites merueille de la despiter. Vous voulez viure? vous avez raison: car vous ny cognoissez rien. Mais par vostre foy, pensez vous que la vie que vous faites soit autre chose qu'une mort? Vn iour que l'Empereur passoit par la rue, comme vn certain prisonnier, à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach, le prioit de le faire mourir, il lui respondit: Et quoy? mon amy, pensez-vous estre en vie; Il en faut dire de mesme à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort? Et quoy? estes-vous en vie? Ouy, mais ie veux viure, parceque ie sers encore bien au monde. Ma vie est vrie à beaucoup de choses, c'est pourquoy ie la voudrois bien continuer. Ne scauez vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie fasse? Allez vous-en hardiment: ce que vous deuiez faire est fait: nos actions n'ont point de certain nombre que nous soyons tenus de fournir: toute vie est assez



longue. Si vous voulez regarder à la durée du monde, celle mesme de Nestor seroit courte, & celle de Stalia, qui fit escrire sur sa tombe, Qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Qui pensez-vous qui l'eust peu supporter, si elle fust allée iusques à cent ? Il est de la vie comme d'une farce : il n'importe point de iouir longtemps, mais de bien iouir. Il ne peut chaloir où vous finissiez : finissez où bon vous semblera, pourueu que vous y fassiez une bonne fin.

---

## EPISTRE LXXVIII.

### ARGUMENT.

1. *Les visites des amis resioüyssent les malades.*
2. *Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.*
3. *Grande force de l'opinion.*
4. *La resistance au mal est une victoire.*  
*Il faut preserer les voluptez de l'esprit à celles du corps.*

3 La vie

5. *La vie des meschants est tousiours  
courte.*

**I**E suis témoin de vos defluxions, & de ces  
fieures lente que vous m'escriuez qui  
vous tourmentent. Ce sont choses qui ne  
vont iamais gueres l'une sans l'autre. Je  
vous en plains dauantage, parce que ie sçay  
que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en  
faisois point de cas au commencement, parce  
que l'âge en supportoit plus aisement les  
incommoditez, & se rebelloit contre les ma-  
ladies. Mais en fin il me fallut rendre, & estre  
distillé moy-mesme, me voyant comme en  
chartre. J'ay eu beaucoup de fois l'espée à  
la main pour me tuer: mais i'auois vn si bon  
père, que la peur de luy donner de l'ennuy  
me retenoit. Je pensois qu'il me seroit plus  
aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se  
passer de moy. Cela me fit resoudre de viure.  
Il faut quelquefois autant de courage, pour  
se vouloir conseruer la vie, comme pour se  
la vouloir oster. Les consolations que  
j'eus me serurent de medecines. Ce qui re-  
dresse l'aine porte quelquefois du profit au  
corps.

I. Je vous diray ce que ce fut. Mes estudes  
me guerirent; La Philosophie me remit: ie  
luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y  
contribuerent aussi beaucoup par leurs vi-  
sites, & par la peine qu'ils prenoient de me  
séjourner & veilloient avecque moy pour me  
faire

# 458 LES EPISTRES

faire passer le temps. Il n'y a chose, Lucilius, qui tant restaure vn malade que ceste assistance, ny qui luy rompe tant les imaginations & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire: ie ne pensois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressions me donnerent volonte de m'aider, & de me resoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez donc mes remedes pour vous. Le medecin vous limeterra combien vous devez marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vous deffendra d'estre sans rien faire, parce qu'ordinairement l'indisposition nous y conuie. Il vous ordonnera, que vous lisiez haut, pour exercer vostre respiration, de laquelle le passage est empesché; Que vous vous promeniez en batteau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures; Que vous mangiez de certaines viandes, & vous absteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas: & quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous promoque la roux.

I I. Quant à moy, ie vous bailleray des remedes qui vous serviront pour ceste maladie

& pour toutes celles que que aurez iamaix  
 Mesprifez la mort. Quand nous nous som-  
 mes mis hors de ceste apprehension, tout le  
 reste ne sont que fleurs. Nous auons trois  
 choses qui nous faschent principalement  
 en nos maladies : Nous craignons de mou-  
 rir : nous auons de la douleur , & sommes  
 priuez de plaisir pour quelque temps. De la  
 mort nous en auons assez parlé ; ie ne vous  
 en diray qu'un mot. C'est, que nous auons  
 peur de la Nature, & non de la maladie.  
 Les maladies ont allongé la vie à beaucoup  
 qui ne sont point morts, pource qu'on pen-  
 soit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non  
 pource que vous estes malade , mais pource  
 que vous vivez. Guerissez-vous tant qu'il  
 vous plaira: Vous n'en mourrez pas moins.  
 Vous pouuez bien eschapper à l'indisposi-  
 tion , mais non pas à la mort. Venons à la  
 seconde incommodité. La maladie a de  
 grandes douleurs : Cela peut estre : mais  
 les interualles donnent moyen de les sup-  
 porter ; L'extremité de la douleur en est la  
 fin. Elle ne scauroit estre bien grande &  
 bien longue. Nature, pleine d'amour & d'af-  
 fection en nostre endroit ; a fait ceste regle  
 que toute douleur est courte ou supporta-  
 ble : Les plus sensibles douleurs sont aux  
 parties du corps les plus maigres. Quand  
 le mal est aux nerfs, aux iointures, ou en  
 quelque autre lieu , si pressé qu'il n'ait  
 moyen de s'estendre : c'est là qu'il nous  
 traite :

taite cruellement. Mais en recompense , ce sont parties qui s'estourdissent bien-tost , & par la douleur mesme se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course, reçoivent de l'altération , & perdent ceste force qui nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouuant plus où se rendre, elle mesme se destruisse, & oste la faculté de sentir à ce quelle a rempli de sa trop grande-quantité. C'est de ceste façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont heberté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant , est ce qui donne de la peine : comme on l'a senty quelque temps, sa vehemence se diminue, & à la fin il se termine par un engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeuz , & des oreilles , & mesmes celles de la teste sont plus aigües que nulle autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace : mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plustost. C'est donc la consolation d'une douleur extreme , que si vous la sentez trop, vous cesserez bien-tost de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indispositions , c'est qu'ils n'ont pas accoustumé de ne se servir que de l'esprit , & que si leur corps leur est inutile, ils sont priuez de toute action. C'est pour-  
quoy

quoy ceux qui ont du iugement, s'accoustument de bonne heure à conuerſer le plus ſouuent avecque l'eſprit, comme avecque la partie qu'ils ont la meilleure, & ne ſe meſſer au commerce du corps, que quand il leur eſt impoſſible de ſ'en paſſer. Ouy: mais c'eſt vn grand deſplaiſir de ne gouſter plus les voluptez acooſtumées, & faire des abſtinences ſi auſteres, qu'il vous faille mourir de faim, ou de ſoiſ. Je vous aduoſe que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auons pas eſté long temps malades, que nos cupiditez ne ſ'eſmouſſent, & que nos ſens qui les irriterent, ne ſe trouuent eux-meſmes affoiblis & abbaſus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auons autrefois auidentement recherchées, nous ſont à cette heure mal au cœur à regarder. Dauantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des interualles, ou quelque relâche pour le moins, & qu'avecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir: Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous ſont ordinaires, quelques progres, comme coureurs, qui nous aduertiffent que nous allons auoir le gros ſur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies: c'eſt de ne vous ſoucier point de la mort. C'eſt le pis qu'elles nous ſçauroient faire. Ne faites point voſtre mal plus grand qu'il n'eſt à force de vous affliger; la douleur n'en ſera pas

pas grande peurveu que vous n'y adion-  
stiez rien par opinion.

III. Representez-vous plustost que ce  
n'est rien, ou peu de chose, qu'il faut auoir  
patience, que vous en serez bien-tost hors.  
Estimez-la petite, vous ferez qu'elle le sera.  
L'Opinion tient toutes choses suspenduës:  
l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne sont  
pas seules qui la regardent. Nos douleurs  
mesmes se forment à l'opinion. Nous ne  
sommes miserables, qu'autant que nous le  
pensons estre. La premiere chose qu'il faut  
oster, est vne coustume que nous auons de  
nous plaindre du mal que nous auons eu.  
A quoy est bon tout ce langage? Iamais  
homme ne fut si bas que i'ay esté. Que de  
peine, que de martyre i'ay souffert. On ne  
pensoit iamais que i'en releuasse. Combien  
de fois ay-ie esté pleuré de mes amis? Com-  
bien abandonné des Medecins; les Crimi-  
nels qu'on met à la question n'endurent  
point ce que i'ay enduré. Je veux que tout ce  
que vous dites soit vray, n'en estes vous pas  
dehors? Que vous sert de remanier vos dou-  
leurs, & d'estre miserable, non pour au-  
tre chose, que parce que vous l'avez  
esté? Ne sçauiez vous pas que nous pre-  
nons plaisir de mentir à nous mesmes;  
& que nous faisons tousiours nos  
maux plus grands qu'ils ne sont? Il n'y a  
rien de si doux que le recit d'une misere  
passée. C'est chose naturelle que de nous  
resjouir

resistoir, quand nous sommes sortis de quelque borbier.

I V. Nous auons donc à retrancher deux choses ; la crainte du mal à venir, & la ressouuenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, disons, peut estre la memoire vn iour en sera douce : faisons lutter à bon escient nostre esprit contre la douleur ; si nous reculons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruyne, au lieu de l'empescher, quand nous sommes suiuis, le moyen de nous garantir, c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons nous pas combien de coups reçoient les Athlettes par le visage & par tout le corps ? Et cependant la Gloire leur est si douce qu'en la consideration ils ne treuuent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter : Forçons, comme ils font, toutes difficultez, qui nous resistent, nostre recompence ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui fasse faire silence au peuple, pour ouïr la proclamation de nostre victoire, mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix eternelle avec la Fortune, qui differe vne fois, iamais plus n'aura l'assurance de nous attaquer. Le sens vne grande douleur comme ne la sentirez vous, ayant le courage effeminé comme vous l'avez ? Il est de la



## 464 LES EPISTRES

la douleur comme d'un ennemi. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant: Et quoy? Si vous n'eussiez peu porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort comme vous estes? Aduisez lequel vous aymez le mieux, d'une longue & lente maladie, ou d'une violente & courte. Vne longue & lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent apres auoir bien trainé, il sera force qu'elle vous laisse guerir. Vne courte & precipitée verra bien-tost vostre fin ou la sienne. Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur? Vous auez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & l'occupant à quelque autre chose qu'à vostre mal. Si vous auez fait quelque bel acte, representez le vous: faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous auez autrefois admirez, ressouuenez-vous de tous ceux que vous sçauiez qui parmi les tourments les plus insupportables sont demeurez maistres de la douleur, ou de celui qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices, ne leua iamais les yeux de dessus vn liure: ou de l'autre, qui en la torture ne cessa iamais de rire, & en ceste contenance lassa toutes les sortes de gesnes que la

la cruauté des Bourreaux prouocquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vous par le discours de la Raison? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui fassent cracher les poumons, de fieures qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de sciaticques: Je vous dy que les tourmens de la question sont tout autre chose; & que cependant il s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné respondre aux interrogations, mais au contraire: en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc; apres vn exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'assurance de vous moquer de la douleur? Ouy, mais vous dittes que la maladie ne vous laisse rien faire, & que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé: la maladie ne touche point à vostre esprit. Vn laquay, vn cordonnier, vn mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous auez accoustumé de vous seruir de l'esprit, pourquoy ne pourrez-vous conseiller, enseigner, ouïr, apprendre, demander, & vous ressouuenir comme vous faisiez auparauant? Au reste, ne pensez-vous rien faire, si vous vous sçauiez bien commander en vostre mal? Si vous ne  
pouuez

## 466 LES EPISTRES

pouuez mieux, vous montrerez qu'une maladie peut bien estre inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyez-moy, que dans vn liét mesme, on a moyen de donner tesmoignage de sa vertu. Les armées & batailles sont les suiets ordinaires où les belles ames font paroistre vne asseurée: mais quelquefois on ne la reconnoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans besogne. Lurrez bien avecque la maladie. Si vous ne faites rien pour elle, si vous ne luy accordez rien, ny par obeyssance, ny par gratification, vous aurez fait vne preuue signalée de vostre suffisance. O que si on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit vne belle & bien ample matiere d'acquerir de la reputation! Soyez vous mesme vostre spectateur, & vous mesme vous donnez de la gloire quand vous la meritez. Il faut considerer dauantage, qu'il y a des voluptez de deux sortes: Pour celles du corps la maladie les deffend, & neantmoins ne les oste pas, mais au contraire, si vous voulez dire ce que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'un ou de l'autre, on y reuiet avec plus d'auuidité. Quant aux voluptez de l'esprit qui sont plus grandes, & les plus certaines, les medecins ne les deffendent iamais. Ceux qui les ayment & qui scauent bien comme

il les faut prendre n'estiment point les autres. Ils se moquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos sentimens. O pauvre malade ! Pourquoi ? pource qu'il n'aura point de nege à mettre dans son vin, ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne servira point d'huître de Lucrin sur sa table : pource que quand il voudra soupper, on n'oïrra point vne tempeste de garçons de cuisine, qui apportent sur sa table autant de rechauds que de plats. Car à ceste heure afin que la viande soit toute bruslante, & que le gosier paüé de ses gourmands ne trouue quelque morceau qui ne soit pas assez chaud, le luxe a trouué ceste inuention, que la cuisine marche quand & le soupper. O pauvre malade, on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point son assiette couuerte de morceaux de gibbeir de toutes sortes; Qu'importe, vous soupperez en malade ou plustost en homme sain vne fois en vostre vie, mais de la tisanne; ou de l'eau bouillie, & de ces autres choses que ces delicats, plus malades d'esprit que de corps ne peuvent seulement ouïr nommer, nous vous en laisserons prendre tant que vous voudrez. Pensons seulement à n'auoir plus la mort en horreur. Le moyen d'y paruenir c'est de connoistre la fin des gens de bien & des meschans. De ceste façon, & non autrement

## 468 LES EPISTRES

ment nous ne nous lasserons point de viure, ny n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'ennuyer d'une vie occupée en ceste infinie diuersité de si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oisiueté qui nous degoute du monde: mettons nous à la recherche de choses naturelles. La verité que nous y apprendrons nous tiendra tousiours en appetit. Pour les choses fausses, nous n'en sçaurions prendre si peu, que nous en ayons assez. Au partit de là, si la mort vient, & nous appelle, quād nous n'aurons pas vescu la moitié d'une ordinaire, nous en aurons en ce peu de tēps autant de fruit, que si nous l'auions continuée iusques à l'extreme decrepitude. Nous aurons connu la plus grande partie des merueilles de la Nature, & nous en irons resolu, que pour auoir eu plus d'âge nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des voluptez vaines, & par consequent infinies, ne sçauroient qu'ils ne la treuent courte, quād ils viuroient vne douzaine de siecles. Voyez de vous resiouir en ces meditatiōs; & cependāt que vous vous entreten-drez de mes lettres, il se pourra presenter quelque occasion, qui nous donnera moyē de nous voir, & d'estre quelques iours ensemble. Cene sera peut-estre pas pour beaucoup de temps: mais il ne sçauroit estre si peu court, que nous ne le fassions long, à  
force

force de le bien employer. Car comme dit Possidonius, vne iournée est bien plus à vn homme docte, qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il scauroit auoir. Cependant, souuenez-vous de ne craindre iamais les menaces de la Fortune, & de vous deffier tousiours de ses caresses. Ayez continuellement deuant les yeux l'autorité qu'elle prend sur les choses du monde : pensez que tout ce qui peut auenir, auendra, quoy qu'il vous arriue, il vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.

---

## EPISTRE LXXIX.

### ARGUMENT.

1. *Du mont Æthna & de Carybde.*
2. *La Vertu est tousiours victorieuse, haute esleuée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.*
3. *La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.*

I. **A** Ceste heure que vous auez fait le tour de la Sicile, j'attens que vous me mandiez ce que vous auez appris de toute ceste Isle; mais particulièrement comme

# 470 LES EPISTRES

va de Carybde, & ce qu'il en faut croire; car pour Scilla, ie sçay fort bien que c'est vn rocher, aussi craint des mariniers d'auourd'huy, qu'il fut iamais de ceux du passé. Quant à Carybde, i'aurois bien enuie de sçauoir ce qu'il y a de veritable parmi les contes qui s'en font, & sur tout, si d'auanture vous y auez pris garde, comme la chose le merite bien, si c'est de tous vents, ou de quelqu'un seulement, que la mer fait ces tournoyements si dangereux. Et s'il est vray que ce qui s'y perd soit porté sous les flots vne infinité de chemin, & enuiron la riuée de Touromenie, reuiert au dessus de l'eau, si ie voy que vous preniez la peine de m'en escrire bien au long, vous me donnerez la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez sur *Æthna*, parce que quelques-vns tiennent que ceste montagne décroist tout bellement. La raison qu'ils en baillent, c'est que les mariniers ne la descouurent plus de si loing comme ils auoient accoustumé. Toutesfois il se peut faire que ce n'est pas tant son abaissement, comme l'aneantissement du feu, qui ne soit plus ny si vehement, ny si large. Tellement que de iour la fumée ny paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre est croyable, & l'abaissement d'une montagne qui brusle depuis si long-téps, & l'aneantissement d'un feu qui ne procede pas de soy-mesme:

mesme: mais conceu dans quelque cauerne profonde iette ses flammes par dedans ceste montaigne, qui ne le nourrit pas, mais seulement luy sert de souspirail. En Lycie il y a vne contrée fort connue, que ceux du pais appellent *Ephastion*, où la terre en plusieurs endroits a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'un peu de luëur, encore bien languide, & bien foible: tellement que les campagnes y sont fort belles, & les herbes aussi vertes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles, à quand vous m'aurez mandé combien ces neges qui ne fondent point en Esté, (tant s'en faut que le voisinage du feu leur fasse peur) sont esloignées de l'emboücheure de la montaigne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me pensez pas la mettre sur mon compte. Car ie sçay fort bien que quand vous n'en seriez prié, ny de moy ny d'autre, vous seriez malade, si vous ne faisiez la description d'*Æthna*, comme les autres. C'est vn sujet où il faut que tous les Poëtes passent leur caprice. Virgile, qui sembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide; Et apres l'un & l'autre, Cornélius Seuerus, n'a pas laissé d'en dire son aduis. Ils y ont, sans mentir, heureusement trauaillé tout ce qu'ils sont; Et pour en dire ce qu'il m'en semble, les premiers ont bien montré la source; sans



## 472 LES EPISTRES

toutesfois l'auoir espuilée, mais il y a bien difference d'une chose faite, ou seulement esbauchée. La matiere & les inuentions croissent d'un iour à l'autre; & puis la condition des derniers est tousiours la meilleure, parce qu'ils trouuent les parolles toutes prestes, & n'ont peine que de les deguïser. On ne peut dire pourtant qu'ils les desrobent, parce qu'elles sont publiques. Les Iurisconsultes tiennent, qu'en vne chose publique il n'y a point d'ysur-capion. Ou ie ne connois point vostre humeur, ou Æthna vous fait venir l'eau à la bouche. Vous auez enuie d'en escrire quelque chose de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Je dirois plus, mais j'offencerois vostre modestie, qui est si grande, que si vous pensiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque chose du vostre, pour le respect & la reuerence que vous leur portez. La Philosophie a beaucoup de bonnes choses: mais cette-cy entre autres, que ceux qui la vont trouuer, tandis qu'ils sont en chemin, ne peuvent auoir auantage l'un sur l'autre: comme ils sont arriuez, tout est esgal; il n'y a plus moyen de passer outre: il se faut arrester. Le Soleil n'adiouste rien à sa grandeur: la Lune demeure tousiours en vn estat: les mers ne croissent point: le monde va tousiours d'une sorte. Les choses qui ont la

grandeur

grandeur qu'elles doivent auoir, ne se haussent point dauantage.

II. Qu'il soit des hommes Sages plus que du sable s'il est possible, ils seront tous esgaulx : chacun aura bien quelque grace particuliere : l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux: Mais en ce dequoy principalement il est question, qui est la felicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny, si le feu par sa continuation luy mangera ceste pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puissent abaisser la Vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'auance ny recule : sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter : nous en sommes desia bien auant : toutefois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estre meilleur que les plus meschans hommes du monde. Un homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'esclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand sujet de dire bien de ses yeux. Il est eschappé d'estre aueugle : mais il ne voit pas encore bien. Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il est enuëloppé, verra le iour non au trauers

## 474 LES EPISTRES

d'un chaffis, ou d'une vitre, mais à la campagne, & en lieu tout decouvert, & que remis en cet air qui luy est naturel, il aura repris la place qu'il auoit, deuant que de venir au monde, il aura alors dequoy se refiouyr à bon escient. Son origine l'appelle en haut: il n'a que faire d'estre deslié de ce corps pour y aller. Il y sera, pourueu qu'il despouille ses vices; & que pur & leger il se destrobe aux choses de la terre, & s'esleue à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuons trauailler, Lucilius: c'est à quoy nous auons besoin de bander toute nostre force.

III. Je veux que peu de gens le sçachent, & que personne n'en voye rien: il ne m'en chaut. La Gloire est l'ombre de la Vertu: malgré que nous en ayons elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantost marche deuant nous, & tantost derriere, la Gloire en fait de mesme; & plus elle demeure à nous venir trouuer, il est certain qu'elle en est plus grande & plus claire, parce que l'enuie ne la trauerse plus. Combien de temps pensez-vous qu'on a tenu que Democrite fust hors du sens? Combien a fait de merueilles Socrates deuant qu'on ait parlé de luy? Et quant à Caton, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & iamais il n'y fut connu pour iuste, sinon qu'apres qu'il fut perdu

perdu. L'iniustice qu'on fit à Rutilius donna reputation à sa preud'homme : en la pressant on la fit luire. Mais aussi, comme en remercia-t'il son mal-heur, & cōme fit-il cas de son bannissement, ( ie parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde en les en chassant. ) Combien ont eu les siecles passez de grand & suffisans personnages, qui n'ont esté reconnus qu'apres qu'ils n'ont plus esté ? Combien auons-nous aujourd'huy de noms illustres, que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre, pour les mettre au iour & les publier. Vous voyez comme on fait cas d'Epicure, & comme non seulement les Doctes, mais iusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athenes, & cependant on ne l'y cognoissoit point; de là vient qu'ayant suruescu long temps Metrodorus, en vne sienne lettre, où il parle fore honorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, il adjouste vers la fin, que parmi tant de contentemens qu'ils auoient eus ensemble, vn des principaux auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece, qu'il non seulement ne les auoit point connus, mais qui presque ne les auoit pas ouïy nōmer. Ne faut-il donc pas auoier qu'on l'a trouué quād il n'étoit plus, & que sa doctrine, pour le monstrier aux siecles suiuaus, l'a tiré des tenebres où le sien l'auoit enseveli,

## 476 LES EPISTRES

Metrodorus mesme, en l'une de ses lettres, confesse qu'Epicure & luy ne furent pas bien connus ; mais qu'indubitablement il se promet, qu'ils auront de la gloire, eux & tous ceux qui se rangeroient à leur opinion. La vertu n'est iamais cachée ; & si elle l'est, c'est plustost nostre dommage que le sien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'est que pour vn temps : il vient à la fin vn iour qui l'en fait sortir. Vn homme qui ne pense point au delà de son siecle, n'est pas né pour beaucoup de gens : il y a encore tant de peuples à venir apres nous. C'est là dessus qu'il faut ietter les yeux, quand l'Enuie feroit taire tous ceux qui sont au monde avecque nous, il viendrad'autres qui sans faueur & sans haine rendront tesmoignage à la Verité. La Gloire qui vient de la Vertu ne perit point. Je sçay bien que ce qu'on dira de nous ne nous seruira de rien : mais si est-ce plaisir de penser que tous insensibles comme nous serons, la posterité fera cas de nous, & tiendra nos ouurages entre ses mains, au monde, & hors du monde. La Vertu reconnoist ceux qui la suiuent, pourueu qu'ils le fassent de bonne foy ; qu'ils ne se parent, ny fardent, mais que surpris à l'improuiste ils soient trouuez tout de mesme que quand ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien : il n'y a gueres de gens qui ne cognoissent vn visage

sage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez: c'est tousiours vne mesme chose. Les deguisemens n'ont rien de solide: la m'ensonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en sçauriez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.

## EPISTRE LXXX.

## ARGUMENT.

1. *Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des Vertus.*
2. *Chacun est maistre de sa liberté sans estre contraint de l'accepter.*
3. *Le Pauvre est plus heureux que le Riche.*

**I**E suis à moy pour tout aulourd'huy: mais ie ne m'en sçay pas tant de gré, que ie n'en recognoisse auoir la principale obligation à vne partie qui s'est faite à la balaisne, où sont tous courus ceux de qui ie pouuois estre importuné. Personne ne me vient troubler: ie medite à mon aise, & d'autant plus seurement, que ie n'ay point peur d'estre rompu. Je n'oy point craquer

## 478 LES EPISTRES.

La porte de ma chambre : ie ne voy point leuer le coing de la tapissierie. Ceste solitude m'est bien propre, pour me donner plus de moyen de penser à moy. Comme de fait, i'en ay besoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien souuent en des lieux, où ie ne voy point de pasque ceux qui ie fais. Ce n'est pas que ie ne sùisse ceux qui sont passez deuant moy : mais ce n'est pas si religieusement, que ie ne me donne congé d'aïouster, changer, & retrancher où ie pense qu'il ne soit besoin. Je m'accorde à leurs opinions : mais ie ne m'y attache pas. Toutefois, ie crois que ie m'estois trop aduancé, de me promettre que ie puisse demeurer tout auourd'huy sans bruit, & sans personne qui me troublast ; Car voicy que j'oy vne grande huée vers la place, où ils ioient, qui ne me met pas hors de moy, mais attire ma meditation à eux, & me fait penser à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & se foucier si peu de l'instruction de l'esprit. Je me represente combien il y a d'hommes à voir vn ieu qui n'est qu'une folie, & d'où mesme ils ne s'ont pas asseurez de reuenir sans quelque coup ; Et cependant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'escole de la vertu. Je considere dauantage, quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps, de qui  
 nous

nous regardons les bras & les espaules avec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par exercice, le corps se reduit à ceste patience de souffrir des coups de poing & de pied : non d'un homme seul, mais de tous ceux qui le peuuent frapper ; & saignant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & sur des sablons qui bruslent quand on marche dessus, pourquoy prenans la mesme peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions-nous rendre si vigoureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups les de la fortune, & s'il tomboit d'auanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne fussent qu'autant de leçons, pour luy apprendre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quand à l'esprit, il croist de soy-mesme : il se fournit sa nourriture, & pour s'exercer n'a besoin d'estre avec autre qu'avecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue, qu'il se frotte d'huile ; & au partir de là qu'il traueille continuellement. Mais sans train, & sans equipage extraordinaire, vous estes incontinent rendu capable de la Vertu. Vous auez avecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de bien. Que vous y faut-il le vouloit estre.



II. Or que ſçauriez-vous mieux voulois pour vous, que de vous depeſtrer de ceste ſeruitude odieuſe à tout le monde & que les eſclaues plus chetifs, & ceux meſme qui ſont nez parmi ceste miſere, taſchent par tous les moyens de ſecotier. Pour amaffer le prix de leur affranchement, ils ſe laiſſent mourir de faim: vous qui penſez eſtre nez libres, qu'eſt-ce que vous ne deuez point faire pour la Liberté? A quoy regardez-vous voſtre buffet? Il ne vous faut point d'argent: ce n'eſt qu'une Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats, ceux qui l'achetent ne l'ont point; & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la vous à vous-meſme; il n'y a que vous qui le vous puiſſe donner. La premiere choſe qu'il faut faire, eſt de perdre la crainte de la mort: c'eſt elle qui nous met le premier ioug. La pauvreté vient apres: il faut quitter les mauuaiſes impreſſions qu'on vous en a données.

III. Apres, voulez-vous connoiſtre le peu de ſuier qu'il y a de la craindre, faites comparaiſon du viſage d'un Riche & d'un Pauvre, vous trouuerez que le Pauvre rit plus ſouuent & plus fidellement. Il n'a point de ſolicitudes au fonds de l'eſtomach, ſi quelque choſe le trouble quelquefois, c'eſt un nuage qui n'eſt pas ſi toſt conceu que diſſipé. Les ioyes de ceux-cy que vous eſti-

mez:

mez heureux, ne sont que deguisemens : ce sont tristesses de qui l'apostume est creué. Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer s'ils osoient. Mais quelque ver qui les ronge par dedans, il faut qu'ils fassent bonne mine : ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui ioüent sur les eschafauts. Cestuy-là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, & dit,

*En impero, &c.*

C'est vn valet qui a vn quart d'écu par mois, & sa vie, celuy qui fait le fendant, & dit,

*Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.*

C'est vn autre Belistré, qui gaigne sa vie à la journée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dites-en de mesme de tous ceux-cy, que vous voyez se promener en housse, ou en carrosse. Leurs felicittez sont masquées : ostez leur ce qui les couure, vous trouuerez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites deceller, si vous marchandez vn esclaué, vous luy faites mettre bas iusqu'à la chemise : Et s'il est question de iuger du merite d'un homme, vous ne le considerez point hors du fourreau. Ceux qui vendent font ce qu'ils peuuent, pour cacher le defect de leurs marchandises. De là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'Esclaué que vous achetez

# 482 LES EPISTRES

achetez auoit vn bras en escharpe, ou vne iambe bandée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce seroit ? Voyez-vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui vous admirez la teste si bien parée, si vous le voulez bien connoistre, dites luy qu'il oste son Diademe: c'est là dessous qu'est le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des autres ? Si vous voulez vous examiner, mettez vostre argent à part, vostre maison, vos Estats. Regardez-vous en l'interieur: mais vous ne prenez pas tant de peine: vous en croyez à ce que les autres vous en disent.

---

## EPISTRE LXXXI.

### ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*
2. *Comme il faut compenser une iniure avec un plaisir.*
3. *Le Sage est seul capable de reconnoistre un bien fait.*

**V**ous vous plaignez d'auoir rencontré vn ingrat; Si c'est le premier, vous estes, ou bien diligent, ou bien fortuné. Il  
est

est vray qu'en cét endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est vn inconuenient que vous ne pouuez esuiter, qu'en renonçant de faire iamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les biens-faits ne se perdent chez vn autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilenie de ne donner point. Pour vne fois que vous n'avez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année, qui recompence les mauuaises. Le contentement de la reconnoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouuer de l'ingratitude. En matiere de biens-faits, il n'y a si bon Archer qui ne faille quelquefois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On se rembarque apres vn naufrage: pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de prester. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choses, aussi-tost qu'elles ne succedent pas. Il trouue au contraire, que ceste mauuaise rencontre vous doit faire opiniastres à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement pour reüssir à la fin, doiuent estre tentées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discoursu.

## 484 LES EPISTRES

II. Ce sera bien le plus expedient, d'claircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien decidée, si receuant quelque offence d'un qui autrefois nous auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que ie luy auois; Adioustez-y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauant. Si vous prenez vn Iuge rigoureux, il vous dira, Qu'il faut compenser, Et que si l'offence est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie, vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence est la plus grande, il est vray: mais le plaisir a esté le premier: Ceste consideration vaut bien quelque chose. Or à cette heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous a fait plaisir volontai-  
rement, ou combien il a eu de regret de vous offencer, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun sçait bien qu'autant aux bien-faits comme aux offences, il faut prendre garde à l'affection: car il en est qui voudront bien ne faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou bien ils sont las d'estre importunez, ou ils ont quelque dessein de receuoir plus qu'ils ne donnent. Les choses sont deuës, comme elles sont baillées. La volonté se considere plus que le present. Mais posons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, se qu'il a fait pour vous est plaisir, ce qu'il

à fait contre vous est iniure. Vn homme de bien, pour se tromper soy-mesme fait vn compte faux : il met au bien-fait plus qu'il n'y a, & moins à l'iniure. Vn autre luge plus gracieux, comme ie serois, dira que vous deuez oublier l'iniure, & vous souuenir tousiours du bien-fait. Certainement la Iustice veut qu'on rende à chacun ce qui est sien. Le gré au bien-fait est la reuanche à l'iniure, ou la mauuaise grace pour le moins. Mais cela s'entend quand vous auez receu le bien-fait de l'vn, & l'iniure de l'autre. Car puis que receuant iniure d'une personne qui ne vous auoit iamais fait plaisir, vous ferez bien de luy pardonner, si celuy qui vous offence, vous auoit autrefois fait plaisir, il est certain qu'il merite quelque chose plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang : i'estime vn bien-fait plus qu'une iniure. Tout le monde ne sçait pas reconnoistre vn bien-fait. Vn estourdi se pourra bien reuancher, & sur tout à la nouveauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais pource qu'il ne sçait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi iuger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-estre le iettera desdaigneusement, au lieu de le rapporter.

## 486 LES EPISTRES

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent, y procedera d'autre façon. Il considerera combien le plaisir est grand, qui est celuy qui le luy afait, quād, où, & cōment. Et pource nous disons qu'il n'y a personne que le Sage, capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. Ce luy est un contentement de donner, comme aux autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra ceste opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que personne ne sçait reconnoistre un plaisir que le Sage par la mesme raison, personne ne pourra ny rendre une somme prestée, ny payer une chose achetée que luy. Ne pensez pas que cecy soit une doctrine particuliere aux Stoïques: Epicure en dit de mesme: au moins est-il bien certain, que Metrodore dit, qu'il n'y a que le Sage qui puisse renonnoistre un bien-fait: Et puis il fait luy-mesme de l'estonné, quand il nous oit dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or comme si la reconnoissance d'un bien-fait, n'estoit pas un acte d'amour & d'amitié, & commun encore à plus de gens que n'est la vraye amitié, il s'esmerueille tout de mesme, quand nous disons, Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage; comme si luy-mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouvez-vous que la foy puisse loger un Ingrat

Ils

Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous vantons de choses qui sont au delà de toute créance, & d'apprendre que le vulgaire peut bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu mesme ne se trouue en autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'un bien fait. Les autres le sçauent aucunement: mais ils font assez, quand ils se reuanchent comme ils peuuent, & qu'ils monstrent qu'ils ont plustost faute de science que de volonté. C'est chose dequoy on ne sçauroit faire leçon, que de vouloir: cela ne s'apprend point. Le Sage en soy-mesme fera comparaison de toutes choses: car le lieu, le temps, & les occasions font bien souuent differer ce qui semble estre semblable. Vous pourrez prester cinquante escus à vn homme si à propos, que vous l'obligerez plus que si vne autrefois vous luy donniez tout vostre bien. Secourir c'est autre chose que donner. Vne liberalité qui accommode vn homme, ne l'oblige pas, comme vne qui luy sauue la vie. Vn present sera quelquefois petit, que la consequence en sera grande. Or quelle difference pensez-vous qu'il y a, si vn homme a pris ce qu'il vous a presté dans son buffet; ou s'il l'est allé querir dans la bourse d'un amy? Mais sans retourner à des choses que nous auons assez espluchées, concluons, Qu'un homme de bien



# 488 LES EPISTRES

bien, quand il sera question de faire comparaison d'un bien-fait & d'une iniure, jugera ce qu'il estimera plus equitable: mais s'il y a de la doute il panchera du costé du bien fait. Or en telles choses la consideration de la personne est quelquesfois de grande importance. Vous m'avez fait plaisir en la personne de mon valet, & m'avez fait iniure en celle de mon pere. Vous avez sauué la vie à mon fils: mais vous m'avez fait perdre mon pere. Il balance de ceste façon toutes les autres choses; & où l'interest sera petit, il le dissimulera; où il sera grand il le quittera, s'il le peut faire en bonne conscience; c'est à dire si l'iniure ne touche à autre qu'à luy. Somme toute, il ne sera point difficile au change: s'il y a perte, il la prendra sur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal; & quoy que la passion luy persuade, il prendra ce party plustost que nul autre. C'est vn abus d'estre plus ioyeux en receuant vn bien-fait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agreable que l'emprunter, par la mesme raison nous deuons estre plus aises de rendre vne courtoisie, que de la recevoir. Les singrats entre beaucoup de fausses opinions, ont encore ceste-cy; que quand ils payent vn creancier, ils luy baillent tousiours quelque chose outre la somme principale; Et cependant ils seroient marris qu'un plaisir qu'ils ont receu portast profit à celuy qui le leur a fait.

Il y eschet aussi bien de l'intérêt, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bien-fait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise, nous y deuons auoir esgard. On ne scauroit trop monstrier de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la iustice, que communement on estime appartenir plus aux autres qu'à celuy qui la fait. C'est vn bien tout nostre. La meilleure part du bien-fait retourne vers luy mesme : nous ne profitons iamais à personne, que nous ne nous profitions. Je ne veux pas dire que celuy que nous auons assisté nous assistera, que celuy que nous auons deffendu nous deffendra, parce qu'un bon exemple retourne à celuy qui le donne comme les mauuais sont ordinairement à la confusion de leurs auteurs, & peu souuent on a compassion de l'amiserie de ceux qui en faisant iniure ont monstéré le chemin d'en faire: mais pource que toutes les Vertus ont leurs recompences en elles mesmes: car on ne les exerce pas pour y gaigner; le salaire d'une bonne action, c'est l'auoir faite. Je reconnois vn bien-fait, non afin qu'un autre voyant que ie rends bien, soit plus liberal à me prêter: mais pource que ie suis bien-aïse de faire

vne chose tres-belle & tres agreable. Je reconnois vn bien-fait, nō pource qu'il m'im-  
 porte de le reconnoistre, mais pource qu'il me plait, & qu'ainsi ne soit, s'il faut que  
 pour m'aquitter ie fasse croire que ie suis vn  
 ingrat, & que ie couure ma reuence de  
 l'apparence d'une iniure, ie ne feray point  
 difficulté de passer au trauers de ma honte,  
 pour aller où ie suis appellé par mon hon-  
 neur. Nous ne sçaurions, à mon aduis  
 mieux faire paroistre le zele que nous auons  
 à la Vertu, que d'estre contens de perdre la  
 reputation de gens de bien, pour en  
 conseruer la conscience. C'est pourquoy  
 comme ie vous ay dit, que la reconnois-  
 sance que nous faisons d'un plaisir, est plus  
 à nostre auantage, que de celuy qui le re-  
 çoit : car il ne luy arriue qu'une chose or-  
 dinaire, de retirer ce qu'il a baillé. Et nous  
 acquerons la gloire d'auoir fait vn acte, qui  
 ne peut venir que d'un esprit qui est en la  
 perfection de sa felicité. Car si le Vice nous  
 rend miserables, & la Vertu bien-heureux,  
 & que ce soit vertu de reconnoistre vn bien  
 fait, il est certain que pour vne chose vul-  
 gaire que nous luy rendons, nous en rem-  
 portons vne inestimable, qui est la con-  
 science d'un homme d'honneur, qui ne se  
 trouue qu'en vn esprit bien-heureux, &  
 vrayement diuin, comme l'affection con-  
 traire ne loge iamais que là où il y a vne  
 extreme infortune. Tout homme qui est  
 ingrat,

ingrat, sera mal-heureux. Toutesfois i'ay-  
me mieux ne le faire point languir, il l'est  
desia. Faisons dōc ce que nous pourrōs pour  
ne l'estre point, nō tāt pour le biē d'autrui,  
que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus  
leger en la malice, & de plus deslié, reiaillit  
contre les autres. Le plus dangereux, & par  
maniere de dire le plus espais nous demeu-  
re, en danger de nous suffoquer, comme  
Attalus le Stoïque disoit ordinairement.  
La malice boit la plus grande partie de son  
venin. Les serpens sont venimeux: mais  
c'est pour ceux qu'ils touchent, & non pas  
pour eux: le venin de la malice est au con-  
traire, il ne desploye point bien sa force que  
contre ceux qui le portent. L'ingrat se ges-  
ne & se consume de soy-mesme. S'il a re-  
ceu du bien, pource qu'il faut qu'il le ren-  
de, il le hait & le desestime, & tout au re-  
bours fait les iniures beaucoup plus gran-  
des qu'elles ne sont. Or quelle condition  
sçauroit estre plus miserable que de ceux  
qui perdent les biens - fait, & ne peuuent  
garder que les iniures? La Sageſſe fait au  
contraire, elle se plaist d'embellir les plai-  
sirs qu'elle a receus, se les recommande, &  
prend plaisir à les auoir continuellement  
deuant les yeux. Les vicieux n'ont conten-  
tement qu'en ce seul instant qu'ils reçoient  
le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il  
l'accompagne toute sa vie; car son conten-  
tement n'est pas de recevoir, mais d'auoir  
receu

## 492 LES EPISTRES

receu , qui est vne chose dont la continuation est sans interualle , & sans fin. S'il a receu quelque offence , il ne s'en esmeut point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne préd point les choses au pis. Si quelque inconuenient luy arriue , il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la Fortune, il ne calomnie ny les parolles, ny les mines. Si quelque chose semble auoir de l'aigreur , il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offence, receuë , en faueur du bien fait qui l'auoit precedée. De deux obiets il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il ne hayt point apres auoir aymé: mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'un Criminel, quand les opinions se trouuent parties, celles qui sont les plus misericordieuses ont l'auantage, ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il sçait bien que son obligation est quitte, mais il ne cesse pas de l'auoir au cœur, & ressemble à ceux qui ont fait banque-route, & cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible

impossible, que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanitez, qui font perdre le iugement à la plus-part des hommes: Car quelquefois les choses sont tellement disposées, que nous ne pouuons reconnoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre pays, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesmes si nous ne receuons quelque tache à nostre honneur, & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La reuence d'un plaisir n'est pas tousiours si aysée, comme il semble. Le mal est, qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir, quand nous le demandons, ny moins, quand nous l'auons receu. Voulez-vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaisir? l'enuie d'en receuoir vn autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses, les estats, les grandeurs, & toutes telles choses qui ne sont precieuses que par le cas que nous en faisons, nous font esgarer du chemin de la Vertu. Nous ne sçauons pas ce que les choses valent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Coustume qui nous les fasse trouuer belles. Car nous ne les estimons pas pource qu'elles sont desirables, mais parce qu'on les estime nous les desirons; & apres que l'erreur des particuliers

a esté cause de l'aueuglement general, à certe heure l'aueuglement general est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suiuous l'opinion commune, nous deurions aussi nous y ranger en ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime renuë pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confessée par ceux mesmes qui sont les plus barbares. Que c'est chose honneste de rendre vn plaisir quand nous l'auons receu. Il n'y a ny bõ ny mauuais qui la contredise. Il s'en trouue qui loient les voluptez, & d'autres qui les blasment, qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme scauroit souffrir, d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses; Et d'autres qui disent, que d'elles procede la ruyne du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celui à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné. Les iugemens des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en ceste-cy, Qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en ceste opinion, & au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligez, c'est celui que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes iamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait passe

les moyens que nous auons de nous en reu-  
 uencher. Car parce que nous auons honte  
 de ne rendre point; ne pouuans estre quittes  
 d'autre façon, nous le voudrions bien estre  
 par la mort de ceux à qui nous sommes  
 obligez. Mon amy, si ie vous ay donné  
 quelque chose, gardez le: ie ne vous le de-  
 mande pas: ie ne vous presse pas de me le  
 rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me pro-  
 curez point de mal. Il n'y a point d'ini-  
 mitié plus dangereuse, que d'un qui est  
 honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit à  
 l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.

---

## EPISTRE LXXXII.

### ARGUMENT.

1. *Il blasme l'Oisiveté.*
2. *L'aprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerrie que par l'estude de la Philosophie.*
3. *Les choses de soy indifferantes, sont rendues bonnes, ou mauuaises par l'application de la Vertu, ou du Vice.*



## 496 LES EPISTRES

4. *Pourquoy nous craignons la mort,  
& le moyen de ne la point crain-  
dre.*

I. **I**E commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez-vous sçavoir qui m'en a respondu ? vn pleige qui ne trompe iamais Personne. Vostre esprit que ie reconnois amateur de la Vertu. La meilleure partie qui soit en vous, est hors de danger, La Fortune vous peut faire quelque iniure : mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continuez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de suivre, qu'il y ait du repos, mais non de la mollesse. Pour moy i'aymeroie mieux estre mal que mollement. Quand ie dy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine & sentir des incommoditez. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'un à qui on porte enuie, il vit mollement. I'aymeroie autant qu'on me dit, Il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir en l'oïsiueré, qu'il n'en tire quelque faincantise, & ne perde peu à peu de sa yigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuiant du tout insensible. Et puis ces delicats aprehendent de mourir, comme si la vie qu'ils font estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au sercueil. Vous direz peut estre,

estre, que de quelque façon qu'on se repose, il en est toujours mieux que d'estre impliqué dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpetuel. Ny l'un ny l'autre ne valent rien. Vn corps est aussi mort dans vn liét parmi des roses, qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du monde, & n'estudier point.

I I. Quand nous traufferions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre, où penserions nous aller, que nous ne fussions accompagnés des mesmes sollicitudes qui nous trauaillent en nostre maison? En quelle cauerne si profonde nous sçaurions nous mettre où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons? Quelle retraite si forte & si temperée sçaurions nous choisir, où nous ne fussions aux mesmes alarmes de la douleur? Mettons nous où nous voudrons; nous serons toujours hommes & par consequent la foiblesse humaine sera toujours avecque nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes faillent les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui en la solitude mesmes nous font poüillir le sang, & nous empeschent le repos. Nous ne sçaurions nous mettre mieux à couure

## 498 LES EPISTRES

qu'entre les bras de la Philosophie. C'est un rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que sçauroit faire la Fortune ne feroit pas tomber une pierre. Une ame qui se refout à quitter la campagne, & ne se soucie que de se garder en ce chasteau; peut deffier l'escalade, la sappe, la mine, la surprise & les assauts. La hauteur en est si grande, & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire n'arriue pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues : elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se trouvent auprès d'elle. Pour nous en garantir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer, il ne faut autre chose que connoistre nous & nostre nature ; Sçavoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller qui est son bien ou son mal, ce qu'il doit chercher & fuir, quelle est ceste raison qui luy enseignera la distinction des choses euitables ou desirables, qui domestiquera la rage de ses conuoi- tises, & dontera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantez de pouuoir faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie : mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils ayent auoté leur presumption. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier : quand la mort s'est approchée d'eux, toutes leurs rodomontades se sont esuanouïes. On leur pouuoit dire :

Et :

Et bien, il vous estoit bien aisé de faire les braues, tant que l'ennemy ne paroïssoit point. Voicy ceste douleur, que vous disiez estre si peu de chose, voicy ceste mort contre qui vous parliez si haut, les cordes sont prestes : l'espée est hors du fourreau.

*C'est à ce coup, Troyen, qu'il faut auoir bon cœur.*

Le moyen de l'auoir bon, c'est de le fortifier par vne meditation assidue, sans s'amuser apres des paroles : l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy, Lucilius, ie m'estonne, & me ry tout ensemble de niaiseries des Grecs; quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout depestré. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque. Nulle chose mauuaise n'est glorieuse : La mort est glorieuse, la mort n'est donc point mauuaise, Vous avez triomphé : ie n'ay plus de peur. Apres vos belles raisons, ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque chose de plus graue, sans vous rire avec vn qui s'en va mourir ? Le meure si ie sçauois vous dire qui a le moins du iugement: ou luy, qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si ç'auoit esté quelque chose de bien important.

## 300 LES EPISTRES

III. En voicy la responce, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse: la mort est glorieuse, la mort n'est donc point indifferente. Voulez, vous voir la surprise; la mort n'est point glorieuse; mais c'est chose glorieuse que mourir valereusement. Et quand il dit, Que nulle chose indifferente n'est glorieuse, ie l'accorde: mais c'est en y adioustant, qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, comme la Maladie, la douleur, la Pauvreté, le Bannissement, & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy-mesme ait de la gloire, neantmoins nous n'auons point d'autre sujet d'en acquerir que ceux là: Car on ne loüe point la Pauvreté, mais celuy qui pour estre pauvre ne se raualle, & ne se fléchit point. On ne loüe point le Bannissement; mais celuy qui ne s'afflige point pour estre banni. On ne loüe point la Douleur; mais celuy que la douleur n'a sceu faire ny crier ny parler. On ne loüe point la mort: mais celuy de qui l'esprit est plustost sorti que troublé. Toutes ces choses là, qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses, sont honnestes & glorieuses; aussi-tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main: elles son neutres, & n'ont point

point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse & belle en Caton, fut honteuse & laide en Brutus. Le parle de ce Brutus, qui sur le point qu'on luy alloit couper la gorge, s'estant tiré à l'écart, comme pour aller à ses affaires combien qu'il n'eust autre enuie que de differer sa mort de quelque moment; comme on l'eut fait venir, & qu'on luy eut dit qu'il rendit le col: *Aussi bien, dit-il, me fust-il permis de vivre, comme ie le tendray.* Peu s'en fallut qu'il n'y adioustat, *Quand bien ce seroit sous Anthoine.* O que cet homme-là méritoit bien qu'on luy donnast la vie! Or comme j'auois commencé de vous dire; pour monstrier que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mauuaise, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire; & cependant on ny voit point quand il est nuit: ceste diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifferentes, comme les richesses, l'embonpoint, la beauté, les honneurs, & les Sceptres mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indispositiō, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins, ne se peuvent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application

du Vice, ou de la vertu. Vne barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'eschauffe; & replongé dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la Vertu, & d'une ame qui daigne tout ce que la Fortune luy peut donner. Mais encore ces choses que vous appelez indifferentes, ne sont pas du tout semblables: car il n'est pas indifferant de mourir ou bien ou mal, comme il est indifferant que vos cheveux soient ou bien ou mal coupez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

I V. Nous auons tous vn amour de nous mesmes, & vne volonté de nous conseruer graüée en l'ame, qui nous fait fremir aussi-tost: l'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement graüé en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissolutiõ, & ne trembler point. Nous ne pouuons, sans nous facher, estre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous connoissons les lieux où nous sommes, & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deüons aller. Ceste ignorance nous y figure des choses espouuentables: Et puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort soit indifferente, elle  
n'est.

n'est pas pourtant au nombre des choses, qu'il est si facile de mespriser. Il faut vne longue accoustumance, pour assuer l'esprit & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mespriser la mort, ny rien plus mal-aisé que de le faire. C'est vne hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gents : les impressions que nous en auons de longue main ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'un de l'autre, à qui nous la depeindra plus hideuse, & qui en fera plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuit est perpetuelle, & de qui le portier,

*Sur des os mi-mangez, &c.*

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les morts n'ont rien à craindre qui leur fasse mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre point, que d'estre en enfer. Tellement qu'ayant tant de choses à combattre, ne faut-il pas auoier que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret ; or il n'y a point de moyen de luy mettre ceste persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort est indifferente



& ſuſceptible d'une qualité bonne ou mauvaiſe, ſelon qu'il ſera capable d'en uſer, ou bien, ou mal. Il eſt impoſſible de croire qu'une choſe ſoit mauvaiſe, & de ſ'en approcher de bon cœur. On n'y va iamaïs qu'un pas apres l'autre. Or quelque belle que ſoit une action, il faut, pour eſtre glorieuſe, qu'elle ſoit volontaire. La Vertu ne fait iamaïs une choſe, parce qu'elle eſt tenue de la faire, & ſi ce n'eſt pas tout, il faut que l'eſprit tout entier y ſoit preſent, & qu'il s'y bande, ſans y contredire en quelque façon que ce ſoit. Mais quand nous nous reſolvons à ſouffrir un mal, ou pour en craindre un pire, ou pour iouyr de quelque bien, qui nous ſemble digne que pour y parvenir on paſſe par ceſte incommodité, cela ne ſe fait point, que noſtre iugement ne ſe diuiſe. Nous ſommes pouſſez d'une-part, & retirez de l'autre: le Deſir nous propoſe le contentement & l'Honneur: la Peur nous montre les ſouſçons, & la difficulté: de manière que nous ne ſçavons à quel party nous ranger. Où ceſte confuſion eſt, il ne faut plus parler de Gloire. La Vertu va tout d'un branſle, & tout d'un accord à l'eſſet de ſes reſolutions, & ce qu'elle fait ne luy donne iamaïs d'alarme.

*Ne cede point aux maux, mais te bande  
à l'encontre.*

Nous

Nous ne nous y banderons iamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuasion nous sorte de l'esprit, autrement nous n'y irons point, comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuuent pas la responce qu'on y fait : c'est aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croir pas : & serois d'avis que ces subtilitez demeurassent en la poussiere de l'escole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'esclaircissement de toutes leurs ambiguites, ce seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans : quel langage luy tiendrez vous? Je veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule atirent tout le peril d'une guerre generale, où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le Pas des Termophyles, sans esperance ny de vaincre, ny de fuir. Il faut que lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguez vous, pour les resoudre d'empescher de  
leurs

leurs corps la cheute de leurs Republiques, & perdre plustost leurs vies que leurs places ? Vous leur direz , Qu'une chose mauuaife n'est point glorieuse. Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaife. O la belle harangue & bien persuasue ! Qui est le poltron, que de si belles raisons ne fissent ietter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'espee à la main ? Mais que ietrouue bien le langage de Leonidas d'une autre grace ! Disbons , Compagnons, comme gens qui souperont en l'autre monde. Ils ne mascherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche : Les morceaux ne leur demeurèrent point au gosier, ny ne leur tomberent point des mains. Ils dinnèrent courageusement, & souperent de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ses soldats saisir vn passage au trauers de l'armée des ennemis, que leur dist-il ? Il est necessaire d'aller-là ; Compagnons ; mais il n'est pas necessaire d'en reuenir. Vous voyez comme les commandemens de la vertu sont simples & imperieux. Mais montrez-moy vn homme à qui toutes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril ? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le reseruent aux occasions importantes, où plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'effargir. Il n'est pas question d'oster la peur à trois cens soldats : Il faut

faut affeurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comme leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort ? Comme leur osterez-vous des opinions qui depuis tant de siècles leur sont venues de pere en fils ? & qu'avecque le lait ils ont succées aux tetins de leurs nourrices ? Quel remede leur baillerez vous ? de quelles raisons fortifierés vous la foiblesse humaine ? Comme leur inspirerez-vous vne ardeur, qui les emporte si furieusement aux perils, qu'il ne se trouue rien d'assez fort pour les arrester ? De quelles inuentions, & de quelle bien-disance combattez-vous tous les peuples de la terre qui d'un consentement vniuersel croient le contraire de ce que vous leur voulez persuader ? Vous n'allez chercher des surprises, & d'une interrogation à l'autre, me pensez tout doucement faire entrer dans le fillet. Les monstres ne se tuent point avecque des cheneuortes. Ce grand serpent que les Romains trouuerent en Afrique, & qui leur fist plus peur que l'armée des ennemis, ne pût iamais estre blessé, ny de fleches ny de fondes ; Et pource que ceste grande masse, de qui la peau n'estoit pas moins solide, que le corps en estoit vaste, renuoyoit tout ce qu'on luy leroit, il fallut auoir des meules de moulin pour l'assommer ; Et vous pensez avec vne parole faire peur à la mort ; Vous attaquez va  
lien

lion avec vne aleine. Ce que vous dites à  
pointe : Les espics de bled en ont aussi;  
mais toutes pointes ne percent pas il en est  
de si deliées, qui est impossible de s'en  
seruir.

---

## EPISTRE LXXXIIL

### ARGUMENT.

1. *Il ne faut rien faire en secret, qu'on  
ne voulust faire à la veüe de tout  
le monde.*
2. *Penser aux actions passées.*
3. *Qu'on peut fier un secret aux  
yurongnes.*
4. *Contre l'yuressse.*

I. **V**OUS voulez sçauoir ce que ie fais  
tous les iours, & desirez que ie vous  
rendre conte comme ie les passe depuis le  
matin iusques au soir. Vous auez bonne  
opinion de moy, qui pensez que ie ne fay  
rien que ie ne vueille bien que vous sça-  
chiez. Et certainement il seroit bon de vi-  
ure, comme si nous auions tousiours vn tés-  
moin aupres de nous; Et pour nous obliger  
mesmes à ne rien penser qui ne fust bien  
honneste

honneste, nous imaginer que nous atons vn verre dans l'estomach, & que les yeux peuvent penetrer iusques à ce que nous pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il pas qui y penetrent? Que nous sert de nous cacher des hommes, puis qu'il n'est rien qui ne soit descouvert à Dieu? Il se voit au fonds de nos ames, & quelquefois, se trouue present à nos cogitations: ie dy quelques-fois, parce qu'il n'y est pas tousiours. Ie feray donc ce que vous me commandez: ie vous escriray fort volontiers toutes mes actions, & l'ordre dont i'y procede. Ie veux pour cét effet y prendre garde à l'aduenir, & ce qui est le principal, ie feray tous les soirs reueuë comme i'auray passé le iour.

II. Ce qui nous gaste, c'est que nous ne regardons iamais derriere nous: il ne nous chaut du passé: nous pensons à ce que nous deuons faire; & bien souuent encore le faisons-nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose, elle est aussitost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutesfois les deliberations de l'aduenir ne se peuvent resoudre, sans la consideration du passé. Ie n'ay point esté rompu, de tout aujourd'huy. I'ay tousiours esté, ou sur le liët, ou sur le liure. Ie me suis exercé le corps, mais fort peu: car i'ay ceste obligation à ma vieillesse que i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent] quand ils sont las, & ie suis aussitost

# 40 LES EPISTRES

roft que ie me suis remüé. Demandez-vous qui sont les compagnons de mes exercices; Il ne m'en faut point d'autre qu'Earius? Vous sçavez que son humeur est fort douce & fort amiable; mais il se va changer, ie suis apres d'en trouuer quelqu'un qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne mesme Crise; parce que les dents luy tombent, & à moy aussi. Il va desia bien viste pour moy; & deuant qu'il soit bien peu de iours, ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que fert vne chose continuée. Quand de deux hommes l'un vient, & l'autre va, ils se trouuent en peu de temps bien esloignez. Il monte, & ie descends. Vous sçavez que l'un est bien plustost fait que l'autre. Toutesfois ie me suis méconté: car en l'âge ou ie suis, on tombe plustost qu'on ne descend. Si vous voulez sçauoir comme nous sommes demeurez au iourd'huy de nostre combat, il nous est arriué vne chose qui n'est pas bien ordinaire entre des toueurs: nous auons esté iustement au but l'un quand & l'autre, apres m'estre ainsi lassé: car ie puis mieüx dire lassé qu'exercé, ie me suis mis dans de l'eau froide; i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un peu chaude. Il a esté un temps que ie faisois profession d'estre grand baigneur, & que tous les ans le premier iour de Ianuier, comme pour la ceremonie du iour, ie lisois, escri-

# DE SENEQUE. SIR

rois, & disois quelque chose de particulier, ie ne faillis point aussi de me jeter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la trouuay trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & en fin ie fais reduit à celle de la Cuue. Encore pour gaillard que ie sois, ie la fais tiedir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adiouste, ie penserois estre dans des estuues. Au partir de là, ie mange du pain sec; & de ceste façon il ne me faut ny table pour dîner, ny eau pour lauer les mains. Quand i'ay disné ie dors fort peu. Vous sçauz comme i'en vse: mon dormir n'est ny long ny bien ferme. Il me suffit que ie fay tréue de veiller. Je sçay bien quelquesfois que i'ay dormy, & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit du Cirque me vient aux oreilles, & lors il n'y a plus d'ordre de dormir: il faut que ie me resueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertisse, qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me sont non plus que le murmure des vagues, où que le sifflement d'une forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou que quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous veux à ceste heure dire à quoy ie me suis appliqué, i'ay continué de resuer sur vne esbahissement où ie me mis hier. Qu'ont voulu dire tant de grâds esprits, qui en des choses



## 512 LES EPISTRES

choses d'importance, ont employé des raisons si legeres & si perplexes, qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonge?

III. Zenon ce grand personnage, qui le premier a fondé ceste Secte, braue & religieuse plus que nulle autre; pour nous dégouter de l'yurongnerie, allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de ceste façon. Personne ne commet son secret à un homme yure; or on commet son secret à un homme de bien, un homme de bien ne sera donc iamais yure. Voyez comme avec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se moquer de luy, car d'une infinité qu'on luy pourroit faire, vne suffira. Personne ne dit son secret à un qui dort: on dit son secret à un homme de bien; un homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre: mais il n'en trouue qu'un moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot d'yure, a deux significations. L'une, quand un homme a tant pris de vin, qu'il en a perdu le iugement: l'autre quand il est coustumier de s'enyurer, & qu'il a ceste imperfection: que Zenon ne l'entend pas de celuy qui est yure, mais de celuy qui l'est ordinairement, & que c'est à cet yure qu'on se gardera bien de dire des choses secretes

tes , que le vin luy peut faire publier ce qui est faux. Car il est assez clair qu'il parle de celuy qui est yure, & non de celuy qui le sera. Vous m'auouërez que d'un yure à un yuronne il y a bien de la difference. Tel est yure à cest'heure , qui peut-estre ne l'aura iamais esté , & qui peut-estre ne le sera iamais. D'ailleurs, un yuronne n'est pas en une yuresse perpetuelle ; Et quand il dit yure, ie le prends comme il se prend ordinairement, & sur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligence exacte , & de ne rien dire qu'il n'ait rigoureusement examiné , ioint que si Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure toujours coupable de s'estre voulu seruir d'une parole equivoque, pour piper le monde ; ce qui ne se doit pas faire, quand il est question de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait esté son intention, la consequence qu'il en tire est fausse , qu'il ne faille rien dire de secret à un homme qui est coustumier de s'enyurer. Representez-vous à combien de soldats, qui sont gens qui ne se tiennent pas tousiours dans les bornes de la sobriété, & le General de l'armée, & le Maître de Camp, & le Capitaine, ont commis de choses, qui n'auoient pas besoin d'estre publiées. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. Cesar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Estat, quand il eût

eût deffait Pompée, Tyllius Cimber en ouyt parler aussi bien que C. Cassius. Cassius ne bût iamais que de l'eau. Cimber au cōtraire, avec ce qu'il prenoit du vin démesurément, son babil estoit insupportable quand il auoit beu. Surquoy luy-mesme il fit ceste rencontre. Comme supporterois-ie d'un homme, qui ne puis pas supporter ce vin? Que chacun à ceste heure se ressouuienne de ceux à qui il ne feroit pas si tost la clef de leur caue, comme celle de leur secret; Si est-ce que l'en diray vn. que ie me viens de ramenteuoir, afin que la memoire s'en conserue: car il est bon d'estre fourni d'exemples illustres, pour toutes les actions de nostre vie, afin de ne les aller pas tousiours mandier aux siecles passez. L. Piso depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairement la plus grande partie de la nuit, & presque tousiours dormoit iusques à midy. C'estoit son poinct du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouuernement. Auguste mesme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellée, luy donna des commissions secretes, desquelles il s'aquitra si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie, & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en un estat qui ne luy plaisoit point; pource, à mon aduis, que l'yurognerie de Piso luy auoit

auoit bien reüssi, laissa le gouvernement de la ville à Cossus, homme grave, & moderé, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois, qu'au partir d'un festin il estoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormi, parce qu'il n'y eut iamais ordre de l'esveiller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses secretaires. Comme de fait il ne se trouue point qu'aucun secret d'affaire, ny publique ny priuée, luy soit iamais eschapé. Laissons les donc crier tant qu'ils voudront, Qu'un esprit à qui le vin commande n'est pas maitre de soy. Que le vin fait les mesme tumultes au cerueau, qu'il fait en sa nouveauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomach; le veux que tout cela soit veritable: mais il est veritable aussi qu'ayant à deliberer des choses de consequence, si nous auons des amis, qui aiment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leurs aduis. Ainsi donc la raison alleguée pour la deffence de Zenon que on ne commet iamais un secret à gens qui sont coustumiers de s'enyurer, est aussi peu vraye que son argument. Ce seroit bien plustost fait de blasmer ouuertement l'yrognerie, & représenter les inconueniens qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grands, qu'il faille estre parfaitement

sage pour s'en garentir. Vn qui n'aura que vne passable discretion, se gardera bien d'y tomber, & si quelquefois pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusques à l'yuresse.

I V. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est vne question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulez prouuer que l'yuresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoy vous amusez vous à faire le Dialecticien? Que ne dittes vous plustost, que c'est vne vilenie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne sçauoir pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures font vne infinité de choses donc la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin? Que l'yuresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire? Et de fait qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelque opinion en auez vous sinon qu'il a perdu l'entendement? Vous direz que c'est vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidelle & le plus affectionné seruiteur qu'il eust; & puis se voulut tuer luy-mesme, quand le desenyurement luy eut fait connoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yuresse la met en sa monstre, & nous  
fait

fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauuaises intentions. Car il est certain que ce n'est point tant la volonté du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous est deffendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors, il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand vn homme est yure, s'il ayme les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au liect pour se contenter: mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiscence le sollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaist. S'il a mesme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craint point de la publier. S'il est querelleux, sa langue & ses mains perdent la discretion. L'insolence deuient plus superbe, la cruauté plus violente, & l'enuie plus malicieuse. En fin il n'y a point de vice qui veuille garder la chambre; tout sort à la campagne. Adioustez à cela, que nous ne sçauons où nous sommes: la langue nous begaye, la veüe nous trompe, les pieds nous chancelent, & nous semble que quelque tourbillon nous fasse tourner la maison sur la teste. Puis comme le vin se prend à bouillir, nous auons des coliques qui nous dechirent les entrailles; & toutes ces incommoditez encores ne sont que passables: Mais que pensez-vous que ce soit quand apres que le vin est corrompu par le

## 518 LES EPISTRES

dormir, en la place de l'yvresse il nous demeure vne crudité. Representez-vous les inconueniens qu'a produit l'yurongnerie publique, combien de braues & belliqueuses Nations elle a liurées en la main de leurs ennemis: en combien de murailles, obstinément deffenduës par plusieurs armées elle a fait ouuerture; combien d'ames impatientes d'obeyssance elle a reduites à la seruitude; Et combien elle a domté d'hommes, que les armes bien à peine auoient osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, tant de difficulté de lieux, & de saisons; tant de fleues descendants de regions inconnuës, & tant de mers, laisserent reuenir ce mesme Alexandre de qui ie viens de parler, sain & sauf en sa maison: Et le seul excez de boire fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée: quand tous vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseroient de vous y faire raison, quand de toute la compagnie d'un festin il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté ceste magnifique loüange, que vous tiendrez plus de vin que pas vn des autres; ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encores tant qu'un tonneau? D'où pensez vous

vous que soit venuë la ruïne de M. Anthoine, grand personnage au reste, vn bel Esprit, que de l'yurognerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin? Car fut-ce autre chose que l'yurognerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrangeres: qui luy fit prendre les armes contre sa patrie: qui fortifia ses ennemis à son preiudice, & rendit sa cruauté si desmesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit serui d'vne magnificēce Royale, il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les reconnoistre, comme s'il eust voulu boire du sang, apres estre enyuré de vin? Son yurognerie seul estoit insupportable. Vous pouuez iuger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gents aymer à boire, qui ne soient aussi cruels: Les esprits les plus nets se brouillent de boire trop, & gastent leur bonne disposition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long-temps à l'ombre, ont tellement debilités, qu'ils ne peuuent supporter de voir luire le Soleil: Car estans ordinairement hors de soy par moyen de l'yuresse, ils s'accoustument à des vices qu'ils ne peuuent quitter quand ils sont desenyurez. Dites nous donc les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer: mais baillez nous d'autres choses que des



## 520 LES EPISTRES

paroles. Faites nous voir les inconueniens qui en arriuent, prouuez que ces choses que nous appellons voluptez, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage se pourra gorger de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures; i'aymerois autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre de la poison sans mourir, du ius de pauot, sans dormir, & de l'ellebore, sans reietter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancelloient, si la langue luy begaye, quel besoin est-il de soustenir qu'il soit yure en partie, & en partie ne le soit point?

---

### EPISTRE LXXXIV.

#### ARGUMENT.

1. *Comme il faut profiter de la lecture.*
2. *Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

**I**E me fais ordinairement promener en vne chaire; & par ceste agitation ie prens plaisir

plaisir d'exciter aucunement ma paresse; Je trouue que ma sâte en est meilleure, & que mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection des lettres m'a reduit à me negliger, & me laisser appensantir, tellement que pour m'exercer i'ay besoin du ministère d'autrui. Quand à mes estudes, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire: or i'estime que ie n'ay rien de plus necessaire que la lecture. Premièrement, pour ne me confier trop de ma suffisance. Secondement, pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé: cela donne de la nourriture à l'esprit, & non sans estude, le rafraischit de ceste lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gasterions, si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire. L'un nous importunerait, & nous épuiserait de matiere: l'autre nous affoiblirait l'esprit, & le dissoudrait. La meilleure est de les eschanger par vicissitudes, & temperer l'un par l'autre, en sorte que l'escriure fasse vn corps de ceste diuersité que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuons faire comme les mouches à miel, qui volent de costé & d'autre, pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

*Liquentia mella, &c.*

Toutefois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs vn certain suc, qui est miel aussi-tost qu'il en est separé, ou si par leur composition & par la propriété de leur alcine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueilli en ceste saueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir, & qu'ainsi ne soit ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux feuilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se concrée d'une humeur douce & honreuse que les cannes mesmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu: mais non si apparente, & seulement comme de ces petites bestes que la Nature a deputées à faire ce mestier. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des feuilles, & par leur disposition luy faire prendre ceste qualité, non sans quelque espèce de leuain, qui leur ayde à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conserver par ceste distinction; & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, confondre

fondre tellement toutes ces saueurs en vne seule, qu'encore qu'on s'apperçoie que la matiere soit d'une autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est vn artifice que la Nature fait en nos corps, sans que nous y contribuions rien du nostre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi-tost quelle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera toujours à ceux chez qui nous l'aurons puisé : mais digérons le, & le baillons à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire : pour nous le représenter, quand nous en aurons besoin, approuuons-le à bon escient : rendons le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous auons eue, tellement qu'on ne l'apperçoie point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous aduotions particulièrement nous en auons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouurages faisons que ce soit vne ressemblance de fils & non de pourtrait. Vn pourtrait est vne

## 524 LES EPISTRES

chose morte ; Et quey donc , on ne sçaura pas de qui i'imiteray le langage , ny de qui ie prendray les sentences , & la façon d'argumenter ? Ie tiens mesme qu'il y a si bien moyen de deguifer les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que ie le prends , ou de quelque autre de moindre merite. Car comme il prend quelque chose des vns ou des autres , il ne leur imprime pas sa marque , afin de les faire rapporter à ceste vñité. Ne voyez vous pas de combien de voix on compose vne musique ? Et toutefois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute , l'autre basse , l'autre moyenne : les femmes y entrent comme les hommes : on y melle mesme des flustes : Et cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble , il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique , i'entends de celle qui fut connue des anciens Philosophes. Il ne se fait aujourd'huy combat de Gladiateurs où il n'y ait plus de chantres à sonner la charge , qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins , que les trompettes ont enuironné le bas du theatre , & qu'en haut la gallerie est pleine de ioueurs de flustes , & de toutes sortes d'instruments , de toutes ces discordances il se fait un seul accord. Ie veux qu'il en soit de  
mesme

mesme de nostre esprit : qu'il amasse beaucoup de science , beaucoup de preceptes , & beaucoup d'exemples de tous les siècles passez : mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

I I. Demandez-vous comme il se pourra faire ? Si nous demeurons continuellement bandez , & résolus à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira , si vous la voulez croire ; laissez ces vanitez , qui font courre le monde apres elles : laissez ces richesses , qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle , ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité : laissez ces voluptez du corps & de l'esprit , qui ne font qu'eneruer & l'un & l'autre : laissez l'Ambition , comme vne chose bouffie , vaine , venteuse , sans bornes , & aussi perplexe d'estre suivie que precedée , & par ce moyen geseñée de deux enuies qui la pressent , l'une derriere , & l'autre deuant : vous pouuez iuger comme vn homme est miserable ; qui est enuieux & enuie. Vous voyez ces maisons des Grands , où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande qu'il se faut quereller à la porte , vous n'y entrez point qu'avecque beaucoup d'affronts. Mais ce n'est rien au prix de ceux que vous receuez , quand vous estes dedans. Laissez moy tous ces escaliers , & ces penons si magnifiquement suspendus. Vous courez

fortune de vous y rompre le col ; prenez plustost vostre chemin vers la Sagesse : C'est là que vous aurez des biens qui veritablement seront grands, & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si releuées, n'ont du tout point de hauteur, qu'en les regardant aupres de celles qui sont les plus viles & les plus abiectes ; Et toutefois on n'y monte que par des auenties bien roides, & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'espines : mais si vous voulez monter à ce sommet d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre, & de la Fortune mesme au dessous de vous, vous n'auez à passer qu'une campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous scauriez desirer.

---

## EPISTRE LXXXV.

### ARGUMENT.

1. *Le Sage est exempt de passion.*
2. *Les vices & les passions n'ont point de temperamment.*
3. *Il n'y a point de felicité imparfaite.*

4. *La*

4. *La qualité, & non la grandeur, rend la vie heureuse.*
5. *Le Sage ne craint point les dangers, mais les enite.*
6. *Qu'est-ce que Mal?*
7. *Les aduersitez ne troublent point la Sage.*

**A**V discours que ie vous faisois dernièrement, Qu'il suffisoit de la Verru, pour rendre vne félicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de besogne; & m'estimerois content de vous faire voir quelque eschantillon de ce que les Stoïques en disent. Mais i'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; A ceste heure-cy, comme vous desirez, ie voudrois ramasser toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuenté sur leur tradition. Il faut que ie vous fasse vn liure plustost qu'vne leure. Je vous proteste, comme i'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point, en ceste façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, avec vne aiesne a la main. Qui est prudent est temperant; qui est temperant, est constant; qui est constant est imperturbable: qui est imperturbable, est sans tristesse: qui est sans tristesse, est heureux: Ils s'ensuit donc que qui



## 528 LES EPISTRES

est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatituede de la vie.

I. La responce que font à cela quelques Peripatetiques, c'est que quand on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse: il ne s'entend pas que celuy qu'on appelle imperturbable, n'ait iamais de perturbations, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a sont moderées. Tout de mesme, quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquefois attrister: mais il ny est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exempt de tristesse, c'est nier qu'il ayt la nature d'un homme: & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent: mais qu'il ne scauroit empescher qu'ils ne le touchent. Ils amènent tout plein d'autres telles raisons, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander; quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lasches; plus contents que les plus tristes, plus temperans que les plus dissolus, & plus hauts que ceux qui sont les plus guallez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes iam-  
bes

bes , si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez?

*Elle pourroit courir , quand la moisson est preste,*

*Sur le haut des espics , sans leur rompre la creste.*

*Et ses pieds sur les flots ne se mouilleront pas,*

*Si leger & si viste elle coule ses pas.*

Vne telle vistesse est recommandable d'elle mesme , & pour paroistre n'a que faire d'estre comparée avecque ceux qui ne peuvent marcher. Pour peu qu'un homme soit en fièvre , comme le pouuez-vous appeller sain ? Ce n'est pas se bien porter que d'estre mediocrement malade. Ils disent que le Sage est appelé imperturbable , comme on appelle des fruits sans noyau , non ceux qui n'en ont point , mais ceux qui l'ont fort petit : cela est faux. Carie n'attribuë point à l'homme de bien vne legere diminution de vices , mais vne entiere exemption. Il ne faut point qu'il n'en ait gueres , il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit , ils croistroient , & en croissant luy donneroient de la peine. Vne raze deuant les yeux , n'oste point la veüe qu'elle ne soit caducie : mais en se formant , elle commence desia de la troubler. Si vous laissez les passions au Sage , la Raison se trouuera la plus foible , & leur cederà comme à la violence d'un torrent attendu mesme  
que

que vous ne luy en baillez pas vne seule-  
 en teste : mais generalmente voulez  
 qu'elle ayt à combattre tout ce qu'il y en  
 a. Le plus fort homme qui soit au monde,  
 ne l'est pas tant qu'un nombre d'autres qui  
 ne seront que mediocres, ne le mettent bas.  
 Il est auare, mais sans excez : il a de  
 l'ambirion, mais il n'en bruste pas : il se  
 met en colere, mais il en sort tout aussitost :  
 il a quelque legereté, mais il n'est  
 pas des plus variables : il ayme les femmes,  
 mais il ne les prend pas à force. Ce seroit  
 bien le meilleur pour luy d'auoir un vice  
 tout entier, & n'en auoir qu'un, que de  
 n'en auoir qu'un peu de chacun, & les  
 auoir tous. Et puis l'importance n'est pas  
 en la grandeur de la passion : car elle ne  
 scauroit estre si petite, qu'elle ne soit inca-  
 pable de receuoir ny commandement ny  
 conseil. Comme toutes bestes generalmente  
 sont insusceptibles de Raison, autant celles  
 qui viuent domestiques avec nous, comme  
 celles qui demeurent sauuages dans les  
 bois, parce que ny les vnes ny les autres ne  
 sont point capables d'oïr des remonstran-  
 ces ; ainsi vous ne scauriez auoir si foible  
 & si legere passion, qui venille ny se ran-  
 ger aux choses raisonnables, ny seulement  
 auoir la patience de les escouter. Les tigres  
 & les lions ne despouillent iamais la cruau-  
 té, qui leur est naturelle : il est bien quel-  
 quefois qu'ils la resserrent, mais comme

vous ny pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de ceste humeur qui sembloit adoucie, & deuiennent plus enragez qu'ils n'estoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoient de bonne foy, quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent tousiours vers leurs inclinations. Et puis si la Raison a quelque force, elle les fera cesser deuant qu'elles commencement. Que s'ils commencent en d'esprit d'elle; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empescher de naistre, que de leur resister quand ils sont nais. Toute ceste mediocrité pretendue n'est qu'une Chimere, & qu'une pipe-rie. Le trouuois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

I I. C'est à la vertu seule que le temperament appartient: les vices ne scauent que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de reigle. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures inuenterées que nous appellons maladies de l'ame, comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere, il ait quelque moderation? il y en a donc moins aux passions: car de cel-  
 lez-cy on passe aux autres; Et puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres sembla-  
 bles desordres, il ne faut plus parler de les  
 retenir.

## 532 LES EPISTRES

revenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouocquent, ils deuiennent, ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparente, ou plus prochaine: la Cupidité plus violente, quand l'esperance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empêcher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empêcher leur accroissement. Il se faut résoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne scauroient estre si petites, qu'avec le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelquefois incurables, & ne faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler. Mais ie vous prie quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairoit, ie peusse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir? Comme aurois-je la force de faire cesser ce que ie n'aurois sçeu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne recevoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu.

Quelques

Quelques vns y font ceste distinction, Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'euenement. Car quand à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d'apprehension: mais il est suiet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle, qu'il n'est pas colere: mais qu'il se courrouce quelques fois: qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur: c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrent vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deuiennent à la fin imperfections ordinaires: Et puis, si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre pais, l'honneur des loix, ou la conseruation de la Liberté, nous serons conuiez de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterons: mais l'esprit fera ce qu'il pourra pour ne s'y trouuer point, qui est vne contrariété de volonté, où le Sage ne tombe iamais. Dauantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire separément. L'une, qu'il n'est point d'autre bien, que ce qui est Hóneste: l'autre,

l'autre, qu'en la Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honneste, la consequence est necessaire, Que pour viure heureusement il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu suffise ; il ne s'en-suit pas que ce qui est Honeste soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est Honneste. Epicure mesme dit, Qu'il est heureux, quand il a la Vertu : mais il ne tient pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu ; pource que nous ne sommes heureux par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas la Veru mesme. Je ne trouue pas ceste destruction bien iudicieuse, veu qu'il auouë luy-mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si don: elles sont si coniointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre ; il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la Volupté l'accompagne, & tousiours est avecque elle, mesme quand elle est seule.

II L. Or c'est vne absurdité, de de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaictement. Car ie ne puis comprendre comme cela se peut faire, parce

parce qu'il est impossible qu'une vie soit  
 heureuse, que son bien ne soit par-  
 fait, & en tel estat, que rien ne s'y  
 puisse adjoindre: ce qui ne peut estre,  
 qu'elle ne soit heureuse parfaitement.  
 S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus  
 grand ny meilleur que la vie des Dieux,  
 & que la vie heureuse soit diuine, il s'en-  
 suit que la vie heureuse est vn point  
 au delà duquel elle n'a plus moyen de  
 s'auancer. D'auantage, si la vie heureuse  
 n'a faute de chose quelconque, toute  
 vie heureuse est parfaite: tellement que  
 l'heureuse & la tres-heureuse ne sont qu'une.  
 Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit  
 le souverain Bien? Si elle est le souverain  
 Bien, la Beatitude ne peut estre que sou-  
 ueraine. Car comme ce qui est souverain  
 ne reçoit plus d'accroissement, la vie heu-  
 reuse, qui toujours a le souverain Bien avec  
 elle, n'en peut aussi recevoir. Que si vous  
 faites vn homme plus heureux que l'autre,  
 il faut necessairement que vous fassiez vn  
 nombre infiny de souverains Biens diffé-  
 rens l'un de l'autre. Et cependant, ie ne  
 trouue point qu'il soit de souverain Bien  
 que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il  
 est quelqu'un moins heureux que l'autre,  
 il s'en suit que ce moins heureux desire la  
 condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est  
 point de condition que celuy qui est heu-  
 reux prefere à la sienne. Prenez de ces deux  
 lequel



lequel vous voudrez : l'un est aussi peu croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est ; ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn homme a de iugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du bien, & se bande pour y paruenir. Or comme est-il possible que celuy soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point ?

I V. Je vous diray d'où vient cette erreur. Ils ne sçauent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure, & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude ? La fin de manger & de boire est la satieté. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiez ? Certuy-cy a plus beu, certuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif. La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins, s'est

s'est fait aussi heureux que celuy qui a vescu beaucoup. Celuy que vous appelez le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne retranche point la beatitude. Qui est resolu ne craint point : Qui ne craint point, n'a point de tristesse : Qui n'a point de tristesse est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques : la response qu'ils s'efforcent d'y faire, c'est, Que cette proposition, que qui est resolu ne craint point, est fausse, & pour le moins disputable. Et cependant nous la mettons pour confessée, Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait peur d'un mal, quand il le voit prest à luy tomber sur la teste : ou bien il seroit plus-tost insensé que non pas resolu : Que la crainte se peut bien moderer, mais qu'il est impossible de n'en auoir du tout point. Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent tousiours à leur premiere chanson, d'appeler vertus les vices qui ne sont pas en leur extremité. Pourueu qu'un homme ne craigne ny trop, ny trop souuent, ils luy permettent de craindre ; Et pourueu que sa meschanceté ne soit point engagée, ils le tiennent pour homme de bien. Je suis bien d'accord avec eux, qu'un homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prest de tomber : mais la question est de sçauoir si ce sont maux. Car s'il est assuré que ce n'en soit point, & qu'il n'est rien mauvais que ce qui est des-honneste,

## 538 LES EPISTRES

il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouuer contemprible ce qui semble aux autres espouuantable ? Ou si c'est le traict d'un homme qui n'a point de sens, de craindre pour le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter sur dangers : tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les cuite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduersitez ne luy donneront point d'apprehension ? Non : car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point mauues, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement espouuantaux de la vie humaine. Parlez-luy de captiuité, de coups, de chaines, de pauureté, de douleurs de membres rompus, ou par maladie ou par oppression, & de toute autre chose que vous luy sçaurez mettre en auar, ce ne sont que frayeurs limphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal, qu'une chose où quelque iour il faut que nous alions de nous mesmes, quand personne ne nous y pousseroit ? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal ; Ceder à ces choses qu'on appelle Mal, & asservir aux choses forcuites nostre

nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la cōseruer. Or indubitablement elle est perduë, si nous ne méprisons ce qui nous peut assuiettir; ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vn amour des dangers, ny vn desir des choses formidable. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à sa conseruation: mais elle est tres-patiente aux choses, qui bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutefois que l'apparence. Et quoy donc; si on met l'espée à la gorge d'un homme de bien: on luy donne des coups, tantost en vn endroit, & tantost à l'autre: s'il a ses boyaux hors du ventre & qu'il les luy faille ramasser en vn coin de son manteau: si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par interualles: si d'une heure à l'autre on luy fait ressaigner ses playes; direz vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur; Je vous auoüe qu'il a de la douleur, parce qu'il n'est point de vertu qui priue l'homme de sentiment: mais il n'a point de peur, & son courage inuincible se moque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir comme alors son ame est disposée? comme d'un qui console son ami malade. Ce qui est

mal

mal nuit : ce qui nous nuit, nous empire. La Douleur ny la Pauvreté ne nous empirent point. La Douleur & la Pauvreté ne sôt dōc point maux. On oppose à cela, Que ceste proposition est fausse, Que ce qui nous nuit nous empire : car les vents & les vagues nuisent au pilote, & toutefois ne l'empirent point. Les Stoïques respondent, Que le Pilote est empire par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route; & que bien qu'il ne soit pas empire quant à son art, il est toutefois empire quant à son ouvrage. Les Peripateriques repliquent, Qu'à ce conte la Pauvreté, la Douleur, & tout tel autre accident empireront le Sage, & que bien qu'il ne luy ostent pas sa vertu, si est-ce qu'ils l'empescheront de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage aux comportements de sa vie, est bien de faire les choses, comme il les faut faire; mais non de faire entierement reussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire, se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller, les arts sont officiers. C'est à eux de faire ce qui depend de leur charge. La Sagesse est maistresse & gouvernante, les Arts seruent à la vie. La Sagesse la commande. Pour moy, ie voudrois faire une autre responce, Que  
le

Le Pilote n'est empiré, ny en son art ny en son  
 ouillage. Car il ne nous promet pas ny  
 bon vent, ny bon succez de nostre voyage,  
 mais seulement il nous assure qu'il nous  
 seruira fidellement, & qu'il sçait fort bien  
 son mestier: Or la science de son mestier  
 ne se monstre iamais bien qu'en la resistance  
 & lors qu'il suruiuent des choses qui la tra-  
 uersent. Quand vn Pilote peut dire, Neptu-  
 ne, tu mettras ma barque à fonds quand  
 il te plaira: mais tu ne l'y mettras iamais  
 que droite; on ne peut nier qu'il ne soit  
 habile homme. La tempeste n'incommode  
 point son industrie, mais elle en rompt le  
 succez. Et quoy donc? Ce qui l'empesche  
 de gaigner le port, qui rend tous ses efforts  
 inutiles, qui le remene d'où il est party: qui  
 le retarde, & luy met tout son equipage  
 en pieces, ne luy est-il pas dommagea-  
 ble? Si est entant qu'il fait voyage: mais  
 non entant qu'il est Pilote: parce que  
 tant s'en faut qu'il empesche sa science,  
 qu'au contraire, il luy donne occasion de la  
 monstre: car en beau temps (comme on  
 dit communement) tout le monde est Pilo-  
 te. Ce sont incommoditez de la nauiga-  
 tion, & non de celuy qui la conduit entant  
 qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux  
 qualitez: l'une de passager, qui luy est com-  
 mune avec tous les autres de son vaisseau:  
 & l'autre de Pilote, qui luy est particu-  
 liere: Et puis l'Art du Pilote est le bien de

## 542 LES EPISTRES

ceux qu'il porte, comme l'art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sagesse est le bien & du Sage, & de ceux qui vivent avecque luy : de façon qu'il se peut faire qu'un Pilote soit incommodé de la tempeste, parce qu'elle l'empesche de pouuoir rendre à ses passagers le seruice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauvreté, ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie incommode le Sage, pource que toutes ses actions ne sont pas empeschées, mais seulement celles de qui les autres pourroient receuoir quelque fruit. Car pour son regard, encore que tousiours il soit en besogne, toutefois il ny est iamais tant, que quand il a la fortune en teste, parce que c'est proprement alors qu'il travaille en choses de son mestier. D'auantage, il n'est iamais si necessiteux, qu'il nait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauvre, il n'est pas moins capable de monstrier, comme les affaires d'un Estat se doiuent manier; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauvreté. La besogne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne luy puisse passer par les mains. Quand il n'a point d'autre suiet, ce qui les luy oste, luy sert. Il s'accommode à tous ses succez: il conduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperitez

prosperitez donnent de l'exercice à la vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elles. Pour la matiere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauvreté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignorants en des precipices, & les font esgarer du droit chemin. Pensez-vous que les maux l'incommodent? Il les met en besogne. Phidias ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'yuoyre. Et si vous luy eussiez baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eust fait vne telle, que pour la matiere il n'eust pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche, ou pauvre, dans son pays ou banni, Capitaine ou soldat, sain, ou malade, fera tousiours paroistre sa vertu: En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes, que vous ne leur en sçauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amènent iusqu'à la familiarité; Vous voyez des lions receuoir la main de leurs Gouverneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a bast leur more, pour qui



# 544 LES EPISTRES

vn Elephant ne se mette à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a ceste mesme industrie d'appriuoiser les incommoditez. La Douleur, la Pauvreté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussi-tost qu'elles sont arriuées entre ses mains.

## EPISTRE LXXXVI.

### ARGUMENT.

1. *Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre que l'Obeysance que nous deuons aux Loix.*
2. *Contre les Somptuositez des estuues & les dissolutions.*
3. *De la vie rustique & de la façon de planter les Oliniers.*

I. **E** vous escry ceste lettre de la maison qui fut à Scipion l'Afriquain : Ce n'est pas sans auoir adoré son nombre, & vn Autel, sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame ie croy certainement, que comme celeste elle s'en soit retournée au Ciel; non pour auoir  
mené

mené de grandes armées ; car Cambise qui fut vn Furieux , & de qui la fureur ne manqua point de succez , atout fait le mesme : mais pour sa moderation , & pieté memorable que plus glorieusement il tesmoigna quand il quitta sa patrie, quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en ceste opinion, Qu'il falloit que Scipion, ou la Liberté sortissent de Rome , & qu'il estoit impossible de retenir l'un sans perdre l'autre ; Je ne veux point , dit-il , qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous soit observé de tous. Vlez sans moy , ma Patrie , du bien que vous aurez par moy. J'ay esté la cause de vostre liberté : ie suis content d'en estre le tesmoignage. Je m'en vay , puis que ma Fortune est suspecte à la vostre , & que mon accroissement vous fait craindre la diminution. Comme seroit-il possible que j'entraisse en la consideration d'un courage si genereux , & n'en fusse point estonné ? Il n'attendit point qu'on l'enuoyast en Exil : il y alla volontairement pour descharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit avoir sur les bras. Les choses en estoient venues en ces termes, Qu'il falloit que la Liberté fut offensée de Scipion , ou Scipion offensé de la Liberté. Ny , l'un ny l'autre n'estoit raisonnable : De façon que voulant laisser regner les loix , il se vint re-

# 546 LES EPISTRES

tirer à Lirerne, afin d'employer au contre de ses services son bannissement aussi bien que celui d'Annibal. Ceste maison est vn bastiment de pierre carrée, avec deux tours aux deux bouts qui en defendent l'entrée: assis au milieu d'un bois. Il y a vne cisterne, où se rendent les égouts de la maison & des iardins, si grande, qu'elle fourniroit toute vne armée. Il y a des estuves, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit autrefois. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

I I. C'est pourquoy ie prens vn plaisir extreme, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'une fois. Apres qu'il estoit bien las des occupations de son mesnage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu le manche de la Charruë, se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre toit; ce paucé de si peu de prix l'a soustenu; Et cependant, qui est à ceste heure le miserable, qui voulust auoir de Estuves de ceste façon, & qui ne se pensast mal accomodé si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes ce marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement.

artificieusement enduites en façon de peintures ? Si la vouste n'en est lambrisée de verre, si les piscines où l'on se iette, apres avoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre. Thasiennè, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple, & si l'eau ny tomboit par des gargouilles d'argent, encore ie ne parle que de celles du menu peuple. Mais que sera-ce si ie me mets à depeindre celles des Affranchis ? Combien y verrons nous de statües ? combien de Colomnes, qui ne portent rien, mais seulement sont pour la parade & pour l'ostentation de la despence ? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand ? Nous en sommes venus à ceste delicatesse, que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces estües de Scipion les fenestres sont de petirs trous, qui monstrent que pour n'assoibler la muraille on n'en a voulu percer que ce qu'il en failloit pour auoir du iour. Mais à ceste heure si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir : si on ne se haste en se levant : si de la cuue on ne voit bien auant en la mer, & en la campagne ; on dit, Ce sont des Cachots, & non pas des Estües. Ainsi les choses que du temps qu'elles furent faites tout le monde venoit voir par

## 148 LES EPISTRES

merueille, se trouuent à la fin mises au nombre des vieilles pieces, & reietées par le luxe, qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouvelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps-là n'auoient garde d'estre frequentes, comme elles sont, & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi, quelle apparence y auoit-il de parer vne chose d'un liard, inuentée pour le seruice, & non pour la volupté? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y fourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir les ordures, c'estoit tout un qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre aduis, combien auoit-on de plaisir d'entrer en estuues toutes obscures, & plastrées comme elles estoient, quand on pensoit, que Caton, Fabius, Maximus, ou quelque vn des Cornéliens auoit prins la peine de les faire accommoder, & quelquefois mesmes d'y mettre la main? Car alors les Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne desdaignoient point d'entrer en ces lieux, destinez à la commodité du peuple pour faire qu'on y fut nettement serui, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; non comme auourd'huy, qu'on les chauffe d'une façon qu'un esclau qui auroit fait quelque insigne meschance: e sembleroit assez puni d'y estre ietté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veue  
plustost.

plustost bruster que chauffer. Je m'assé-  
 re que la plus part de ceux d'aujourd'huy  
 tiennent, que Scipion n'estoit qu'un lour-  
 daut, de n'auoir pas fait de belles grandes  
 virres à ses estuues, afin de voir clair  
 à se rostir, & n'en partir, point iusqu'à  
 la fin de sa digestion? O le pauvre hom-  
 me! il ne sçauoit pas que c'est de viure!  
 Il ne prenoit pas seulement garde que  
 l'eau où il se lauoit fut reposée: Il s'y  
 mettoit bien souuent qu'elle estoit tou-  
 re trouble, de maniere que s'il pleuuoit  
 un peu fort, il y auoit plus de bourbe  
 que d'eau. Mais aussi n'auoit il que faire  
 d'estre si curieux, puis qu'il ne se lauoit  
 que pour se décrasser, & non comme  
 on fait à ceste heure pour se déparfumer.  
 Combien pensez-vous qu'il y a aujour-  
 d'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils  
 ne portent point d'enuie à Scipion, & que  
 vraiment il se pouuoit dire banni, puis  
 qu'il estoit réduit à se lauer si chetifement.  
 Encore, afin que vous le sçachez, il ne se la-  
 uoit pas tous les iours. Car (comme disent ceux  
 qui ont écrit) la coustume du vieil temps  
 estoit de se lauer tous les iours les bras  
 & les iambes, pour la poudre que d'une  
 heure à l'autre on pouuoit amasser en tra-  
 uillant. Mais pour reste, ils se contentoient  
 de se lauer vne fois la semaine. Quelqu'un  
 dira, qu'ils estoient donc bien sales. Que  
 pensez-vous qu'ils sentoient? Les armes

# LES EPISTRES

la sueur, l'homme. Les hommes ne furent iamais si ords, que depuis que les estuues ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame, & signalé par la superfluité de ses delices, que dit-il?

*Rufille sent le musc.*

Si le Rufillus de son temps viuoit da nostre & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien au iourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le fasse esuanouir. Mais que direz vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancoliques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. Ægialus à qui elle est au iourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de mefnage, m'a appris, qu'il n'y a si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire à sçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que i'ay veu transplanter tout vn iardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'vn goust bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couvrir sous vn arbre

*Qui.*

# DE SENEQUE. 551

*Qui reserve tardif son ombrage aux  
neveux.*

Comme dit Virgile, qui ne prend quelque-  
fois pas tant garde à la verité qu'à la bien-  
seance, & semble qu'il vueille qu'on lise  
plustost pour plaisir que pour apprendre à  
labourer. l'en laisseray assez d'autres exem-  
ples, pour vous en dire vn qu'aujourd'huy  
i'ay esté forcé de condamner.

*Quand la tiede saison met les plantes en  
seue,*

*On sème le saint foin, & le mil, &  
la seue.*

Voulez-vous voir si ce qu'il dit est verita-  
ble, & si tout cela se doit semer en mesme  
saison? Nous sommes à la fin du mois de  
Iuin; Et cependant aujourd'huy iay veu  
cueillir des feues, & semer du mil.

III. Je reuiens aux oliuiers, dequoy i'ay  
veu faire en deux façons. Quand ils veu-  
lent transplanter ces arbres desia grands:  
apres qu'ils les ont esbranchez à vn pied  
pres du tronc, ils les déplacent, & leur es-  
barbent les racines, en sorte qu'il n'y de-  
meure gueres que la principale souche  
laquelle ils induisent de fumier, & la met-  
tent dans sa fosse. Cela fait, ils iettent de  
la terre dessus, & marchent par tout à l'en-  
tour, pour garder (à ce qu'ils disent) que  
le vent ny le froid ne leur fasse mal. Et de-  
fait il y a bien de l'apparence que l'arbre ne  
s'en esbranle pas si tost, & que par ce moyen



## 352 LES. EPISTRES

les racines , qui sont encores tendres , & qui ne tiennent que par emprunt , ont loisir de reprendre , & de se loger à leur gré. Mais avant que de couvrir la souche , ils en ractent quelque peu ; parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté descouverts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus trois ou quatre pieds de terre : Car de ceste façon ils ietteront incontinent dès le pied , & ne seront ny flestris , ny haslez , comme ils sont ordinairement deuant que d'estre renouvellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier , des plus forts & des plus longs , mais qui ont l'escorce encores tendre , comme est celle des ieunes arbres , & en font , comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost : mais quand ils sont repris vne fois , ils iettent du plus beau bois qu'il est possible. Io leur ay veu aussi transplanter vne vigne vieille. Quand on la déplante , il faut , s'il est possible , cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheueux en sa racine ; puis la coucher tout bellement , & bien de son sang , afin que le corps mesme jette des racines. I'en ay veu de plantées de ceste façon , non seulement en Feurier , mais deuant la fin de Mars , qui comment desia de se lier. Or Ægialus me dit , que tous ces arbres , de qui la racine est grande , se veulent arroser d'eau de cisternes.

Si

Si cela est, nous sommes bien: car nous  
 auons les pluyes à commandement. Je ne  
 vous en veux pas apprendre dauantage, de  
 peur que ie ne fusse aussi empesché de res-  
 pondre à vos demandes, comme est *Ægialus*  
 aux micennes.

## EPISTRE LXXXVII.

## ARGUMENT.

1. Nous nous passons sans incommodi-  
 té des choses superflües.
2. Les biens de la fortune ne nous enri-  
 chissent point.
3. Contre les grandes & excessiues  
 despendes.
4. La vertu seule nous rend heu-  
 reux.
5. Vne mauuaise chose n'en produit  
 iamais une bonne.
6. Si les richesses se peuent appeller  
 biens.

**I**'Ay fait naufrage deuant que d'estre em-  
 barqué. Je vous diray comment, afin que  
 vous ne mettiez pas cela au nombre des  
 paradoxes de nos Stoïques: encore que  
 vous les

vucillez-vous, ou non, j'espere quelque jour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent, il n'y a rien de faux, ny mesme de si estrange, comme il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependant ie vous diray que ce voyage m'a fait cognoître combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien, & de combien de superfluitez nous pouuons nous passer par iugement, puis que nous ne nous en trouuons point incommodez quand il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy, sans autres seruiteurs que ce que nous en auons, pour faire monter auec nous dans le coche, & sans autre equipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous scaurions desirer. Le matelas est contre terre, & moy ie suis dessus le matelas. De deux mantes, j'en fais seruir vne dessous, & l'autre dessus. Quant à nostre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher: il ne faut point beaucoup de temps pour l'aprester. Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'aye des figues seches, & des tablettes, si i'ay du pain, les figues me seruent de viande; si ie n'en ay point, j'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'année, laquelle ie tasche de me rendre heureuse par meditations vertueuses, &  
par

par vne ame qui desdaigne tout ce qui n'est point sien. Je me procure la paix par ne rien craindre, & les richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu est assez grossier, & sent plustost le village, que autrement. Les mules qui le trainent sont assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le muletier est nuds pieds, & si ce n'est point qu'il ayt trop de chaud. A grande peine me puis- ie resoudre d'auoüer que ce coche soit a moy. La vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques-vns bien equippez, il n'est pas possible que ie m'enpesche de rougir. C'est vn tesmoignage que ie branle encore au manche. Je ne suis pas si ferme en effect, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir dans vn mauvais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit dans vn bon. Je ne suis encore gueres bien, puisque ie n'ose ouuerrement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre, ie parlerois de cette façon à tout le genre humain : Pauvres gens vous estes fols ! Vous vous abusez : vous admirez des choses qui ne seruent de rien : vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quand il est question du reuenu, vous faites merueille de compter exactement ; si quelqu'un vous prie de luy prester de l'argent, ou de luy :

# 556 LES EPISTRES

luy faire vn plaisir ( car nous en sommes venus là , que la courtoisie se couche en despençe aussi bien que le reste ) voicy comme vous supputez. Il a beaucoup , mais il doit beaucoup. Aussi , il a vne belle maison , mais il faut l'interest de l'argent qu'il en a baillé : il a son train & son equipage aussi leste qu'il est possible , mais il ne paye pas : s'il auoit payé ses debtes, il ne luy demeureroit rien.

I I. Vous devriez apporter cette mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prester , & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche , pource qu'il est seruy en vaisselle d'or , & qu'il la fait porter par tout où il va : pource qu'il a du bien en fonds , & en rente de tous costez : pource que tout aupres de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus esloignez desers de la Pouille pour estre enuié. Quand vous aurez tout dit, il est pauvre. Pourquoi ? pource qu'il doit. Combien ? tout si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'un poil ? que seruent ces coches si magnifiques ?

*Instrati ostro, &c.*

Et pour tout cela , ny le maistre, ny les mules n'en valent pas un liard d'auantage.

I I I. M.

I I. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins utile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne montoit jamais qu'un meschant quiledin, avec un bissac à l'arçon de la selle, où estoient ses chemises, & ses besongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu rencontrer quelqu'un de nos piaffeurs d'aujourd'huy, qui ne sçauent marcher s'ils n'ont une compagnie de chevaux legers deuant eux, pour leur émouvoir de la poussiere ! Il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avec tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit faire, & à quel mestier il se doit réduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle estimez-vous que c'estoit, qu'un General d'armée, un qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton, se passer avec un cheval, & encore le partager entre son bagage & luy ? Vous sçauoit-on bailler courtault, traquenart ny haquenée à qui vous ne preferassiez ce cheval, bouchonné de la main propre de Caton ? Le vois bien que ie suis en une matiere qui n'auroit iamais de fin ; si ie ne la luy mettois moy-mesme.

I V. Je la vay donc laisser, pour vous dire encore quelques-uns des arguments que nous

# 558 LES EPISTRES

nous mettons en auant , à prouuer que pour estre parfaitement heureux , il ne faut autre chose que la vertu. Ce qui est bon , fait les hommes bons : comme ce qui est bon en la Musique , fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon ; Elles ne peuvent donc estre bonnes. La response des Peripatetiques est , premierement que nostre proposition est fausse , pource qu'il ne s'ensuit pas , que ce qui est bon fasse les hommes bons. En la Musique , il y a quelque chose qui est bonne : comme vne flüte, vne corde , vn archer , ou quelqu'autre instrument , & toutesfois de tout cela rien ne fait le Musicien. A cela nous repliquons , qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien ; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne eu l'Art de la Musique , il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le Musicien ; Je m'en vay le vous esclaircir encore plus. Ce qui est bon en l'Art de la Musique , a deux significations : en l'vne s'entend ce qui ayde l'Art de Musicien ; & en l'autre ce qui sert à l'action. Les flütes , les orgues , les cordes , & tels autres instruments appartiennent à l'action , & non à l'Art. Car pour ne les auoir point , vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science. Mais peut-estre il ne la peut monstrier s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'homme : car

ce

ce qui est le bien de sa vie, est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abiet homme du monde peut auoir, ne se peut estimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre homme de mesme estoffe peut auoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent derechef, Que nostre proposition est fausse; parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus contempribles; il est vray: mais ce ne sont pas sciences qui fassent profession d'auoir le courage grand; de se rehausser, & de desdaigner ce qui est fortuit. C'est la vertu qui releue les hommes: c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communement on appelle bien & mal. Chelidon, qui fut vn des grands mignons de Cleopatre, fut extremement riche; Et de nostre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si detestable, qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens quand il mourut. Que dirons-nous donc? ou que son argent le fit infame, ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes, à qui les biens tombent entre les mains comme vn denier au fonds d'un retraits. La vertu tient vn autre rang; Elle volle de ses ailles; & pour se faire estimer, ne produit



duit que ce qui est proprement sien. De quelle façon que les richesses se rencontrent en sa possession, elle ne leur fait pas être honneur, de croire que ce soyent biens. Mais pour estre ou Medecin, ou Pilote, on n'est point obligé de les mespriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme pour ne rien valloir, ne laissera pas d'estre Medecin, d'estre Grammairien, d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nombre des autres, celui qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auons nous fait estre. Quand on fait le prix d'un panier de quelque chose, on ne conte point le panier : il ne se parle que de la marchandise : au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on etiquette vn sac d'argent, on n'y met point le prix du sac : il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux-cy qui sont si riches : ils ne sont que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame, & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'un homme contemprible, ne se doit point appeller bien ; Aussi ie ne scaurois auouer que soit bien que l'indolence ; vne cigalle, & vne puce l'ont. Je ne diray pas non plus que ce soit bien qu'estre en  
repos

repos, & n'auoir rien qui nous fâche ; Car qu'y a-il au monde de si en repos qu'un ver ? Voulez-vous sçauoir ce qui fait un homme sage ? Cela mesme qui le fait Dieu. Vous pouuez iuger par là s'il faut que ce soit une cause diuine, celeste & magnifique. Tout ce qui est veritablement bien, n'est pas une chose qui se doive communiquer indifferemment à toutes personnes, tout le monde n'est pas capable de le posseder.

Voyez

*Quid quaque ferat, &c.*

Cette distribution de toutes choses par contrées, s'est faite, afin que par le besoin que reciproquement nous aurions les uns des autres, le commerce nous fust necessaire. Le souverain bien, comme les autres choses, à sa place, qui luy est particulierement destinée : ce n'est ny parmy l'yuoire, ny parmy le fer. Voulez-vous sçauoir où c'est ? En l'esprit, que s'il n'est pur & saint, n'est point capable de loger un Dieu.

V. Une chose mauuaise n'en produit point une bonne ; l'auarice produit les richesses : les richesses ne sont donc point biens. Ils nient cette proposition, qu'un bien ne peut venir d'un mal : car du larcin & du sacrilege il vient de l'argent ; Et cependant le larcin & le sacrilege sont maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxietez, & de travaux, de  
corps

## 562 LES EPISTRES

corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le sacrilege, le larcin & l'adultere sont mauuais, pource qu'ils sont cause de beaucoup de mal; ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont cause de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez-vous qui se celent point leurs volleries? Combien qui publient leurs adulteres? Car pour les petits sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche: mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action louable & vertueuse, qui est vne absurdité si esloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauuais il en puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le sacrilege n'est mauuais qu'en tant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en sera point en peine, & l'assurant de toutes risqués, il ne luy manquera rien qui ne soit entierement bon; Et neantmoins les meschans n'ont point de supplice plus il-

goureux

goureux que la meschanceté mesme. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soyent punis que quand vous les voyez dans vne prison, ou bien sur l'escheffaut. Ils le sont aussi-tost qu'ils ont fait la faute, & le plus souuent mesme en la faisant. Disons donc que le bien ne vient non plus du mal, qu'une figue vient d'un oliuier: l'herbe respond à la graine. Ce qui est bon ne peut degenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain; aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauuais. Car le bon & l'honneste sont vne mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font cette response. Prenons le cas que l'argent soit bon de quelque part qu'il vienne; il ne s'ensuit, pas que l'argent soit du sacrilege encore bien qu'il soit pris du sacrilege. Vous le comprendrez beaucoup mieux par ce que ie vous vay dire. Il y a vn tresor & vn vipere dedans vn mesme pot; Si vous en ostez le tresor, encore qu'il y ait vn vipere avec le tresor, ce n'est pas à dire que le pot me donne le tresor, à cause qu'il a vn vipere, mais ayant vn tresor & vn vipere, il me donne le tresor: Ainsi le gain du sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot le vipere est le mal, & non pas le tresor qui avec le vipere, ainsi ce qui est de mauuais au sacrilege, c'est le crime, & non pas le profit. On réplique à cela, que ce

## 564 LES ÉPISTRES

ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le tresor, & laisser le vipere : mais ie ne puis separer le profit du sacrilege, & si ie veux auoir l'un, il faut que ie fasse l'autre, parce que le profit est dans le sacrilege, & non pas aupres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avec beaucoup de mal, n'est point bonne : or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cet argument ; Que la proposition que nous faisons a deux significations ; l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal : Ce qui se peut aussi bien dire de la vertu ; Car il arriue-  
ra quelquefois qu'un qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou fera naufrage, ou bien sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal, ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soyent causes de mal, ou si par les richesses il nous arriue du mal il ne suffit pas de dire, qu'elles ne soient point bonnes ; il faut dire quuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les des-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes : mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas d'autout inutiles, & les  
mettent

mettent mesmes au nombre des choses qui accommodent nostre vie : Ce qui ne ne seroit pas s'il estoit vray que pour les auoir il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore ceste repliche, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autrui. Vn couteau ne tuë personne : il n'est que l'instrument du tueur. Il se peut bien faire. qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy, ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit, Que les richesses sont causes du mal, non pas qu'elles nous en fassent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il y a vne cause efficiente qui tout aussitost nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente : Elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'Enuie, & nous auenglent de telle façon, qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelquefois de preiudice, neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or, en ce que veritablement nous appel-  
lons Bien, il n'y a que redire, il est pur : il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit. Et s'il l'elargit & le releue, c'est sans le remplir de

vent. Les biens nous donnent de l'assurance, les richesses de l'audace : Les biens nous donnent de la générosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une générosité contre-faite : vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauvaises. Elles le seroient sans mentir, si de soy-mêmes elles nous faisoient mal, & quelles eussent la cause efficiente que j'ay dit. Mais elles ont la précédente, qui ne prouoque pas seulement les esprits, mais les appelle par une apparence de Bien, si coléré, qu'ils s'en trouvent peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire avoir la cause précédente de l'Envie. Car il en est beaucoup qui sont envieuz pour leur Sagesse, ou pour leur justice : mais la Vertu n'a pas ceste cause de soy-mesme, & à bien considerer ceste splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter envie, il y avoit du sujet de se ravir de son mérite & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'avis d'argumenter de ceste façon. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confiance, ny securité, ne sont point biens : or la santé, les richesses, & autres telles choses ne font rien de tout cela, ce ne peuvent donc estre biens. Il fait ce mesme argument encore plus rendu. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confiance, ny securité : mais

au contraire y font naistre l'insolence l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises : les choses fortuites le sont, elles sont donc mauuaises. Le sçay bien que quelqu'un dira, que de ceste mesme raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose, pour estre commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite, & ne nuit point ; Et pource les commoditez peuvent indifferemment conseruer toutes sortes de gens, quelques peu de iugement qu'ils ayent, & les bestes mesmes, tellement que combien que nommant le tout selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellons une chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité mellee parmi. Ce qui est bien ne peut estre possédé que du Sage ; Et pource il ne fait point qu'il y ait rien qui luy puisse dementir ce nom. Ayons bon courage : nous n'auons plus à detacher qu'un noeud : il est vray qu'il est un peu mal aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas de bonnes : de plusieurs pauueres il s'en fait des richesses. Les richesses ne sont donc point bonnes. Cét argument n'est pas aduancé des Stoïques : il est de la



## 568 LES EPISTRES

forge des Peripateriques, qui le proposent & y font eux-mesmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comme Antipater le refute. La Pauvreté ne se dit point par position, mais par privation, que les Grecs appellent *ópiav*, c'est à dire, non pour avoir, mais pour n'avoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, & non pas beaucoup de pauvreté. Vous prenez la Pauvreté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauvreté ne consiste pas au peu de chose que nous avons, mais au grand nombre de celles que nous n'avons point. Un homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a; mais au regard de ce qui luy défaut. Je m'exprimerois mieux, si j'avois un mot qui signifiât *ópepiav*. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauvreté. De moy, ie ne pense point qu'on la puisse définir plus proprement que possession de peu de chose. Ceste dispute de la substance des richesses, & de la Pauvreté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir: Et par mesme moyen nous considererons si ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauvreté semble avoir d'amertume, & couper les ailes à l'outrecuidance des richesses, que de disputer des parolles comme

me

me si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appelez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses: Mettrons-nous'en auant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilités seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauvreté? qu'il la recherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire, Qu'il se deffie de ses richesses, & se ressouuienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus; Que c'est par ceste sorte que les brigues, les concussions, & les tumultes sont entrez en la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente? Que si vn peuple ne les a peu oster à tous les peuples de la terre, il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul! C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions; & sans leur prescrire des bornes, tascher de les exterminer entierement. Ayons des parolles plus fortes, si nous n'en pouuons auoir de plus courageuses.

EPISTRE LXXXVIII

ARGUMENT.

1. La Philosophie merite le titre de Science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.
2. La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune
3. Quatre sortes de sciences liberales.
4. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.
5. Toutes choses sont disputables.

**V**ous voulez que ie vous die ce qui me semble des Sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie fasse cas. Je ne scaurois appeller bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'il passe par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous scauez bien qu'on les a nommées Liberales, comme dignes d'un homme libre.

**L. Mais**

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur : comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que ioyers à petits enfans. Pouuez vous bien vous persuader qu'une chose fust bonne, qui est enseignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus meschans ? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre : mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques vns ont fait ceste question, Si les Arts liberaux pouuoient faire vn homme de bien ? Et tant s'en faut que cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrier. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des parolles. Il s'eslargit bien quelquefois iusqu'à l'Histoire, mais quand il va iusques aux vers, c'est le bout de sa carriere : il ne passe iamais plus auant. Ie vous laisse à penser en quoy l'assemblément des syllabes, le chois des parolles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuvent ayder vn homme qui se veut acheminer à la Vertu ? ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation aux conuoitises, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer ? Venons aux Professeurs de Geometrie, & de Musique, vous trouuez aussi peu ces leçons chez eux, que

chez les Grammairiens ; Et cependant , ce sont choses que qui ignore , ne gagne rien de sçavoir tout le demeurant. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non : s'ils ne l'enseignent , il est impossible de l'apprendre d'eux : s'ils l'enseignent ils sont Philosophes. Voulez-vous sçavoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire ? Regardez comme leurs professions sont différentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables , s'ils enseignoient vne mesme leçon. Je sçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe ; mais c'est si l'ourdement , qu'ils se refutent eux-mesmes par la raison qu'ils amènent pour le verifier. Car ils le font tantost Stoïque, n'approuvant rien que ce qui est Honneste : de daignant les voluptez , & ne pouuant par les promesses de l'immortalité mesme , estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien , loüant l'estat d'une ville paisible , où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances , les chansons , & les festins. Tantost ils le font Peripatetique , induisant trois sortes de B'ens ; Et tantost Academique , tenant ses opinions suspenduës , & se gardent de rien affermer. Par ceste incompatibilizé d'estre de tant de Sectes ensemble , ils montrent bien qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté Philosophe ; & puis que cela se remarque en ses vers , il faut  
bien

bien dire qu'il s'estoit fait sage deuant qu'il en fist. Apprenons donc ceste science qui l'a fait sage. Il nous chaut aussi peu de sçauoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesiodé, comme si Hecube estoit plus ieune qu'Helene; & ce qui fut cause que sa beaulté luy dura si peu: Quand ie sçauois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de combien pensez-vous qu'il m'en fust mieux? Ne serions-nous pas plus Sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Ulysse? le n'ay pas de loisir assez, pour ouïr disputer s'il courut tant de risque entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous sont inconnûes, parce qu'en si peu d'espace il estoit mal-aisé qu'il fust si long-temps sans trouuer quelque port.

I I. Les tempestes de l'esprit nous donnent tous les iours de la besongne: nostre meschanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui sollicitent les nostres! & en cela seulement nous auons des ennemis assez. C'est de là que se presentent ces monstres effroyables qui ne demandent que l'effusion du sang humain: c'est de là que viennent ces insidieux appas qui nous attirent par l'oreille: c'est de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enseignez-moy d'aymer ma patrie, ma

# 574 LES EPISTRES

femme, mon pere, & faites qu'il n'y ait point de peril assez grand pour m'empescher de leur en rendre tesmoignage; Et qu'en des actions si loüables, ie sois resolu qu'apres ma barque rompuë, ie m'affourche encore sur les esclars. Que vous ferez de vous enquerir si Penelope a passé son temps avec ceux qui la recherchoient? Si par discretion elle s'est parée de scandale, & si deuant que reconnoistre Vlysse elle se deutoit bien que c'estoit luy? Faites que ie sçache que veut dire Pudicité: quelle Vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Je viens à ceste heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix grosses avec des grosses; & à faire vn accord de tons discordans: Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volonteé vne perpetuelle conformité. Vous me monstrez qui sont les tons lamentables: monstrez-moy plustost comme aux aduersitez ie ne lamenteray point. Le Geomettre m'enseigne à mesurer des campagnes: j'aymerois beaucoup mieux qu'il m'enseignast à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien m'apprend à conter & faire seruir mes doigts à l'Auarice: le serois bien plus aise qu'il me fist voir que tous ces comptes-là ne seruent de rien. Qu'un homme n'est point heureux pource que son reuenue baille ceux qui en font la recepre, Qu'un contraire

contraire , presque tout ce qu'il possède sont choses superflues, & que s'il luy falloit auoir la peine de conter son bien luy-mesme, il n'y a point de pauvre homme qui ne fust plus heureux & plus content que luy. Que me sert que ie fasse exactement partir un champ, & que mon frere & moy s'il faut que nous separions vn arpent de terre, soyons sur le point de nous couper la gorge? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'un arpent, & scauoir que s'est que quart, que doigt, & que pouce: si le voisinage d'un Grand, qui empiete quelque chose sur moy, me rend melancholique? Vous m'enseignez comme ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprendre comme ie pourray tout perdre sans me falcher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster est en vostre maison des le temps de vostre grand pere; Et quoy? Deuant qu'il fust à vostre grand pere, à qui estoit-il? Monstrez-vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iuriconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point suiuettes à Vsucapion; Ce que vous tenez est public: il est à tout le genre humain en general. O la belle science



# 176 LES EPISTRES

Vous sçavez mesurer vn cercle, & reduire en carré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçavez combien il y a d'une estoille à l'autre. Il n'y a rien qui eschappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dites-moy comme il est grand ou petit. Vous cognoissez bien vne ligne droite: mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçavez comme en vos actions il se faut conduire droitement? Le vica à ceste heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis.

*Frigida Saturni, &c.*

Dequoy me seruira ceste Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne; l'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient ils sont propices, & ne peuvent changer de naturel; Que la course inévitable des Destins, les meine d'un ordre qui n'est iamais interrompu; Que leurs revolutions sont réglées, & produisent, ou marquent les evenemens de tout ce qui se fait icy bas. Mais soit qu'elles soient les causes de ceste diversité d'effects que nous voyons au monde; soit que seulement elles en soient les messageres, que nous servir d'avoir preveu des choses que nous ne pourrons eviter? Sçachons les, ou ne les sçachons pas; il faut qu'elles aient.

*Si vero solem , &c.*

Pensez que me voila bien assure de toutes surprises , & si ie vy iusqu'à demain au matin , ne seray-ie pas trompé ? Il est certain qu'ouy. Car nous sommes trompez, quand il nous arriue quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera : mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La fortune ne peut rien produire contre mon esperance. l'attens tout : Si elle m'en quitte quelque chose à la bonne heure. Quand il se passe vne heure sans que i'aye quelque assaut, ie suis trompé , toutefois encore ne le suis-ie pas : Car comme ie sçay que tout me peut arriuer , ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi-tost. Quoy qu'il en soit , i'espere tousiours du bien : mais s'il arriue du mal , ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si i'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au rang des Sciences liberales. Je n'y reçoynon plus les Lutteurs, ny toute science qui veut de l'huile ou de la poudre ; Ou bien i'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs, les Cuisiniers, & toute cette race de gens , de qui les esprits ne travaillent que pour le seruice de nos voluptez. Que trouuez-vous de liberal en ces vomisseurs de matin, qui ont le corps aussi gras & potelé,

## 578 LES EPISTRES

porcé, comme l'esprit rabique & letargy-  
 que ? Pensez comme nos beaux exercices  
 d'aujourd'huy se rapportent à ceux que nos  
 Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de  
 lancer le javelot, ietter la barse, monter à  
 cheval, tirer des armes : & quoy qu'ils fis-  
 sent de tenir toujours le corps droict. Car  
 ils ne vouloient point qu'ils apprissent rien  
 qu'il fallust faire de couché ; Mais ny les  
 uns ny les autres ne sont point choses qui  
 nous rendent capables de la vertu. Car que  
 me sert que ie me sçache bien ayder d'un  
 cheval, & qu'à point nommé ie le pare, si  
 ie me laisse emporter à mes passions ? Que  
 me sert qu'à la lutte & à coups de main,  
 ie demeure maistre de tous mes Anrago-  
 nistes, si ie me laisse vaincre à la colere ?  
 Et quoy donc ? les Sciences liberales ne  
 nous sont bonnes à rien ? Si sont bien à  
 quelque chose, mais non pas à l'acqui-  
 sition de la vertu. Car les Arts mechaniques  
 mesmes, avec qui la vertu n'a point de  
 commerce, ne laissent pas d'avoir beaucoup  
 de commoditez pour l'usage de la vie.  
 Pourquoy donc faisons-nous apprendre les  
 sciences liberales à nos enfans ? Ce n'est  
 pas qu'elles les puissent faire vertueux  
 mais afin qu'elles leur preparent les ames,  
 & les rendent susceptibles de la vertu. Com-  
 me ces premieres leçons qu'on leur fait de  
 cognoître leurs lettres, & de les assembler,  
 ne leur enseignent pas les Sciences libera-  
 les,

les, mais les disposent à les apprendre quelque iour ; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la vertu , mais nous rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences ; les vulgaires , & sordides , les plaisantes , les pueriles , & les liberales : les vulgaires sont celles que les Artisans font avec la main ; & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessitez de nostre vie. Celles-cy n'ont apparence quelconque d'honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous réjouir , ou les yeux , ou les oreilles. Nous pouvons bien mettre en ce rang les Ingenieurs , qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellement , qu'il semble qu'elles marchent d'elles-mêmes , comme leuer tout bellement un eschaffaut , reculer des choses qui sont proches , ou approcher d'autres qui sont reculées ; descendre petit à petit celles qui sont hautes , & tout plein de telles nouveautez , qui estonnent les ignorans , parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les pueriles sont appelée des Grecs *injuveniles* , & de nous Liberales , à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui sont vraiment liberales , ou pour mieux dire , libres , il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'instruction de l'esprit

# 580 LES EPISTRES

l'esprit à la vertu. Je sçay bien que quel-  
 qu'un pourra dire que comme il y a vne  
 partie de la Philosophie naturelle, l'autre  
 Morale, & l'autre Rationnelle; tout de  
 mesme toutes ces Sciences liberales peu-  
 vent trouuer place en la Philosophie; Que  
 s'il se presente quelque question naturelle,  
 on la decide par la Geometrie; Et que par  
 consequent ce n'est point chose hors d'ap-  
 arence de dire, puis qu'elle luy ayde, qu'elle  
 est vn de ses membres. Beaucoup de  
 choses ne font pas parties de nous, qui ne  
 laissent pas de nous ayder, & qui, si cela  
 estoit, ne nous ayderoient pas. La viande  
 ayde bien au corps; & toutefois n'est pas  
 vne de ses parties. Le ministere de la Geo-  
 metrie nous fait bien quelque seruice, &  
 se peut dire que la Philosophie a besoin de  
 la Geometrie, comme la Geometrie a be-  
 soin d'un Charpentier. Mais comme le  
 Charpentier n'est pas portion de la Geome-  
 trie, aussi n'est la Geometrie portion de  
 la Philosophie. Et puis chacune a ses li-  
 mites à part: car le Philosophe recher-  
 che les secrets des choses naturelles, & les  
 cognoist, & le Geometre en examine &  
 suppute les nombres & les mesures. La  
 Philosophie sçait comme les corps cele-  
 stes sont composez, ce qu'ils peuuent, &  
 quelle est leur nature. Le Mathematicien  
 obserue comme ils s'esloignent de nous &  
 se r'approchent, comme ils se leuent, & se  
 couchent,

touchent, & d'où vient que quelquefois ils semblent s'arrester, combien qu'en vérité les choses celestes ne s'arrestent iamais. La Philosophie sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophé vous prouuera que le Soleil est grand: Le Mathématicien qui procedé par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement: mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouvrage. La Mathématique est superficielle. Le fonds où elle bâstist n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçautroit auoir fait vn pas. Si d'elle-mesme elle pouuoit comprendre la Nature de tout ce grand Vniuers, & paruenir iusques à la vérité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & de pouoir passer d'une recherche à l'autre. Mais il n'y a que la science du bien & du mal qui nous puisse mener à la perfection: & cette science ne se trouue point ailleurs qu'en la

## 582 LES ÉPISTRES

la Philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauvais. Prenez-moy toutes les vertus l'une apres l'autre. La Magnanimité, qui méprise ce qui est formidable, desdaigne ces espouvantemens qui rendent nostre liberté captiue, les appelle en duel, & les abbat par terre; prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier. La Foy est bien le plus religieux qui puisse loger dedans l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse : bruste, coupe, tuë, tu ne me scaurois faire parler. La douleur a beau fouiller, elle ne trouuera iamaïs mes secrets. Et cependant est-ce des sciences liberales qu'elle emprunte cette genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en haït les vnes qu'elle chassu du tout: Elle dispense les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable; Et iamaïs ne s'en approche que pour quelque autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre iusqu'à la raison, & non iusqu'à la satiété: l'Humanité desend la presumption & l'Auarice: ses paroles sont douces, ses actions courtoises, & ses volontez obsequieuses: elle ne voit sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle-mesme; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribue aux necessitez d'autrui. Sont-ce  
les

les sciences liberales qui leur impriment  
 toutes ces belles qualitez ? Est-ce d'elles  
 que viennent la simplicité, la discretion, la  
 frugalité, l'espargne, & la clemence, qui  
 est auare du sang d'autrui, comme du sien  
 propre, & sçait que l'homme ne doit point  
 user de l'homme prodigement ? Mais  
 comme est-il possible qu'un homme ne  
 puisse estre vertueux sans les sciences libe-  
 rales, comme nous-mesmes le confessons,  
 & que neantmoins les sciences liberales ne  
 seruent de rien à la vertu ? Il en est comme  
 de la viande. Sans la viande il est imposs-  
 ble d'estre vertueux. Et cependant, qui ne  
 sçait point que la viande & la vertu n'ont  
 rien de commun ? Le bois ne fait point de  
 service au nauire, & toutefois il n'est point  
 de nauire qui ne soit fait de bois. Encore  
 que sans vne chose ie n'en puisse faire vne  
 autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'ayde à la  
 faire ; & au partir de là, ce n'est pas vne  
 proposition indubitable, que sans les scien-  
 ces liberales on ne puisse paruenir à la  
 vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce  
 n'est pas par elles qu'on l'apprend : Et veu  
 que la sagesse ne consiste point aux lettres,  
 qui m'empeschera de croire qu'un homme  
 peut estre sage sans estre sçauant ? La sa-  
 gesse baille des choses, & non des parolles.  
 Et peut-estre que nostre memoire est plus  
 certaine, quand elle ne s'affeure que de soy.  
 La sagesse est ample & spacieuse : il ne luy  
 faut



## 584 LES EPISTRES

faut point bailler vne place occupée : sa leçon est des choses diuines & des humaines, des passées & des futures, des éternelles & des périssables, & du temps, duquel quand il n'y auroit autre chose, vous sçavez combien de questions il fait ordinairement. Premièrement, si de soy le temps est quelque chose : si quelque chose a précédé le temps, si le temps a commencé quand & le monde, & si parce que deuant le monde il y auoit quelque chose, le temps aussi l'a précédée. Outre toutes ces questions, celles qu'on fait de l'ame sont innombrables : D'où elle est, quelle elle est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis ; si elle reuient plusieurs fois au monde sous diuerses formes : ou si el'e n'entre iamais qu'en vn corps, pour apres qu'elle en est sortie, se promener en liberté : si c'est vn corps ou non : ce qu'elle fera, quand par nostre ministère elle ne fera plus rien : comme elle vsera de sa liberté, quand elle sera hors de cet âge ; S'il ne luy souuiendra plus de la vie du monde, si seulement elle commencera de se connoistre, quand eschappée du corps elle aura fait sa retraite dedans le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines, vous ne serez iamais las d'apprendre, & iamais ne cesserez de demander : tellement qu'afin que tant de belles

Belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La vertu ne se contente pas de si peu de place : son train est plus grand : il luy faut beaucoup de logemens : il faut que tout vuide, & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques-vns : mais non plus que ce qu'il luy en fera besoin, pour la servir. Car si nous nous mocquons de ceux qui remplissent leur maison d'une grande quantité de meubles precieux, plustost pour la monstre que pour l'usage, que dirons-nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est espee d'intemperance, de ne vouloir sçavoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que font ordinairement tous ces Professeurs de sciences liberales, que des fascheux, des causeurs, des importunes, des superbes, & des glorieux, qui n'apprennent point ce qu'il seroit necessaire qu'ils sçussent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçavoir point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille Traitez : c'estoit assez pour lasser vn homme de lire. Je vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'un il dispute de quel pais estoit Homere : & en l'autre qui estoit veritablement la mere d'Enée :

## 586 LES EPISTRES

d'Enée : en l'autre , Si Anacreon estoit plus paillard qu'yurogne , ou plus yurogne que paillard : si Saphon estoit vne coureuse , & tout plein de telles autres choses si frivoles , que si ie les auois apprises , ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Ex puis , dittes que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquefois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y monsterois beaucoup de choses , où le soup de la serpe seroit necessaire. Il faut bien auoit perdu des heures , & bien importuné des oreilles , deuant que d'oïr cette loüange. O le sçauant homme ! contentons-nous de ce tiltre , qui n'a pas tant d'éclat : O l'homme de bien. Me conseilleriez-vous de feuilleter autant d'Annales , qu'il y a de peuples sur la terre ? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers ? de conter par mes doigts à faute des Fastes , combien Orphée a esté d'années deuant Homere ? Repasser mon iugement sur les Censures d'Aristarque , & vser toute ma vie apres des syllabes ? m'embarrasser-je tellement en la poudre de Geometrie que ie ne m'en tire iamais ? pratiquer-je si mal ce pretexte salutaire , qui commande d'espargner le temps ? l'approuue toute autre chose , & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius , qui du temps de C. Cesar fit le Chastellan par toute la Grece , & se faisoit appeller Ho-

mere

mere ; disoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Illiade & l'Odissee , il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouyrage ; & pour le prouuer il alleguoit , que tout exprez il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses liures estoit contenu. Il est malaysé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladies , combien aux affaires publiques, combien aux priuées , combien à se leuer, soucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge : vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations, ie ne parle que des sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflues , & qui ne se pratiquent point ? Ils s'impliquent aussi bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux proprieté des conionctions, & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Grammairiens & sur les Geometres , & ont pris toutes les superfluité de leurs sciences , pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne viuent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre , & combien elle est contraire à la recherche de la verité.

V. Protagoras disoit , Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement &

## 588 LES EPISTRES

& negatiuement , avec autant de probabilité d'une part que d'autre ; & que cette proposition mesme , Que tout est disputable , se peut contredire. Nausiphanes dit, Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generalement tout ce qui se voit n'est point: Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoniens, Megariques , Eretriques & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez , vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciéces liberales tout en vn rang. Ceux-là nous baillent vne science qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir iamais rien sçauoir. Pour moy , i'aymeroie mieux sçauoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne sçauoir rien du tout. Les vns ne nous esclairent point , les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Pithagoras , il n'y a rien qui ne soit douteux : Si Nausiphanes , toute la certitude que i'en remporte , c'est que tout est incertain. Si Parmenides , Il n'y a rien du monde qu'une chose : Si Zenon, Il n'est du tout rien. Que sera ce de nous donc ? Que deuendra tout ce qui est à l'entour de nous qui nous nourrit , & qui nous soustient ? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre & vne piperie. Je ne trouue pas beaucoup de goust

ny à ceux qui disent que nous ne sçauons rien, ny aux autres qui mesme ne nous veulent pas accorder nostre ignorance; Et s'il me falloit dire ausquels ie veux le plus de mal, ie confesse que ie serois bien empesché.

---

## EPISTRE LXXXIX.

### ARGUMENT.

1. *En quoy different la Sageffe & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa diuision.*
2. *De la Morale.*
3. *De la Naturelle.*
4. *Il Blasme les Auares, les Paillards & les Gourmands.*

**V**Ous me priez de vous diuiser la Philosophie, & que ie fasse des cartiers de ce grand corps, C'est à la verité le moyen de la comprendre bien tost; & presque il ne s'y peut rien faire qu'en la desmembrant de ceste façon. Vne chose qui nous est obscure, en la prenant toute ensemble se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la Philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand

Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce spectacle seroit à l'autre ; Et ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fist laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, par faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut considerer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nûages & des brouillars à trauerser, & de qui la veuë s'arreste au premier logis ; nous auons besoin qu'on nous monstre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pus encores capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez, & mettray la Philosophie en parties, & non en morceaux : car il y a du profit à la diuiser : mais qui la hacheroit, il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand est aussi difficile à comprendre comme ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées, & vne armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable, on la cognoist mieux, quand on la considere par ses parties, pourueu, comme i'ay dit, qu'on ne les fasse point si petites, que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser en leur entier, que d'en faire tant de parts, que ce fust iamais fait

fait de les esplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trouuez bon, ie vous diray la difference d'entre la Sagesse & la Philosophie. La Sagesse est la Felicité parfaite de l'esprit de l'homme: la Philosophie est l'amour & l'affection de l'acquérir: c'est elle qui monstre le chemin d'aller à l'autre, & ne luy faut point d'autre tesmoignage. Le nom qu'elle porte est vne marque qui la fait assez connoistre. Il y en a qui l'ont definie, vne science des choses humaines & diuines: Quelques vns y adioustent, *& de leurs causes*: mais ie ne trouue pas que ceste addition y serue beaucoup, parce que les causes sont parties des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appelée, vne estude de vertu, d'autres vne estude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iustement est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sagesse elle n'a presque iamais esté contredite de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir & ce qui est désiré soient vne mesme chose: la mesme difference qui est entre l'Auarice & l'argent, est entre la Philosophie & la Sagesse. La Sagesse est l'effect & la recompense de la Philosophie: la Philosophie marche vers la Sagesse, la Sagesse attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sagesse est ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous



## 592 LES EPISTRES

nous sommes autrefois servis de ce mot, comme nous faisons de celuy de Philosophie. Encor à ceste heure, nos vieilles Comedies le vous tesmoigneront: L'inscription du monument de Possennius, *Passant demeure & ly la Sophie de Possennius*. Il s'est pourtant trouué quelques Stoïques, qui bien que la Philosophie soit vne estude de Vertu, & que l'une recherche, & l'autre soit recherchée, ont tenu cependant qu'il est impossible de les separer, & qu'il ne peut iamais estre de Vertu sans Philosophie, ny de Philosophie sans Vertu. Si la Philosophie est vne estude de Vertu, c'est par le moyen de la Vertu mesme: qui est vertueux ne peut n'estudier point à la Vertu, & qui estude à la Vertu, ne peut n'estre point Vertueux. Car il n'en est pas comme de ceux qui de loin visent à frapper quelque chose, où le tireur est en vn endroit, & le blanc en l'autre; Ny comme des chemins qui nous meinent aux villes, & & en sont dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu mesme; & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'un à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle & Rationnelle. La premiere a pour suiet le reglement de l'ame, la seconde recherche la Nature des choses: la troisieme examine la propriété des paroles, leur agencement & les arguments, afin  
qu'on

qu'on ne nous surprenne par la supposition du mensonge en la place de le Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques-vns des Peripatetiques y ont mis la Ciuille pour vne quatriesme, pource qu'il semble qu'elle ayt son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adionsté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouuerner vne maison: toutefois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse comprendre sous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la Morale: ils n'ont point voulu receuoir la Rationnelle. Mais enfin comme ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguités, & conuaincre les faussetés masquées d'apparences veritables, ils ont esté contraincts d'introduire vn lieu qu'ils appellent de Iugement, & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationnelle, sous vn autre nom: Mais ils ne l'estiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraiques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens; Et ce qu'ils chassent d'une façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties de la Morale. L'une des choses desirables, & reiettables: L'autre des Passions: La troisieme des

actions: La quatriesme des causes; & la cinquieme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle: les Arguments à la Rationnelle, & les actions à la Morale: Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationnelle: mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires; & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de ceste partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regent plustost que de Philosophe; comme si le Philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau. Je la subdivise en trois autres parties, dont l'une est la consideration qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de ceste partie est grande. Car de quoy auons nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chascune chose se doit aprecier? La seconde est de l'affection; & la troisieme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut. Secondement temperer l'affection, & la regler; & tiercement faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyiez conforme

conforme à vous mesmes. Duquel que vous manquiez de ces trois, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la valeur des choses, si vostre affection vous fait aller plus avant que vous ne devez ? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuvre, vous l'aidez perdre les occasions, & ne sçavez quand, en quel endroit & de qu'elle façon il y faut proceder ? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunités & la discretion de se commander sont trois considerations differentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit ardente ou froide selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles ; qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent, & les autres sont engendrées. Or les Elements sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple : les autres le diuisent en la Matiere, en la Cause mouuante, & aux Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est contenüe, ou coupée par interrogations & responces : l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhe-

## 596 LES EPISTRES

rorique. L'occupation de ceste-cy sont les parolles, leur sens & leur disposition: La Dialectique de rechef est diuisée en conceptions, & en parolles qui les expriment. Les subdiuisions qui se peuuent faire de l'un & de l'autre sont infinies: C'est pourquoy ie ne passeray point plus outre.

*Et summa sequar fastigia rerum.*

Aussi bien si ie voulois rediuiser les parties en autres parties, il s'en feroit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous veuille dégouster de ceste lecture: mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs: exercez ce que vous auez de languide: restreignez ce que vous sentez qui se lasche: donnez ce qui se rebelle, faites vne guerre irreconciliable aux cupiditez, & non aux vostres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques-vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'une chanson? respondes-leur tant que vous failliriez; ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que le remede cessent deuant la maladie: Mais vous auez beau faire, tant plus vous bouches tes oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal: en despit que vous en ayez ie vous conseilleray vostre profit. Vous auez à la fin quelque autre chose que des  
flatteries.

flatteries ; & puis que vous ne voulez pas recevoir vostre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez vous iamais d'acquiescer ; Les champs de tout vn peuple sont à vous seul : & vous n'en auez pas encore assez ? Iusques où vous pensez-vous estendre ? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres, & qui suffisent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source iusqu'à leur fin, ne passent que dans vos terres ; Et cependant si les mers ne sont bridées de vos passions ; Si vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, de l'Ionique de l'Ægée, Si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne vous sont de chetives cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodez. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira. Faites que ce qu'on appelloit vn Empire soit vne de vos pieces de terre: ne laissez rien de ce que vous auez moyen d'amasser. Quand vous aurez tout fait, vous en l'aisserez tousiours plus que vous n'en prendrez. Je viens à ceste heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estendue à vostre Luxe, que ceux-là font à leur Auarice. Dites-moy, ie vous prie; auez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre où vous n'ayez vne maison dessus ? Qu'il n'y ait riuier grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais ? Par tout où il se trouuera

# 398 LES EPISTRES

quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi-tost imaginer vne retraite; En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avecque la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment? Je veux que vous ne puissiez aller en part où vous ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous: Les vns aux conpeaux des montaignes, qui descourent à perte de veüe sur la mer & sur la terre: Les autres en campagne raze aussi releuez que les montaignes mesmes. Quand le nombre de vos bastimens donnera de la peine à les conter, quand la hauteur en ira iusques au Ciel, si n'avez-vous au partir delà qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant de chambres, puis que vous ne pouvez coucher qu'en vne? Celles où vous n'estes point ne sont pas vostres. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit fouillé; Qui remplissez les eaux des lignes & de fillets: qui bordez les bois de pieges & de toilles; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la sarieté vous a degousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tant de mains? tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril: tant de poissons

recherchez

recherchez de l'autre bout du monde ; si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibli de cruditez, vous en laissez bien à peine gouter quelque morceau. Pauvres gens que vous estes. Vous ne connoissez pas que vous auez plus de faim que de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius, afin de l'ouyr vous mesmes en le disant. Escriuez-le, afin de le lire apres l'auoir escrit. Ne faites rien que vous ne rapportiez à vostre instruction, & au reglement du desordre de vos passions. Estudiez, non pour sçauoir plus de choses que les autres, mais pour en sçauoir de meilleures.

## EPISTRE XC.

## ARGUMENT.

1. *La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.*
2. *Du siecle d'or.*
3. *Le Vice & le mauvais gouvernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.*
4. *Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptés, ny les delices des villes.*



# 600 LES EPISTRES

5. *De la frugalité du premier Siecle:*
6. *La Philosophie enseigne à connoistre Dieu, & que les choses fortuites arriuent par son commandement.*
7. *Que l'innocence honnoroit le Siecle d'or, mais que la Segeſſe y defailloit:*

I. **Q**Vi peut nier, Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux, & le bien viure vn present de la Philosophie? S'ensuiuroit-il donc qu'autant que le bien-viure est chose plus precieuse que viure, nous soyons plus obligez à la Philosophie que nous ne sommes aux Dieux? Il ne faut point douter que cela ne fut, si la Philosophie mesme n'estoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naissons pas Philosophes: mais nous naissons capables de Philosopher. Et certainement si c'eust esté chose si commune; la Sageſſe eust perdu le plus grand auantage qu'elle ait, qui est de n'estre point au nombre des choses fortuites. Tout ce qui la met en reputation, c'est que ceux qui l'ont la tiennent d'eux-mesmes, & ne la mandient point de leurs voisins. Autrement, si c'estoit chose qui passast d'vn uain à l'autre, que trouueriez-vous en elle qui fust digne d'admiration? Tout ce qui l'occupe

l'occupe , c'est le soin de trouuer la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion , & généralement toutes les Vertus accrochées l'une à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux , & la dilection enuers les hommes : d'elle que nous sçauons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nés en égalité de condition , si l'Auarice croissant d'un siecle à l'autre, ne les en eust peu à peu distraits , & rendu-pauures ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rien auoir quand nous voulâmes tout auoir en propriété.

I. I. Les premiers hommes , & ceux de quelques races apres eux , non encore souillez des corruptions qui se sont introduites depuis , se conformoient entierement à Nature , la prenoient pour guide , se rangeoient sous ses loix , & s'ils connoissoient quelqu'un qui fust plus homme de bien que les autres , ils se laissoient conduire à luy : car cette soumission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une ; qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'auantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais vn taureau lasche & failly de cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand , & de plus grosses pieces que les autres , ce sera luy.

luy qui aura cette prerogative. Entre les Elephans le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils remarquoient quelqu'un qui eust l'esprit bien fait, ils le faisoient presider sur eux, & de cette façon rendoient leur condition tres-heureuse, ne souffrans d'estre surpassez en puissance, que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouvoir tout ce qu'on veut, c'est, de ne penser pouvoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or, ils n'auoient point d'autres Roys que les Sages, sous l'autorité desquels les violences estoient retenues en bride, & les foibles garantis de l'oppression de plus forts. Ils leur conseilloyent le bien, & déconseilloyent le mal. Par leur prudence, ils pouruoyent aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge : par leur valeur ils les preseruoient, si quelque inconuenient les menaçoit : & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit un office que commander, & non pas une qualité : leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux-mesmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien, & on leur obeyoit de mesmes. La plus  
grande

grande menace qu'un Roy fist à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient, c'estoit qu'il se demettoit de sa charge.

I I. Mais enfin l'introduction des vices, & le changement des Royautez en tyrannies, rendirent les Loix necessaires; & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huitieme. Zeleucus, & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny Escoles, & ne sçauoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pithagore leur auoit appris, posséderent de leurs belles ordonnances, non seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius: mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mecaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

I I I. Il dit que du commencement, comme les hommes estoient espars, qui d'un costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou pour le mieux, de quelque chetive cabane; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy non plus que

lous

tous ces bastimens à tant d'estages, les vns sur les autres, & si spacieux, que les villes leur sont trop estroictes, soyent de son inuention : comme ces reservoirs où les poissons sont enclôs par troupes, & chacun selon leurs especes, ont leur quartier à part, afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il fasse sur la mer, ne soit iamais despourueüe, & sans danger puisse pescher quand il luy plaira. Penseriez-vous bien que la Philosophie eust inuenté les clefs, & les serrures ? Ne seroit-ce pas, comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auarice au monde ? Penseriez-vous que pour demeurer en en vne apprehension perpetuelle sous des bastimens suspendus, elle eust desdaigné tant d'agreables retraites, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit ? Croyez-moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse n'auoient point d'Architectes : & tous les artifices d'escarrer les poutres, & de conduire la sie dans vne ligne, sans varier ny d'un costé ny d'autre, sont venus en ce monde quand & le luxe.

*Car le bois au vieux temps de coin estoit ferré.*

Ces salles à festins qu'on fait aujourd'huy si grandes, que toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnües. On ne voyoit point vn nombre infini de charrettes chargées de pins & de sapins, pour faire des  
lam.

l'ambrissures dorées, se suiure queüe à queüe dans les ruës, & les faire trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'une l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qui n'eust moyen de s'égouter.

IV. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que les Sages soyent inuenteurs de tous ces outils, dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser.

*Tunc laqueis, &c.*

qui sont toutes inuentions de l'industrie & sagacité des hommes, & non pas de leur Sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont iugé que fouillant plus auant il s'en trouueroit dauantage; & ont descouuert les mines de cette façon. Il s'abuse: ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inuentours que ceux mesmes qui les mettent en besongne.

besongne. Je ne trouue pas non plus cette question si subtile comme il la fait ; Qui a esté le premier en l'vſage des tenailles , ou du marteau. L'vn & l'autre, comme généralement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez , & les yeux tournez vers la terre, ſont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'eſprit viſ & remuant, mais non pas qui fuſt ny grand ny releué. Le Sage s'eſt toujours contenté de peu de chose, & encore au ſiecle où nous ſommes, il n'eſt iamais plus à ſon ayſe que quand il ne ſe trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy , ie vous prie , qui trouuez vous auoir eſté le plus ſage , ou de Pedalus , qui fut inuenteur de la ſie, ou de ce Diogene qui ſe mettoit en double pour coucher dans vn tonneau ; & qui pour auoir veu boire vn ieune garçon au creux de ſa main , rompit auſſi-toſt vn gobelet qu'il auoit en ſa beſace , comme courroucé contre ſoy-meſme d'auoir porté iuſques alors vne choſe dont il auoit eu le moyen de ſe paſſer ? Et au-iourd'huy meſme , qui penſez-vous eſtre le plus ſage , de celui qui a trouué cette fa-çon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point , des ſenteurs en vne hauteur im-mente : faire ſourdre & tarir des fontaines en vn inſtant , & lambriffer les ſales d'vne contexture ſi artiſcielle, qu'autant de fois qu'on change de ſervices , autant de fois elles changent de planchers ; Ou celui qui  
fait

fait cette leçon aux autres, & la prend pour foy-mesme, Que nous ne sommes obligez en cette vie à chose qui soit ny dure ny difficile ? Que nous ne demeurons pas sans maison pour n'auoir point de tailleurs de marbre, ny sans habits, pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les foyes ? que sur la terre, nous auons tout ce qui nous est necessaire, & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable, nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat ? Ceux-là certainement estoient, ou Sages, pour le moins semblables aux Sages, qui avec si peu de frais & de sollicitude scauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes empeschez. Suiuons Nature, il ne nous faut point d'artisans : elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous a contrainsts à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouuons sans estre vestus supporter le froid, mais quoy ? n'auons-nous pas des peaux de bestes sauvages, & domestiques, assez chaudes pour nous en garantir ? ne voyons-pas des peuples qui se couurent d'écorces d'arbres, & d'autres qui se font des robes de plumes d'oyseaux ? Et encor aujourd'huy la plus part des Tartares n'est-elle pas vettue de fourrures de renards, & de martres, aussi  
delicates



delicates à l'atouchement, comme impénétrables à la froideur ? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer : Les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodes, si nous n'auions des ombres bien espais pour les repousser. Il est vray : mais n'auons-nous pas vne infinité de lieux secrets, que l'iniure du temps, ou quelque autre accident semble auoir expressement cauez, pour estre le remede de cette incommodité ? Ne pouuons-nous pas, comme nos peres, faire des clayes d'osier, plastrées de terre, & nous mettre vn peu de chaumë & de fueillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal ? N'y a-t'il pas des peuples en la coste d'Affrique, qui se retirent dans des fosses, & ne trouuent autre conuerture assez espaisse pour se garantir de l'excessive ardeur du Soleil que la terre mesme toute rostie & desseichée ? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aysée à tous les autres animaux, elle ayt voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers : elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qu'il nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand nous venons au monde ; & rien ne nous est difficile que pour le dégoust que nous auons de la facilité. Les maisons, les

habits;

habits, les remedes, les viandes, & toutes ces choses où nous apportons auourd'huy tant de façon, se rencontroient au temps de nos peres, sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse : & sans beaucoup d'industrie ce qu'ils desiroient estoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient-ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiration, par les difficultez que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle-mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes troublez que par nostre luxe : qui se reuolte contre le deuoir, s'irrite soy-mesme ; & d'un siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouvelle, pour faire emporter aux debordemens de son siecle le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre desbauche par le desir des choses superflues, des superflues nous sommes venus aux pernicieuses : Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclaue, nous le faisons auourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les ruës & dans les boutiques tout ce bruit qui nous esueille deuant qu'il soit iour : C'est pour luy que travaillent les Passementiers, les Orfevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escholes de bal & des Musiques

## 610 LES EPISTRES

effeminées. La nécessité n'est plus nostre mesure : nous sommes mesquins & misérables , si nous ne voulons plus rien , quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire , Lucilius , combien les belles paroles ont de puissance ; & comme les plus iudicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius , qui a mon auidis , est vn de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation , quand premierement il veut descrire comme le fil se retord , comme il se tire de la canette , & comme la roile par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estame droict : il dit que les Sages ont inuenté le mestier de tisserant , & ne se souuient pas que l'inuention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Le vous prie s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy , qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte , qu'auroit-il dit ? Des Tisserants il passe aux Laboureurs , & avec la mesme eloquence descriit les trois façons qu'on donne à la terre , afin que le grain la trouuant plus esmiée s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences , & comme on sarcle les mauuaises herbes , de peur qu'elles ne suffoquent les bleds : & attribué aux Sages cette inuention , aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers , il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature ,  
ils

ils ont trouué le moyen de faire du pain : & qu'ayans pris garde comme les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche , & que ce qui s'en écarte y est ramené par la langue , puis destrempé de salive , pour descendre plus aysément dans l'estomach , où il se digere , & s'incorpore avec nous ; cette consideration leur fit à la semblance des dents mettre deux pierres ensemble , vne dessous, qui est immobile, & l'autre dessus , qui tourne & retourne continuellement , iusques à ce que le grain devienne farine , laquelle ils mellent avec de l'eau : puis à force de la manier, en font de la pâte, & luy donnent force de pain : qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes , puis sur des tuilles ardantes : & petit à petit dans des fours & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les sales sauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que nous deuons tous ces artifices , mais non pas à cette raison vertueuse , qui doit seruir de regle à nostre vie. Vn homme, & non point vn Sage , a fait toutes ces inuentions : vn homme a fait ces barques , qui nous portent sur les mers , & sur les riuieres : vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent , & pour leur conduite les a garnies d'un gouuernail au derriere , dont il prit le patron sur les poissons, qui

## 612 LES EPISTRES

qui de leur queüe tournent leur course du costé que bön leur semble. Je sçay bien que Possidonius en fait le Sage aussi bien auteur comme du reste, & qu'il dit, Qu'après auoir fait ces inuentions, ne les iugeant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mecaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçauois penser qu'autres les ayent inuentées que ceux mesmes qui en font encore aujourd'huy profession: Et qu'il ne soit vray, n'auons-nous pas veu sortir beaucoup de choses nouvelles en l'âge où nous sommes? comme les vitres aux fenestres, les cuues branlantes, & les tuyaux enchassez dans les parois, pour eschauffer les salles autant par haut comme par bas. Je ne parle ny des marbres, qui luisent & dans les Temples, & chez des particuliers, ny de ces arcades, sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny de ces notes par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcée, & d'attaindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Tout cela sont inuention des plus contemptibles esclaves que nous ayons. La Sageste vole bien d'une autre aïsse. Les mains ne sont point ses escholieres, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

V. Voulez

V. Voulez-vous ſçauoir quelles ſont ſes occupations , & quelles choſes elle produit au iour ? Elle ne ſ'amuſe point à nous faire beaux danceurs , ny bons ioüeurs , ou de flutes , ou de trompette. Ses leçons ne ſont point de tirer bien des armes , de flanquer bien vne muraille , ny de diuiſer promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend eſt profitable. Elle diſpoſe les ames à la paix , & generally conuie tout le monde à ſ'entretenir en amitié. Ce n'eſt point elle qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle ſ'employe à des choſes de ſi peu de prix. La vie eſt ſon ſuiet & ſon exercice , & par ce moyen tous les meſtiers qui ſeruent à la vie luy ſont aſſuiettis. Au demeurant ſon but eſt de nous mettre en vne condition bien-heureuſe. Elle nous y mene , & nous en monſtre le chemin. Elle nous éclaircit de ce qui eſt mal en effet , & qui ne l'eſt que par opinion. Elle oſte la vanité des ames , & les remplit d'vne grandeur ſolide ; applatit leurs bouffiſſeures , qui n'ont que du vent , & de la mine ; leur fait iuger quelle difference il y a d'eſtre veritablement de belle taille , ou d'auoir du liege ſous les pieds : leur donne la cognoiſſance de la nature de toutes choſes , & de la ſienne. Leur apprend qui ſont le Dieux , quels ils ſont , que ſont les enfers , les Lares & les Genies ; Quel eſt l'eſtat des ames immor-

## 614 LES ÉPISTRES

elles, qui tiennent le second rang en la Deité, où elles sejourneront, à quoy elles s'occupent: ce qu'elles peuuent, quelles sont leurs affections. Avecque ces entrées, elle nous fait l'ouuerture, non de quelque mystere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux; descouvrir ses vrais simulacres & ses visages au naturel aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en reuient aux principes: considerer ceste raison eternelle qui infuse à l'univers, donne vie & figure à toutes choses, & recherche la nature de l'ame, d'où elle est venue, où est son siege: pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis de choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par arguments à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure, ou de mourir: pource qu'en l'un & en l'autre, y ayant du faux meslé parmy le vray, on est bien souuent en peine comme on s'y doit comporter. Je conclus donc que les mestiers ne sont point inuentions de la Philosophie, & qu'elle ne s'en est point retirée. Comme dit Possidonius; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention ce qu'elle estimoit digne de son usage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta  
la

la rouë de potier, où se fait la vaisselle de terre : Et parce que dans Homere, qui estoit long temps deuant Anacharsis, il est parlé d'une rouë de portier, il ayme mieux demeurer le vers, que son conte. Quant à moy, ie ne tiens point que cela soit, & s'il est, i'auouë bien qu'un Sage en a fait l'inuention, mais ie dy qui ne l'a pas inuentée comme Sage, parce que les Sages peuvent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes, & non en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un Sage soit grand Coureur : il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes, mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius vn verrier, qui de son haleine seule donne à vn verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avec la main : Et cependant, ceste inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'une & sur l'autre. Pour moy ie ne croy point que cela soit, parce que deuant que Democritus fust, il estoit des puits & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire que Democritus inuenta la polisseure de l'iuoyre & de conuertir des cailloux de riuere en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore aujourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur



## 616 LES EPISTRES

que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions: mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage: Car il fait beaucoup de choses qu'un mal-habile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y feroit plus expérimenté. Voulez-vous sçauoir dequoy les Sages sont autheurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere? Premièrement ne s'estants pas contenté de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estenduës à toutes choses, & enseigné non seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeyr, & receuoir tout ce qui arriue, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fausses opinions: nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur, condamné les vouldrez que le repentir accompagne: donné reputation à celles de qui l'ysage ne déplaist iamais, & verifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de felicité plus grande que de n'en desirer point: ny de puissance plus glorieuse que celle que nous auons sur nous mesmes. Je ne parle pas de ceste Philosophie qui s' imagine les Dieux hors du monde, comme des bourgeois hors de leur ville, qui fait la vertu seruante de la volupté: mais

mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est honnesté : qui se moque des presens des hommes & de la Fortune, & qui precieuse en toutes choses l'est principalement en ce qu'il n'est rien qui soit assez precieux pour la gaigner. Je ne scaurois penser, ny que ceste Philosophie fast en cet âge grossier, que les mestiers estoient encore incogneus, & qu'on n'apprenoit l'vtilité des choses, que par leur vsage, ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vescuissent comme doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaiter au genre humain vne condirion meilleure que celle qu'il auoit alors ; Et quand Dieu nous promettoit de former le monde à nostre fantaisie, & donner à ceux qui l'habiteroient des mœurs les plus saintes & les plus religieuses que nous scaurions imaginer, il faudroit necessairement amener celles de cet âge où

*Le ioug au ieune bœuf n'auoit pressé les cornes,*

*Il n'estoit point de coutre, il n'estoit point de bornes,*

*Et la terre pucelle, en commun espandoit*

*Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit.*

## 618 LES EPISTRES

VI. Comme seroit-il possible de viure plus heureusement ? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection: & le moyen de ne rien garder en crainte, estoit de ne rien posseder en propriété. Pourquoy n'auouërions-nous que c'estoit vn siecle tres riche, & vrayement vn siecle d'or, puis qu'ils ne s'y pouuoit trouuer vn qui fust pauvre ? l'Auarice n'a pû souffrir ce bel establissement, & se pensant approprier de quelque chose, a donné suiet aux autres de prendre leur part, & luy faire la sienne; de maniere que de tout reduire à peu de chose, & se trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu remplir, elle a donné commencement à la Pauvreté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à ceste heure tout ce que nous pouuons pour reparer nostre perte: nous adioustons vn champ à l'autre: chassons nos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'un bout à l'autre de nos possessions il y a du chemin pour beaucoup de iournées, & que c'est plustost vne Prouince qu'un heritage: Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est eschappé; nous aurons beaucoup au lieu que nous auions tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labourée: comme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit produit

produit quelque commodité, celuy qui la trouuoit n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre peu: tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'auoit point encore pris au coler le plus foible, ny l'auaricieux mis en tresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du bien du prochain on en faisoit ses interests propres: les armes n'auoient où s'employer: le sang humain ne se respandoit point: ils ne sçauoient haïr que les bestes sauvages. Quand ils auoient peu rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque fueillage bien espais, où le mauuais temps ne leur pèut faire mal, c'estoit là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer: leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se resueiller, au lieu que dans nos lits de soye, nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de l'ambris ciselez sur les faïstes de leur lit: ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel: & ceste diuersité de remuëmens se faisoit sans point de bruit. La veüe d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour: Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horison, & tantost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez-vous qu'ils fussent plus aises en la

## 620 LES EPISTRES

contemplation de ceste infinité de merueilles, que nous ne sommes aujourdhuy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais, de qui la structure se lasche, ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courses artificielles, s'esgayoient librement dans le canal que l'affiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir: & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez comme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison, ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de suiet qui nous donne plus d'alarmes que la magnificence de nos Bastimens. Toutesfois, quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parust en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourtant.

VII. Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veus pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans  
alors

alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux ; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits consummez comme ils sont aujourd'huy. La Verru n'est point vn present de Nature. Il y a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray, qu'ils n'auoient ny or, ny argent; qu'ils ne fouilloient point la terre iusqu'à ses abismes, pour y trouuer des pierreries : Et que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais pour le seul plaisir ils fissent mourir vn homme, que mesmes ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'abits en broderie : ils ne filoient point l'or ; & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclurre à leur loüange sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal ? Or il y a bien difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comme le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny iustes ny prudents, ny tempérants ny magnanimes, encore que leur vie grossiere eust bien quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continuel. Nous naissons pour elle, mais sans elle ;

# 622 LES EPISTRES

& la meilleure nature du monde est bien susceptible de Verru, mais non pas vertueuse, que premierement elle n'en ait receu l'instruction.

---

## EPISTRE XCI.

### ARGUMENT.

1. *Il parle de la tristesse de son ami Liberalis, causée par le bruslement de la ville de Lyon.*
2. *Les Ouvrages des hommes ont leur destin & sont suiets à mourir.*

1. **L**iberalis, vostre bon ami, & le mien, est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du bruslement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour esmouuoir toute personne. Je vous laisse à penser ce que peut estre d'un homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continue preparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre : mais il ne s'estoit point mortifié contre cet inconuenient : comme de fait il n'y auoit point d'apparence qu'une chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souuent on a veu des villes  
gastées

gastées par le feu, mais iamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques : Et quand vn ennemi victorieux propose d'en brusler quelqu'une, à grand peine le peut-il faire si exactement, qu'ils ne demeure de la besogne pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secousses qu'ils donnent ne font gueres de ruynes où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont esuanouis en vne nuit, & que ceste pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui luy est arriué parmi les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre & ne se parlant de trouble ny temuement en lieu du monde; Lyon qu'on souloit monstrier en la France, y soit auourd'huy cherché ? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de choses grandes que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-cy le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die d'auantage ? Elle a moins esté à se perdre, que ie ne suis à vous conter qu'elle est perduë. Toutes ces considerations iettent Liberalis hors de la selle, bien que d'ailleurs il ayt



## 624 LES EPISTRES

la tenuë assez bonne. Mais certainement ie ne m'en esbahy point. Il est mal aisé qu'on ne s'esmeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes, & des inconueniens, ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arriue d'ordinaire; mais generalement tout ce qui sçauroit iamais arriuer. Car à quelle prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque; N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, avec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles seurtez, inexpugnables? Nous l'attendons par vne auentüe elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine, elle se sert de nos propres mains & tantost assez forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'Autheur. Toutes saisons luy sont bonnes: & de nostre Volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre Douleur. Pensons nous estre en paix? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras: Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre defence, est la principale cause de nostre frayeur. L'ami se fait ennemy; le compagnon, aduersaire: Aux plus beaux iours de Iuin & de Iuillet, il s'esleue des tempestes à qui

Decembre

Decembre & Ianuier n'en ont point de pareilles. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe ; & à faute de toute autre chose qui nous ruine , sommes tousiours en peur par l'excez de nostre felicité. Il n'est point de si sobres qui ne deuiennent malades : point de gras qui ne tombent en charrre : point d'innocent qu'on ne fasse criminel, & point de si solitaires, que, s'il se fait vne sedition, ne s'y puissent trouuer embarrassez. Quand le mal-heur veut venir à nous il trouue tousiours quelque nouuelle procédure. Qu'on ayt fait quelque ouvrage d'une infinité d'années, accompagné mesmes de la faueur du Ciel : il ne faut qu'une journée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement , de dire qu'il ne faut qu'un iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde : il suffit vne heure & vn moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecillité , si les reparations se faisoient aussi-tost que les demollissemens. Mais celles-là vont le pas , & ceux-cy la poste. Il n'est rien public ny particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitée , aussi bien que les hommes. Au milieu de la securité naissent les occasions d'auoir peur , & sans menace nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les plus asseurez. Les Royaumes , à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques

## 626 LES EPISTRES

stiques n'auroient rien sçeu faire, se renuer-  
feront d'eux-mesmes, quand personne ne  
les touchera. Combien de grandes Villes  
me nommerez-vous, à qui leur prospérité  
n'ait fait courre fortune? Quand nous pen-  
serons donc à nous fortifier contre les cho-  
ses casuelles, il n'en est point de si nouvelle  
ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille  
représenter; Exil, Supplice, Guerre, Mala-  
die, Naufrage. Il se faut tout ramentenir.  
Le mal-heur nous peut priver de nostre pa-  
trie, ou nostre patrie de nous. Il nous peut  
releguer en quelque desert, & aux lieux  
mesmes où la foule est plus espaisse, nous  
faire trouuer la solitude. Mettons-nous de-  
uant les yeux la condition des hommes, &  
nous figurons, non des miseres communes,  
mais des plus inusitées qui puissent naistre,  
afin que quoy qui arriue, nous ne soyons  
iamais pris au despourueu. Considerons  
toute la Fortune en gros. Combien de vil-  
les en Asie & en Achaye, combien en Sy-  
rie & en Macedoine, ont esté les vnes aba-  
tuës, & les autres deuorées par les trem-  
blemens de terre? Combien de fois ont  
esté affligées les Isles de Paphos & de Chi-  
pre par cét inconuenient? Ce sont nouuel-  
les qui nous sont bien souuent contées; &  
nous qui les oyons, quelle partie pensons-  
nous estre de l'Vniuers? Roidissons-nous  
donc contre les choses fortuites, & quoy  
qu'il arriue, estimons en tousiours le bruit  
plus

plus grand que la verité. Vne ville riche, & qui estoit l'ornement de toute la Province, a esté brulée, encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule montague, & qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soyent auourd'huy, seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en reconnoistre les traces. Ne voyons-nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grèce les fondemens sont tellement consummez, & les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient inconnies si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps monstre sa force. Les montagnes fondent: & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres couuertes sous les flots, qui autrefois en ont esté bien éloignées. Le feu a deuoré des cousteaux, de qui le bois l'auoit fait luire. Nos peres ont veu des coupeaux de rocher, de qui la hauteur estoit la raddresse des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui sont auourd'huy parmy le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes-nous donc pas iniustes, si nous voulons que nos villes soyent exemptes de ce que les ouvrages mesmes de la Nature n'eurent point? Elles ne sont debout que pour tomber,

## 628 LES EPISTRES

ber, & soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents enclos en ses cautez, les engloutisse; soit que le débordement d'une rivièrè les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage: soit que le temps, à qui rien n'est invincible, les mine par le menu, soit que le mauvais air les fasse quitter au peuple par faute d'estre habitées, & que le relan & la chausseuse s'y mette, il n'y en a pas une qui n'ayt commencé pour finir. Je n'aurois jamais fait, si ie voulois conter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Une chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauroient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que l'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrange-ment passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consommée, pour renai-stre plus belle & plus florissante que jamais: la Fortune a des procédures bizarres. Elle commence quelquefois nostre agrandissement par une iniure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées, plus hautes & plus grandes qu'auparavant: Timagines ennemy de la prosperité de Rome, disoit qu'il se faschoit de la voir bruster, parce qu'il sçauoit bien qu'elle se renouuelleroit plus belle qu'elle ne se brû-  
loit.

loit. On en peut esperer autant de Lyon. Ceux de qui les maisons ont esté perduës, en pourront faire d'autres plus spacieuses, & plus asseurées contre les inconuenients. Dieu veuille que ce soit sous meilleures auspices, & pour durer plus longtemps. Car il n'y a que cent ans que cette Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'âge d'un homme, & non encore trop decrepit. Mais la commodité du lieu luy auoit donné cette reputation en si peu de temps, Apprenons donc à cognoistre nostre condition, & formons nostre ame à la supporter. Resoluons-nous, qu'il n'est point de hardiesse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme autorité sur les Empires que sur les Empereurs, & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere : ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous y trouuez-vous bien ? Suiuez-les : Vous y fachez-vous ? vous avez vne infinité de portes ouuertes : Sortons par celles qu'il nous plaira, si c'estoit quelque mauuaise volonté qu'on vous portast particulièrement, & qu'il n'y eust que vous traité de cette façon ; vous auriez dequoy vous plaindre. Mais puisque c'est vne necessité qui sans election oblige tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ; & que les Grands n'y sont pas moins sujets que les petits. Reconciliez-vous avec le Destin, & ne vous offencez point qu'il vous fasse

## 630 LES EPISTRES

fasse comme aux autres , puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse , ou pauvreté des monumens qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux , quand nous venons au monde , mais nous sommes égaux quand nous en partons ; Ce que ie dy des hommes , ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise comme ardée. Le Legislateur vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la celebrite des noms que pour cette vie. Quand nous sommes arriuez où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles : le fort & le foible sont aussi mal assurez du lendemain l'un comme l'autre. Il print vn iour fantaisie au pauvre Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie; comme s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre , de laquelle il n'auoit occupé que la moindre portion. Le l'appelle pauvre, parce qu'il affectoit vne science qui luy eust fait connoître le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner : Car quelle grandeur y peut-il auoir en si peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit monstrier estoit assez subtil , & digne d'une attention plus diligente que celle de cet Estourdy , qui durant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée  
au

au delà de l'Océan. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignast des choses qui fussent aysées : à quoy sa responce fut, Qu'il ne des pouuoit pas rendre moins difficiles pour luy que pour vn autre. Pensez que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce dequoy vous murmurez, en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur : que vous ayez faim & soif, & que vous vieillissiez. Que si vous estes longtemps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyez malade : que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vous seront cheres, & que vous-mesme ne perissiez à la fin. Ne croyez pas neantmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles : Il n'y a rien mauuais en tout cela, ny rien d'estrange, tant s'en faut qu'il y ayt quelque chose d'insupportable. Toute vostre apprehension ne vient que d'un consentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en se trauaillant pour des parolles ? Je trouue que Demetrius le Stoïque auoit bonne grace, quand il disoit, Qu'il s'offensoit aussi peu des propos  
qui



## 632 LES EPI S. DE SEN.

qui sortoient de la bouche des ignorans, que des vents qui leur échappoient du derriere. Que m'importe, disoit-il, qu'ils éclattent par haut ou par bas : Quelle raison ay-ie de me tourmenter, si ie suis diffamé par des infames ? Comme l'opinion du commun n'est point chose qu'on doive craindre, aussi n'est-ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoy, si les bruits ne nous prejudicient en la conscience, en serons-nous incommodés en la mort. La mort a des enuieux, comme beaucoup d'autres choses, pas vn de tous ceux qui l'accusent n'a passé par ses mains. Il y a de la temerité, de condamner vne chose, & ne sçauoir que c'est. Mais au moins ne pouuons-nous ignorer, qu'une infinité d'hommes trauaillez de tourmens de necessitez de plaintes de supplices & de langueurs, n'en soyent eschappez par son moyen. Tant qu'elle est en nostre puissance, nous pouuons dire que nous ne sommes en la puissance de personne.

F I N.

